This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

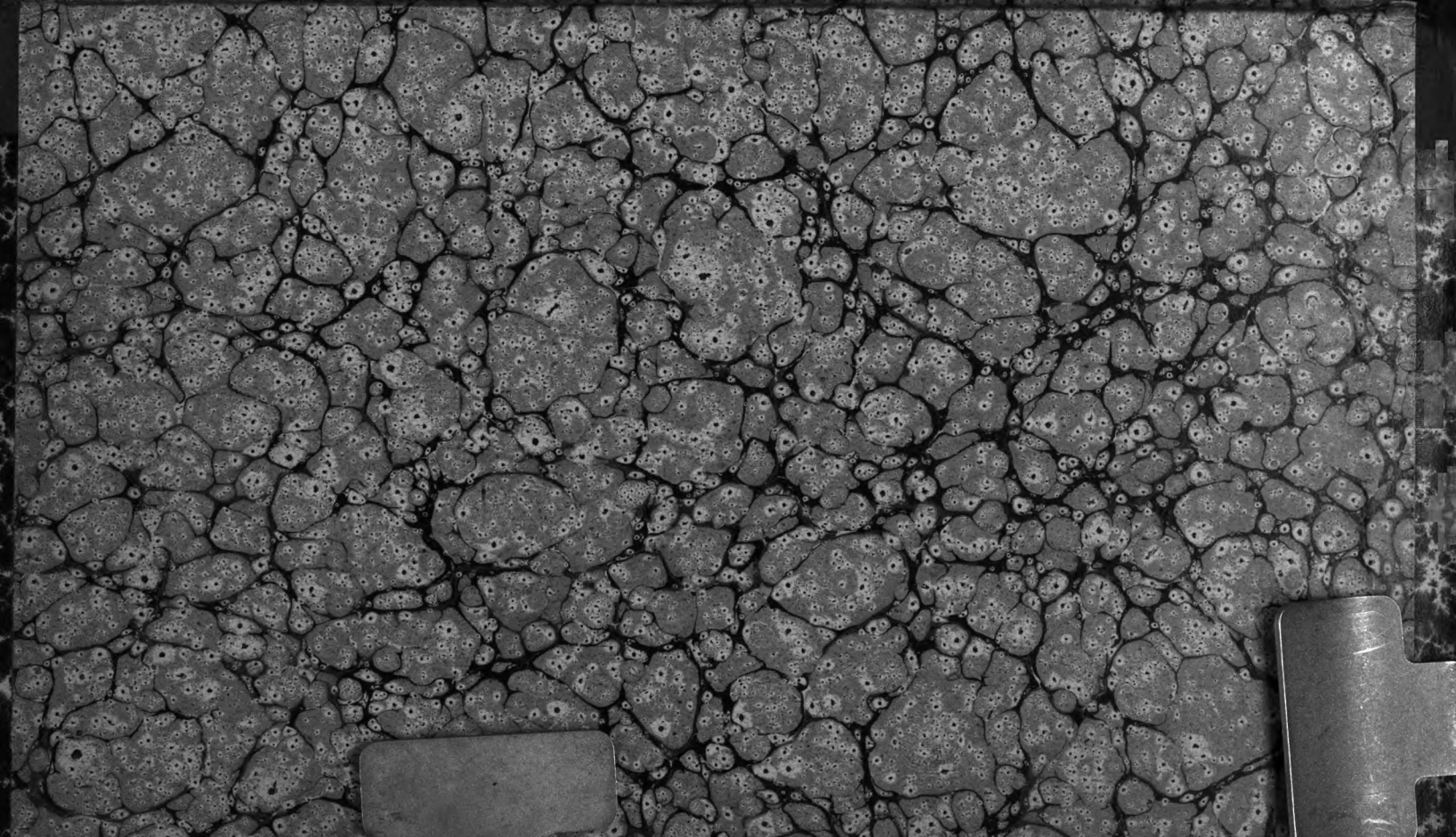
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

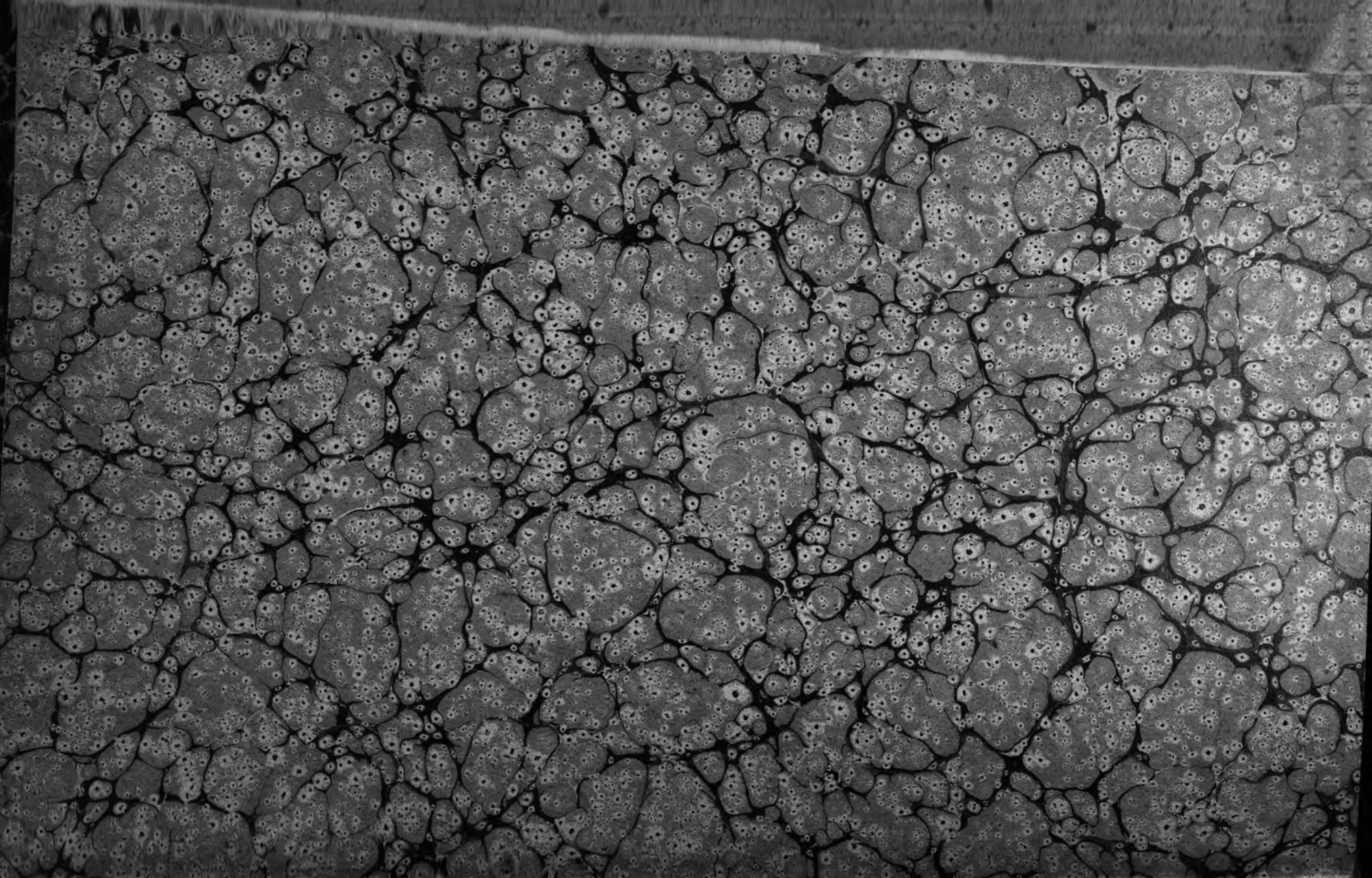
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





L-6.

Digitized by Google

A 408/316

ŒUVRES SPIRITUELLES

DE

SAINT BONAVENTURE,

De l'Ordre des Frères-Mineurs, Cardinal-Évêque d'Albane.

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES SPIRITUELLES

DE

S. BONAVENTURE

De l'Ordre des Frères-Mineurs, Cardinal-Évêque d'Albane,

TRADUITES

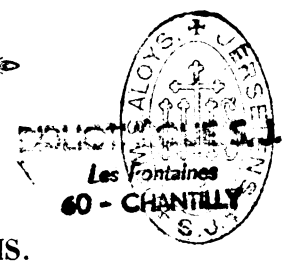
PAR M. L'ABBÉ BERTHAUMIER,

CURÉ DE SAINT-PALLAIS.

TOME SIXIÈME

CONTENANT

L'Avancement spirituel des religieux, — l'Institution des novices, — la Règle des novices, — les Conseils évangéliques, — la Perfection de la vie.



PARIS.

LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE CASSETTE, 23.

1855

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE.

Ce dernier volume des OEuvres spirituelles de saint Bonaventure contient l'*Avancement spirituel des religieux*, l'*Institution des novices*, la *Règle des novices*, le petit traité des *Conseils évangéliques* et le livre de la *Perfection de la vie*.

Le traité de l'*Avancement spirituel des religieux* est un des plus admirables ouvrages de saint Bonaventure. Tout ce qui peut conduire à la perfection, aider à vaincre le vice, mettre l'âme à l'abri des dangers y est renfermé. C'est un livre qu'il faut lire et relire encore : on ne saurait rencontrer nulle part une doctrine plus exacte, des enseignements plus sûrs.

Digitized by Google

L'*Institution* et la *Règle des novices* offrent le plus souvent un abrégé de ce que le saint avait répandu dans ses autres ouvrages sur la vie religieuse. On y trouve des choses de la plus grande utilité.

Le petit traité des *Conseils évangéliques* est tiré du grand ouvrage intitulé la *Voie du salut*. Nous avions en commençant promis la traduction de ce livre, mais nous en avons été détourné par diverses raisons indiquées dans la préface de notre troisième volume. Le lecteur jugera par cet extrait si nous avons eu tort de nous borner à ces quelques chapitres.

Le livre de la *Perfection de la vie* a été écrit en faveur des religieuses de Sainte-Claire. Il est plein d'entraînement, de tendresse et d'onction, et la lecture ne peut en être qu'extrêmement profitable.

Les ouvrages de saint Bonaventure sur la vie religieuse seront utiles non-seulement aux personnes consacrées à Dieu, mais encore aux personnes pieuses obligées à vivre dans le monde.

Digitized by Google

Ses instructions respirent partout la perfection la plus sublime, il est vrai, mais combien d'âmes saintes aspirent à une perfection semblable au milieu des soins accablants de la vie séculière ! Tout ce qu'il dit des vertus intérieures leur convient et elles trouveront à s'instruire même en des points qui semblent ne regarder que les religieux.

Digitized by Google

Digitized by Google

DE

L'AVANCEMENT SPIRITUEL

DES RELIGIEUX.

PROLOGUE.

Trois raisons m'ont porté à recueillir quelques-unes des conférences que j'avais coutume de faire de temps en temps sous forme d'exhortation à nos novices ou à d'autres religieux, et à composer un traité propre à guider leurs progrès dans la vie spirituelle. D'abord, j'ai voulu, après avoir offert à ces mêmes novices une première règle touchant le gouvernement de l'homme extérieur soit parmi leurs frères, soit hors de nos maisons; j'ai voulu, dis-je, leur apprendre de quelle manière ils devaient s'avancer dans la réforme de l'homme intérieur, réforme qui consiste à combattre le vice, à contracter l'habitude des vertus et enfin à régler selon Dieu, autant que possible, ses actes extérieurs, toutes ses affections et ses sens intérieurs. J'ai eu l'intention, en second lieu, d'avoir plus promptement sous la main réunies en abrégé mes diverses prédications aux religieux pour le cas où j'en aurais besoin. J'ai même, dans ce dessein, divisé ce traité en plusieurs parties, et ces parties en différents chapitres, afin de trouver plus aisément

Digitized by Google

chaque chose. Enfin je me suis proposé, en écrivant ou en lisant sur ces divers sujets, d'employer mon temps d'une manière utile, de remplir ma mémoire de saintes pensées, de rendre mon intelligence capable de pénétrer plus clairement les secrets intérieurs de la vie spirituelle, d'exciter ma volonté à marcher dans la vertu et à s'embraser des ardeurs de la dévotion, d'ôter à mon corps le moyen de se livrer à des courses dissipantes, de combattre par un semblable travail mes négligences et mes péchés, et enfin de pouvoir lire dans la suite et dérober ainsi à l'oubli le sujet de mes méditations passées.

Mais je n'ai pu faire ce recueil dans le calme et le repos. Appelé en diverses contrées, c'est à peine si, au milieu d'occupations nombreuses, j'ai de temps à autre trouvé de courts moments pour écrire quelques lignes; aussi beaucoup de choses sont-elles loin d'avoir été traitées comme je l'eusse voulu. Un esprit distrait par des soins multipliés ne saurait se concentrer tout d'un coup et pleinement sur un seul et unique sujet; et même s'il commence à réunir un peu ses pensées, il est bientôt forcé de se porter ailleurs, de sortir de soi-même et d'oublier ce qu'il avait à peine entrevu. Ainsi un homme venant du dehors et entrant dans un endroit obscur voit plus clairement, s'il demeure quelque temps, les objets qui d'abord avaient fui ses regards; mais, s'il est obligé de se retirer aussitôt, sa vue devient moins apte encore à les découvrir. Que l'on pardonne donc à mon incapacité tout ce qu'on trouvera de répréhensible en cet écrit; que l'on

Digitized by Google

excuse ma présomption : j'ai mis la main à la plume non-seulement pour les autres, mais encore pour moi en particulier, pour les hommes nouveaux et inexpérimentés dans les voies de Dieu, pour tous ceux, en un mot, qui me sont semblables.

AUTRE PROLOGUE.

Dans ma première instruction pour les novices, écrite en faveur de quelques-uns des nôtres touchant le gouvernement de l'homme extérieur, je leur ai tracé des règles propres à les diriger tant à l'intérieur de nos maisons que dans le monde. Aujourd'hui, comme je leur en fis la promesse, je me propose de leur donner, quoique dans un langage négligé et sans avoir bien disposé mon sujet, de nouveaux enseignements sur la réforme de l'homme intérieur, ou autrement de notre âme. La raison pour laquelle les exercices corporels précèdent ceux de l'esprit, c'est que l'homme, en tombant par le péché des sublimes hauteurs où il était placé, et en sortant des profondeurs où il était établi, s'est jeté dans les objets extérieurs et visibles. N'ayant donc d'intelligence que pour les objets matériels, il doit commencer sa résurrection là où il a été renversé et s'élever peu à peu vers les choses spirituelles et divines pour lesquelles il a été créé. Tant qu'un religieux n'a pas commencé à comprendre et à goûter les vertus intérieures, tant qu'il fait consister

Digitized by Google

l'essence de la vie religieuse dans les observances du dehors, il est encore un novice, alors même qu'il compte un grand nombre d'années de profession; ou plutôt, selon l'Apôtre, il est un homme animal dont l'intelligence est demeurée étrangère aux choses de l'Esprit de Dieu [1]. Elles sont pour lui une folie et il ne peut les entendre, parce qu'on doit en juger par une lumière spirituelle. Il y a donc en religion deux noviciats distincts : l'un finit quand, après le temps de la probation, on promet de vive voix de demeurer dans l'ordre et d'y pratiquer l'obéissance; l'autre dure tant que le religieux n'a pas changé en habitude la vie sainte embrassée par lui. Or, cela a lieu lorsque ses paroles et ses actions annoncent une persévérance invariable en ses engagements. L'âme en proie à l'hésitation et non encore fixée d'une manière stable dans la voie des choses spirituelles, l'âme entraînée tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, sans savoir à quoi se déterminer, indique un commençant et non un homme dans le progrès. Que le religieux demeure donc inébranlable en ses bonnes résolutions; qu'il considère pourquoi il est venu, ce qu'il s'est proposé; que les œuvres se joignent à la volonté, et bientôt la voie qui mène à Dieu se déroulera à ses regards.

[1] I Cor., 2.

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER.

De quatre précautions à prendre par les novices.

Les nouveaux et les commençants doivent se tenir en garde sur quatre points s'ils désirent faire des progrès. D'abord, qu'ils veillent à ne point laisser refroidir la bonne volonté qui les a conduits à la vie religieuse, ni la première ferveur de leur noviciat. *J'ai un reproche à vous faire*, est-il dit à quelqu'un dans l'Apocalypse; *vous vous êtes relâché de votre première charité. Souvenez-vous donc d'où vous êtes déchu, faites-en pénitence, et rentrez dans la pratique de vos premières œuvres*[1]. Or, ceux-là abandonnent leur première charité, qui, après avoir été fervents et pleins d'ardeur en toutes choses, deviennent tièdes et négligents, se laissent aller à la légèreté, permettent aux vices dont ils avaient résolu la ruine de dominer en eux, et servent Dieu selon les caprices de leur esprit et non selon le désir de sa volonté. Voilà pourquoi le Seigneur a dit aux enfants d'Israël : *Souvenez-vous du jour où vous êtes sortis de l'Egypte*[2]. Le jour où nous sortons de l'Egypte, c'est la bonne volonté qui nous fait abandonner le siècle; nous devons nous en souvenir sans cesse afin de ne point laisser sa ferveur se ralentir. Un homme

[1] Apoc., 2. — [2] Exod., 13.

Digitized by Google

voulant renoncer au monde et entrer en communauté demanda à un saint religieux de quelle manière il devait vivre. « Voyez, lui répondit celui-ci, de quelle manière vous avez vécu le premier jour de votre entrée en religion et faites toujours de même. » C'est comme s'il lui eût dit : Considérez bien l'état de votre volonté au premier jour où vous avez pris la résolution de devenir religieux ; combien alors vous étiez humble, combien disposé à obéir en tout, et dans les choses difficiles et dans les actions propres à humilier ; combien vous vous montriez patient en recevant les réprimandes, en souffrant la gêne, en supportant le travail ; combien vous étiez modeste et timoré, combien plein de sollicitude à corriger votre vie et à recouvrer les jours perdus au milieu du monde ; combien vous vous inquiétiez peu de poursuivre les nouvelles du siècle et de les rapporter à vos frères ; combien vous méprisiez les médisances et vous teniez votre esprit éloigné des vaines curiosités ; souvenez-vous comment vous avez fui et rejeté tous les désirs et les actions de la chair, comment vous vous êtes offert sans réserve au Seigneur comme un holocauste vivant, afin de ne laisser aucune place en vous à la vie du péché, afin de vous immoler et de vous sacrifier à Dieu sous le glaive de l'obéissance par les mains du prêtre ou autrement de votre supérieur. Appliquez-vous à vivre toujours ainsi dans la suite, si vous ne voulez point, dans l'école de la religion, paraître désapprendre et reculer au lieu de marcher en avant. Ceux qui se rendent au lieu où les lettres s'enseignent,

Digitized by Google

et y passent vainement leur temps, ne sauraient à leur retour compter autre chose que des dépenses, car ils ne découvrent aucun progrès. Ainsi, lorsque nous examinons nos années de religion, nous trouvons notre avancement dans les vertus bien médiocre, et peut-être même étions-nous plus fervents et plus pieux aux jours de notre noviciat qu'après un long temps de profession. Un tel état est vraiment nuisible et bien propre à nous couvrir de confusion. Vous devriez, nous dirait l'Apôtre[1], être des maîtres dans la vertu après avoir vécu tant d'années dans la vie religieuse, et vous avez besoin que l'on vous ramène aux premiers éléments par où l'on commence à expliquer la parole de Dieu; vous avez besoin que l'on vous instruise, comme des novices ignorants, de quelle manière il faut commencer à servir le Seigneur; vous êtes devenus comme des enfants à qui l'on doit offrir du lait et non une nourriture solide; vous demandez à être réchauffés par les douces caresses de consolations puériles et encore empreintes de la vie de la chair; vous êtes impuissants à soutenir les rudes épreuves des vertus, à embrasser les réprimandes sévères et les injures, les privations et les persécutions pour Jésus-Christ; car, *quiconque n'est nourri que de lait, ne saurait entendre le langage de la parfaite justice; il est encore enfant* et par ses mérites et par sa vertu[2].

Le second point sur lequel les commençants doivent se tenir en garde, c'est de ne point se laisser entraîner

[1] Hebr., 5. — [2] Hebr., 5.

Digitized by Google

par les exemples des tièdes à marcher sur leurs traces. Certains hommes dont l'âme est sans énergie, voyant des religieux lâches dans le service de Dieu, oisifs et parleurs, superbes et insoumis, ambitieux et pleins d'une foule d'autres vices, se disent en eux-mêmes: S'il leur est permis de vivre de la sorte, pourquoi me le défendrait-on? Et ainsi se sentant plus portés au mal qu'au bien, ils vont choisir des modèles en ceux qu'ils reconnaissent les plus déréglés; ils se réjouissent d'avoir trouvé des compagnons de leurs désordres; ils n'auront pas seuls à rougir, et si l'on épargne les autres, on les épargnera aussi eux-mêmes. Mais contre un tel entraînement le zélé serviteur de Dieu doit se dire: Je suis venu ici uniquement pour le Seigneur et non pour aucun autre; je ne marcherai point sur les traces d'un homme pour commettre le mal et m'éloigner de Dieu; jamais je n'eusse choisi une telle société si j'eusse su qu'il y comptât autant d'ennemis. Je dois donc imiter ceux-là seulement qui m'aideront à accomplir les desseins que je me proposai en entrant en religion, et ces desseins furent de posséder mon Dieu, de satisfaire pour mes péchés, de mériter la gloire éternelle. Le peintre et l'artiste désireux d'exécuter un travail digne de la gloire cherchent toujours les meilleurs modèles; le voyageur ne demande point sa route aux étrangers, mais aux habitants de la contrée. De même je dois suivre l'exemple des bons, et non celui des méchants.

La troisième précaution à prendre par les commençants est de ne point juger témérairement les actions

Digitized by Google

des autres, surtout lorsqu'on ignore le motif de leur conduite ou leur intention. Comme nous ne voyons pas les pensées des autres, de même nous ne connaissons pas les raisons qui les portent à faire telle ou telle chose. Nous devons toujours interpréter de la meilleure façon possible tout ce qui est excusable sous un point de vue ou sous un autre, si nous voulons avoir la paix avec nous-mêmes et avec nos frères, si nous désirons ne pas les jeter dans le trouble et ne point pécher. Souvent nous jugeons mal ce qui ne l'est pas en soi, et nous péchons témérairement en usurpant ainsi les droits de Dieu sur les secrets des cœurs. Nos maîtres, tenant auprès de nous la place du Seigneur, peuvent bien nous juger quelquefois d'après certaines conjectures extérieures; mais il ne nous convient pas, à nous, de juger les autres, jusqu'à ce que, pleinement instruits en toutes choses par le don de discernement des esprits et devenus des hommes vraiment spirituels, nous puissions nous prononcer sur tout et n'être jugés par personne. Ainsi l'homme jouissant d'une vue saine voit un aveugle sans être aperçu par lui, car il ne saurait se voir lui-même. *Qui êtes-vous*, dit l'Apôtre, *pour oser condamner le serviteur d'autrui*[1]? S'il tombe ou s'il se tient debout, *cela regarde son maître*. Souvent la justice divine laisse tomber les hommes adonnés à juger témérairement en des fautes semblables à celles qu'ils voient dans les autres et même en des fautes plus graves, afin de leur apprendre par l'expérience de leur propre infirmité

[1] Rom., 14.

Digitized by Google

à compatir à la misère d'autrui. *Ne jugez point*, dit le Seigneur, *et vous ne serez point jugés; ne condamnez point et vous ne serez point condamnés...; on se servira envers vous de la même mesure dont vous aurez usé envers les autres*[1].

Il y a cependant une différence entre la crainte et le soupçon, entre le jugement téméraire et le jugement conforme à la justice. Il y a véritablement crainte quand, sans aucun soupçon désavantageux sur le compte d'un autre, je redoute de le voir tomber dans un mal dont il n'est point coupable, mais dont je le vois menacé s'il ne se tient sur ses gardes. Ainsi dans les monastères on tient les portes fermées, on éloigne les jeunes gens de toute familiarité imprudente, non parce qu'on leur suppose la volonté de mal faire, mais parce que l'on craint l'occasion du mal, si l'on n'exerce une vigilance exacte. Il y a soupçon quand, sans un motif raisonnable, on regarde comme mauvaise une action qui ne l'est pas, ou quand on suppose de la même manière à un autre l'intention de mal faire, et souvent ce défaut est un péché. Il y a jugement téméraire lorsque je crois faite avec une intention perverse une action indifférente en soi et qui a pu être faite par un autre motif. Il y a là une faute, car c'est juger le secret du cœur et ce secret est connu de Dieu seul. *Je suis*, dit-il, *le Seigneur qui sonde les cœurs et éprouve les reins, qui rend à chacun selon sa voie et selon le fruit de ses pensées et de ses œuvres*[2]. Il y a enfin un jugement conforme à la justice quand des

[1] Luc., 6. — [2] Jér., 17.

Digitized by Google

raisons évidentes font regarder un acte comme mauvais, ou quand cet acte est mauvais et illicite en soi, comme lorsque je vois un homme en tuer un autre, ou faire ses efforts pour commettre le péché, car de tels efforts sont coupables et inconvenants.

La quatrième précaution à prendre par les novices est de ne point se laisser abattre par l'adversité et la tentation, mais de se souvenir qu'ils sont entrés en religion afin d'y supporter à cause de Dieu toutes les tribulations de cette vie. Ainsi l'homme embrassant la carrière militaire n'a plus à attendre le repos ni les délices, mais le travail et les blessures. De là cet enseignement de l'Ecriture : *Mon fils, lorsque vous vous mettrez au service de Dieu, demeurez ferme dans la justice et dans la crainte, et préparez votre âme à la tentation. Humiliez votre cœur et attendez avec patience*[1]. — *C'est par beaucoup de peine que nous devons entrer dans le royaume de Dieu*[2]. — *Il a fallu que le Christ souffrît et qu'il entrât ainsi dans sa gloire*[3]. L'adversité est donc la voie qui conduit au royaume de Dieu ; mais refuser de marcher par la voie, c'est renoncer à arriver au terme.

[1] Eccl., 2. — [2] Act., 14. — [3] Luc., 24.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

De quatre sortes de tentations.

Il y a quatre sortes de tentations semblables aux quatre vents qui soufflent des quatre coins de la terre. Elles excitent les tempêtes dont la mer de ce monde est agitée, elles ébranlent le vaisseau de notre cœur et le couvrent de flots. Ces tentations viennent de la chair, du monde, du démon et de Dieu.

Et d'abord nous sommes tentés par la chair quand nos inclinations naturelles nous sollicitent à commettre le crime; ainsi nous tentent la luxure et la gourmandise. La chair nous tente ensuite d'une autre manière lorsque notre délicatesse nous inspire de l'horreur pour le travail et nous empêche de nous livrer, comme il convient, aux exercices spirituels, aux pratiques des vertus. La chair nous attaque donc en nous inspirant le désir du mal et le dégoût du bien. La colère, l'envie, la vaine gloire ne semblent pas résider en la chair, mais en l'esprit; cependant la corruption de nos affections spirituelles a sa source dans la chair. Nous disons, il est vrai, que les démons suggèrent aux hommes ces passions; mais nous portons en nous-mêmes la matière de telles tentations, et quand le démon ne nous exciterait pas, notre concupiscence suffirait à produire le péché, si notre consentement venait se joindre à ses désirs. En nous est la source

Digitized by Google

de toutes nos fautes. Nos pensées, les affections et les volontés de notre âme, les membres de notre corps, voilà le principe de nos mérites et de nos offenses. Le Créateur nous a donné ces diverses facultés, comme autant d'instruments de vertus, pour nous aider à faire le bien et à nous bâtir des demeures dans le ciel. Elles sont pour nous comme autant d'armes destinées à nous rendre victorieux dans les combats que nous avons à livrer au démon, notre ennemi, sous l'étendard de notre Créateur. Le démon, lui, est sans armes contre nous; il nous attaque uniquement par ses suggestions pleines d'astuce, en nous persuadant de pécher, et non en exerçant sur nous aucune contrainte. L'Auteur charitable de nos jours n'a pas donné à notre ennemi de pouvoir nous forcer par violence au péché; car il serait trop puissant contre notre fragilité, et c'est à peine si nous pourrions être un instant sans commettre le mal : il lui a permis seulement de nous y porter, mais il est en notre volonté de consentir à ses inspirations.

De plus, Dieu nous a prémunis contre lui en établissant une inimitié implacable entre le serpent et l'homme, afin de bien nous faire comprendre que, quelles que soient ses inspirations, nous ne devons jamais les regarder comme avantageuses, qu'un ennemi aussi cruel ne saurait nous donner un conseil fidèle, lui que notre éternelle damnation peut seule satisfaire. Ainsi, en nous persuadant de commettre le péché, il demande que nous lui livrions nos armes afin de s'en servir pour nous donner la mort; ou bien

Digitized by Google

il désire en les possédant les affaiblir et les émousser, les rendre moins propres et moins avantageuses à notre défense, moins perçantes et moins efficaces à le vaincre lui-même dans le combat. Par exemple, en nous envoyant des pensées perverses, en nous poussant à faire le mal par nos actions ou par nos paroles, ne semble-t-il pas nous dire ouvertement : Je suis sans moyens contre vous, je ne puis vous frapper si vous ne me fournissez vous-mêmes des armes pour vous percer et vous donner la mort ; prêtez-moi donc votre cœur pour le remplir d'affections perverses, de pensées mauvaises ; votre langue pour la répandre en paroles d'iniquité ; vos mains et les autres membres de votre corps pour en faire autant d'instruments d'actions détestables, d'œuvres de péché. De la sorte je frapperai votre âme d'une blessure mortelle, vous perdrez la grâce du Seigneur votre Dieu, vous serez dépouillés du mérite de la gloire céleste.

Mais l'Apôtre nous dit : *N'abandonnez point au péché les membres de votre corps pour être des armes d'iniquité ; mais donnez-vous à Dieu comme vivants, de morts que vous étiez, et offrez-lui les armes de votre corps* pour lui servir d'*armes de justice*[1]. Il est insensé celui qui consent à subir de telles pertes, et il doit s'imputer son malheur bien plus qu'à l'ennemi qui l'excite et agit à son égard comme un ennemi a coutume d'agir.

Le monde nous tente de deux manières : en nous offrant ses amorces ou autrement ses honneurs, ses

[1] Rom., 6.

Digitized by Google

richesses, ses voluptés, ses curiosités, ses adulations, etc.; et en nous frappant d'épouvante par ses persécutions, ses injures et autres peines. Il en éloigne de la sorte beaucoup de Dieu en les retenant dans le péché, soit par l'amour de lui-même dont il les remplit, soit par une crainte coupable.

Le démon a bien coutume, il est vrai, d'avoir part à toutes nos tentations; cependant il dirige contre nous et surtout contre les hommes plus éprouvés dans le service de Dieu deux espèces d'attaques particulières : il s'efforce de nous enlever la foi et de nous inspirer l'esprit de blasphème. Il nous assiége par des pensées que nous avons naturellement en horreur, comme d'abandonner toute espérance, de nous donner la mort, ou autres pensées semblables, bien que de temps en temps elles puissent venir d'un autre principe. Ou bien encore il nous persuade le mal sous l'apparence du bien afin de supplanter ainsi adroitement les imprévoyants qu'il ne saurait séduire autrement et de les éloigner de la droite voie. C'est alors que, selon la parole du Psalmiste, notre ennemi s'appelle le *démon du midi*, c'est alors que, selon le langage de l'Apôtre, *l'ange de Satan se transforme en ange de lumière*[1]. Comme il est le prince des ténèbres et l'auteur de tout mal, afin de nous nuire avec plus d'astuce, il feint de nous enseigner le bien et de faire briller la lumière à nos yeux, et il espère ainsi nous conduire aux ténèbres du péché.

Mais Dieu ne tente jamais pour nous porter au mal,

[1] Ps., 90. — II Cor., 11.

Digitized by Google

car il ne saurait se réjouir de notre perte, lui qui veut le salut de tous. Cependant il est dit quelquefois tenter certains hommes, soit lorsqu'il les châtie dans le temps présent pour les faire avancer dans le bien et les donner en exemple aux autres, comme nous voyons pour Job et Tobie, soit lorsqu'il les éprouve en leur demandant les actes les plus sublimes des vertus. Ainsi il a tenté Abraham en lui ordonnant d'immoler son fils unique, l'héritier de la promesse divine, et cela afin de montrer combien grande était la ferveur de l'obéissance en Abraham et de sa foi en Dieu. En effet, il n'hésita point même alors à croire à la promesse du Seigneur, il crut qu'il l'accomplirait, selon sa parole, en celui qui allait recevoir la mort[1].

Nous devons surmonter plusieurs de ces tentations diverses surtout par la résistance, comme les vices de l'esprit : la colère, la paresse, l'orgueil et l'envie. Certaines autres se combattent plus avantageusement par la fuite : telles sont la luxure, la gourmandise, l'avarice, quoiqu'il soit nécessaire aussi de lutter contre elles. Cependant il n'est pas sûr de demeurer long-temps avec un serpent ; la chasteté est beaucoup mieux à l'abri loin de personnes d'un sexe différent, qu'au milieu d'elles. Il nous est plus facile de nous abstenir d'aliments délicats, de boissons recherchées et de toute superfluité dans leur usage quand on ne les voit pas et qu'on en est privé, qu'en les possédant à discrétion. L'homme qui a tout abandonné pour Jésus-Christ et a choisi la pauvreté volontaire pour

[1] Genes., 22. — Rom., 4.

Digitized by Google

son partage, est moins en proie aux soucis de l'avarice que l'homme en possession de ses biens et toujours occupé du soin de les accroître et de les conserver.

Les vices de l'esprit semblent, il est vrai, nous assiéger plus faiblement et plus rarement quand nous les fuyons ; mais ensuite l'occasion étant donnée, ils ont coutume de nous porter des coups bien plus rudes.

Ainsi un lion enchaîné pendant long-temps frémit avec plus de rage lorsqu'on le relâche.

Quant aux tentations contre la foi, aux tentations de blasphême et autres semblables, nous ne pouvons les fuir ni les vaincre de vive force ; car plus nous nous indignons en nous-mêmes et plus nous nous disputons contre elles, plus leur rage s'anime et s'enflamme. Mais nous ne devons ni nous en inquiéter, ni les craindre ; seulement gardons-nous d'y consentir et sachons supporter patiemment leurs vexations comme un murmure diabolique qu'on ne saurait apaiser autrement. De pareilles tentations sont pour l'ordinaire sans danger pour les hommes vertueux ; souvent même elles sont l'annonce d'une grâce plus abondante, d'une consolation plus grande ; elles nous purifient de nos défauts et nous font acquérir de grands mérites. Pour les châtiments du ciel, il faut les supporter avec patience et humilité, se soumettre entièrement à ses volontés, afin d'être forts dans la foi et de ne jamais nous éloigner de la voie de ses commandements.

Peut-être pourrait-on avec plus de recherches trouver encore d'autres sortes de tentations ; mais, pour

Digitized by Google

le moment, contentons-nous de ce que nous venons de dire. Il y a des hommes qui se tressent eux-mêmes des filets de tentations avant l'arrivée des tentations elles-mêmes, et se procurent en quelque sorte le moyen d'être tentés; tels sont ceux qui roulent volontairement en leur cœur des pensées mauvaises. Ces pensées acquièrent bientôt une telle force qu'elles produisent ensuite la délectation, se fortifient et ne sont chassées que difficilement. De même ceux qui se laissent aller à une familiarité imprudente avec les personnes d'un autre sexe. L'affection pour ces personnes s'imprime profondément dans le cœur, et c'est à peine si on peut l'en bannir. D'autres amassent en leur âme de quoi donner plus tard et dans l'occasion naissance au trouble et à de graves tentations. D'autres sans aucun sujet, par une vaine crainte, se forgent en leur imagination comme une tempête de tentations, et cela arrive à ceux dont la vertu est imparfaite. On voit s'élever en eux le trouble et le murmure, uniquement par de vains soupçons et sans aucun principe de malice. Ainsi deux hommes ne se connaissent point de haine l'un contre l'autre; ils n'ont aucunement l'intention de se faire la moindre peine. Mais voilà que l'un d'eux soupçonne l'autre d'avoir conçu contre lui des sentiments d'envie, de chercher à lui nuire; et cependant il ne voit pas comment il a pu mériter rien de semblable. L'autre, au contraire, se reconnaissant étranger à de tels sentiments, se plaint de pareils soupçons comme d'une injure imméritée; il commence de son

Digitized by Google

côté à peser lui-même les actions de l'autre comme il ferait pour un ennemi ; et ainsi ils s'enflamment de haine l'un contre l'autre, sans jamais avoir voulu se causer la peine la plus légère : seulement une crainte vaine et imaginaire que l'un était animé d'intention perverse vis-à-vis de l'autre, a suffi pour tout cela. Quelquefois un grand incendie naît d'une faible étincelle, car le démon s'en sert pour allumer avec violence le feu de la rancune et de la haine. De tels hommes sont dits avoir une vertu imparfaite. En effet, ils ont un certain degré de bonté en ce qu'ils ne se proposent point de nuire à leur prochain, et ils sont imparfaits en ce qu'ils soupçonnent trop aisément et sans un motif suffisant le mal chez les autres. Or, cette tendance finit par détruire tout le bien qui était en eux, car ils se laissent aller pour une cause ou pour une autre à la haine contre leurs frères.

CHAPITRE III.

Des trois différentes sortes de religieux.

Il y a trois sortes de religieux : les premiers sont bons, les seconds meilleurs, les troisièmes excellents. Ils sont désignés par les trois familles de Lévites dont il est parlé dans l'Ecriture[1] : la famille de Gerson, la famille de Mérari, la famille de Caath. Les membres de ces familles avaient été choisis entre tous les

[1] Num., 4.

Digitized by Google

enfants d'Israël pour servir au culte du sanctuaire, comme les religieux semblent l'être parmi les autres fidèles pour s'appliquer d'une manière plus spéciale au culte divin. Cependant parmi eux il y a des dons différents selon la grâce dont ils ont été comblés et aussi selon le zèle de chacun à croître dans la perfection. Car plus un homme s'humilie et se rend propre à recevoir la grâce par la pratique des vertus, plus l'esprit de grâce se répand en lui avec abondance dans le temps présent, et plus il mérite dans l'éternité une gloire admirable. Si vous marchez sur les traces des cœurs les plus élevés dans le bien, vous prendrez place à côté d'eux dans le ciel; si vous imitez les hommes d'une vertu moyenne, votre félicité égalera la leur; et si vous vous contentez de suivre ceux d'une vertu médiocre, votre rang sera un rang médiocre. Nous soupirons tous après les récompenses les plus sublimes, mais peu s'appliquent avec persévérance aux actes sublimes des vertus. Or, on ne saurait, dit saint Grégoire, parvenir à une couronne brillante sinon par de grands travaux [1]. Remarquez-le bien : ce saint ne dit pas de pénibles travaux, mais de grands travaux, ou autrement des travaux qui nous portent à de grandes vertus, des travaux d'une grande utilité, quand même ils seraient quelquefois moins accablants.

Les premiers religieux sont désignés par les enfants de la famille de Gerson, dont les fonctions au départ du camp d'Israël étaient de porter les rideaux du

[1] Hom. 37.

Digitized by Google

tabernacle, la couverture placée sur son toit, les voiles et tout ce qui est doux au toucher ; et lorsque le camp se dressait, leur rang était à l'occident, derrière le tabernacle. Or, le tabernacle est la vie de Jésus-Christ et la conservation de ses actions saintes que tout homme est presque impuissant à reproduire par une imitation parfaite; car l'esprit de sainteté et de sagesse ne fut pas répandu avec mesure dans le Sauveur, mais il en posséda la plénitude ; et c'est de cette plénitude que nous avons tous reçu, selon le degré dont il a plu à ce même Jésus de gratifier chacun de nous en particulier, les uns d'une façon, les autres de l'autre. Voilà pourquoi les uns marchent sur ses traces avec un tel don, les autres avec tel autre don, jusqu'à ce que nous arrivions tous dans la patrie à l'état d'hommes parfaits, à la mesure de l'âge et de la plénitude selon laquelle Jésus-Christ doit être formé en nous. Chacun se réjouira en cette demeure céleste selon son mérite et selon son ardeur à imiter le Sauveur dans le temps présent.

Ces premiers religieux fuient les pratiques austères et difficiles d'une vie toute sainte ; ils embrassent des exercices plus doux et observent une règle plus large quant au bien-être corporel, autant que cela leur est permis sans compromettre leur salut; il leur suffit seulement de se garantir des fautes mortelles. De tels hommes sont bien plus exposés que les autres à tomber dans le péché; car, selon saint Grégoire [1], ceux-là ne se laissent pas entraîner aux choses défendues, qui

[1] Mor., lib. 5, c. 6.

Digitized by Google

s'abstiennent même des choses permises. La voie qui conduit à la vie est étroite, elle est élevée, et l'homme qui la parcourt sans précaution et sans crainte pose aisément son pied au-dessus du précipice. Cependant ceux dont nous parlons, voulant paraître des religieux véritables, ont coutume de se faire quelquefois une grande violence à eux-mêmes et de déployer une grande diligence pour les observances extérieures et les traditions humaines, pour tout ce qui tient à l'honnêteté matérielle, comme les inclinations, la manière de se présenter, l'ampleur du capuce, les manches et autres choses qui relèvent au-dehors la beauté de la vie religieuse. Voilà pourquoi les enfants de Gerson, dont le nom veut dire des étrangers, portaient les extrémités du tabernacle, ou autrement la couverture placée sur son toit, les rideaux, les cordes. En effet, les hommes nouveaux dans la vie religieuse regardent comme considérable la fidélité aux observances dont nous venons de parler, tant qu'ils ne connaissent pas les exercices plus importants des vertus. Mais, comme le disait le Seigneur en parlant aux pharisiens de toutes les menues pratiques des cérémonies de la loi, sans doute il faut accomplir ces choses, sans cependant omettre celles d'un degré plus excellent[1]. Quand on dressait le tabernacle, ces enfants de Gerson se plaçaient derrière du côté de l'occident; et ceux qui se contentent de cette dernière part dans l'exercice des vertus, seront après cette vie au dernier rang; ils seront comme au soleil couchant,

[1] Mat., c. 15.

Digitized by Google

à l'endroit où la gloire céleste resplendira le plus faiblement.

Les seconds religieux sont représentés par les enfants de Mérari, dont le nom veut dire des hommes d'amertume. Ils portaient les tables, les colonnes et les ais du tabernacle, en un mot tout ce qui était pesant et tenait le milieu entre les voiles et le sanctuaire. Tels sont les religieux qui mènent une vie dure au milieu des exercices corporels. Ils affligent leur corps par des jeûnes, des veilles et autres travaux pénibles, et s'imaginent que le degré suprême de la vie religieuse consiste en ces observances; aussi, ignorant les douces consolations intérieures, s'inquiètent-ils peu des pratiques véritables des vertus, pratiques qui résident en notre esprit et en notre cœur. Comme ils sont secs en eux-mêmes et qu'ils ont coutume d'être sévères en jugeant les autres, on peut bien les appeler des hommes amers ou répandant l'amertume. Et comme ils tiennent le milieu dans l'exercice des vertus, entre ce qu'il y a de moindre et de meilleur, leur demeure, quand on dresse le tabernacle, n'est point à l'extrémité, mais au côté, vers l'aquilon, à l'endroit où la lumière du soleil est moins brillante et la chaleur moins embrasée qu'au midi. Autant il leur a manqué de perfection dans la poursuite du bien, autant il leur manque de splendeur dans la gloire et de jouissance en la possession de la divine félicité.

Les troisièmes religieux, qui sont les plus exellents, peuvent être désignés par les enfants de Caath, dont

Digitized by Google

la charge est de porter le sanctuaire lui-même, ou autrement l'arche et l'autel, la table des pains de proposition et les vases destinés à son service, mais cependant le tout couvert et enveloppé. Ces hommes s'appliquent à bien régler en eux l'homme intérieur, où Jésus-Christ habite par la foi, à pratiquer les vraies vertus, à extirper les vices de la chair et de l'esprit, à combattre courageusement la colère, l'envie, l'avarice, la paresse, l'orgueil, la gourmandise, la luxure; à implanter en leurs cœurs les vertus contraires à ces vices, l'humilité, la charité, la mansuétude, la dévotion, la libéralité, la sobriété, la chasteté. Ces vertus forment un sanctuaire véritable, et quiconque les possède est vraiment saint. Aussi le nom des enfants de Caath signifie-t-il des hommes patients ou des hommes réglés; et ces religieux s'efforcent par la patience, dont les œuvres sont parfaites au rapport de saint Jacques, de se régler et de se disposer, comme il convient, vis-à-vis de Dieu et vis-à-vis du prochain en toutes sortes de vertus. Le Seigneur commanda de donner des chariots aux deux premières familles; mais les hommes employés au service du sanctuaire portaient leurs fardeaux sur leurs épaules. Dans l'administration des choses du dehors, comme dans la mortification du corps, on accorde quelque relâche ou même quelque interruption; bien plus, on ordonne en tout cela une obéissance raisonnable selon le lieu et le temps, de peur que le corps ne vienne à défaillir sous l'excès du travail; mais dans la pratique des vertus on ne

Digitized by Google

connaît rien de semblable, car jamais on ne nous permet d'en être privés, jamais d'être orgueilleux, violents, envieux, paresseux, avares, gourmands ou impurs. Nous devons porter ces fardeaux sur nos propres épaules, c'est-à-dire ne pas nous appuyer sur les vertus des autres, si nous ne nous efforçons de les reproduire en nous-mêmes, ne pas imiter certains religieux qui désirent habiter avec des hommes pacifiques, non pour travailler, à leur exemple, à devenir patients, mais pour ne point se sentir excités à l'impatience. A quoi bon avoir une même demeure avec les saints si nous refusons d'imiter leur zèle à se sanctifier? — Les fardeaux des enfants de Caath étaient lourds en eux-mêmes; mais ils étaient précieux et saints, et ils se plaçaient à l'intérieur du tabernacle. De même les exercices des vertus spirituelles sont pénibles pour les hommes encore imparfaits, mais ils sont glorieux et vraiment honorables; ils sont saints et produisent la sainteté; ils sont intérieurs, car ils sont cachés dans le secret de l'âme, ils ont leur place en l'homme intérieur. Ils portaient ces fardeaux couverts d'un voile, et tant que nous marchons par la foi et non à la clarté du jour, nous ne pouvons découvrir la splendeur des vertus dans tout son éclat. Nous devons les tenir enveloppées dans les pratiques d'œuvres extérieures, tant pour nous-mêmes que pour les autres qui ne sauraient découvrir le secret de notre âme autrement que par les traces des actions et des exercices du dehors.

Cependant c'est de cette famille que sont descendus

Digitized by Google

les prêtres par Amram, dont le nom veut dire vigilant en la grâce. Leur emploi leur permettait de voir et de toucher le tabernacle, et ils devaient le préparer et en confier le transport aux lévites, selon les attributions de chacun. Les prêtres ne le portaient pas eux-mêmes; mais quand on l'avait mis en place, ils demeuraient devant les portes du côté de l'orient. Or, les enfants de Caath figurent les hommes forts en vertu, et les prêtres les contemplatifs. Mais les hommes d'une vertu élevée arrivent seuls à la grâce de la contemplation : leur ardeur à s'avancer dans les voies de la perfection les rend dignes de recevoir en leur âme l'onction de l'Esprit-Saint; ils sont illuminés et découvrent les secrets célestes cachés au reste des hommes. Ils ne ressentent plus les fatigues attachées à la pratique des vertus et signifiées par le travail dont étaient chargés ceux qui portaient le tabernacle. Les douceurs de la sagesse répandue en leur cœur a changé pour eux en délices toutes les peines, tant l'amour de leur Créateur les embrase. Ils règlent les fardeaux à imposer à chacun, car leur intelligence éclairée intérieurement leur fait connaître les diverses raisons des observances de la vie religieuse. Les hommes sans expérience et encore imparfaits ne sauraient comprendre le but de pareilles choses, et alors les autres les dérobent à leurs regards sous le voile d'actes corporels et d'exercices extérieurs et les leur imposent selon l'état et l'aptitude de chacun.

Voyez donc à laquelle de ces familles vous voulez appartenir, ou plutôt de quel esprit vous êtes. Recevez

Digitized by Google

ensuite sur vos épaules le fardeau qui vous a été imposé selon votre capacité, ou autrement observez la règle et parcourez la voie qui vous aideront à atteindre la perfection de votre état. Il est impossible d'arriver à posséder bien un art quelconque, si l'on ne veut en étudier les préceptes et les mettre en pratique. De même on ne saurait devenir un homme spirituel si l'on ne veut marcher selon l'esprit.

CHAPITRE IV.

Du triple état des religieux.

Saint Bernard, dans sa lettre aux frères de la Montagne-de-Dieu, décrit trois états de la vie religieuse: l'état des commençants, l'état des hommes dans la voie du progrès et l'état des parfaits. Il appelle le premier l'état animal, parce qu'il est nouveau et encore sans intelligence des choses de l'esprit de Dieu. Il regarde comme nécessaire avant tout d'appliquer les hommes compris en cet état à bien régler tout ce qui tient au corps, afin de le dompter, de le châtier et de l'empêcher de se révolter contre l'esprit en l'entraînant au péché, comme il arrivait aux jours où la chair seule exerçait son empire.

Il nomme le second l'état raisonnable, parce qu'en cet état la raison, la plus digne partie de l'homme, celle qui le distingue des animaux privés d'intelligence, lui donne le premier rang et l'empire sur

Digitized by Google

toutes les autres créatures; parce que, dis-je, la raison, après avoir dompté la chair et l'avoir réduite sous la puissance de l'esprit, s'efforce en cet état de se connaître, de se purifier et de reconquérir sa dignité première, son ancienne beauté, dont le péché l'a dépouillée indignement.

Enfin il donne au troisième état le nom de spirituel, car en ce dernier état l'esprit formé à l'image de Dieu, aidé de la grâce et de l'Esprit-Saint, s'élève au-dessus de lui-même et fixe ses regards sur celui dont il porte l'empreinte, afin de la graver plus profondément en son âme et de lui ressembler davantage par la connaissance de l'intelligence, l'ardeur de l'amour et les délices de la félicité. On arrive au second par le premier, et au troisième par le second. Le prophète Ezéchiel nous donne un exemple de cette marche successive. *Il y avait,* dit-il en parlant du temple, *il y avait un espace, et,* dans cet espace, *un degré fait en rond, qui allait d'étage en étage, montant jusqu'à la chambre la plus haute, toujours en tournant. C'est pourquoi le temple était plus large en haut qu'en bas; et ainsi passant de l'étage le plus bas à celui du milieu, on montait jusqu'au plus élevé*[1].

L'esprit raisonnable est l'image de la Trinité suprême. Dieu est trois et un; de même l'âme est une et elle est douée de trois puissances qui la rendent capable de posséder Dieu : la raison, la mémoire et la volonté. Par la raison elle peut comprendre la sagesse divine; par la mémoire, embrasser l'éternité

[1] Ezech., 41.

Digitized by Google

de façon à n'être jamais séparée du Seigneur; par la volonté, jouir de sa bonté céleste. Que l'âme ne possède donc pas inutilement une ressemblance si admirable avec son Auteur. Elle est par elle assez grande pour le contenir; qu'elle déploie donc toutes ses forces pour l'atteindre afin de trouver en lui toute sa béatitude. Rien en dehors de Dieu ne saurait suffire à l'âme, et avec lui elle n'a plus rien à chercher ailleurs, elle est en possession de tout ce que demande son éternelle félicité, en possession du bien le plus excellent; du bien souverainement parfait. La dignité la plus glorieuse de l'âme étant d'être capable du bien suprême, et sa félicité souveraine d'avoir Dieu en elle-même et avec lui tout bonheur, elle ne saurait donc poursuivre rien de plus digne, rien trouver de plus avantageux, et tous ses efforts, tous ses soins, tous ses désirs doivent donc être de le chercher à l'aide de ses facultés, de faire tout ce qui peut la faire renaître à lui, d'éviter et de fuir tout ce qui est capable de l'en éloigner, même les objets les meilleurs. On regarderait justement comme un insensé l'homme qui, ayant un jardin propre à produire du baume, le remplirait de menthe et de cumin, car ces plantes, quoique bonnes, sont cependant de nulle valeur en comparaison du baume. Mais combien plus sera insensé celui qui, pouvant embrasser le Bien suprême, le néglige et s'arrête à des objets caducs et vils, dégoûtants et pleins d'amertume? De même celui-là est un insensé qui, ayant devant lui une voie de deux ou trois jours de marche pour se rendre au lieu où,

Digitized by Google

il veut aller, la laisse pour en prendre une plus longue, plus difficile, plus dangereuse, où il lui faudra marcher durant plusieurs années. Or, nous voyons plusieurs religieux agir avec aussi peu de sagesse. Ils pourraient en peu de temps arriver par les sentiers abrégés de la vertu, de la dévotion et de la pureté, à une grande connaissance et à un amour intime de Dieu, et ils les laissent pour se jeter en des pratiques moins fructueuses et qui leur rendent bien plus difficile l'approche du but où ils tendent. Ce but est de connaître le Seigneur, de découvrir sa vérité, d'atteindre à la perfection, et il a promis lui-même que l'Esprit de vérité nous enseignerait toute vérité[1]. Si un homme instruit en plusieurs arts en connaissait un tellement supérieur aux autres et tellement avantageux que par lui il fût possible de s'enrichir en peu de temps et d'acquérir un nom illustre parmi les plus grands noms de la terre, cet homme serait imprudent outre mesure de négliger cet art pour en exercer un plus vil, plus humble et exigeant un travail si pénible qu'il lui serait presque impossible de gagner la faible nourriture de chaque jour. Telle est l'imprudence de l'homme, et surtout du religieux qui, mettant de côté la pratique directe des vertus, pratique où se trouvent le plus grand mérite et la perfection la plus sublime de la sainteté et de la sagesse, la félicité suprême et la sécurité véritable, se livre tout entier à des exercices moins utiles et moins relevés, et se tourmente pour beaucoup de choses quand il lui

[1] Joan., 16.

Digitized by Google

suffirait de poursuivre le bien unique et suprême, le bien qui comprend tous les autres. *Les exercices corporels*, dit l'Apôtre, *sont d'un médiocre profit; mais la piété est utile à tout, et c'est à elle que les biens de la vie présente et de la vie future ont été promis*[1]. Cette piété, dont parle saint Paul, est le culte même de Dieu, où nous nous efforçons de le connaître, de l'aimer, de le posséder et de lui plaire. Sans doute les exercices corporels nous offrent quelques avantages, mais ils sont faibles. On ne doit donc point désirer ces exercices pour eux-mêmes, mais en vue de la piété, qu'ils nous aident à obtenir lorsque nous savons les pratiquer comme il convient. Comme l'ouvrier travaille à l'aide des instruments de son art, ainsi la vertu s'acquiert au moyen des exercices corporels et se change en habitude; et plus on s'approprie des instruments parfaits, plus, en les maniant avec adresse, on arrive à accomplir promptement et à un degré excellent l'œuvre qu'on s'était proposée. Toutes les pratiques extérieures que nous voyons en l'observance de la vie religieuse, ont été réglées par l'inspiration de l'Esprit pour aider à réformer l'homme intérieur. Celui qui n'a pas encore compris cela peut être regardé au milieu de ces pratiques comme chargé d'autant d'instruments dont il ignore l'usage.

La réforme intérieure s'accomplit dans le plus intime de notre âme, car l'homme intérieur, l'image de Dieu, c'est l'âme raisonnable. Le corps est l'homme extérieur. Par la corruption venue du

[1] I Tim., 4.

Digitized by Google

péché, il languit, meurt et tombe en poussière; mais l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour dans le bien; il croît à l'exemple de Celui dont il devint l'image au jour de sa création. Voici la manière d'accomplir cette réforme : L'âme a trois puissances comme nous l'avons dit, la raison, la mémoire et la volonté. La raison lui avait été donnée pour connaître Dieu, la volonté pour l'aimer, la mémoire pour se reposer en lui. Mais, par le péché, la raison est devenue aveugle, la volonté s'est courbée vers la terre couverte de souillure, la mémoire a perdu toute consistance et tout équilibre. Le plus souvent la raison prend le mensonge pour la vérité, la volonté choisit le mal pour le bien, la mémoire est errante sur des objets où elle ne saurait goûter le repos, parce que l'âme a abandonné le bien unique et suprême en qui elle pouvait trouver tous les biens. Cette âme s'étant donc tournée vers Dieu commence par chercher ce qu'elle a perdu, et se voyant si différente de ce qu'elle était au sortir des mains de son Créateur, elle travaille à revenir à son ancien état et à recouvrer la bonté dont elle fut autrefois en possession, car elle ne peut s'approcher de Dieu tant qu'elle lui sera si peu semblable. Mais, comme on ne parvient pas tout d'un coup au point le plus haut, elle s'applique à y arriver peu à peu en s'élevant du dernier degré au degré moyen, et de celui-ci au suprême degré.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

De la réforme de la raison.

La réforme de la raison doit commencer par la croyance inébranlable à toutes les vérités de la religion catholique. Notre raison s'étant affaiblie et notre intelligence obscurcie par le péché, nous sommes devenus impuissants à trouver la vérité par nous-mêmes; alors Dieu a usé de condescendance pour nous préserver de l'erreur, et il nous a fait connaître la vérité par les saintes Ecritures, auxquelles il a voulu que nous eussions une foi entière. Là il nous fait trouver, selon nos besoins et sans crainte de nous égarer, tout ce qui est nécessaire à notre salut; mais aussi il exige que nous ne suivions pas notre sens propre et que nous le soumettions humblement aux règles de la foi, si nous ne voulons nous éloigner du chemin. *O mon fils,* dit le Sage, *le Pasteur unique,* ou autrement Dieu, *nous a donné ses enseignements par le conseil et la sagesse des maîtres* ou des docteurs de la foi; *ne recherchez rien de plus*[1].

Notre raison fait des progrès quand, par l'illumination divine, elle commence à avoir quelque intelligence des motifs de la foi. Sans doute elle est inférieure à la foi et elle ne saurait la comprendre par ses seules forces; mais éclairée d'en haut elle voit que rien n'est

[1] Eccl., 12.

Digitized by Google

plus raisonnable que la foi chrétienne : la nature entière lui rend témoignage et toute la sagesse du monde s'abaisse pour la servir.

Notre raison est arrivée en cette vie à l'état le plus parfait, elle est transportée au-dessus d'elle-même par le ravissement de notre esprit, lorsqu'elle ne s'appuie plus sur l'obscurité des images corporelles ni sur les arguments de la science, mais qu'il lui est donné de voir Dieu dans sa contemplation par la pureté sans nuage de son intelligence.

CHAPITRE VI.

De la réforme de la volonté.

La volonté commence à se réformer quand, par une résolution bien arrêtée, elle apprend à résister aux vices et s'applique à accomplir fidèlement à cause de Dieu les actes des vertus. Comme elle est devenue toute courbée vers la terre et toute contrefaite en s'éloignant du Seigneur, elle doit nécessairement, en se convertissant, se mettre d'accord avec lui et redresser par l'exercice des bonnes œuvres ses mouvements rebelles à la règle invariable de la volonté divine. Son progrès consiste à avoir des affections bien ordonnées et changées en vertus, à ne suivre aucune rébellion ou entraînement violent, à n'avoir de plaisir que dans les choses conformes au bon vouloir de Dieu. — La perfection de la volonté est d'être une

Digitized by Google

en esprit avec Dieu par l'amour, de façon à ne vouloir que lui et à ne pouvoir s'enivrer que des douceurs de sa suavité.

CHAPITRE VII.

De la réforme de la mémoire.

On commence à réformer la mémoire en ramenant avec force son esprit de ses évagations à la pensée de Dieu, par des prières, des lectures, des réflexions, ou au moins par des pensées quelconques. Cette réforme est plus avancée quand on peut s'appliquer sans être détourné par une dissipation importune à de bonnes méditations et à de saintes oraisons, et marcher avec soi-même dans toute l'étendue de son propre cœur. Cette réforme enfin est arrivée à sa perfection lorsque l'homme est absorbé de telle sorte en Dieu par le ravissement de son esprit, qu'il s'oublie lui-même avec toutes les choses de ce monde et se repose avec délices uniquement en son Seigneur sans être troublé par le bruit de pensées et d'imaginations tumultueuses.

Tels sont les commencements, les progrès et le terme de la perfection humaine. C'est là que doit se diriger toute l'application de la vie spirituelle. Celui qui ne marche pas par cette voie est semblable à l'homme qui ne sait où il va et s'avance au hasard et sans réflexion vers un but incertain. Les commen-

Digitized by Google

cements de cette réforme pour les trois puissances de l'âme regardent tous les hommes appelés à se sauver : il n'y a pas de salut hors de là. La perfection de ces mêmes puissances est le partage des parfaits, mais seulement quand ils sont élevés au plus haut point de la perfection, c'est-à-dire au ravissement de la contemplation. L'état moyen appartient à ceux qui marchent véritablement dans la voie des progrès, et il concerne d'une manière particulière les religieux déjà éprouvés dont le chemin semble tenir le milieu entre les sentiers des hommes vertueux du monde et ceux des parfaits. Je ne prétends pas cependant qu'il leur soit possible de demeurer toujours dans un même état : les plus saints le peuvent à peine eux-mêmes ; mais leur voie se trouve placée au milieu des deux autres, elle est distincte de celle des commençants et de celle des parfaits.

Quelquefois aussi les progrès de ces divers états doivent être considérés sous un point de vue plus large. Il faut commencer par la réforme de la volonté, car d'elle dépendent la vertu, le vice, le mérite et les affections qui nous inclinent tant au mal qu'au bien ; ensuite on doit passer à la mémoire, à la raison ou l'intelligence. En effet, la volonté tient comme l'empire en notre âme ; la raison enseigne, la mémoire sert l'un et l'autre ; elle montre à la première ce qu'elle doit ordonner, et à la seconde où elle doit puiser ses enseignements.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

Comment les forces naturelles et les affections de l'âme ont été défigurées.

Il nous faut, en peu de mots, voir comment les forces naturelles de notre âme et ses affections se sont changées en vices dans leurs actes, et pour quelle fin l'homme les avait reçues. Ensuite nous indiquerons quelques remèdes à chaque vice en particulier, et l'ordre à suivre dans les vertus.

La volonté devait être soumise à Dieu seul, mais librement et sans entraînement forcé, de façon à pouvoir accomplir des actions dignes de récompense. Ainsi l'homme pouvait commettre le péché ou s'en abstenir. Mais, en recevant la liberté, il ne lui était point permis de faire le mal par là même qu'il en avait le pouvoir; seulement, en l'évitant dans une telle condition, il devenait digne de louange et acquérait des droits à une récompense devant Dieu. Au contraire, en se rendant coupable, il méritait la confusion et les supplices, car il savait que le péché lui était défendu, et il était en sa puissance de s'en abstenir.

Ensuite, l'âme ayant été créée capable de la béatitude suprême, béatitude qui devait lui faire trouver en Dieu le centre de la félicité souveraine et véritable, une gloire sans limites et des délices infinies, elle fut douée naturellement de deux inclinations en

Digitized by Google

rapport avec de tels biens afin qu'elle pût les désirer, s'appliquer à les obtenir, et en jouir, après être entrée en leur possession, avec d'autant plus d'ivresse qu'elle les aurait poursuivis avec plus d'ardeur. Elle reçut donc le désir de la gloire, mais un désir incapable de se satisfaire en dehors de la gloire suprême. Ensuite elle se sentit inclinée au bonheur, et cette inclination était telle que la félicité souveraine pouvait seule répondre à ses besoins. Or, la gloire suprême et la félicité souveraine se trouvent en Dieu seul, et ainsi rien en dehors de lui ne saurait contenter l'âme. Ce sentiment naturel s'appelle concupiscible.

De ce sentiment est née une autre puissance en notre âme. Eprise d'un tel désir du bien suprême, instruite par la lumière de son intelligence qu'elle était faite pour le bonheur, d'un côté elle avait naturellement en horreur, elle détestait et repoussait tout objet contraire ; de l'autre elle embrassait avec ardeur sans vouloir s'en dessaisir tout ce qui concourait à le lui procurer et à lui en conserver la possession. Cette puissance de notre âme s'appelle l'appétit irascible. Elle nous offre en effet une ressemblance avec la colère qui s'indigne et s'emporte contre ce qui la contrarie et s'attache inséparablement à ce qu'elle désire. Par sa puissance raisonnable, l'homme connait le bien dans ses degrés de bien simplement, de bien plus élevé et de bien très-excellent. Par sa puissance concupiscible il soupire après le premier de ces biens, plus encore après le second, et sans mesure après le dernier. Par sa puissance irascible, il embrasse le bien

Digitized by Google

et s'y attache, il saisit avec ardeur tout ce qui peut l'aider en ce point, il repousse avec indignation et fuit tout ce qui lui est un obstacle.

Mais l'homme ayant librement consenti au péché à la persuasion du démon et contre la défense de Dieu, a vu tout d'un coup plongées dans le désordre et comme bouleversées les forces et les puissances dont son âme avait été ornée pour connaître le bien suprême, pour le désirer et en jouir. Elles ne lui ont point été enlevées, mais elles sont demeurées souillées et perverties. Ainsi un instrument de musique produit des accords mélodieux tant qu'il est intact et bien réglé; mais une fois brisé et dérangé, il ne donne plus que des sons stridents et désagréables. L'homme, entraîné par l'amour des choses visibles et tombé de l'amour des choses invisibles, ne connaît plus maintenant, en punition de son péché, que les biens sensibles, il les aime seuls et s'attache à eux uniquement. Les biens invisibles sont à ses yeux comme s'ils n'étaient pas; il les dédaigne, ou plutôt il les ignore, et c'est à peine si quelquefois il peut être amené à croire à des objets étrangers à sa vue et à son corps. Notre âme a été frappée d'un aveuglement tel en sa raison qu'elle ne se connaît plus elle-même, car elle fait partie des êtres insaisissables aux yeux de la chair. Et non-seulement elle est aveugle, mais elle est insensée; en son aveuglement elle croit à beaucoup de choses qu'elle ne voit pas, et ainsi elle est même infidèle. Voilà pourquoi ses désirs se bornent à des biens terrestres, méprisables et honteux, pourquoi elle

Digitized by Google

les embrasse avec amour et regarde comme quelque chose de considérable de les posséder.

L'inclination à l'honneur avait été mise en l'homme afin qu'il pût soupirer après l'honneur suprême, honneur qui consiste à plaire à Dieu, à être l'ami, l'enfant, l'héritier de Dieu, à être semblable à Dieu, à régner avec lui, non en partageant sa puissance, mais en communiquant à sa charité, à être un même esprit avec Dieu et l'égal des anges, à n'être soumis à la domination d'aucun si ce n'est à celle du Seigneur souverain de toute créature. Ensuite l'homme devait, avec un tel sentiment, reconnaître en lui-même une dignité si admirable en voyant l'image de Dieu imprimée en son âme, qu'il lui devenait impossible de se soumettre jamais à un être inférieur, que le Maître de toutes choses avait seul droit à ses hommages, à son obéissance, à son amour, tandis que tout le reste, estimé à sa juste valeur, était destiné à servir ses besoins selon la volonté de son Seigneur. C'était un saint orgueil de mépriser ainsi tout objet digne de mépris, de désirer et d'aimer uniquement le bien. Mais aujourd'hui son désir, c'est de plaire aux hommes; c'est d'acquérir la gloire de ce monde, gloire trompeuse et frivole. Il s'estime beaucoup lui-même, et il n'est rien; il se séduit de la sorte, et il est misérable; il est vide de tout bien; il se compare aux autres et il les méprise; il voudrait les soumettre à son empire, et ils lui sont peut-être supérieurs en mérite; il se glorifie en ses richesses, et ses richesses sont de la terre et de la boue; il se vante d'actions vaines et

Digitized by Google

perverses, et ainsi il est semblable aux insensés qui se croient quelque chose après s'être vautrés dans la fange. Voilà comment l'homme a échangé sa gloire contre l'image d'un vil animal occupé à se nourrir d'herbes; car, dit le Prophète, *toute chair n'est que de l'herbe, et toute sa gloire est comme la fleur des champs. L'herbe se sèche et la fleur tombe*[1]. Voilà comment un saint orgueil s'est changé en un orgueil pervers.

CHAPITRE IX.

De trois sortes d'orgueil.

Il y a un triple orgueil. Le premier consiste à trop se complaire en soi-même et à s'estimer plus grand qu'on n'est dans la vérité; c'est le commencement de tout péché. Le second, à désirer être estimé des autres, à tourner tous ses efforts de ce côté; c'est la vaine gloire. Le troisième, à désirer l'emporter sur les autres et à vouloir les dominer. L'orgueilleux, après s'être trompé lui-même, s'efforce donc d'entraîner les autres en son erreur en voulant se faire passer pour plus grand qu'il n'est. Ainsi nous voyons un homme d'une taille élevée se jouer d'un enfant et lui faire croire qu'il est monté sur un cheval alors qu'il n'est sottement assis que sur un fagot de paille. Or, l'orgueilleux est opposé à Dieu : toutes les créatures

[1] Is., 40.

Digitized by Google

sont soumises au Seigneur, et l'orgueil veut exercer sur elles son empire; il dépouille, autant qu'il est en lui, le Maître souverain de son honneur, de son domaine universel; il se montre ingrat envers lui pour les bienfaits dont sa main l'a comblé; il cherche en ces bienfaits sa propre gloire, et non celle de son Seigneur, l'auteur de toutes grâces.

Je ne parlerai pas des divers rejetons de l'orgueil: j'en ai traité déjà en plusieurs endroits, surtout dans ma *somme* des vices. Mais, je dois le dire, je trouve plus de danger à s'enorgueillir des biens de la grâce que des biens de la nature ou de la fortune. Les biens de la grâce sont les vertus, la science, les bonnes œuvres, comme la prédication, le jeûne. Les biens de la nature sont ceux que nous avons naturellement en nous-mêmes, comme la noblesse, la beauté, la force, le génie. Les biens de la fortune sont les dignités, les richesses, les honneurs, etc. On les appelle ainsi parce qu'ils sont donnés quelquefois comme par hasard en plus grande abondance à certains hommes qu'à d'autres bien supérieurs par leurs qualités naturelles et leurs vertus. Cependant de tels biens n'arrivent pas sans un concours de la Providence, quoique souvent les mauvaises dispositions de leurs possesseurs en fassent pour eux une occasion de ruine.

L'orgueil jette aussi notre âme dans un aveuglement tel qu'elle ignore parfois les biens qui l'enrichissent davantage. Ce vice nous empêche surtout de recevoir de Dieu des bienfaits plus considérables. Le Seigneur est vraiment libéral et il désire singulièrement nous

Digitized by Google

faire part de ses richesses, tant son amour pour nous le presse. Mais notre orgueil nous rend indignes de sa grâce. S'il nous témoignait plus de bonté, nous nous élèverions ou nous deviendrions ingrats, ou nous ne profiterions pas, comme il conviendrait, de ses faveurs pour faire le bien, et ainsi nous serions coupables d'un plus grand crime. Le refus de grâces plus abondantes est souvent de la part de Dieu l'effet de sa clémence pleine de miséricorde, et non de sa colère. Dieu résiste aux superbes comme à des hommes révoltés contre sa puissance, et il donne sa grâce aux humbles, parce qu'ils ne laissent pas s'écouler sous l'enflure de la vaine gloire les faveurs dont ils sont comblés [1].

L'orgueil détruit encore en nous le mérite des bonnes œuvres : il nous les fait accomplir en vue d'obtenir les faveurs du monde. Souvent même ce vice prend le manteau de l'humilité, sa rivale, afin d'arriver sous son nom plus adroitement à la gloire. La recherche de la gloire est vile, il le sait; il voudrait l'acquérir en la fuyant; car elle s'attache comme l'ombre à ceux qui la fuient, et elle s'éloigne de ceux qui la poursuivent.

[1] Jacq., 1.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

Quand nous devons montrer ou cacher nos bonnes œuvres et nos mauvaises.

Quelquefois, remarquez-le, nous devons manifester nos bonnes œuvres aux regards des hommes, quelquefois les leur dérober. De même, à certains moments, il convient de leur laisser voir le mal dont nous sommes coupables, et à d'autres de le leur laisser ignorer. Les vertus imposées par un précepte de Dieu ou de l'Eglise, ou par un vœu public, doivent être connues de tous, comme la foi, la charité, la justice, la vérité, la chasteté, l'obéissance, le mépris des choses du monde. Les hommes, instruits de nos obligations, seraient scandalisés de ne point voir en nous ces vertus et nous regarderaient comme des prévaricateurs de nos vœux. C'est de tels actes qu'il est écrit : *Que votre lumière luise devant les hommes, afin que, voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père qui est dans les Cieux*[1].

Quelquefois aussi nous devons cacher le bien qui est en nous; ce sont les faveurs spéciales, comme la grâce de la dévotion intérieure; ou les choses propres à nous attirer des louanges particulières, telles qu'une abstinence considérable, des veilles et des prières prolongées, des aumônes extraordinaires. Le Seigneur

[1] Mat., 5.

Digitized by Google

nous instruit de ces divers points dans le sermon sur la montagne.

Nous devons aussi laisser ignorer quelquefois les fautes commises par nous, pour ne point scandaliser les autres et ne pas leur donner occasion de marcher sur nos traces. Ceux qui font le mal publiquement commettent donc un double péché : ils offensent Dieu et ils ouvrent devant leurs frères une fosse où leur mauvais exemple les entraîne. Mais si quelqu'un, sans notre faute, ou seulement sur une apparence, veut interpréter par malice nos bonnes œuvres en mal et refuse nos explications, alors prenons patience : Jésus-Christ a gardé le silence en sa Passion alors que l'envie l'accusait de beaucoup de crimes. Il a répondu en effet quelque part : *Quand je vous le dirais, vous ne me croiriez pas*[1].

Quelquefois enfin nous devons découvrir ouvertement nos défauts. Nous devons déclarer dans la confession privée les choses connues de nous seuls, et en public, comme dans les visites et dans le moment des réprimandes, celles dont tout le monde est témoin. Ne rougissons pas d'avouer nos imperfections et les défauts de nos vertus, de peur qu'on ne vienne à nous estimer au-dessus de notre mérite. Si la vaine gloire nous pousse à faire le bien, sachons lui résister sans cependant négliger les bonnes œuvres, surtout si elles sont utiles et nécessaires. Souvent nous nous imaginons retirer des louanges pour quelque parole ou quelque action, et peut-être les autres ne les re-

[1] Luc., 22.

Digitized by Google

marquent pas. Nous sommes loin de considérer tous leurs actes; de même ils n'arrêtent pas leur attention sur tous les nôtres. Quelquefois ils nous méprisent au lieu de nous louer, surtout s'ils découvrent en nos œuvres le désir des louanges. Peut-être aussi nous donnent-ils des éloges en face, comme nous voyons certains hommes légers avoir toujours des paroles selon le bon plaisir de chacun. A de pareils traits de la vaine gloire il ne faut point une résistance vigoureuse, mais la main d'un conseil prudent; on les éloigne comme de faibles mouches, avec une baguette légère.

Le désir de ses propres commodités et du bonheur a été aussi donné à l'homme, afin qu'il soupirât après la félicité suprême qui est en Dieu, après la béatitude, le repos et l'impassibilité du ciel; afin qu'il fût heureux en les goûtant et que sa joie fût parfaite. En effet, des délices sans joie sont un fardeau, et plus cette joie est vive, plus les délices sont enivrantes. Mais aujourd'hui ce désir des délices spirituelles s'est changé par le péché en désir des délices de la chair; il nous fait soupirer maintenant après les choses où la sensualité trouve à se repaître dans la concupiscence de la chair, dans la concupiscence des yeux, dans l'orgueil de la vie. La concupiscence de la chair se porte avec ardeur vers la luxure, la mollesse des habits, le repos du corps, le sommeil et tout ce qui flatte le sens du toucher. Elle incline encore à la gourmandise, qui est le plaisir du goût, et aux joies des autres sens, comme d'entendre des discours

Digitized by Google

propres à réjouir la chair, d'aspirer des parfums capables de la flatter. — La concupiscence des yeux cherche à voir ce qui est beau, à posséder ce qui est précieux, et de tout cela naît l'avarice. L'orgueil de la vie la produit en cherchant à s'enrichir afin de s'attirer plus d'honneurs; la concupiscence de la chair, en poursuivant les richesses comme un moyen de se plonger davantage dans la volupté et la luxure, de vivre plus commodément et plus à l'abri des sollicitudes de la misère. *Tout ce qui est dans le monde*, dit l'Apôtre saint Jean, *est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de la vie*[1]. Enfin, la concupiscence des yeux est un principe d'avarice, parce que le désir de voir des choses magnifiques, d'avoir à son gré ce qui plaît, fait soupirer après l'or, l'argent, les perles précieuses, les habits, les champs, les terres, les serviteurs, les spectacles, etc.

Dieu avait donné à l'homme un corps et un esprit raisonnable, et il lui avait permis de se réjouir dans les objets sensibles, mais avec ordre, modération et honnêteté; il voulait par la joie des sens l'élever au-dessus de la terre et le conduire au bonheur et à la félicité des connaissances de l'esprit. Alors tout se fût passé dans ses plaisirs sans inclination perverse et selon les desseins du Créateur; les aliments eussent servi à sustenter son existence, et tous les autres objets à venir en aide à ses besoins. Mais l'ordre divinement établi dès le commencement ayant été détruit par le péché, tout a été perverti en un instant,

[1] I Joan., 2.

Digitized by Google

tout a pris son cours vers les jouissances de la chair. Maintenant l'homme s'attriste et s'irrite lorsqu'il craint de les perdre; il est accablé d'ennui lorqu'il ne les a pas selon sa volonté; il conçoit de la haine contre ceux qu'il regarde comme un obstacle à de tels plaisirs, ou qu'il redoute comme devant les lui ravir; il porte envie à ceux qui les possèdent, car il faut qu'il en soit privé tant qu'un autre les aura en partage. Ainsi naît l'envie, et la haine vient à sa suite avec ses vices. Ainsi naît la colère, ainsi la paresse, et cette dernière s'avance appuyée d'un côté sur la tristesse et de l'autre sur une langueur nonchalante et dissolue. Tous les péchés et les vices ont une origine commune: l'orgueil. Ils en découlent par deux ruisseaux : l'amour pervers et la mauvaise crainte. Un triple aliment les fomente : la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux et l'orgueil de la vie. Ainsi tout ce que le monde nous offre est pour l'homme un sujet et une cause de tentation, tout : les honneurs, les richesses et les plaisirs.

CHAPITRE XI.

De quatre défauts.

Il y a en nous quatre défauts d'où naît l'inclination au mal. Ces défauts sont l'ignorance, la concupiscence, la malice et l'infirmité. L'ignorance nous jette dans l'aveuglement et nous empêche de connaître la vérité;

Digitized by Google

elle nous fait errer dans la distinction du bien et du mal. La concupiscence nous entraîne doucement à désirer et à aimer les choses sensibles et agréables à la chair. La malice irrite notre cœur, le remplit d'amertume en le portant à la colère, à la tristesse, à l'envie et à la haine. L'infirmité le rend impuissant à résister au mal et à s'attacher au bien.

Ces défauts sont une suite de la faute première; nous les contractons en entrant dans la vie en vertu du péché qui nous fait naître enfants de colère. D'eux viennent ensuite les sept péchés capitaux, et de ces derniers, comme d'autant de rameaux plus vigoureux, sortent tous les autres vices. Ce sont les sept têtes du dragon de l'Apocalypse, les sept démons dont il est parlé dans saint Marc, et chassés par Jésus-Christ du cœur de Marie-Madeleine. Ce sont les sept nations établies autrefois dans la terre promise et empêchant aux enfants d'Israël de l'habiter en paix[1]. Ces vices, en effet, nous éloignent de l'entrée du royaume céleste, si nous ne mettons tous nos efforts à les combattre et à les dompter. C'est une ancienne tradition chez les Grecs, et Clément d'Alexandrie la rapporte, que ces nations avaient, dans le principe, chassé les enfants de Sem de la race duquel étaient descendus Abraham et Israël. Aussi, lorsque le Seigneur ordonne aux Israélites de combattre les peuples de Chanaan et de s'emparer de leur pays, ils ne semblent point commettre une usurpation violente, mais obéir au Seigneur de l'univers pour

[1] Apoc., 12. — Mar., 16. — Jud., 3.

Digitized by Google

rentrer en possession de leur propre bien et chasser d'injustes détenteurs. Or, tout cela s'est accompli en figures pour notre instruction afin de nous apprendre, au moyen des puissances et des affections de notre âme, puissances données à l'homme par le Créateur et mises en lui pour qu'il s'en servît utilement, afin de nous apprendre, dis-je, à chercher par elles des biens profitables et éternels, à les tirer par une réforme véritable de l'état dégradant où le péché les a réduites, et à les changer en vertus après avoir banni loin de nous la corruption du vice.

CHAPITRE XII.

Définition des sept péchés capitaux.

L'orgueil est l'amour de sa propre excellence. L'orgueilleux désire ce qui est élevé; il se regarde lui-même comme grand, il veut être ainsi regardé par les autres et l'emporter sur eux. L'envie est une haine de la prospérité du prochain. L'envieux s'attriste de voir ses frères devenus ses égaux et même lui être préférés; il leur souhaite du mal; leur bien lui est une peine. — La colère est une commotion violente d'un esprit indigné. L'homme colère devient furieux en quelque sorte et bouillonne quand il rencontre quelque chose de contraire à sa volonté. — La paresse est un dégoût du bien, dégoût provenant de la langueur de l'âme. Elle a lieu lorsqu'une tristesse

Digitized by Google

sans motif appesantit notre esprit, ou lorsque la dissolution de notre cœur nous incline plus fortement aux frivolités. — L'avarice est la passion de posséder des biens temporels au-delà de nos besoins. — La gourmandise est un désir désordonné ou immodéré des aliments. — La luxure, une ardeur illicite pour les plaisirs de la chair ou une jouissance coupable de ces plaisirs, soit en réalité, soit par des pensées volontaires.

Si toutes ces inclinations sont des vices et des péchés, c'est uniquement comme conséquence de la faute de l'homme et de son premier péché. Dieu nous les a données comme autant d'affections naturelles, comme autant de mouvements vers le bien et la pratique des vertus, car le Seigneur n'a rien fait de mauvais et toutes ses œuvres sont excellentes. Ainsi combattre nos vices n'est rien autre chose que de réformer nos affections naturelles et les inclinations de notre âme en les ramenant au but que le Créateur s'était proposé. Nous en avons déjà touché un mot en parlant du désir de la grandeur, désir donné à l'homme pour le porter à soupirer après les biens célestes et divins, et à mépriser les choses viles et terrestres comme trop indignes de lui. Il est tombé de cette hauteur vers le néant, et ses désirs s'étendent aux honneurs de la terre, à des honneurs frivoles et mensongers.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII.

Du sentiment de l'envie.

Le sentiment de l'envie a été imprimé à la nature de l'homme, non pour le porter à être jaloux du bien de ses frères, à leur souhaiter du mal ou à leur en faire, mais pour lui inspirer la haine du vice et du péché en lui et dans les autres. Qu'il porte envie au démon qui ravit tant d'âmes à Dieu; qu'il porte envie à ses aides, ou plutôt à ses représentants, aux hérétiques et aux destructeurs des âmes, qui dépouillent ces mêmes âmes de l'éternelle béatitude et privent, autant qu'il est en eux, le ciel lui-même d'un bonheur plus grand; car le bonheur serait plus considérable dans la patrie, si un plus grand nombre y prenait place : chacun doit être pour tous dans le ciel une cause de joie ineffable. Cependant, en tout cela, je ne prétends préjudicier en rien à la prédestination éternelle qui ne nous permet de supposer aucune privation en ce lieu de félicité. Voilà nos adversaires véritables; il nous est permis de les avoir en haine considérés comme tels, comme appliqués à nous perdre pour l'éternité; mais ils ne doit point en être ainsi de ceux que nous pouvons espérer encore avoir comme associés à notre gloire céleste, quand même ils sembleraient maintenant nos ennemis.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV.

Du sentiment de la colère.

Le sentiment de la colère a été donné à l'homme afin qu'il pût s'irriter contre le vice et les suggestions perverses, que son indignation l'empêchât de consentir au péché et réprimât tout mouvement désordonné soit en lui, soit dans les autres quand il y a possibilité et opportunité, et enfin pour qu'il vengeât les injures faites à Dieu et les transgressions de la justice. La colère s'appelle alors zèle de la justice. Ainsi nous voyons, en plusieurs endroits de l'Evangile, Jésus-Christ s'irriter contre les Pharisiens et autres hommes d'une conduite mauvaise, et les saints l'imiter en ce point.

Maintenant ce sentiment est devenu un vice; la colère, agissant contre la raison, s'est changée en fureur et presque en folie. Par elle l'homme s'emporte contre l'homme sans motif raisonnable, à la manière d'un frénétique; il s'emporte contre ses amis, ses proches; il s'emporte contre lui-même. Quelquefois son indignation s'adresse aux saints, à Dieu, aux créatures insensibles, privées de raison et impuissantes à faire le bien comme le mal autrement que par l'impulsion de leur nature. Souvent même nous connaissons l'injustice de notre colère, et nous ne pouvons en comprimer les mouvements.

Digitized by Google

CHAPITRE XV.

Du sentiment de la tristesse.

Le sentiment de la tristesse a été donné de même à l'homme pour déplorer ses péchés et ceux des autres, pour gémir du retard apporté à la possession du bonheur céleste, pour craindre les supplices de l'enfer, pleurer ses propres imperfections et compatir à celles de ses frères, et enfin pour dissiper par une douleur utile et pleine d'à-propos la légèreté de la vaine joie qui est la source de la dissolution. Mais cette tristesse salutaire et selon Dieu s'est pervertie; elle est devenue la tristesse du siècle, tristesse qui produit la mort en jetant dans le désespoir, la défiance et un chagrin irraisonnable[1].

CHAPITRE XVI.

Du sentiment de la joie.

L'homme a reçu le sentiment de la joie afin de se réjouir dans le Seigneur, dans l'espérance des biens éternels et dans la contemplation des bienfaits de Dieu, afin de prendre part au bonheur du prochain, de mettre ses délices à célébrer les louanges divines

[1] II Cor., 7.

Digitized by Google

et à accomplir le bien, afin de concevoir du dégoût pour les actions frivoles et inutiles, de mettre toute sa félicité dans les œuvres célestes et de devenir ainsi actif et empressé au service de Dieu. Mais la dissolution et la frivolité ont perverti un tel sentiment. L'homme aujourd'hui trouve sa joie en des folies mensongères, dans l'abondance des biens, des honneurs et des plaisirs temporels, dans les rires, les plaisanteries, les vains récits, les jeux indignes. Tout ce qui se rapporte à Dieu lui inspire le dégoût, lui est insipide, et les saints offices lui sont devenus une source d'ennui. De là sa langueur pour les exercices de la dévotion et de la vertu, l'effusion de son cœur sur des objets inutiles, frivoles et immondes, cette propension à embrasser volontiers des fatigues plus considérables en des occupations et en des affaires étrangères plutôt que de s'appliquer aux choses spirituelles et divines. De là encore cet empressement à se soustraire le plus promptement possible à de pareilles choses, à agir en tout avec négligence si l'on n'espère obtenir de ses œuvres ou des louanges, ou un gain, ou quelque avantage temporel. De la tristesse désordonnée naît le dégoût du bien, car avec elle nous ne trouvons aucun plaisir à le faire, aucune joie à en occuper notre pensée ou à nous en entretenir avec les autres. La dissolution produit également ce dégoût : nous sommes tout entiers appliqués à de vaines frivolités, et ainsi nous nous attristons lorsqu'il faut nous tourner vers les pratiques spirituelles ; nous sommes comme dans l'angoisse lorsqu'il faut éloigner notre esprit de l'oisiveté, des amu-

Digitized by Google

sements du monde et le contraindre à des exercices plus sérieux. Nous sommes comme des chiens tenus à l'attache, et l'on nous force, malgré la répulsion de notre volonté, à nous employer aux choses divines. C'est là le vice de la paresse, l'ennui du bien. Beaucoup de religieux ont à combattre un tel vice; fort peu le surmontent.

CHAPITRE XVII.

Du sentiment de l'avarice.

Le sentiment de l'avarice a été donné à l'homme pour le rendre désireux d'un grand mérite devant Dieu, désireux de grandes vertus et d'une multitude de bonnes œuvres; il a reçu un tel sentiment afin d'être porté à gagner un grand nombre d'âmes au Seigneur par les enseignements et la prière, en donnant le bon exemple, en aidant le prochain à s'avancer dans le bien; afin aussi de ne point s'arrêter dans le bien dont il était déjà en possession, mais de l'accroître et de le multiplier par l'action de la grâce et la pratique des vertus. Mais ce sentiment est descendu jusqu'au désir des choses temporelles, au désir de l'argent, des biens et autres objets quelconques, même sans valeur et cependant recueillis avec soin comme si l'homme devait toujours vivre et le monde périr bientôt. L'homme ramasse de toutes ses forces afin de trouver de quoi vivre dans la ruine de la terre,

Digitized by Google

comme autrefois Noé se fit, à la veille du déluge, des provisions destinées à lui venir en aide quand tout aurait été détruit par les eaux[1]. Plus l'homme approche de la mort, plus il met d'empressement à serrer et à conserver, et ainsi nous voyons combien insensée est l'avarice dont l'ardeur est d'autant plus grande que ses besoins sont plus restreints. Tel serait le voyageur qui porterait d'abondantes provisions pour une route de peu de durée, l'homme qui élèverait une maison somptueuse pour une nuit seulement. Dieu a voulu nous laisser toujours incertains sur l'heure de notre mort, afin d'éloigner davantage de notre esprit la sollicitude des choses terrestres et de lui faire craindre en tout temps la perte plus considérable des biens éternels, biens vers lesquels nous devons diriger nos pas sans interruption.

CHAPITRE XVIII.

Du désir des aliments.

Le désir des aliments nous a été accordé dans l'intérêt de notre corps, afin de le soutenir, de vivre pour servir Dieu et acquérir de nombreux mérites. En effet, une nourriture modérée, sobre et uniforme, est plus favorable à notre nature; elle n'accable point ses forces, mais elle les répare. Etant la même chaque jour elle entretient la santé, car le corps s'y conforme

[1] Gen., 6.

Digitized by Google

et n'est point troublé sans cesse par des aliments nouveaux et inconnus. Voilà pourquoi certains religieux vivent de longues années dans le cloître. Mais ce désir naturel s'est bientôt répandu sur des choses propres à lui procurer des délices et sur des superfluités. Nous ne nous sommes plus bornés à sustenter la nature; il a fallu flatter le palais, et une fois accoutumés à ces recherches, une fois ces délicatesses devenues nécessaires au corps, alors qu'une légère nourriture eût dû nous suffire, nous avons senti la nature murmurer et crier après ces habitudes. Nous sommes si faibles et si malades que nous ne saurions en vérité conserver notre vie avec de pauvres aliments; et sous le voile de la discrétion, nous nous mettons à rechercher sans honte et avec importunité des mets délicats. C'est par l'habitude que notre nature est tombée si bas, et nous ne voulons pas expérimenter qu'il est possible de la ramener par une habitude contraire à une nourriture plus restreinte et suffisante à ses besoins. Nous voyons vivre de la sorte en une multitude de lieux, des païens, des juifs, de pauvres chrétiens, dont plusieurs furent riches autrefois, et leur santé se conserve aujourd'hui aussi florissante qu'au temps où ils étaient dans l'abondance.

Quant aux délices spirituelles et à la jouissance des douceurs intérieures, douceurs sans comparaison bien plus au-dessus de toutes les félicités du monde que le miel n'est au-dessus d'une vile fange, à peine en est-il fait mention, à peine en conçoit-on quelque désir efficace, à peine les recherche-t-on, même parmi

Digitized by Google

ceux qui semblent le plus élevés en religion. Bien plus, on méprise l'ardeur d'un tel désir, on se moque de l'ivresse de telles douceurs; on regarde tout cela comme une folie et une abomination, et ceux qui le recherchent souffrent persécution de la part des autres religieux; on les considère comme des démoniaques, on les nomme hérétiques, alors qu'ils sont des hommes vraiment spirituels. Mais combien sont méprisables aux yeux de Jésus-Christ ceux qui témoignent un semblable mépris de la grâce de la dévotion! L'Apôtre les nomme des hommes animaux, sans intelligence pour les choses de l'Esprit de Dieu, des hommes à qui ces choses sont une folie [1]. Cependant je ne prétends ni louer ni approuver ceux qui trompent les autres ou se laissent tromper en suivant leur esprit ou un esprit étranger pour l'Esprit de Dieu, en suivant ses séductions. Mais il faut éprouver les esprits et porter son jugement en conséquence.

CHAPITRE XIX.

Du sentiment de l'amour.

L'homme a été doué encore du sentiment de l'amour pour aimer Dieu par-dessus toutes choses; pour s'aimer soi-même et aimer son prochain à cause de Dieu et selon Dieu; pour aimer les œuvres de Dieu à cause de leur auteur, chacune selon son mérite, pour user

[1] I Cor., 2.

Digitized by Google

du ministère de chaque créature selon la volonté de Dieu et pour son propre salut, pour rapporter la joie puisée en elles et les services qu'on en reçoit à l'amour et à la connaissance du Créateur, jusqu'à ce qu'on arrive à lui-même, en qui toutes ont leur raison éternelle d'être.

Mais ce sentiment s'est comme éteint; il est tombé à l'amour de la chair et de ce qui est digne de honte, et déjà l'homme n'aime plus qu'en vue de son utilité temporelle, des délices de la chair et de ses plaisirs déshonorants. Dans l'amour même légitime il ne s'attache pas à ses enfants comme à une famille appartenant à Dieu et destinée à jouir avec les anges de son éternelle béatitude; il voit en eux les héritiers de ses possessions terrestres, des hommes qui contribueront à accroître son honneur et à augmenter ses amis en ce monde. Aussi les parents sont-ils dans une douleur profonde quand ces enfants viennent à mourir en bas âge; et cependant ils quittent la terre avec bien plus de sécurité, après le baptême, avant d'avoir perdu la vie éternelle par le péché, qu'ils ne le feraient plus tard, car on pourrait toujours concevoir des doutes sur leur état. Et ensuite les piéges sont si nombreux et si peu les évitent!

Digitized by Google

CHAPITRE XX.

De l'espérance.

L'homme a reçu l'espérance, par laquelle il se confie en la bonté de Dieu, pour attendre du Seigneur les grâces dans le temps présent, la gloire dans l'éternité, le pardon de ses péchés s'il se repent, les secours temporels selon ses besoins, la délivrance du mal et la persévérance dans le bien. Mais l'espérance est aujourd'hui tombée dans la confusion, et les hommes espèrent moins qu'ils ne doivent ou plus qu'il ne convient. Certains ont une telle confiance en la divine Bonté, qu'ils pensent être sauvés en persévérant dans leurs péchés au mépris de sa justice et de sa vérité, et être placés dans le ciel malgré leurs souillures avec les anges immaculés. D'autres, au contraire, ont une telle défiance de Dieu, que, même en se convertissant, ils ne peuvent croire qu'il veuille accorder la persévérance à leur âme et le soutien à leur corps, comme si Dieu était favorable à ses ennemis, alors qu'ils demeurent dans le crime, et sans égard pour ses amis justes et pénitents et se tournant vers lui du milieu de leurs égarements; comme s'il se plaisait à nourrir libéralement et à conserver les pécheurs, mais à abandonner et à laisser périr de faim ceux qui se convertissent. *Non, le Seigneur n'affligera*

Digitized by Google

point par la famine l'âme du juste[1]. *J'ai été jeune*, dit le Prophète, *et maintenant je suis devenu vieux, mais je n'ai point vu le juste abandonné, ni sa race réduite à chercher son pain*[2].

CHAPITRE XXI.

De la crainte.

La crainte a été donnée à l'homme pour craindre Dieu, redouter d'en être séparé, de l'offenser, d'en être puni et d'avoir à subir la damnation éternelle. Aujourd'hui l'homme craint les malheurs temporels, les souffrances du corps et la perte de l'honneur. Il est sans crainte pour les malheurs éternels de la vie future, comme si c'étaient uniquement des menaces sans effet que ce qu'on lui dit du jugement à venir et des supplices de l'enfer, ou comme s'il était plus facile de s'y soustraire qu'on ne le prétend. Ensuite l'homme a plus de crainte d'un animal ou d'une chose insensible que du Tout-Puissant qu'il offense; et cependant il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant[3].

[1] Prov., 10. — [2] Ps. 36. — [3] Hebr., 36.

Digitized by Google

CHAPITRE XXII.

De la honte.

Le sentiment de la honte a été mis en l'homme pour lui apprendre à rougir de commettre ou d'avoir commis des actions indignes de son rang, ou autrement pour lui apprendre à rougir d'avoir péché, de s'être rendu le serviteur du péché, de s'être constitué l'esclave du démon et du déshonneur. Et maintenant nous rougissons d'être soumis à Dieu, alors que toutes les créatures obéissent à ses lois, soit nécessairement, soit par le consentement de leur volonté. Nous rougissons de marcher sur les traces de notre Dieu dans l'humilité, la patience, la pauvreté, la religion, l'obéissance, le mépris, les injures, la confusion. Et cependant celui-là est indigne de Dieu, qui rougit de le confesser en présence des hommes ou de le prendre pour modèle, car la plus grande gloire d'un serviteur est de suivre son maître.

Il faut juger de la même manière de tous les dons que nous avons reçus de Dieu, de l'intelligence de notre esprit et de sa capacité, de notre corps et de ses membres, des biens temporels, des honneurs, de la puissance, de la durée de la vie et de tout ce qui dans ce monde est au service de l'homme. Ces bienfaits nous ont été donnés pour nous aider à servir notre Créateur, à mériter la vie éternelle et à attirer nos

Digitized by Google

frères à un pareil bonheur. Mais tout ce que nous avons ainsi reçu pour l'usage de la vie et pour acquérir la gloire céleste, nous l'employons à nous rendre coupables, et toutes les créatures nous deviennent un châtiment, soit par la peine qu'elles nous causent, soit par la douleur qu'elles nous laissent. Elles nous châtient par la peine lorsque la chair nous fait sentir ses tentations, lorsque ses désirs et ses appétits déréglés nous affligent, lorsque les biens de ce monde nous sont enlevés, lorsque l'intempérie des saisons, la stérilité de la terre, les maladies du corps nous tourmentent, enfin lorsque nous avons à souffrir soit d'une façon, soit d'une autre; et ainsi l'instrument de nos fautes en devient le vengeur. Mais si nous acceptons nos peines de bon cœur, en vue de Dieu, elles nous purifient de nos péchés, et nous méritons la couronne céleste par notre patience et notre bonne volonté. Si, au contraire, nous souffrons malgré nous, nous serons encore punis soit en ce monde, soit en l'autre : notre impatience accroît notre faute et nous rend dignes d'une peine plus considérable.

CHAPITRE XXIII.

De la nature de ces vices, et détails sur chacun en particulier.

Nous avons maintenant à parler de la nature de chacun de ces vices, à les considérer plus en détail et à voir par quels remèdes on peut les guérir; car la

Digitized by Google

vertu n'est rien autre chose que la guérison parfaite du vice, ou son absence totale en tant qu'il lui est opposé. En effet, si le vice est un mouvement désordonnné de notre âme ou un sentiment naturel corrompu, la vertu, qui est son contraire, doit être un sentiment bien réglé selon le but et les desseins du Créateur, comme nous l'avons montré par des exemples. Il y a un triple orgueil, ainsi qu'on l'a vu déjà. L'homme a pour lui-même plus de complaisance qu'il ne doit, il s'estime plus grand qu'il n'est en réalité. Il désire plaire aux autres et il travaille dans l'amour de sa propre gloire; il veut être regardé comme considérable, être honoré et loué, alors que la gloire et l'honneur sont dus proprement à Dieu seul, car lui seul est essentiellement bon et de lui dérive tout bien. Tout ce que nous usurpons de gloire est donc un vol fait à Dieu, ou plutôt nous nous trompons en nous attribuant ce qui ne nous appartient pas, nous faisons comme la prostituée qui feint d'être une personne honnête et vertueuse, alors que la vertu et l'honnêteté lui sont étrangères. Cet orgueil s'appelle la vaine gloire, et c'est en effet une gloire vide de vérité et d'utilité pour le salut. Enfin l'homme veut l'emporter sur les autres par l'éclat de sa gloire, par ses biens, ses emplois, sa puissance; il les méprise et leur fait sentir son joug. Or, il se trompe de quatre manières dans son orgueil : il croit avoir ce qu'il n'a pas, ou plus qu'il n'a en réalité, ou l'avoir à un degré plus élevé que les autres, ou l'avoir soit par lui-même, soit par ses propres mérites.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIV.

De trois choses qui chassent le vice.

Trois choses chassent le vice de nos cœurs et leur font pratiquer la vertu : la grâce de Dieu, nos propres efforts et la nécessité. La grâce répand en nous les vertus; nos efforts coopèrent à la grâce au moyen de notre libre arbitre, et la nécessité se change en vertu. Souvent la vertu ne peut exister sans une nécessité, mais jamais sans la grâce et sans notre libre arbitre. La grâce répand quelquefois en certains cœurs la vertu presque sans aucun effort propre de leur part, mais non sans le consentement de la volonté, car sans un tel consentement il n'y a aucun mérite. Ainsi en est-il pour ceux que Dieu prévient de ses bénédictions pleines de douceurs. Celui qui veille dès le matin afin de posséder la sagesse, celui qui s'y exerce dès son enfance, aux premiers jours où son intelligence est devenue capable de la comprendre, celui-là n'aura point de peine à la rencontrer : il la trouvera assise à sa porte, il la trouvera s'offrant elle-même à lui et lui présentant la grâce de la vertu[1]. Ainsi voyons-nous les apôtres et plusieurs fidèles, surtout dans la primitive Eglise, remplis tout d'un coup de l'Esprit-Saint et arriver aux états les plus sublimes, aux dons et

[1] Sap., 6.

Digitized by Google

aux faveurs diverses de ce même Esprit. La grâce excite la volonté, elle l'instruit et l'affermit afin qu'elle puisse se servir de ses forces naturelles pour avancer dans les voies du salut.

Il y a diverses nécessités. L'une à laquelle l'homme se soumet volontairement, comme lorsqu'il s'oblige par un vœu à l'obéissance, à la chasteté, à la pauvreté et autres vertus; ou bien à aller annoncer la parole de Dieu aux infidèles. S'il arrive dans la suite aux religieux engagés par un vœu semblable de faire ou de souffrir bien des choses auxquelles ils se soustrairaient volontiers, ils semblent liés par la nécessité. Cependant une pareille nécessité est entièrement volontaire, car ils l'ont embrassée avec une liberté entière et maintenant encore ils aiment mieux souffrir que de renoncer à leurs engagements. — Il y a une nécessité indépendante de la volonté; l'homme y est assujéti malgré lui, il ne saurait l'éviter. Ainsi en est-il pour la pauvreté dans le monde, les maladies corporelles, les mépris, les persécutions, les tentations et autres tribulations diverses. L'homme endure d'abord de telles misères contre son gré et en murmurant; mais ensuite, voyant qu'elles sont inévitables, il y soumet enfin sa volonté, il se met à faire de nécessité vertu, et alors il commence à mériter. Une semblable nécessité aide puissamment nos progrès dans le bien, et sans elle à peine avancerions-nous de quelques pas. C'est d'elle qu'il est dit touchant certaines personnes : *Forcez-les à entrer*[1]. C'est cette

[1] Luc., 14.

Digitized by Google

nécessité que l'Eglise demande à Dieu : Forcez, lui dit-elle, dans votre miséricorde nos volontés rebelles à se tourner vers vous. Rendez leur résistance pleine d'empressement pour les choses que vous savez nous être avantageuses; contraignez-nous à vous suivre même par l'adversité, alors que nous ne le voulons pas dans la prospérité.

Notre propre industrie consiste en trois choses : une considération prévoyante, un travail courageux et une diligence persévérante. Ces trois choses, aidées de la grâce, nous font vaincre le vice et conquérir la vertu. Mais la grâce prévient certains hommes avec une telle abondance qu'elle leur fait accomplir le bien et éviter le mal avec une grande facilité et même une douce suavité; ou bien elle embrasse si admirablement la volonté, qu'elle se porte avec un empressement et une ferveur extrêmes aux actions les plus pénibles et les plus difficiles. Plusieurs, au contraire, sont comme abandonnés en quelque sorte à eux-mêmes, et pour opérer le bien ils ont besoin de s'exciter et de s'aiguillonner, comme on fait pour un animal paresseux; il leur est plus difficile de surmonter la langueur de leur propre cœur que de soutenir la peine du travail. De tels hommes n'ont pas, il est vrai, un désir bien ardent de marcher avec empressement à la suite du Seigneur; cependant ils soupirent après un pareil désir; ils demandent avec l'Epouse à être entraînés à la suite de l'Epoux comme des infirmes incapables de courir. Ainsi le Prophète s'écrie : *Mon âme a désiré en tout temps être éprise du désir de vos*

Digitized by Google

ordonnances pleines de justice[1]. Ils ont une volonté bonne, mais elle est paresseuse, tiède et sans ferveur. Le premier état est plus délectable, le second plus laborieux. Or, lequel des deux l'emporte en mérite sur l'autre? Personne, je crois, ne saurait le dire parfaitement, si ce n'est le juste appréciateur des états divers, Dieu lui-même. Si les seconds, en combattant heureusement, se vainquent eux-mêmes et acquièrent enfin l'habitude de commander à leur cœur, ils sont arrivés à une grande vertu. Les premiers, au contraire, ont besoin de déployer une vigilance active, pour ne pas se laisser séduire; car on répand pour l'ordinaire les richesses amassées sans peine avec plus de prodigalité que celles recueillies peu à peu et avec embarras. Souvent les seconds avant d'avoir surmonté parfaitement la tentation des difficultés, se trouvent comme fatigués et épouvantés du travail; ils désespèrent de vaincre et d'arriver au but où ils tendent; leur zèle pour la perfection se relâche, et ils se tournent vers d'autres occupations, comme si dans leur défiance ils doutaient que Dieu voulût les introduire dans la terre promise, image d'une pureté exempte de toute tache. Ainsi dans le désert les enfants d'Israël, succombant à l'ennui des fatigues et effrayés par la difficulté de vaincre leurs ennemis, se laissèrent aller à médire de la terre que le Seigneur leur avait promise et moururent dans le désert même à l'exception d'un petit nombre, c'est-à-dire à l'exception de Caleb et Josué, figures de ceux qui passent avec précaution

[1] Ps. 118.

Digitized by Google

et courage à travers les tentations en persévérant jusqu'à la fin[1]. Voilà pourquoi, parmi tant d'hommes sortis du siècle comme d'une nouvelle Egypte, si peu arrivent à une vertu consommée. Séduits par les illusions perfides de notre ennemi, abattus par le dégoût du travail et des difficultés, ils abandonnent la voie de la perfection, ou même ils n'osent y entrer.

CHAPITRE XXV.

Des remèdes généraux à opposer aux vices.

Il y a aussi certains remèdes généraux pour combattre les vices et acquérir les vertus; il y en a de spéciaux; il y en a de singuliers, comme de fuir les personnes d'un sexe différent dans les combats contre la luxure. Il y en a qui conduisent l'homme d'une manière prompte et parfaite à la guérison de l'esprit; d'autres, au contraire, plus lentement et plus imparfaitement.

Les remèdes les plus efficaces contre toutes sortes de vices sont les suivants : 1° la pauvreté, celle qui souffre le manque de toutes choses, non-seulement des choses que nous pouvons désirer, car les hommes les plus favorisés de la fortune seraient pauvres en ce sens puisque leurs désirs s'étendent toujours au-delà de leurs richesses, mais le manque des objets les plus

[1] Num., 32.

Digitized by Google

nécessaires dans la nourriture, le vêtement, la demeure, les services dont on a besoin, etc.

2° Le mépris des hommes : si vous êtes méprisé et vilipendé, si l'on ne fait aucun cas de vous et si l'on vous laisse sans aucun honneur particulier; si au contraire vous avez à endurer la confusion, les reproches et les blâmes, et cela même souvent de la part de vos amis, jusqu'à ce que tout sentiment d'orgueil soit entièrement éteint en vous. Voyez-vous combien d'injures les mendiants reçoivent des riches, et avec quelle patience ils les supportent? Ils n'agiraient pas ainsi s'ils avaient des richesses ou des honneurs.

3° Le troisième remède consiste à avoir un supérieur sévère. Ainsi l'on vous force de faire ce qui vous répugne grandement, d'omettre ce qui est conforme à votre volonté, de n'avoir que ce qui vous est donné, de n'agir que selon les ordres reçus, de ne parler que d'après la permission d'un autre. On ne dissimule aucune de vos négligences, on vous reprend et on vous punit rigoureusement, jusqu'à ce que le travers de votre volonté propre se soit redressé entièrement et soit arrivé à une rectitude parfaite.

4° Le quatrième remède est l'éloignement des personnes du siècle. De même que l'eau trouble se purifie davantage si on la place loin du passage de la multitude, de même l'âme d'un religieux, séparée du siècle, est moins affectée par les choses de la terre; elle se porte avec plus d'efforts à désirer les biens célestes; elle s'applique à les comprendre d'abord par la méditation, et elle s'y attache ensuite plus facilement.

Digitized by Google

5° Le cinquième remède est une oraison fréquente : l'oraison élève notre âme au-dessus d'elle-même et l'approche de Dieu ; elle obtient de lui la guérison des langueurs causées par le vice et la santé produite par les vertus.

6° Le sixième remède est toute tribulation, ou bien toute affliction causée par l'adversité, comme le travail, la maladie, la persécution, la tentation, la ruine de la réputation, etc. De même que la lime purifie et fait briller le métal, de même la tribulation et l'affliction profonde dissipent la rouille des vices. L'homme désireux de vaincre pleinement le vice, dit saint Grégoire[1], doit s'appliquer à se soumettre avec humilité aux coups destinés à le purifier. L'adversité semble d'abord amère, mais une habitude persévérante la rend de jour en jour plus tolérable ; bientôt on ne s'en inquiète plus, on finit même par l'aimer parce qu'on sent ses forces renaître et se fortifier à son contact. Ainsi un cautère cause de suite une douleur aiguë ; mais ensuite la première chair étant morte l'on n'éprouve plus rien, et les humeurs superflues s'écoulent facilement. De là cette prière du Prophète : *Seigneur, éprouvez-moi et tentez-moi ; brûlez mes reins et mon cœur*[2].

7° Le septième remède est la méditation continuelle de la mort et de la juste rétribution accordée à nos œuvres. Une telle méditation fait craindre le vice et pratiquer la vertu. Comme dans la médecine on guérit les contraires par les contraires, ainsi la guérison des

[1] Hom. 15, in Evang. — [2] Ps. 25.

Digitized by Google

vices s'opère par le remède d'exercices contraires : la guérison de l'orgueil par l'humiliation, de la gourmandise par la sobriété, de l'impatience par l'adversité, etc.

CHAPITRE XXVI.

Des remèdes spéciaux contre chacun de nos vices en particulier.

Il faut maintenant parler des remèdes spéciaux à apporter à chacun de nos vices. Si nous ne pouvons connaître et décrire tous ces remèdes, nous en considérerons au moins quelques-uns parmi le grand nombre. Nous ferons comme les pauvres qui, ne pouvant avoir à leur disposition les diverses médecines dont l'efficacité est bien connue, composent au moyen d'herbes communes certains liniments propres à calmer leurs douleurs.

CHAPITRE XXVII.

Des remèdes à opposer à l'orgueil.

Le premier remède contre l'orgueil est la considération de notre propre misère, tant corporelle que spirituelle, tant secrète que publique, soit naturelle, soit accidentelle. Considérez donc la bassesse et l'in-

Digitized by Google

firmité de notre corps, ce que nous avons été, quelle est notre origine, comment nous avons été nourris dans le sein de notre mère, comment nous avons fait notre entrée en ce monde, ce que nous sommes en notre chair, de quel amas de souillures elle est la source, combien périt facilement tout ce qui semble beau et fort en nous, comment nous marchons sans cesse vers la mort, et ce que nous serons après avoir été frappés de ses coups.

Les honneurs extérieurs ne sont point à nous naturellement. Les richesses sont tirées de la terre et sont la terre même : tels sont l'argent, les possessions; et les honneurs ne sont point rendus à l'homme à cause de lui-même, mais en vue des avantages qu'on se flatte d'obtenir. Ainsi les vautours et les chiens accourent à un cadavre, tant qu'ils espèrent trouver de quoi s'y rassasier; mais lorsqu'ils l'ont dévoré tout entier et qu'il n'y reste plus que des ossements arides, ils l'abandonnent.

Les biens de notre âme ne viennent pas davantage de nous-mêmes : ils sont des dons de Dieu et nous en rendrons un compte rigoureux : tels sont la science, le génie, les vertus. Nos péchés sont un mal pur et simple; leur gravité s'accroît de plusieurs circonstances et ils nous rendent dignes de terribles supplices. Mais le bien en nous n'est pas un bien pur et simple : il est soumis à une multitude d'imperfections. Ainsi la paresse, les désirs frivoles, la vaine gloire, l'hypocrisie, la tiédeur, les pensées inutiles, le manque de persévérance et autres défauts viennent souvent

Digitized by Google

troubler nos bonnes œuvres et souiller le sacrifice de nos actions et de nos prières, en sorte qu'il est moins agréable à Dieu et moins profitable pour nous-mêmes. Enfin nous sommes exposés à des périls sans nombre et à la damnation éternelle; nous sommes chargés de vices et de péchés, et soumis à beaucoup de misères. Où donc l'homme dont la bassesse est si grande, qui n'est que terre et poussière, où donc trouve-t-il à s'enorgueillir?

Le second remède à l'orgueil est de s'exercer à des œuvres d'humilité, à des emplois bas et méprisés, à des travaux grossiers, et de porter un habit humble, d'être humble dans ses actes et ses paroles, de choisir la dernière place, de ne jamais montrer en soi ni jactance ni ostentation. Ces pratiques et autres semblables, une fois changées en habitudes, inclinent notre âme à l'humilité. Si la vaine gloire ou l'orgueil vient l'attaquer en se servant de nos humbles pratiques elles-mêmes, soit parce qu'elles sont nouvelles, soit parce qu'elles sont peu communes, un long usage de telles œuvres finit par dissiper une semblable vanité, selon cette parole du Prophète : *Nous ferons en Dieu des actions de vertu, et il réduira lui-même au néant ceux qui nous persécutent*[1].

Le troisième remède est d'avoir toujours les regards fixés sur ceux qui sont plus avancés et meilleurs que nous, soit les hommes, soit Jésus-Christ lui-même Dieu et homme, afin de devenir vils à nos propres yeux, nous qui pensons être quelque chose, en nous

[1] Ps. 59.

Digitized by Google

comparant à eux, car nous apparaîtrons comme une sauterelle en présence d'un fleuve. Un homme couvert de pauvres haillons semble bien misérable au milieu de riches vêtus de pourpre; ainsi nous semblerons faibles en vertu comparés aux saints et aux hommes qui nous furent supérieurs, qu'ils aient vécu avec nous ou qu'ils nous aient précédés.

CHAPITRE XXVIII.

De trois sortes d'envie.

L'envie est de trois sortes. La première consiste à ne point se réjouir du bien des autres et à ne point s'attrister de leur mal. Ce défaut est contraire à la charité envers le prochain : nous sommes tenus d'aimer nos frères comme nous-mêmes. Or, personne ne saurait contempler sans joie son propre avantage ou regarder d'un œil indifférent son propre malheur.

La seconde sorte d'envie existe lorsqu'on éprouve de la peine et qu'on se tourmente de la prospérité des autres, lorsqu'on est heureux de leurs malheurs et qu'on leur en désire par haine de leur personne. On ne doit point considérer comme un péché d'envie de s'attrister des succès temporels d'un homme ou de se réjouir de ses échecs, quand un pareil sentiment n'a point la haine pour principe, mais le bien de cet homme ou l'utilité commune. Ainsi un juge, conformément aux lois de la justice, punit les malfaiteurs,

Digitized by Google

soit pour les soustraire à une damnation plus grave en les empêchant de persévérer plus long-temps dans le crime, soit pour ne point leur laisser troubler davantage la paix commune.

La troisième sorte d'envie l'emporte sur les autres : elle provoque le mal du prochain par des paroles et des actions; elle empêche son bien de la même manière ou elle y met obstacle. Or, l'envie est grave quand elle rend le mal pour le mal; elle est plus grave quand elle conçoit de la haine contre l'homme qui n'a point cherché à lui nuire; mais elle est grave au suprême degré quand elle rend le mal pour le bien, quand elle hait un homme parce qu'il est bon, comme firent les Juifs à l'égard de Jésus-Christ.

De même, c'est une faute de nuire au prochain dans ses biens ou son honneur; une plus grande de lui nuire en son corps; et une très-grande, ou plutôt une faute diabolique, de lui nuire en son âme, de lui faire tort quant à son salut éternel. C'est encore un péché de refuser un service à celui qui en a besoin, quand même il serait notre ennemi; c'en est un plus grand de ne point détourner de lui un mal dont il est en notre pouvoir de le préserver. C'est le partage des parfaits d'aimer le bien de leurs ennemis et d'y concourir avec amour. Plusieurs se croient innocents en refusant de saluer ceux qu'ils n'aiment pas; mais qu'ils examinent s'ils seraient bien disposés à leur donner à manger dans le besoin, quand ils leur refusent ainsi un salut qui ne coûte rien, un salut qu'ils désirent et qui les satisferait. Aussi l'envie et la haine

Digitized by Google

sont-elles contraires à Dieu. Elles lui sont opposées d'une manière toute particulière, parce qu'elles blessent la charité, et Dieu est charité; elles sont ennemies du bien commun et la libéralité du Seigneur répand également un tel bien sur tous les hommes; elles s'attaquent à ceux qu'il a créés et rachetés, à ceux qu'il embrasse dans son amour et à qui il a donné l'espérance d'arriver au bonheur éternel.

CHAPITRE XXIX.

Des remèdes à l'envie.

Le premier remède contre l'envie et le plus excellent en même temps, c'est de ne rien aimer et de ne rien désirer de ce que le monde aime, ou autrement de n'avoir de désirs ni pour les richesses, ni pour les honneurs, ni pour les plaisirs. En effet, plus les biens temporels sont divisés, plus leurs portions sont médiocres, et celui qui ambitionne de tels biens porte nécessairement envie à leurs possesseurs, car il faut sans aucun doute que l'un manque de ce que l'autre a en son pouvoir. Mais il n'en est pas de même des biens célestes et divins : plus ceux qui y prennent part sont nombreux, plus ils se dilatent et deviennent abondants. Ainsi les vertus, la sagesse, les dons de l'Esprit-Saint et autres trésors semblables ne perdent rien à être possédés par beaucoup.

Le second remède est de penser que, si un autre

Digitized by Google

était privé de ce qui cause votre envie, vous ne l'auriez sans doute pas davantage. Ainsi vous n'avez point à être jaloux d'une chose qui ne vous fait aucun tort, si vous ne voulez pas vous tourmenter en vain du bonheur des autres.

C'est également un remède contre la haine de craindre la vengeance du Seigneur, qui ne pardonne point à l'homme les péchés dont il se rend coupable, tant que l'homme garde de la haine pour le prochain. C'est un remède de penser à la nécessité de se réconcilier enfin avec ses frères si l'on veut se sauver. Il vaut mieux le faire plus tôt que plus tard pour ne point s'exposer au péril de se damner et de perdre le fruit de ses bonnes œuvres. Les hommes doivent former une même famille un jour dans la maison de leur Père céleste ; il leur est donc avantageux de commencer ici-bas l'alliance d'une paix éternelle, car plus l'amour sera ardent sur la terre, plus la jouissance de cette paix sera abondante en délices.

Efforcez-vous encore de vous montrer plus affable envers celui qui vous est contraire et plus empressé à lui rendre service. Par là vous gagnerez son cœur s'il est intelligent, ou du moins vous adoucirez le vôtre. *Gardez-vous*, dit l'Apôtre, *de vous laisser vaincre par le mal ; mais travaillez à vaincre le mal par le bien. Si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger ; s'il a soif, donnez-lui à boire*[1]. Quel profit tire l'homme à conserver un long souvenir des injures, sinon de se tourmenter davantage lui-même et de se

[1] Rom., 12.

Digitized by Google

mettre dans la peine? *A chaque jour suffit son mal*[1]. Nos chagrins sont si nombreux malgré notre zèle à conserver la paix, que si nous voulons y ajouter encore la haine et les rancunes, loin de vaincre par la résistance tant de misères nous en serons accablés. Nous devons plutôt, selon le conseil de l'Apôtre, céder à la colère, ne point résister à celui qui nous maltraite en rendant le mal pour le bien[2]. Quand nous renverserions tous ceux qui nous sont opposés, d'autres s'élèveraient à leur place et nous succomberions avant de nous en être délivrés. L'homme qui se surmonte lui-même par la patience, l'emporte sur tous ses ennemis : *Ils combattront contre toi*, dit le Seigneur, *mais ils ne prévaudront pas*[3]. Nous en avons un exemple dans les saints martyrs. Quelquefois aussi la haine vient d'une colère long-temps concentrée.

CHAPITRE XXX.

De la colère.

La colère a trois caractères différents. C'est d'abord d'être excitée promptement et par un motif futile, comme une action ou une parole sans importance, un vain soupçon. Quelquefois aussi nous nous sentons émus contre des êtres privés de raison; nous nous mettons en colère contre les brutes, les pierres, le

[1] Mat., 6. — [2] Rom, 12. — [3] Jér., 1.

Digitized by Google

bois, une plume, et autres choses semblables, et cela sans cause.

Le second caractère de la colère, c'est la violence et la véhémence : tantôt elle s'allume avec tant de vivacité dans le cœur d'un homme que son visage même s'enflamme et s'altère ; tantôt les gestes et les actes ont lieu avec une agitation et une mobilité notables : c'est l'indice d'une âme profondément émue. Alors on souffle du nez, le visage devient rouge ou pâle, les sourcils se froncent, les lèvres sont tremblantes, tout le corps est agité. Tantôt elle éclate par des paroles, des cris, des reproches, des injures, des malédictions, des menaces, des imprécations, des blasphèmes. Tantôt c'est comme une fièvre violente qui saisit tout le corps, ou comme une frénésie qui met l'âme en fureur. Tantôt elle imprime aux mains un mouvement de violence et porte l'homme à nuire aux autres ou à se nuire à lui-même ; ainsi on en vient jusqu'à s'en prendre à soi, jusqu'à rejeter ou briser ce que l'on avait fait. Tantôt elle nous porte à repousser ce dont nous avons besoin, comme la nourriture et autres choses avantageuses. Enfin la colère arrivée à ce degré a bien d'autres effets encore : elle trouble la paix du cœur, elle obscurcit la raison, elle remplit la mémoire de confusion. Comme la fumée chasse de la maison celui qui l'habite, de même la colère chasse de la demeure de notre cœur le Saint-Esprit, car il cherche à se reposer uniquement là où règnent la paix et le calme.

Le troisième caractère de la colère, c'est la durée,

Digitized by Google

et quelquefois elle entretient la rancune quand elle est à ce degré. La colère chez certains hommes se présente davantage avec le premier caractère, et moins avec le second et le troisième. Chez d'autres le second domine; chez d'autres, le troisième; plusieurs réunissent les deux derniers; plusieurs, enfin, les ont tous ensemble, et ceux-là sont les plus pervers.

La colère est opposée à la mansuétude, à la patience, à la douceur; elle ôte à nos actions extérieures leur beauté et nous rend inconsidérés, car elle n'a nulle crainte de Dieu et nul respect des hommes. La colère est encore étrangère à la miséricorde; elle ignore jusqu'aux moindres marques de l'humilité, elle aveugle l'intelligence. De même que la fumée est nuisible à la vue, de même la colère l'est à notre cœur.

CHAPITRE XXXI.

Des remèdes à la colère.

Parlons maintenant des remèdes à opposer à la colère. Le premier est une considération prévoyante de ce qui peut nous faire de la peine, soit dans les paroles, soit dans les actions. L'homme se trouve alors préparé à la patience avant le combat, il attend son ennemi tout disposé à ses diverses embûches, car les événements de la vie nous causent d'autant moins

Digitized by Google

de trouble qu'on les a mieux prévus à l'avance. Ceux qui doivent combattre dans une guerre ont coutume d'apprendre auparavant l'art des batailles par un exercice réitéré, afin de savoir parer par leur bouclier les coups de leurs adversaires, de n'être point blessés à l'improviste et de ne point succomber. Le soldat qui voudrait se revêtir de ses armes seulement quand les ennemis font irruption sur lui, n'aurait pas le temps de se mettre en garde, et la surprise ne lui permettrait pas de songer aux moyens de s'échapper.

Le second remède est de mettre un frein à sa langue en gardant le silence, et d'étouffer en son cœur la flamme embrasée de la colère. Si on lui permet de prendre jour, elle deviendra plus vive et s'étendra jusqu'aux autres, comme nous voyons le feu matériel s'étendre le plus souvent. Dieu a environné notre langue de deux portes : les dents et les lèvres, pour l'empêcher d'être trop prompte à faire le mal, surtout lorsqu'elle est échauffée intérieurement par le feu de la colère. Entourez donc votre bouche de barrières, et dites : « *Seigneur, mettez une garde à ma bouche et une porte à mes lèvres qui les ferme exactement; ne souffrez pas que mon cœur se laisse aller à des paroles de malice*[1].

Le troisième remède est de se porter, quand on se sent ému, à des occupations propres à appliquer le cœur, à dire ou à faire des choses capables de nous distraire des sentiments dont nous sommes agités. Lorsqu'on veut éteindre le feu, on commence par

[1] Ps. 140.

Digitized by Google

éloigner les tisons enflammés, et ainsi divisé il s'affaiblit à mesure qu'on lui ôte son aliment. *Quand il n'y aura plus de bois le feu s'éteindra,* dit le Sage[1].

Le quatrième rémède est la honte qui porte un homme modeste à rougir de voir disparaître ainsi tout l'éclat de sa bonne conduite et de scandaliser les autres. Alors il se fait violence à lui-même en réprimant sa colère et tous les mouvements désordonnés de son cœur, pour ne rien perdre de son honneur. La crainte est également un garant contre la colère. Ainsi nous voyons les serviteurs souvent châtiés avec dureté par leurs maîtres ne pas oser se permettre même le plus léger murmure, de peur qu'il ne leur arrive pire. Si la crainte humaine est assez puissante pour donner une telle réserve, combien plus le fera la crainte de Dieu si elle règne en nos cœurs et surtout s'ils sont épris de l'amour du bien? L'homme est d'autant plus capable de résister au mal que cet amour du bien s'est développé avec plus de force en son âme.

Le cinquième remède est de s'accoutumer aussitôt qu'on se sent ému, à recourir aux conseils de la prudence, en pesant avec attention combien nuisible est la colère dont les effets sont de souiller la conscience, de ternir notre réputation, de scandaliser les autres, de troubler notre cœur, de mettre en fuite l'Esprit-Saint, de mériter des tourments terribles. Ensuite il faut se souvenir, si ce qui nous irrite est déjà arrivé, que c'est une affaire inévitable, que nos emportements ne servent qu'à doubler notre mal. Il y a tant de

[1] Prov., 20.

Digitized by Google

contrariétés à attendre en ce monde que, malgré toute notre diligence à nous les rendre moins amères et à les accepter sans beaucoup nous en inquiéter, c'est à peine si nous pouvons les supporter toutes. Que sera-ce donc si nous cherchons à en accroître le fardeau par notre impatience et à les garder en notre cœur par la rancune? Si nous ne voulons pas les chasser et les laisser s'évanouir comme de la fumée, nous serons écrasés et suffoqués avant d'avoir pu les surmonter en résistant à chacune, ainsi que nous voyons un homme étouffer s'il ne rejette avec persévérance les humeurs d'un rhume violent. A quoi bon conserver le souvenir des paroles injurieuses proférées contre nous? Elles sont passées avec le souffle qui les a reçues; elles ne nous ont fait aucun tort, autant qu'il a été en elles, ni dans nos biens, ni dans notre corps; elles ne nous enlèveront pas la grâce de Dieu, ni notre honneur auprès des hommes si nous ne nous nuisons pas à nous-mêmes par notre impatience. Je dis plus : nous gagnons aux yeux de Dieu et des hommes en demeurant au milieu des injures comme si l'adversité nous était étrangère. Sachons donc ne faire non plus de cas des paroles de malédiction ou de détraction, que des aboiements d'un chien ou des cris d'une oie que nous écoutons sans nous en inquiéter le moins du monde. Celui qui se répand en injures contre ses frères se fait plus de tort à lui-même qu'à ceux qu'il insulte. De temps en temps la violence de l'air nous fatigue dans nos voyages : quand ils sont terminés nous nous réjouissons, nous oublions

Digitized by Google

la tristesse de la route et nous ne cherchons pas à nous affliger de nouveau des désagréments passés. Ainsi devons-nous oublier les injures une fois reçues, comme si elles n'avaient point eu lieu, et nous estimer heureux de les avoir souffertes, car le mérite demeure quand la tribulation a disparu. Il nous faut penser encore que nul en cette vie n'est à l'abri de l'adversité : les hommes enrôlés au service du siècle ont souvent des amertumes bien plus graves à souffrir. Ensuite, par quelles épreuves ont passé les saints, les martyrs principalement, et par-dessus eux Jésus-Christ Notre-Seigneur? Si pour nous il a été soumis à de pareils tourments, il n'est pas indigne de nous d'avoir à supporter quelque chose en son honneur, pour l'accroissement de notre gloire et l'expiation de nos péchés, qu'il nous est plus avantageux de voir punis ici-bas par des peines légères que dans l'avenir par des supplices nombreux et terribles. C'est en repassant souvent et avec prudence ces pensées et autres semblables en notre esprit que nous arrivons plus facilement à vaincre les mouvements de la colère et de l'impatience.

CHAPITRE XXXII.

De la paresse.

Le vice de la paresse se divise en trois espèces. La première est une certaine amertume de l'âme en laquelle rien de joyeux ni de salutaire ne nous plaît,

Digitized by Google

qui se nourrit d'ennui et a en dégoût la société des hommes. C'est là ce que l'Apôtre appelle la tristesse du siècle[1]. Elle produit la mort, incline au désespoir et à la défiance, et est portée aux soupçons. Quelquefois même sous l'impression d'un chagrin irraisonnable elle excite un homme d'ailleurs patient à s'ôter la vie. Elle prend naissance tantôt dans la colère dont nous avons parlé au précédent chapitre, tantôt dans un désir non accompli ou retardé, tantôt en des humeurs mélancoliques trop abondantes, et alors sa guérison est l'œuvre des médecins plutôt que des religieux ou des théologiens.

La deuxième espèce de paresse est une certaine tiédeur languissante qui aime le sommeil et toutes les commodités corporelles, a les fatigues en horreur, fuit les choses difficiles, évite le travail et goûte avec bonheur le repos. C'est là proprement la paresse.

La troisième espèce est celle qui a du dégoût seulement pour les choses de Dieu et est du reste agile et empressée en toutes choses. L'oraison lui est insipide; elle s'exempte aisément des offices du chœur quand elle le peut sans rien craindre et qu'elle en a le courage; elle s'acquitte avec promptitude et rapidité des prières obligatoires. Et pour ne pas trop s'ennuyer en les faisant, elle s'occupe pendant ce temps à des affaires ou à des pensées étrangères, sur lesquelles elle reporte toute son attention jusqu'à ce que ses exercices de piété soient terminés. Elle aime les nouvelles, met sa joie dans les amusements et pense souvent aux moyens

[1] I Cor., 7.

Digitized by Google

de distraire son esprit. Rien ne lui est à charge comme de s'appliquer à Dieu et aux choses qui regardent le soin et l'avancement de sa perfection spirituelle. Sa cellule lui est une prison ; elle se plaît à courir hors du cloître tant en esprit qu'en réalité, et elle en cherche à toute heure l'occasion. Toute rigueur de la discipline spirituelle lui est un fardeau ; elle murmure et se plaint de la dureté de ses supérieurs et de l'exactitude de religieux fervents.

Ce vice de la paresse est un signe d'ingratitude : le Seigneur nous a comblés et nous comble tous les jours de tant de bienfaits, qu'un serviteur fidèle ne devrait jamais cesser de célébrer ses louanges, jamais s'ennuyer de travailler à le servir. Elle nous prive de mérites nombreux pour le ciel et de récompenses magnifiques ; car nous négligeons à chaque heure une gloire égale aux bonnes œuvres que nous pourrions accomplir si nous ne perdions notre temps dans l'oisiveté. Il n'y a en effet aucune moment si léger qui ne soit pour nous une occasion de mérite ou de démérite. Puisque nous offensons Dieu en une foule de choses, il conviendrait d'employer d'autant mieux le temps encore en notre possession et de racheter celui que nous avons indignement perdu.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXIII.

Des remèdes à la paresse.

Voici les remèdes à opposer à la paresse. Le premier et le plus efficace est de s'assujétir de force aux pratiques spirituelles, à celles surtout qui nous inspirent le plus d'aversion et principalement à l'oraison, à la célébration des saints offices, jusqu'à ce que ces exercices nous soient devenus par la grâce de Dieu une source de joie. Si cette grâce nous est différée, la peine du combat augmentera notre mérite, notre vertu s'affermira et l'habitude fera disparaître l'ennui de jour en jour. Dieu ne nous demande pas ce qu'il ne nous a pas donné, je veux dire la grâce de la dévotion; mais il veut que nous la cherchions, que nous la gardions précieusement lorsqu'il nous l'a accordée et que nous lui en rendions grâces. L'homme peut mériter plus, je crois, en se donnant beaucoup de peine, même sans succès, pour obtenir la dévotion, que s'il en goûtait sans travail les délices avec abondance. Il s'élèverait peut-être dans ce dernier état et son mérite s'en affaiblirait d'autant tandis que son cœur s'humilie du premier et conserve tous ses trésors. Il faut surtout opposer à la tristesse le souvenir fréquent de la bénignité du Seigneur et la contemplation de ses bienfaits, car en présence de cette

Digitized by Google

bénignité nos péchés sont comme une goutte d'eau comparée à la mer.

On doit aimer aussi à se trouver en la société des bons et principalement de ceux qui s'entretiennent de Dieu souvent et avec dévotion. Saint Jacques nous donne encore ce moyen : *Quelqu'un parmi vous est-il dans la tristesse? qu'il prie.* Est-il dans la joie? *qu'il chante de saints cantiques*[1]. En agissant de la sorte le cœur se livre à l'allégresse et la tristesse s'enfuit. Ainsi quand David jouait de la harpe, l'esprit malin se retirait de Saül[2].

L'occupation est également avantageuse aux personnes tristes, si elles veulent oublier leur chagrin. Il est utile aux paresseux d'être exercés au travail et d'être accoutumés à la fatigue, sous la direction vigoureuse d'un maître, pour les empêcher d'agir avec nonchalance et dégoût, à moins toutefois que la faiblesse du tempérament ne soit la cause d'un tel dégoût.

Enfin contre l'ennui du cœur il est important de varier nos actions, de passer d'une bonne œuvre à une autre bonne œuvre. Le serviteur de Dieu doit s'adonner aux quatre exercices suivants : il doit se porter au Seigneur par la prière, le chant des psaumes, la méditation et la pratique de la dévotion. — Il doit traiter de Dieu en lisant, en étudiant, en conférant avec soi-même, en apprenant et en enseignant. — Il doit travailler pour Dieu en se livrant aux occupations de la maison, en servant les autres, en châtiant son corps, et en s'appliquant aux œuvres des vertus. — Il doit

[1] Jac., 5. — [2] I Reg., 16.

Digitized by Google

user d'une grande réserve en lui accordant ce qu'il lui faut, le repos, le sommeil, le boire et le manger, et cela afin de le soumettre à l'esprit. *Donnez à l'esclave,* dit le Sage, *le pain, la correction et le travail*[1] : le pain pour le soutenir, la correction pour le maintenir, le travail pour l'exercer. L'homme a besoin de nourriture pour ne pas défaillir, d'un fardeau pour ne pas devenir récalcitrant dans le repos, d'une verge pour être excité à marcher rapidement et à ne pas s'écarter de la voie. — La paresse est grave quand elle s'acquitte avec négligence des devoirs auxquels chacun est tenu; plus grave quand elle les omet avec dégoût; et très grave quand elle empêche les autres de faire le bien, quand elle les en éloigne et ne peut supporter sans murmure leur zèle empressé.

CHAPITRE XXXIV.

De l'avarice.

Il y a trois espèces d'avarice. La première est un désir inquiet d'avoir ou d'acquérir des biens temporels, que ce désir soit ou non réalisé. Ainsi un avare peut être pauvre, ne posséder presque rien ou même rien. — La seconde espèce est la tenacité à conserver les biens acquis, et cette tenacité ne permet qu'avec une vive peine de les dépenser en bonnes œuvres, de les employer, même dans une mesure convenable, aux

[1] Eccl., 33.

Digitized by Google

besoins de première nécessité. — La troisième espèce consiste à accroître ces richesses, à en acquérir de tous côtés, même par un gain injuste et honteux, comme le vol, les rapines, les fraudes, l'usure et autres moyens contraires à l'honnêteté. Parmi les avares, les uns sont coupables de la première espèce, les autres de la seconde, les autres de la troisième, d'autres de deux d'entre elles, d'autres de toutes ensemble.

Ce vice semble tout spécialement un vice contre nature, et il a sa source dans une habitude mauvaise, ou dans une volonté corrompue. On le prouve en ce que le monde a ignoré long-temps un tel désordre, et aujourd'hui encore certaines nations en paraissent exemptes ou du moins l'ont été : tels furent les gymnosophistes. Ensuite beaucoup de personnes renonçant parfaitement au monde se sentent attaquées souvent par les autres vices, et n'éprouvent jamais les atteintes de celui-ci si elles ne se soumettent à ses lois par un acte malheureux de leur volonté propre. Mais une fois qu'on s'est laissé prendre à ses piéges, on arrive bien difficilement ensuite à recouvrer sa liberté. Ainsi nous voyons des religieux, après avoir quitté le siècle et s'être soustraits à ses embûches, retomber de nouveau dans les filets de l'avarice et soupirer avec une avidité insatiable après les richesses des autres. Et cependant ils avaient méprisé les leurs à cause de Dieu. Ainsi Judas a tout quitté d'abord, et ensuite il est devenu un voleur, il s'est approprié les aumônes faites à Jésus-Christ, il a vendu le Seigneur de toute majesté et il s'est pendu.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXV.

Des remèdes à l'avarice.

Donnons les remèdes à l'avarice. Le premier est de tout abandonner pour Jésus-Christ, de vivre sous la conduite d'un autre, de lui résigner pleinement ce que l'on peut avoir et de ne conserver aucun droit sur rien. Tels étaient, sous les Apôtres, les fidèles de la primitive Eglise, tels sont les religieux dans les monastères bien réglés. C'est là le remède le plus efficace contre l'avarice. En effet, le Seigneur a dit : *Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple. — Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez et donnez-le aux pauvres*[1].

Le second remède est de considérer les inquiétudes causées par les richesses et les piéges de l'avarice, la liberté et les avantages de la pauvreté. On acquiert les richesses avec bien des dangers, on les conserve avec beaucoup de peines et de sollicitudes, car elles sont un objet d'envie pour plusieurs, pour les voleurs, les ravisseurs, les puissants, les hommes de fraude. *Où il y a beaucoup de bien*, dit l'Ecriture, *il y a beaucoup de personnes pour le manger*[2], soit en le consumant réellement, soit en se l'appropriant par le vol. Le riche n'est en sûreté avec personne, ni avec

[1] Luc., 14. — Mat., 19. — [2] Eccl., 5.

Digitized by Google

les étrangers, ni avec ses proches. Il est au milieu d'un monde cupide, comme un boucher au milieu de chiens affamés. — On met un long temps à amasser les richesses et on les perd en un instant. En se multipliant elles ne diminuent pas la soif de l'avarice, elles l'augmentent au contraire, comme fait l'eau épuisée par l'hydropique. Pourquoi donc cherchez-vous à vous tourmenter de plus en plus? Ces richesses sont pour vous une peine avant de les avoir, leur possession en est une encore et leur perte également. Il faut peu de chose aux besoins d'un homme. La mort vous ravira bien vite aux biens de la terre et ils n'auront procuré que des peines éternelles à ceux qui les auront aimés. La pauvreté est à l'abri de toutes ces misères. De là ces paroles du Prophète : *Ne désirez pas avoir du bien par la violence, et si vous avez beaucoup de richesses gardez-vous d'y attacher votre cœur*[1]. Le fruit véritable des richesses doit être l'abondance des aumônes. Sans cela elles sont stériles et pleines de dangers. *Des richesses conservées avec soin*, dit l'Ecriture, *deviennent le tourment de celui qui les possède*[2]. Des semences accumulées se corrompent, mais confiées à la terre elles portent des fruits.

Le troisième remède est la confiance en Dieu, qui n'abandonne pas, selon sa promesse, ceux qui espèrent en lui. *Ne vous inquiétez point en disant : Que mangerons-nous, que boirons-nous, ou de quoi nous vêtirons-nous? Ce sont les païens qui recherchent*

[1] Ps. 62. — [2] Eccl., 5.

Digitized by Google

toutes ces choses; mais votre Père céleste sait que vous en avez besoin[1]. Celui qui a créé l'homme et a fait dépendre sa conservation des aliments, ne souffrira pas qu'il périsse en le privant de ce qui lui est nécessaire, s'il se confie à sa bonté. *Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données comme par surcroît.* Comment donc le Dieu qui désire si vivement donner à l'homme des biens célestes et d'un prix inestimable, pourrait-il lui refuser les biens terrestres dont la valeur est nulle? Si des hommes pervers et cruels, ou plutôt si les bêtes et les animaux privés de raison nourrissent le fruit de leur sein, combien plus le Dieu très-bon, le Seigneur véritable prendra-t-il soin de ses enfants? Sa bonté s'étend aux ingrats et aux méchants, et il négligerait les bons qui ont remis entre ses mains toutes leurs espérances! *Je n'ai point vu le juste abandonné,* dit le Prophète, *ni sa race réduite à mendier son pain*[2]. En rejetant loin de soi l'avarice à cause de Dieu, il faut attendre de lui une de ces trois choses : ou bien il procurera à l'homme ce dont il a besoin; ou il lui donnera au milieu de la gêne et des privations autant de forces qu'il en aurait trouvé dans l'abondance, et c'est pour l'homme une source d'allégresse plus vive; ou enfin ce qu'il retranche au corps il le fera retrouver à l'âme dans les consolations dont il la comblera, et le premier consentira volontiers à se passer d'une abondance matérielle si heureusement compensée par les délices de l'esprit. Et ensuite les

[1] Mat., 6. — [2] Ps. 36.

Digitized by Google

privations supportées avec patience dans le temps pour Jésus-Christ méritent une gloire immense dans le ciel; car il a dit : *Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux leur appartient*[1].

CHAPITRE XXXVI.

De la gourmandise.

Il y a quatre sortes de gourmandise : La première consiste à manger avant le repas, ou plus souvent qu'il ne convient, à la manière des animaux. La seconde à dévorer avec trop d'avidité et une certaine impétuosité ce que l'on mange, comme nous voyons le faire les loups et les chiens affamés. La troisième, à se gorger outre mesure plutôt qu'à se rassasier, à prendre des aliments au-delà du besoin, soit par irréflexion, soit par plaisir. La quatrième, à rechercher des mets exquis et bien apprêtés. Cette dernière sorte de gourmandise entretient l'avarice, comme la précédente favorise la paresse. En effet, celui qui soupire après des mets délicats, désire les richesses afin de contenter ses goûts, et une nourriture excessive rend paresseux, car un vase bien rempli devient plus pesant. Elle émousse encore l'intelligence, elle refroidit et étouffe les sentiments de la dévotion. L'agilité de l'âme souffre de cet excès superflu et le sommeil en est la suite naturelle.

[1] Mat., 5.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXVII.

Remèdes à la gourmandise.

Exposons les remèdes à la gourmandise. Contre la première espèce, c'est assez de la bonne volonté; il suffit à l'homme de ne point consentir à manger plus ou plus souvent qu'il ne convient. Mais pour les malades il n'y a pas de règle fixe. Quant aux jeunes gens et aux hommes appliqués à un travail pénible, ils peuvent user de discrétion selon les lois de la nécessité, lorsque la coutume ou les préceptes de l'Eglise ne s'y opposent pas.

Contre la seconde sorte de gourmandise, il faut se rappeler les règles de la modestie, afin d'user de retenue et de réprimer son ardeur. On peut encore considérer qu'une nourriture prise sans ordre et trop à la hâte n'est pas salutaire au corps, qu'elle le nourrit moins ou plus qu'il ne le demande. Cette considération s'applique également à la troisième espèce, où l'on dépasse les limites du besoin, et l'on peut ajouter, comme on l'a dit déjà, qu'un tel excès détourne des bonnes œuvres. Mais le remède le plus efficace contre les deux dernières espèces de gourmandise est de n'avoir point de quoi satisfaire à leur exigence. Ainsi plus un homme est pauvre, moins il pèche en ces points.

C'est là, selon les enseignements des anciens, le

Digitized by Google

premier vice qu'il nous faut vaincre, et moins nous l'aurons surmonté, plus les autres vices auront de puissance contre nous et plus nous serons faibles contre eux. C'est par la gourmandise que la mort est entrée dans le monde. Le démon a commencé à tenter Jésus-Christ par la gourmandise, cherchant par cette porte à s'ouvrir une issue aux autres vices et à nous y entraîner. Contre elle nous devons considérer comme nous l'avons fait déjà contre toutes les voluptés perverses, combien elle passe vite, combien sa durée est courte; et ensuite quand le plaisir a disparu, c'est comme s'il n'avait jamais existé. Lors donc que vous vous sentez attiré vers les jouissances du monde et de la chair, regardez-les en votre cœur comme si vous les aviez eues, comme si vous en étiez rassasié et comme si l'heure en était écoulée, car la volupté passée est comme le rêve d'une nuit, ou plutôt elle est méprisable : lorsqu'elle nous entraîne elle souille notre conscience, mais lorsqu'on la rejette elle nous laisse dans la joie et la sécurité.

Vous trouverez aussi un puissant remède contre toutes les tempêtes de l'adversité, à penser en vous-même, tant que l'orage se fera sentir, qu'il doit en être ainsi et qu'il ne peut en être autrement; que c'est la volonté de Dieu que les choses se passent de cette manière, et qu'il en arrive selon qu'il a disposé lui-même. Or, ce qui a été disposé selon notre volonté, nous surprend moins lorsqu'il est présent. Si vous vous sentez troublé en ne voyant pas les choses répondre à vos désirs ou à vos espérances, dites-vous

Digitized by Google

que bien d'autres choses n'ont pas eu lieu dont vous eussiez pu vous réjouir si vous en aviez été favorisé, et que cependant vous ne vous troublez point d'en avoir été privé. En effet, quand le cœur de l'homme ne s'attend pas à une chose, il est heureux, sans doute, si elle arrive, mais il ne s'attriste point si elle ne lui est pas donnée. Par exemple : vous espérez avoir demain un beau dîner, vous êtes content; mais que votre espérance vienne à être déçue, vous voilà triste parce que le plaisir sur lequel vous comptiez vous a été ravi. Mais si vous n'avez rien espéré, vous ne vous troublez pas de manquer de cette jouissance, parce que vous ne croyez rien perdre attendu que vous n'aviez rien en vue. L'homme vertueux doit placer son espérance et sa consolation en Dieu de façon à ne jamais laisser son âme se répandre entièrement au milieu des consolations terrestres; ses désirs doivent comme effleurer les choses extérieures et ne jamais s'y attacher. Ainsi celui qui marche sur la glace s'avance d'un pas léger en éprouvant si elle n'éclate pas afin de retirer son pied à temps et de n'être pas englouti. Lors donc que vous perdez un objet aimé, pensez en vous-même que vous ne l'avez jamais eu en votre possession, et ce sera pour vous comme un songe qui vous aura flatté un instant, puis se sera évanoui selon sa coutume en vous laissant les mains vides. Le Prophète a demandé avec amour d'avoir en son cœur de telles pensées : *Seigneur*, s'écrie-t-il, *vous réduirez au néant dans votre cité l'image de pareilles choses; elles seront comme le*

Digitized by Google

songe de ceux qui s'éveillent[1]. C'est comme s'il disait : Seigneur, réduisez au néant le souvenir des objets terrestres en mon cœur. Ce cœur est la ville ou vous avez choisi votre demeure, anéantissez le souvenir de pareils objets, que je ne fasse non plus de cas de ce qui a disparu qu'on en fait en s'éveillant d'un songe bientôt laissé dans l'oubli. La vie présente est un songe pour les méchants et les insensés; ils croient être ce qu'ils ne sont pas, ils s'imaginent être heureux et posséder ce qu'ils n'ont pas. — Ces considérations ne sont pas imaginaires; elles sont vraies et pleines de sagesse, elles rendent l'âme tranquille et stable au milieu des variations auxquelles sont soumises les joies et les peines de ce monde. Lorsque vous désirez avoir ce que vous n'avez pas, pensez que vous l'avez eu, mais que vous en avez été privé et que le moment d'en jouir est passé. Lorsque, au contraire, vous possédez l'objet de vos désirs, gardez-vous d'en concevoir trop de plaisir, mais pensez qu'un tel bonheur sera bien vite fini, qu'il ne laissera rien après lui si ce n'est un souvenir douloureux et la perspective de châtiments dans l'éternité. Si vous perdez ce que vous avez aimé, figurez-vous ne l'avoir jamais eu en réalité, mais seulement en songe. Par exemple, je m'imagine être roi de France et en possession d'une gloire admirable, vivant au milieu des splendeurs, des délices et des richesses, et ensuite le roi d'Angleterre me combat, me fait prisonnier, me dépouille de mon royaume et de ma gloire, et me laisse privé de tout.

[1] Ps. 72.

Digitized by Google

Si, en sortant d'un tel rêve, je voulais me troubler et m'affliger d'avoir perdu ce royaume fantastique, ou me réjouir à l'excès d'avoir eu une telle gloire, ne serait-ce pas une tristesse insensée ou une gloire tout-à-fait frivole, que de me laisser impressionner par de semblables chimères?

Nous pourrions en tout temps nous abondonner à ces vaines joies ou à de pareilles tristesses, en représentant à notre esprit des sujets de gloire et de plaisir, ou bien des chagrins et des douleurs. Ainsi ont coutume de faire certains insensés et certains lunatiques, trompés par des fantômes nés de la confusion de leur pauvre tête; on les voit tantôt rire, tantôt pleurer, sans aucun motif extérieur, mais selon les idées tristes ou joyeuses que leur imagination a enfantées[1]. *En vérité, tout homme vivant* sur la terre *n'est que vanité,* dit le Prophète, tout homme vivant selon la chair et non selon Dieu. Et pourquoi? Parce que l'*homme passe véritablement comme une image;* il passe trompé par une imagination dont il est le jouet, il s'estime quelque chose et il n'est rien, et ainsi non-seulement il s'exalte vainement, mais *il se laisse troubler inutilement* par des craintes frivoles et abattre par des chagrins sans réalité. *Il amasse des trésors et il ne sait pour qui il les aura amassés.* Il ignore s'il en jouira lui-même ou s'ils ne deviendront pas la proie d'un possesseur injuste. Mais le Prophète avait trouvé pour lui-même un remède à de tels tourments: *Quelle est donc maintenant mon attente?* dit-il,

[1] Ps. 28.

Digitized by Google

n'est-ce pas le Seigneur? Tout mon trésor est en vous, ô mon Dieu, là je ne crains plus de le perdre.

Arrêtez bien encore en votre cœur de ne jamais vous troubler pour les maux futurs, car ce qui n'est pas peut arriver ou ne point arriver. Souvent nous nous troublons avant le temps dans la crainte de choses qui ne seront pas. Ainsi des enfants pleurent quelquefois à la pensée du chagrin qu'ils concevraient si leurs parents venaient à mourir, et en attendant ceux-ci vivent, se portent bien et ne paraissent menacés d'aucune maladie. Quand même l'adversité à venir serait certaine, à chaque jour suffit son mal; il n'est pas nécessaire de doubler nos douleurs en les faisant précéder de la crainte : la tribulation nous tourmentera assez par elle-même quand elle sera présente. Je veux parler ici des maux temporels; quant aux maux éternels, il nous est avantageux de les redouter et de nous prémunir contre eux à l'avance. « Pensez au supplice avant qu'il n'arrive, » dit saint Grégoire[1].

Quand l'affliction est proche, il faut en considérer les avantages, nous souvenir combien elle sert à nous purifier de nos péchés passés, à nous préserver des péchés à venir, à éloigner de nous en une foule de choses l'occasion d'offenser Dieu. Ensuite elle nous exerce aux vertus, à l'humilité, à la compassion envers ceux qui sont soumis à de semblables épreuves; elle nous porte à nous réfugier avec plus d'ardeur dans le secours divin; elle nous fait expérimenter la

[1] Hom. 40, in Ev.

Digitized by Google

clémence divine qui se montre pleine de justice envers ceux dont le cœur est en proie à la tribulation ; elle nous met à même de mieux reconnaître nos propres vertus, car on découvre mieux dans l'adversité quels progrès on a fait en chacune d'elles. L'affliction nous sert encore à acquérir une gloire plus grande, et, ce qui est plus considérable, à payer à Jésus-Christ la dette de ses souffrances pour nous. Lorsqu'elle est passée, réjouissez-vous : vous êtes comme l'homme échappé au naufrage ou à la tempête, comme l'homme sorti d'un chemin pénible et trouvant enfin un asile excellent pour se reposer. Gardez-vous alors de vous attrister encore une fois, en conservant de la rancune ou de la haine en mémoire des injures dont vous avez été la victime de la part de votre persécuteur. Si vous ne méritiez rien de semblable d'un tel homme, peut-être étiez-vous digne que Dieu permît une telle affliction, et sa justice s'est servie de votre ennemi comme d'un exécuteur pour accomplir ses décrets contre un coupable. Ainsi, Assur est appelé la verge de la fureur du Seigneur, parce qu'il a été dans sa main une verge destinée à châtier son serviteur Israël au milieu des iniquités dont il se rendait coupable[1]. Mais comme après avoir corrigé un enfant on jette la verge au feu, ainsi les instruments de la vengeance de Dieu seront punis enfin, surtout ceux qui persécutent leurs frères injustement et par un zèle sans droiture.

Après être comme sorti de mon sujet pour vous

[1] Is., 10.

Digitized by Google

apprendre comment vous deviez vous conserver immuable dans l'adversité et la prospérité afin de ne pas vous laisser abattre par l'une ni élever par l'autre, car l'adversité a pour cause la privation ou la perte d'une chose désirée, et la crainte ou le support d'un objet détesté ; après, dis-je, être sorti de la sorte de mon sujet, il est temps de revenir à considérer les divers caractères des vices et les remèdes à y apporter. Mais on ne trouve pas une ressource médiocre dans la guérison de pareilles maladies, à savoir se passer avec égalité d'âme des choses que la chair et ses inclinations désirent, à souffrir avec patience ce qu'elle a en haine et en horreur et à ne pas le redouter. Ainsi, dans la médecine corporelle, celui-là est près de recouvrer la santé, qui observe une diète bien réglée, se tient en garde contre ce qui pourrait lui nuire, et sait prendre avec courage et sans murmure les breuvages les plus amers. L'homme qui désire remporter une victoire entière sur ses vices, dit saint Grégoire, doit s'appliquer à recevoir humblement les châtiments destinés à le purifier de plus en plus[1]. *Je sais être dans l'abondance et souffrir la détresse*, s'écrie l'Apôtre, *endurer la faim et avoir de quoi me rassassier : j'ai éprouvé de tout et je suis fait à tout*[2].

[1] Hom. 15, in Ev. — [2] Philip., 4.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXVIII.

De la luxure.

La luxure est de quatre sortes. La première réside dans le cœur, et elle a lieu quand un homme roule en lui-même des pensées immondes et déshonnêtes, sciemment et volontairement, avec une délectation coupable, et sans y opposer de résistance. De là ces paroles de la sainte Ecriture : *Les pensées perverses séparent de Dieu.— Quiconque regardera une femme avec un désir mauvais a déjà commis l'adultère en son cœur*[1].

La seconde consiste en des actes sensuels, comme des embrassements, des regards déshonnêtes, des conversations impures, comme aussi entendre des paroles honteuses avec un plaisir coupable, etc. Cette seconde sorte de luxure l'emporte d'autant plus en gravité sur la première, que sa perversité la porte à des choses extérieures et plus considérables. Si une seule pensée mauvaise accompagnée de consentement est déjà un crime, combien plus en sera-ce un de lâcher les rênes à ce qui peut exciter davantage encore au mal, de lui venir en aide et de le provoquer en lui offrant le ministère de nos sens extérieurs et de nos membres? Si un seul désir du cœur est jugé par le Seigneur un adultère, quel nom donner à des

[1] Sap., 1. — Mat., 5.

Digitized by Google

embrassements, à des paroles impures, etc.? Que nul donc ne se laisse entraîner à une erreur insensée en regardant seulement comme une faute la consommation d'un tel péché. Si quelqu'un nous disait : Je ne cherche point à commettre le mal, je puis donc me permettre des caresses innocentes avec une personne que j'aime, pour alimenter entre nous la sainte charité et dans une intention pure, pour accroître de plus en plus le feu de cette charité, puisque l'amour du prochain nourrit et augmente l'amour de Dieu; qu'il sache celui-là que sous prétexte d'amour spirituel il se laisse tromper par une affection toute charnelle, par un plaisir tout charnel. L'esprit aime l'esprit et il n'a pas besoin d'embrassements corporels : de tels embrassements sont un indice d'amour charnel; plus cet amour croît dans un cœur, plus l'amour spirituel diminue et se refroidit, et l'amour spirituel de son côté réprime et met en fuite l'autre amour.

Celui donc qui s'imagine pouvoir se livrer licitement à de tels actes, se rend coupable d'un triple péché quand même il n'aurait aucune intention d'aller jusqu'à commettre le crime. D'abord il s'expose imprudemment à un danger grave, car les sens de l'homme et ses pensées sont portés au mal, et une tentation qui n'a pas existé, venant à naître et à se développer à l'occasion d'une familiarité malheureuse, peut corrompre la volonté et précipiter dans le crime. Souvent il en est arrivé ainsi pour beaucoup : ils ont commencé de telles liaisons avec une intention pure

Digitized by Google

de part et d'autre; leur affection spirituelle s'est pervertie et ils sont tombés dans le mal. Il est contraire au commandement de Dieu de s'exposer à un semblable péril, car il est écrit : *Vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu*[1]. Ainsi l'homme qui, poussé par une curiosité insensée, s'avancerait sur une glace sans consistance, serait coupable contre lui-même s'il venait à être englouti, et même tenter le Seigneur avec autant de folie serait un crime quand même la mort ne s'ensuivrait pas. En second lieu, alors qu'il n'éprouverait en lui-même aucune tentation, il donnerait cependant à l'autre l'occasion de la ressentir et de tomber dans le péché, puisqu'il creuse en sa présence une fosse où il peut trouver la mort. Mais lorsqu'on présente à son frère une coupe empoisonnée, demeure-t-on innocent parce qu'on n'y boit pas soi-même? *Son souffle*, dit l'Ecriture, le souffle du démon, *allume des charbons ardents*[2]. Ce souffle enflammé par le feu de l'enfer, s'il trouve deux charbons disposés, même à moitié éteints, les ranime sans se lasser jusqu'à ce qu'il les ait embrasés. Notre ennemi ne s'inquiète pas de la longueur du temps pourvu qu'il arrive à son but; une seule chose l'occupe en tout temps et rien ne vient l'en distraire : la séduction des âmes. En troisième lieu, celui qui se permet de pareilles choses se rend coupable en donnant le mauvais exemple, et par là il scandalise gravement les autres, car une telle familiarité ne manque pas de produire des soupçons mauvais. Ceux qui en sont

[1] Deut., 6. — [2] Job., 14.

Digitized by Google

témoins la jugent coupable, ils murmurent et s'indignent, ils médisent et tournent en dérision les membres innocents du même ordre, comme s'ils se livraient aux mêmes désordres. Et ainsi le respect de la religion est foulé aux pieds et bien des maux s'ensuivent. D'autres encouragés par le mauvais exemple ont plus de hardiesse à l'imiter; ils se croient libres de faire ce qu'ils voient faire; ils apprennent ou ils osent ce qu'ils n'eussent point osé auparavant. Ils deviennent même des pécheurs pleins de témérité, et au milieu de leurs crimes ils se regardent comme des justes en comparaison de ceux qui corrompent la pureté de la religion. Or, tout cela contribue à l'injure et à l'offense de Dieu et à la ruine de son honneur, car l'insolence d'une famille devient une honte pour son chef.

La troisième espèce de luxure est le crime lui-même consommé; c'est la fornification, l'adultère, etc.; ce sont autant de crimes dont je ne traiterai ni ne parlerai davantage.

La quatrième espèce est le péché contre nature. Chacune des choses soumises à la nature a reçu un nom qui lui convient; mais ce péché, étant en dehors des lois de la nature ou contre elle, a été laissé sans aucun nom particulier; il est indigne d'être nommé, car il détruit la nature elle-même, il souille et couvre d'infamie la nature humaine. Cependant il est appelé quelquefois passion d'ignominie, impureté abominable. Bien que l'Apôtre ait écrit sur ce péché des choses graves et nombreuses dans le premier chapitre de son épître aux Romains, cependant je ne juge pas

Digitized by Google

à propos d'en parler, de peur que l'air même ne soit infecté de son nom, de peur que l'habitude d'en traiter en fasse concevoir moins d'horreur et le rende moins exécrable à ceux qui nous entendent, de peur que les simples n'y trouvent un sujet de pensées mauvaises, et les hommes livrés à une curiosité inquiète une occasion de péché.

CHAPITRE XXXIX.

Des remèdes à la luxure.

Je me rappelle en ce moment sept remèdes à opposer à la luxure, et sans leur secours la continence ne saurait être long-temps en sûreté. Le premier est d'éviter une familiarité continuelle entre personnes d'un sexe différent[1]. *Le ver s'engendre dans les vêtements et l'iniquité de l'homme vient de la femme.* « Ceux qui ont voué leur corps à la continence, dit « saint Grégoire[2], ne doivent point se hasarder à « demeurer avec des personnes d'un autre sexe. Tant « qu'un reste de vie réside en ce corps, nul ne peut « sans témérité y croire le feu de la concupiscence « entièrement éteint. Souvent un charbon couvert « d'une cendre légère ne semble plus animé, et si « vous le touchez il vous brûle. Lorque le démon « voit deux charbons réunis, il ne cesse d'y souffler « jusqu'à ce qu'il les ait embrasés. *Son haleine,* dit

[1] Eccl., 42. — [2] Dial., l. 3, c. 7.

Digitized by Google

« l'Ecriture, *allume des charbons ardents;* elle est « tout imprégnée du feu de l'enfer. Si un charbon « est seul, il s'éteint; mais s'il est rapproché d'un « autre, ils s'enflamment par la chaleur l'un de « l'autre. Souvent l'amour commence par l'esprit et « finit par la chair. » — « Être toujours avec une personne d'un autre sexe et se conserver intact, dit saint Bernard[1], c'est un miracle plus grand que de ressusciter les morts. Quoi donc! vous ne pouvez ce qui est moindre, et je vous croirai capable de ce qui est plus! » Le démon est plein d'astuce; quand une familiarité imprudente en est à son début, il dérobe à nos yeux les piéges de la tentation charnelle, car il sait que bientôt les sentiments d'affection mutuelle cesseraient s'ils faisaient ressentir l'aiguillon du péché. Il se cache donc jusqu'à ce que le temps et une sécurité insensée aient échauffé ces sentiments et les aient changés de telle sorte en amour, que même en voyant la tentation imminente on ne sait plus reculer en arrière ni se séparer mutuellement, les forces de l'âme se sont trop affaiblies, on se trouve impuissant à s'imposer une violence propre à retirer du piége. On craint même de se contrister et l'on regarde comme une perfidie de se quitter mutuellement. Une fois pris de la sorte, on consent à la volonté de la personne qu'on aime, et notre propre infirmité nous entraîne dans le péché. Ainsi Samson, le plus fort des hommes, avait défait souvent des troupes nombreuses d'ennemis, il avait rompu à plusieurs reprises

[1] Serm. 63, in Cant.

Digitized by Google

les liens dont on l'avait chargé ; plein de confiance en ses forces, il se laissa énerver par l'amour de Dalila, son âme perdit sa fermeté et tomba dans une lassitude mortelle, cette femme ne lui donnant aucun repos qu'il ne lui eût ouvert pleinement son cœur. Séduit de la sorte, il fournit à ses ennemis le moyen de le prendre, de l'enchaîner, de le frapper d'aveuglement, de le condamner à tourner la meule, et enfin il en vint jusqu'à être offert en spectacle comme un objet de dérision[1]. Or, toutes ces choses sont des figures de ce qui nous regarde et ont été écrites pour notre instruction.

Le second remède est d'éviter la société et la fréquentation des libertins pour ne pas nous laisser attirer, par leur exemple, à marcher sur leurs traces. *Celui qui se joint aux fornicateurs deviendra méchant,* dit l'Ecriture. *L'ami des insensés finit par être semblable à eux. Les sens de l'homme et ses pensées sont portés au mal*[2], et l'exemple des autres l'entraîne facilement à suivre l'appétit de ses inclinations perverses ; car alors il ne rougit plus de paraître vicieux, puisqu'il a des compagnons de sa misère dont les sollicitations et les moqueries se joignent aux exemples pour l'exciter au péché, puisque les désirs déréglés de son âme lui sont une source de louanges. Voilà, je crois, la cause principale des désordres si nombreux dont l'Eglise est affligée. C'est cette inclination à se conformer au mal qui a causé dans la vie religieuse la ruine des exercices spirituels et poussé beaucoup

[1] Judic., 16. — [2] Eccl., 19. — Prov., 13. — Gen., 8.

Digitized by Google

d'hommes voués à une semblable vie à des pratiques et à des affaires purement extérieures. On veut imiter les autres, soit qu'on ne connaisse rien de mieux, soit qu'on n'ose vivre autrement que ceux avec qui l'on demeure, succombant ainsi à la mauvaise honte de ne pas leur ressembler, soit enfin qu'une tiédeur coupable et une liberté toute sensuelle s'estiment heureuses d'avoir l'occasion de suivre leurs caprices, même les plus coupables, et en même temps un moyen de les excuser devant les hommes. *Tous se sont détournés* de la voie droite, dit le Prophète, et *sont devenus inutiles*[1]; il n'y en a point qui fasse le bien, il n'y en a pas un seul qui, méprisant la multitude, s'applique à plaire uniquement au Seigneur et à le servir, à lui demander uniquement et à le supplier de lui accorder de demeurer en sa maison avec un esprit soumis et une volonté conforme à la sienne; et cependant c'est la seule chose qui nous soit nécessaire. Aussi a-t-on coutume de dire parmi les hommes qu'il faut ressembler à ceux avec qui l'on habite.

Le troisième remède est de ne point nourrir notre corps avec délicatesse. Son indolence en vertu de la malédiction première produit assez facilement des ronces et des chardons; si on l'engraisse encore de délices, bientôt ces ronces deviendront si épaisses que la semence de la vérité sera entièrement étouffée en nous. *Celui qui nourrit délicatement son serviteur dès son enfance,* dit l'Ecriture, *le verra ensuite se révolter contre lui*[2]. A chaque jour suffit son mal, à

[1] Ps. 13. — [2] Prov., 29.

Digitized by Google

chaque jour suffit sa concupiscence naturelle. Si ceux qui doivent en combattre les amorces se mettent au contraire à l'exciter, alors il y a deux ennemis contre un seul combattant, et la continence se trouve en danger, car elle a à lutter et contre cette concupiscence innée de la chair et contre les délices qui l'enflamment et l'irritent. De là cette parole de l'Apôtre : *La veuve dont la vie se passe dans les délices est morte* par le péché, *quoiqu'elle paraisse vivante*[1]. *Voici*, dit le Prophète, *quelle a été l'impiété de Sodome votre sœur : ç'a été l'orgueil, l'excès des viandes, l'abondance de toutes choses, et son oisiveté*[2]. Saint Paul au contraire s'écrie : *Je châtie mon corps, et je le réduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres je ne sois réprouvé moi-même*[3]. C'est fournir des armes à son ennemi que de nourrir sa chair dans les délices et de lui accorder au-delà de ce qu'il lui faut pour se soutenir; mais tout ce que vous donnez à votre ennemi, vous le lui donnez contre vous-même.

Le quatrième remède est de fuir l'oisiveté, qui est par-dessus tout contraire à l'âme. *En effet, l'oisiveté a enseigné beaucoup de mal*[4], dit l'Ecriture, et tout homme oisif est en proie aux désirs. Celui qui s'occupe est attaqué par un seul démon; mais le paresseux est soumis aux ravages d'une multitude innombrable de ces esprits malfaisants, car chacune de ses pensées, chacun de ses désirs pervers ouvre une porte aux

[1] I Tim., 5. — [2] Ezech., 16. — [3] I Cor., 9. — [4] Prov. 13. — Eccl., 33.

Digitized by Google

traits d'un ennemi particulier. « L'oisiveté, dit saint Bernard, est la sentine de toutes les tentations et de toutes les pensées perverses. » De même que, par l'ouverture d'une sentine, l'eau pénètre sans être aperçue et croît jusqu'à ce que le navire soit submergé, de même les pensées mauvaises et les désirs déréglés se multiplient par l'oisiveté jusqu'à ce que le vaisseau de notre cœur succombe sous leurs assauts et s'engloutisse dans le péché. Voilà pourquoi de nos jours si peu de religieux demeurent stables dans les monastères de nos contrées en comparaison des anciens monastères de l'Egypte. Là on a vu jusqu'à trois et même cinq mille hommes à la fois soumis à un seul supérieur et vivre dans la paix, et c'est à peine maintenant si dix ou même un nombre moindre peuvent être gouvernés par l'obéissance et demeurer unis. Trouvant de quoi subsister dans le travail des mains, les anciens ne couraient point après de vastes domaines ni après des revenus considérables, et ils ne cherchaient à retirer de leurs fatigues que leur nourriture. On ne les voyait point désirer des choses superflues, ni errer ça et là pour mendier, ou solliciter par la flatterie des donations en leur faveur; leur travail suffisait à sustenter en même temps qu'eux une multitude de malades et de pauvres, et une occupation continuelle ne leur permettait pas de poursuivre les nouvelles, de se mêler aux querelles, de devenir les esclaves des désirs les plus contraires. Nul ne mettait de côté pour lui ce qu'il avait gagné ou acquis; mais comme tous avaient fait abnégation d'eux-mêmes pour Jésus-Christ

Digitized by Google

et s'étaient soumis au pouvoir d'un autre, ils avaient de même abandonné tout ce qu'ils possédaient. Et comme en cela ils n'agissaient pas avec fracas, ni selon les désirs de leur volonté propre, mais dans un profond silence et dans un calme parfait selon la volonté de leur abbé et de leurs supérieurs, le travail le plus actif, loin de diminuer en eux l'esprit de dévotion l'excitait le plus souvent, et après avoir employé à l'action de de chaque jour les heures déterminées, ils avaient coutume de consacrer le reste du temps à la lecture ou à l'oraison. Aussi demeuraient-ils stables et parfaits en toute vertu, ces hommes qui dépensaient ainsi tous leurs moments en bonnes œuvres et en l'étude des vertus, sans rien accorder à la curiosité ni à l'oisiveté, sans faire aucun cas de leur volonté, uniquement appliqués à suivre celle de leurs supérieurs, à se conformer aux règles établies par les anciens et l'inspiration de l'Esprit-Saint pour la ruine des vices et la pratique des vertus. De là cette parole d'un poète : Si vous enlevez l'oisiveté, les traits de la volupté disparaissent.

Mais ce n'est pas assez d'éviter l'oisiveté; il faut encore rejeter les choses oiseuses. Or, tout cela est oiseux qui n'a aucune utilité ni aucun but d'utilité. Il est ridicule, en effet, de s'éloigner de l'oisiveté et de courir après les choses qui sont de son domaine. Vous trouverez ce point traité au chapitre des *Remèdes à la paresse*. Ensuite l'homme doit considérer à toute heure comment il peut employer le temps présent avec plus de profit, ou bien s'appliquer d'une manière plus parfaite à l'action du moment,

Digitized by Google

soit la prière, le travail, les repas nécessaires au soutien du corps, soit toute autre chose.

Le cinquième remède est de garder ses sens extérieurs contre ce qui est défendu. Les sens sont comme les portes de l'âme, et si l'on n'exerce à l'entour une vigilance exacte, la mort du péché entre par eux en nous comme un voleur ou un corrupteur de notre innocence. David n'a point désiré la femme d'Urie avant de l'avoir regardée, mais son désir coupable a été la suite de ses regards imprudents[1]. De même encore Eve considéra que le fruit de l'arbre était bon à manger, qu'il était beau et agréable à la vue; elle soupira après et elle en mangea[2]. Il n'est point avantageux, dit saint Grégoire, de regarder ce qu'il n'est pas permis de désirer[3]. Il faut de même mettre une garde à ses oreilles, à ses mains, à ses autres sens et à tous ses membres, si l'on ne veut point puiser par eux le poison de la corruption. Dina est sortie poussée par la curiosité afin de voir les femmes du pays où elle se trouvait, et elle a perdu sa pureté[4]. *Mon œil a ravagé mon âme,* dit le Prophète[5], en se portant indistinctement sur toutes les personnes de Jérusalem. J'ai fait un pacte avec mes yeux, s'écrie Job, pour ne pas même penser à regarder une vierge[6]. Ainsi les bons religieux se renferment dans leurs cellules et dans leurs monastères, comme en des tombeaux, pour ne point désirer le monde et en même temps pour ne lui donner aucun désir. Moins les choses de

[1] II Reg., 30. — [2] Gen., 3. — [3] Mor., l. 21, c. 2. — [4] Gen., 34. — [5] Thren., 3. — [6] Job., 32.

Digitized by Google

la terre frappent vos yeux ou vos oreilles, moins votre volonté s'enflamme à soupirer après et moins elles occupent votre pensée. Au contraire, plus vous demeurez fréquemment avec les hommes du siècle, plus vous vous couvrez de la poussière du siècle et plus aussi les ténèbres se répandent insensiblement en votre âme; votre volonté perd de sa douceur, et vos actes de leur suavité. Il est presque impossible de ne pas se couvrir de poussière au milieu d'un tourbillon.

Le sixième remède est de réprimer intérieurement les pensées mauvaises et les affections de la chair. Ce sont là ces ennemis de l'homme qui demeurent dans sa propre maison, dont la fourberie peut livrer à nos ennemis la cité de notre âme si nous ne veillons diligemment. En effet, les pensées d'iniquité séparent de Dieu, et c'est du cœur que sortent les pensées mauvaises, les adultères, les homicides, les fornications, les vols, les faux témoignages, les blasphèmes. Or, de telles choses souillent l'homme véritablement. Aucun rempart n'est suffisant à garder une ville quand ses habitants sont des traîtres: de même aucune garde extérieure ne saurait conserver la chasteté à l'abri de toute atteinte si l'on n'exerce une vigilance attentive sur ses pensées et ses affections. *Appliquez-vous avec tout le soin possible à la garde de votre cœur*, dit le Sage, *parce qu'il est la source de la vie*[1]. De même que les femmes chastes et honnêtes doivent éviter non-seulement les actions mauvaises, mais encore tout entretien suspect capable de tenter ou de souiller

[1] Prov., 4.

Digitized by Google

leur chasteté et leur honnêteté, d'exciter la colère de leurs époux ou de leur inspirer de la jalousie, ainsi l'âme d'un religieux, fiancée à Jésus-Christ par le vœu de chasteté, doit repousser les murmures des suggessions perverses et ne point les retenir en son cœur sur lequel le Seigneur tient en tout temps ses regards abaissés. *Combien de temps demeureront en vous des pensées nuisibles*[1]?

Le septième remède est une application fréquente à l'oraison et aux exercices de dévotion. *Comme je savais*, dit le Sage, *que je ne pouvais avoir la continence si Dieu ne me la donnait, je m'adressai au Seigneur, je lui fis ma prière et je lui dis de tout mon cœur*[2], etc. *Si le Seigneur*, dit encore le Prophète, *ne garde lui-même la ville, c'est en vain que veille celui qui la garde*[3]. Il faut donc prier le Seigneur en tout temps, puisque nous ne pouvons rien faire sans son secours; il faut donc lui demander d'éteindre en nous par la rosée de sa grâce le feu de la concupiscence. La vertu de l'oraison elle-même nous invite à prier, car elle élève notre âme au-dessus d'elle-même et la porte vers Dieu; elle purifie ses affections, réprime ses désirs, éclaire son intelligence, et répand en elle l'amour divin. Cet amour produit ensuite l'horreur du péché; il nous fait détester les plaisirs de la chair, il fortifie la volonté contre les tentations, affaiblit les tentations elles-mêmes et les rend plus faciles à vaincre. Tandis que Moïse, priant sur la montagne, tenait ses mains élevées vers le

[1] Jer., *ii*. — [2] Sap., 8. — [3] Is., 37.

Digitized by Google

Seigneur, Israël était vainqueur; mais lorsqu'il les abaissait et les reposait, Amalec devenait victorieux[1]. Moïse, c'est le religieux tiré des eaux du siècle. Amalec, c'est la tentation de la chair. Les mains de Moïse, ce sont nos affections et notre mémoire. Quand nous les élevons vers Dieu, l'ennemi ou autrement la tentation succombe; quand nous les inclinons vers la terre, elle est victorieuse.

[1] Exod., 17.

Digitized by Google

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

Que l'avancement des religieux est renfermé en sept degrés distincts.

L'avancement des religieux est contenu en sept degrés distincts, quoique tous ne les atteignent pas. Le premier est la ferveur du noviciat, pendant lequel l'homme nouvellement converti se laisse emporter par une certaine impétuosité de bonne volonté. Alors il est prêt à tout ce qu'il croit agréable à Dieu : il se livre volontiers à un regret profond et à une douleur amère de ses fautes, il s'enflamme du désir de satisfaire au Seigneur, il brûle de recouvrer le temps perdu et de rendre plus belle la récompense si longtemps négligée durant les jours de son péché. Ainsi le voyageur qui, le matin, s'est abandonné à un sommeil trop prolongé, s'efforce et s'empresse de regagner par une marche plus diligente et plus rapide les moments donnés à la paresse, et d'atteindre enfin ses compagnons partis avant lui.

Le second degré consiste dans le travail des exercices corporels. Le religieux étant encore pauvre ne peut se procurer des dons précieux à offrir pour édifier

Digitized by Google

le sanctuaire du Seigneur ; il fait donc ce qui est en sa puissance lorsqu'il présente les poils de ses chèvres et les peaux de ses béliers[1], lorsqu'il donne son corps comme une hostie vivante, sainte et agréable à Dieu, bien que de temps à autre son obéissance ne soit pas entièrement conforme à la raison dans les châtiments qu'il s'inflige, châtiments qui détruisent son corps, affaiblissent ses forces, émoussent ses sens, éteignent son esprit et dissipent tous ses progrès dans la vie spirituelle. Aussi est-il écrit : *Vous joindrez le sel à toutes vos oblations*[2], ou autrement, elles seront accompagnées de discrétion. Vous ne vous écarterez point de la voie royale ni à droite par un travail excessif, ni à gauche par une tiédeur coupable. L'âme est immortelle et ne saurait s'éteindre ; c'est pourquoi le corps, soumis à la corruption et semblable à un vase d'argile, ne peut dans la course lutter d'un pas égal avec elle, ni soutenir un poids de travail en rapport avec la ferveur de sa volonté. Ainsi quelquefois un homme ivre pousse outre mesure le cheval qui le porte, sans considérer que le pauvre animal n'est pas même rassasié d'un peu de foin, tandis que lui-même est animé par un vin abondant. Mais en le contraignant à courir au-delà de ses forces, il le voit s'abattre enfin et il arrive plus lentement au terme de son voyage que s'il eût su modérer sa marche. *Que votre obéissance soit conforme à la raison*, dit l'Apôtre[3] ; agissez avec discrétion sans rien faire de trop et sans rien omettre ; châtiez votre corps avec réserve, de façon à

[1] Exod., 25. — [2] Lev., 2. — [3] Rom., 12.

Digitized by Google

le faire mourir au vice, mais non à détruire en lui le principe de la vie. Il faut restreindre la chair et non l'éteindre; il faut la réprimer et non l'accabler; il faut qu'elle nous serve et qu'elle ne se laisse pas entraîner à ses écarts; il faut qu'elle soit soumise et n'exerce aucune domination. Une terre fertile long-temps inculte se couvre de ronces; si on veut lui faire trop produire, elle s'amaigrit; mais si l'on garde un juste milieu, elle conserve toujours sa fertilité. Ainsi en est-il du champ de notre corps : on ne doit ni le laisser à lui-même dans l'oisiveté et les délices, ni l'abattre par les privations et le travail. L'exercice corporel consiste en deux choses : retrancher ce qui flatte la chair et l'accoutumer à ce qui est dur et pénible. Mais les malades sont exceptés de cette règle, car l'amertume de la douleur les rend insensibles à ce qui flatte et la maladie elle-même l'emporte sur tous les travaux des hommes en bonne santé et jouissant de leurs forces. — L'affliction du corps sert à purifier des péchés, à réprimer les vices, à accroître les vertus, à exprimer en notre âme la consolation comme on exprime le vin sous un pressoir, à édifier le prochain et à mériter la gloire.

Le troisième degré est l'infusion des consolations spirituelles; car Dieu étant bon et libéral récompense l'homme qui lui offre fidèlement tout ce qu'il possède et autant qu'il peut, c'est-à-dire une volonté fervente et un corps réduit en servitude. Or, la vraie consolation spirituelle consiste en deux choses : dans la beauté surnaturelle des puissances de l'âme, et dans

Digitized by Google

l'accord calme et tranquille des inclinations de la chair. En effet l'homme est vraiment spirituel lorsque son esprit est tout entier élevé vers Dieu, lorsqu'il lui est uni par la conformité de sa volonté, lorsqu'il est plein de lui, et que d'un autre côté le corps n'oppose aucune résistance à l'esprit, mais lui obéit pomptement à sa manière dans les choses de Dieu en ne désirant pas le mal, en ne repoussant pas ce qui est pénible, en ne témoignant aucun dégoût pour le bien. Les puissances de l'âme qui font d'elle l'image de la Trinité suprême, sont au nombre de trois : la raison, la volonté, la mémoire. Abandonnées à elles-mêmes, elles sont vaines et vides de tout bien, elles ont besoin d'être ornées et d'être remplies par celui et de celui qui les a créées, c'est-à-dire de Dieu. La raison est illuminée pour connaître la vérité, la volonté est enflammée pour aimer le bien, et la mémoire trouve le calme et le repos à s'attacher au bien véritable. Aucune de ces puissances ne peut exister ou être perfectionnée sans les autres. Si la raison ne voyait pas, la volonté serait sans amour, car elle ne saurait ce qu'elle doit aimer, et si elle n'aimait pas elle ne se réjouirait pas dans le bien. De même si l'âme n'avait aucun souvenir du bien, comment pourrait-elle le connaître ou l'aimer? Or, Dieu est le bien suprême, et par là même il est la vérité souveraine : toutes choses ont en lui leur principe d'être et la cause de leur bonté. De même qu'il a créé le monde entier de rien, qu'il a ensuite établi une distinction entre ses éléments et qu'il les a réglés, ainsi il forme l'homme selon le corps dans le

Digitized by Google

sein de la femme, et après il met en lui une âme raisonnable. Ensuite, selon les différents âges l'intelligence croît quant à son action, la volonté est excitée, et la mémoire s'anime comme si elle réclamait un ornement convenable à sa dignité.

L'ornement de la raison est une intelligence lumineuse de Dieu, des choses de Dieu et de celles qui conduisent à Dieu; c'est entendre les saintes Ecritures, les motifs de la foi et des œuvres de Dieu; c'est comprendre quel est le bon vouloir de Dieu; c'est discerner entre les vices et les vertus, connaître leurs natures diverses, les remèdes à opposer aux premiers et les voies des secondes; c'est admirer dans les œuvres du Seigneur sa puissance, sa sagesse et sa bénignité. En un mot l'ornement de la raison, c'est la sagesse et la science qui viennent de Dieu.

L'ornement de la volonté consiste dans les saintes affections et la dévotion envers Dieu, dans la ferveur de la foi et la fermeté de l'espérance, la douceur de la charité, l'empressement de la bonne volonté et l'espoir d'obtenir la rémission de ses péchés, dans une tendre piété envers l'humanité et la Passion de Jésus-Christ de même qu'envers sa divinité, dans un vif désir du royaume céleste et la confiance d'être exaucé en ses prières, dans la tendresse d'une sainte familiarité avec Dieu, et en un mot dans tout ce qui porte l'homme à Dieu, à l'amour de la vertu, à la haine du vice, à la charité envers le prochain et à la pratique des bonnes œuvres.

L'ornement de la mémoire est l'abondance des

Digitized by Google

saintes pensées, la fréquence de méditations utiles, un souvenir persévérant de Dieu, le retranchement des évagations de l'âme, une union pleine de calme au Seigneur, la répression des imaginations corporelles, l'oubli parfait des choses mondaines, et enfin c'est être un seul esprit avec Dieu. Mais comme le corps a été donné pour servir l'esprit, il doit en toute bonne œuvre lui obéir comme à son maître, ne point regimber ni murmurer comme un esclave rebelle ou paresseux. L'esprit, de son côté, doit en maître prudent veiller sur son serviteur en trois points : à ce qu'il travaille d'une manière utile, afin de ne point le laisser s'engourdir dans la paresse; à ce qu'il soit châtié comme il convient, s'il a manqué en quelque chose; à ce qu'il soit sustenté avec modération, pour ne point le rendre insolent ou pour l'empêcher de succomber sous le fardeau. Plus un homme se conforme à ces règles, plus il est avancé dans les voies spirituelles. En être là, c'est jouir véritablement des consolations de l'esprit, car les autres consolations spirituelles n'étant point nécessaires au salut, doivent nous être suspectes, et souvent même elles sont fausses, apparentes et pleines de déception; ainsi en est-il des visions, des révélations, des prophéties, des délices sensibles, de l'accomplissement des miracles, surtout de nos jours, quoique cependant ces choses aient lieu véritablement quelquefois, mais en faveur d'un petit nombre d'hommes.

De temps à autre aussi Dieu console spirituellement les nouveaux religieux, afin de leur montrer combien

Digitized by Google

il récompense généreusement ceux qui le servent et combien il est avantageux d'être engagé sous les lois d'un Maître si doux. Il donne encore ces sortes de consolations pour affermir la foi, fortifier l'espérance, accroître la charité, exciter les désirs de l'âme et les instruire, afin qu'ils voient où ils doivent se porter; ainsi dans les ténèbres une lumière nous montre la voie à suivre et les dangers à éviter. Enfin ces consolations servent à nous prémunir contre les tentations futures.

Le quatrième degré de l'avancement se trouve dans les tentations, les combats, les tribulations, qui servent à éprouver l'homme, à le purifier, à l'exercer, à l'instruire et à l'humilier. *Celui qui combat dans l'arène*, dit l'Apôtre, *n'est point couronné s'il n'a combattu selon la loi*[1]. Un objet destiné à durer longtemps a coutume d'être soumis à une épreuve pour voir s'il peut répondre à notre attente; on éprouve également une chose regardée comme excellente et d'un haut prix pour connaître la réalité de sa valeur. Ainsi la vertu de l'homme dont l'excellence est au-dessus de tout et dont la durée doit être éternelle, cette vertu, dis-je, Dieu l'éprouve au jour de la tentation pour en apprécier la constance; il éprouve ses amis par l'adversité afin de savoir s'ils persévèreront fidèlement au milieu de ses atteintes. *La fournaise éprouve les vases du potier*, dit l'Ecriture, *et* le feu de *l'affliction les hommes justes. Parce que vous étiez agréable à Dieu*, dit l'ange à Tobie, *il a été nécessaire que la tentation vous éprouvât*[2].

[1] II Tim., 2. — [2] Eccl., 27. — Tob., 12.

Digitized by Google

L'homme est ensuite purifié de ses péchés par l'amertume de la tentation, afin de devenir digne d'entrer promptement en la gloire céleste et de n'avoir pas à se purifier plus longuement et plus douloureusement après sa mort dans le feu du purgatoire. — La tentation le rend encore capable d'une grâce plus abondante; ainsi un verre obscur étant essuyé reçoit la lumière avec moins d'obstacle. — En troisième lieu l'affliction nous exerce afin de nous rendre plus agiles et plus empressés à accomplir les œuvres de justice et les actes des vertus. Aux jours de la consolation le repos de l'âme et la pratique de la dévotion semblaient suffire pour nous conduire au suprême degré de la perfection; mais tout cela nous est enlevé pour un temps afin de nous apprendre qu'il y a d'autres manières d'arriver à la vertu. Un marchand ne trouve pas sur une même place toutes les choses dont il peut avoir besoin; mais chaque objet se vend au lieu qui lui est propre. De même un religieux ne doit pas chercher l'accroissement de sa perfection et l'occasion de ses mérites uniquement dans le calme de la dévotion et la douceur des consolations spirituelles, mais dans les fatigues du combat et l'accomplissement des bonnes œuvres. *Je suis fait à tout*, dit l'Apôtre, *au bon traitement et à la faim, à l'abondance et à l'indigence.* Nous nous servons *des armes de la justice pour combattre à droite et à gauche*[1].

L'homme est instruit par la tentation quand il reconnaît quelle est son utilité, quel profit il en retire.

[1] Phil., 4. — [2] II Cor., 6.

Digitized by Google

En effet, elle lui devient plus légère lorsqu'il comprend pourquoi Dieu la permet et quels fruits elle lui procure : *Dieu est fidèle*, dit l'Apôtre, *et il ne souffrira pas que vous soyez tentés au-dessus de vos forces; mais il vous fera tirer avantage de la tentation même afin que vous puissiez persévérer*[1]. Il est instruit en ce qu'il apprend à ne pas s'appuyer autant sur les consolations dont il a été comblé que sur sa confiance en Dieu et la certitude de la foi. Ainsi nous voyons certains hommes encore nouveaux dans la voie de Dieu se laisser abattre lorsqu'ils sentent que les consolations spirituelles leur sont enlevées, croire que le Seigneur les a privés de sa grâce, et même commencer à chanceler dans la foi et se demander si les sentiments qu'ils ont eu de lui sont bien conformes à la vérité. Mais Dieu veut nous instruire en nous retranchant la consolation et nous forcer à établir notre vertu sur la vérité de l'Ecriture et de la foi plutôt que sur notre propre expérience; car notre foi serait sans mérite si elle reposait uniquement sur une semblable expérience, et une espérance dont les promesses se trouveraient ainsi accomplies ne seraient plus une espérance. Que notre espérance soit donc fondée sur la patience et la consolation que nous donnent les Ecritures, et non sur les sentiments éprouvés par nous. Croyons que Dieu ne s'éloigne jamais de nous tant que notre volonté ne s'est pas détournée de lui soit en consentant au péché, soit en se livrant à toute la tiédeur d'une négligence coupable. *Vous avez*, dit

[1] I Cor., 10.

Digitized by Google

le Prophète à Dieu, *ordonné très-expressément d'observer les témoignages de votre loi, comme étant la justice et la vérité mêmes*[1]. Les témoignages véritables de la grâce sont donc : la justice pour notre volonté et nos actions, et la vérité de Dieu selon les promesses de la sainte Ecriture qui nous assure la vie éternelle si nous observons ses commandements. *Quand même il me donnerait la mort*, dit Job, *j'espérerais en lui*[2]? Gardez-vous donc, lorsque les douceurs des consolations intérieures vous font défaut, de concevoir des sentiments de défiance comme si Dieu vous avait délaissé, comme si vos bonnes œuvres n'étaient point agréables à ses yeux; mais recourez à ces témoignages réels dont je viens de vous parler, consolez-vous en eux; ou autrement : confiez-vous à la vérité de Dieu; elle vous assure qu'il ne cessera point de vous être propice tant que vous ne vous retirerez pas de lui en consentant à violer ses préceptes. Nous ne l'avons pas choisi nous-mêmes d'abord; mais il nous a choisis et nous a aimés le premier, et il n'abandonne pas ceux qui lui sont fidèles, lui qui nous a poursuivis de son amour lorsque nous n'étions pas encore et même lorsque nous l'offensions par nos péchés. Ainsi il nous a aimés et choisis, non à cause de nous, mais à cause de lui-même par un effet de sa bonté; il nous conservera donc de la même manière.

Dieu nous humilie enfin par la tribulation de la tentation afin de nous faire reconnaître ce que nous

[1] Ps. 118. — [2] Job., 13.

Digitized by Google

sommes par nous-mêmes et nous empêcher ainsi de nous enorgueiller des dons que nous avons reçus de lui ou que nous croyons en avoir reçus. *L'or et l'argent s'épurent dans le feu*, dit le Sage; *mais les hommes que Dieu veut agréer au nombre des siens s'éprouvent dans le fourneau de la tribulation*[1]. Tout ce qu'il y a de déchet ou d'imaginaire en notre cœur, le feu de la tentation le découvre. Nous apprenons même à nous humilier de nos bonnes œuvres en voyant qu'elles n'ont point leur principe en nous, mais en Dieu, qui nous a donné par sa grâce, et non par nos mérites, de les accomplir quand il l'a voulu et autant qu'il l'a voulu. Si les consolations de l'esprit n'étaient point ôtées à l'homme de temps à autre, il s'élèverait, il perdrait la grâce et tomberait dans l'abîme. Elles lui sont donc enlevées pour qu'il ne les laisse pas s'en aller, pour qu'il ne les perde pas. Ainsi l'on retire à l'enfant des pièces d'argent dont il ferait un jouet et qu'il aurait bientôt égarées, pour les lui rendre lorsqu'il aura profité en prudence et saura les conserver soigneusement. Nous voyons certains hommes comblés de grâces prendre de là occasion de mettre leurs complaisances en eux-mêmes, chercher l'estime du monde, et enfin être réduits au néant en présence de Dieu et devenir vils aux yeux de leurs semblables. *Celui qui nourrit délicatement son serviteur dès son enfance, le verra ensuite se révolter contre lui*[2]. Le Seigneur est plein de bénignité, lui dont les délices sont d'être avec les enfants des hommes; il accorde

[1] Eccl., 2. — [2] Prov., 23.

Digitized by Google

volontiers ses consolations dès l'enfance à ceux qui lui sont fidèles, c'est-à-dire au commencement de leur conversion. Mais, hélas ! il trouve ensuite des rebelles en eux quand ces consolations les portent à s'élever et à mépriser les autres; quand, enflés d'orgueil, ils soupirent après le vain bruit des louanges humaines, et pervertis par le vice de leur jactance, ils deviennent des hypocrites; quand, s'efforçant de paraître meilleurs qu'ils ne sont, ils se mettent en opposition avec Dieu et usurpent témérairement sa gloire. Notre bon Seigneur connaissant combien la tentation et la tribulation sont utiles à l'homme, lui fait goûter d'abord les consolations de sa douceur afin de le rendre plus fort à soutenir l'épreuve et de l'empêcher d'y succomber; afin aussi de l'exciter à désirer toujours ces douceurs et à ne point se rebuter qu'il ne les ait obtenues de nouveau. C'est ainsi qu'on commence par donner à des ouvriers appliqués à un rude labeur une nourriture abondante, afin que leurs forces répondent à leur tâche; ainsi encore on nourrit de grain mêlé à du miel les colombes qu'on veut lâcher, afin de les porter à revenir, en quelque lieu qu'elles aillent, là où elles se souviennent d'avoir été nourries délicatement. Ainsi Pierre fut conduit sur une montagne élevée où il vit la gloire de la transfiguration de Jésus-Christ, avant d'avoir été demandé par Satan pour être criblé par la tentation, afin que le souvenir de ces premières douceurs le ramenât au Seigneur dont il avait goûté les charmes ineffables, et le soutînt contre la défiance, le découragement et le désespoir.

Digitized by Google

Ainsi les enfants d'Israël reçurent d'abord la manne dans le désert, et furent livrés ensuite aux fatigues d'un long voyage et de divers combats[1].

CHAPITRE II.

Des différentes espèces de tentations.

Il y a bien des sortes de tentations. Parmi elles la première est la soustraction et l'affaiblissement de la dévotion. Sans celle-ci les autres n'ont point de force ou n'en ont qu'une médiocre, car la dévotion est comme notre maison de refuge contre toutes les tribulations. *Le Seigneur est mon aide,* dit le Prophète[2], *et je mépriserai mes ennemis. Quand des armées s'élèveraient contre moi, mon cœur ne craindrait point.* Privé d'un refuge si excellent, l'homme se trouve exposé en quelque sorte aux coups des tentations comme à autant d'ennemis intérieurs; il devient tremblant et pusillanime s'il ne se fortifie par la fermeté de sa foi, s'il ne se défend par sa patience et son humilité, et c'est alors surtout que ces vertus ont occasion de s'exercer et de mériter une grande gloire. La foi est forte dans l'épreuve si elle croit vraies les choses dont elle a cessé de savourer la douceur. Tout ce que nous croyons de Dieu est vraiment plein de délices, mais les bons sont sevrés de pareilles délices afin que leur foi s'appuie sur l'autorité des saintes Ecritures

[1] Mat., 17. — Luc., 12. — Exod., 16. — [2] Ps. 127.

Digitized by Google

plutôt que sur leur propre expérience, et qu'ainsi elle devienne plus méritoire. L'espérance persévère dans l'épreuve, si elle garde la confiance que Dieu lui sera propice, même quand il lui envoie des châtiments, et si elle s'applique à le servir avec empressement et à lui être agréable en tout, comme si elle le voyait plein de bénignité à son égard. Aussi Abraham est-il loué d'avoir cru à la divine promesse contre toute espérance, de n'avoir éprouvé aucun sentiment de défiance et d'avoir été pleinement persuadé que Dieu est puissant à tenir ce qu'il a promis[1]. La patience triomphe dans l'épreuve si elle ne murmure pas contre Dieu comme tourmentant l'homme avec dureté et se plaisant à le jeter dans la tribulation, si elle attend avec longanimité le bon vouloir du Seigneur et ne se laisse pas abattre par l'adversité. L'humilité est victorieuse si elle juge qu'elle est punie selon son mérite, comme entièrement indigne de consolations spirituelles, si elle croit Dieu juste dans les jugements qu'il exerce contre ses crimes et son ingratitude en la privant du bienfait de ses douceurs. Dieu doit nous être aussi cher et nous devons l'aimer autant, lorsqu'il nous punit pour nous purifier, que lorsqu'il nous comble de caresses pour nous consoler. *Quel est l'enfant que son père ne châtie point?* dit l'Apôtre. *Je reprends et châtie ceux que j'aime,* dit également le Seigneur[2].

La tentation vient pour plusieurs de la difficulté qu'ils éprouvent à faire le bien; ils ont une certaine

[1] Rom. 4. — [2] Heb., 12. — Apoc., 3.

Digitized by Google

bonne volonté, mais elle est faible; la difficulté leur est un obstacle, elle est comme un lourd rocher qu'ils sont condamnés à rouler, et de là naît l'affliction; elle leur vient des remords de leur conscience qui les accuse de tiédeur, de la peine qu'ils éprouvent d'avancer si lentement et de leur désir de mener une vie plus sainte. D'autres ont la volonté de bien faire, mais ils ne peuvent se vaincre eux-mêmes pour arriver jusqu'à l'exécution, selon cette parole de l'Apôtre: *Je trouve en moi la volonté de faire le bien, mais je ne trouve point le moyen de l'accomplir* [1]. Ils pourraient se livrer à certaines œuvres, mais elles semblent si arides et si faibles qu'ils n'osent les regarder comme agréables à Dieu et de quelque mérite. Ainsi tout concourt à leur faire perdre courage et ils tombent dans une sorte de tristesse. Saint Bernard parle ainsi de tels hommes: « Il en est, dit-il, qui, « fatigués des pratiques spirituelles et en proie à un « engourdissement profond, marchent avec tristesse « dans la voie du Seigneur; ils se plaignent tout le « long du jour et pendant toute la durée des nuits, « ils murmurent fréquemment et leur cœur est aride « en chacune des œuvres de leur état [2]. » D'autres se laissent glacer de frayeur. Lorsqu'ils pensent à leur avancement spirituel, ils semblent se dire à eux-mêmes: la victoire est avantageuse, mais le combat est pénible; la récompense est pleine de douceur, mais le travail pour l'obtenir est lourd. Ainsi les hommes envoyés pour examiner la terre promise,

[1] Rom., 7. — [2] Serm. 31, in Cant.

Digitized by Google

étant de retour, louaient sa fertilité en montrant ses fruits, mais ils épouvantaient le peuple en lui représentant les difficultés du combat et la haute stature des habitants[1]. De même certains religieux explorent au moyen des Ecritures la terre céleste; ils en exaltent les joies ineffables, mais ils ont tellement en horreur les combats à livrer aux tentations et les travaux des exercices spirituels, qu'ils aiment mieux mourir dans le désert que d'entrer en cette terre bienheureuse; ou autrement : ils préfèrent demeurer sans agir dans un milieu entre la vie mondaine et la vie spirituelle, dans un désert aride figuré par le désert qui séparait l'Egypte de la Terre-Sainte, plutôt que d'arriver aux douceurs de la perfection par le travail et les tribulations. Ils sont en admiration devant les géants de la terre, et lorsqu'ils considèrent les vertus des saints illustres, ils sont saisis de crainte comme autrefois les Juifs en présence des enfants d'Enac; ils se défient de leur propre faiblesse, ils désespèrent, non par humilité mais par frayeur, d'atteindre jamais à une perfection semblable. Aussi se plaignent-ils et murmurent-ils contre le Seigneur de ce qu'il exige de l'homme un service si pénible comme autrefois le peuple hébreu se plaignait d'avoir été tiré de l'Egypte pour être soumis à des misères sans nombre. Voilà pourquoi si peu arrivent à la perfection; pourquoi de cette multitude d'Israélites propres à combattre, deux seulement entrèrent dans la terre promise. Ceux-là seuls sont parfaits parmi les religieux qui, dans les

[1] Num., 13.

Digitized by Google

combats, les tentations et la pratique des vertus, luttent avec une persévérance infatigable en résistant au mal et en s'adonnant au bien jusqu'à la fin.

Ensuite vient une autre sorte de tentation, celle du dégoût. Elle inspire à l'homme de l'éloignement pour toute espèce de bien; il s'ennuie à prier, à lire, à méditer; il n'aime point à entendre le bien, à en parler, à l'accomplir, à assister aux saints offices, ni même à faire ce qui n'exigerait qu'un travail sans fatigue. Il n'espère point arriver aux plus sublimes degrés des vertus, et il dédaigne de s'exercer dans les moindres. Que cette tentation naisse de la précédente, l'Ecriture nous le montre clairement: quand le peuple eut éclaté en murmures à cause de ses fatigues, il se plaignit aussitôt de n'avoir plus que du dégoût pour la manne. Or, la manne figure l'aliment spirituel destiné à nourrir nos âmes, comme les paroles de la sainte Ecriture et les bonnes œuvres qui sustentent notre cœur et rassasient notre conscience. C'est d'un tel dégoût que parle le Prophète quand il dit : *Leur âme avait en horreur toute sorte de nourriture, et ils sont arrivés jusqu'aux portes de la mort*[1]. Cette tentation conduit à deux excès : à poursuivre les misérables consolations du dehors et à s'attacher aux frivolités du siècle. On ne trouve plus de joie dans les pratiques spirituelles, on en cherche dans les choses de la chair et dans les vains amusements du monde. Ainsi les Hébreux, après s'être rebutés de la manne, soupirent après les viandes, les melons, les poireaux

[1] Ps. 106.

Digitized by Google

de l'Egypte, c'est-à-dire après les jouissances animales et terrestres, après l'agitation des affaires extérieures dont la crudité, semblable à celle des poireaux, excite et ranime un palais affadi, mais laisse ensuite la conscience pleine d'une amertume intolérable. En second lieu cette tentation porte à une tristesse extrême : les exercices spirituels n'offrent à l'âme aucune consolation et elle ne veut point en chercher dans les choses de la chair ; elle est donc sans refuge et ainsi elle se consume tout entière dans un chagrin profond. Il ne reste plus qu'un moyen aux hommes soumis à une pareille tribulation : c'est de crier avec instance au Seigneur pour qu'il les arrache à leurs angoisses, de lui offrir un sacrifice de louanges, de publier ses œuvres avec allégresse, ou autrement de se rappeler ses bienfaits et de s'exciter par ce souvenir à bénir son nom avec les accents d'une joie toute spirituelle.

Si l'on ne s'empresse de recourir à ces moyens, bientôt une autre tentation bien grave se fait sentir : la tentation d'impatience contre Dieu, de ce qu'il se montre si dur et si peu miséricordieux envers le cœur en proie à la tribulation, si économe à donner sa grâce à l'indigent qui la réclame avec tant d'anxiété et frappe avec tant d'importunité. Cette tentation arrive quelquefois à un tel degré de violence que l'homme devient comme insensé et que l'excès de son chagrin le rend tout tremblant ; car il ne trouve point la consolation là où devrait être son refuge unique ; il ne la trouve point dans la prière, ni dans les supplications les plus vives, et cependant le Seigneur lui avait

Digitized by Google

dit : *Celui qui cherche, trouve*[1]. Il s'écrie : « J'élève ma voix jusqu'à vous et vous ne m'exaucez pas ; je me tiens en votre présence et vous n'abaissez pas un seul regard sur moi. Vous êtes changé à mon égard, vous m'êtes devenu cruel et vous employez la dureté de votre main pour me combattre. La multitude de vos bontés et de vos miséricordes ne se répand plus sur moi. Combien de temps, Seigneur, ferai-je entendre mes cris sans être écouté ? Combien de temps élèverai-je la voix dans ma douleur, et refuserez-vous de me sauver ? Jusqu'à quand, Seigneur, m'oublierez-vous ? Sera-ce pour toujours ? Jusqu'à quand détournerez-vous de moi votre face ? Levez-vous, Seigneur. Pourquoi paraissez-vous comme endormi. Levez-vous et ne me rejetez pas toujours. Dieu est-il avec nous ou non ? » Tout cela annonce combien profonde est l'angoisse de cette tentation, et l'on ne saurait mieux la vaincre qu'en souffrant avec patience et en attendant avec humilité que le Seigneur daigne abaisser sur nous un regard de sa bénignité et nous ouvrir sa main généreuse. Alors le ciel, jusque-là d'airain pour nous, se répandra en une pluie abondante de grâces, et la terre de notre cœur durcie à l'égal du fer, se sentant amollie par les douces eaux de la miséricorde divine, portera son fruit ; elle produira de pieuses affections et les saints désirs de la dévotion.

Mais la tentation est beaucoup plus dangereuse quand elle cause une douleur moins amère ; quand, la grâce de la dévotion ayant été retirée pendant long-

[1] Mat., 7.

Digitized by Google

temps, l'homme, après des soupirs réitérés et pleins d'anxiété, après de longs efforts pour recouvrer cette grâce, se trouve fatigué, laisse son esprit se relâcher de son ardeur à prier, cesse, sous prétexte de patience, d'élever ses regards vers les biens qu'il ne croit pas en son pouvoir de jamais posséder, et se juge avec une humilité irritée indigne d'une telle faveur. Peut-être, se dit-il, Dieu a-t-il sur lui d'autres desseins; peut-être désire-t-il que, se tournant vers les choses extérieures, il devienne utile à un plus grand nombre; c'est peut-être dans cette vue qu'il l'éloigne des pratiques intérieures. Ensuite, sous le voile de la discrétion, il prend la résolution de se ménager davantage à l'avenir, pour ne point laisser son corps trop s'affaiblir, pour ne point fatiguer sa tête pour toujours. Alors il devient plus négligent à prier, plus prompt à se livrer aux vaines conversations, plus disposé à se répandre au-dehors, plus attentif à chercher le bien-être corporel, plus empressé à de frivoles plaisanteries, plus adonné et plus enclin aux occupations du dehors sous prétexte de racheter le temps d'une manière utile. Peu à peu il abandonne sa première ferveur, son désir de la perfection se refroidit, son zèle languit, l'affection pour les personnes pieuses d'un autre sexe s'infiltre en lui, il se met à les visiter, et tout autre sentiment venant à s'éteindre, il ne lui reste plus que la faible consolation de savoir parler des choses spirituelles. C'est assez pour le porter à se préférer à beaucoup d'autres qui n'ont point son expérience en de pareilles choses, ou pour lui faire

Digitized by Google

une réputation auprès des personnes pieuses qui le regardent comme parlant de l'abondance du cœur et le considèrent comme un maître excellent de la vie spirituelle et de la dévotion intérieure. Bien des hommes sont ballottés par les flots d'une telle tentation et fort peu échappent à ses coups, car l'amour de Dieu ne touche pas leur cœur, le désir ne les entraîne point, la crainte n'a plus d'aiguillons pour eux, et leur ferveur ne les excite plus à marcher sans interruption. Ils sont relâchés en tout, et s'ils paraissent accomplir encore quelques bonnes œuvres, ils sont poussés par l'habitude, par une honte toute humaine, par la crainte de tomber en un état pire encore. Celui donc qui désire surmonter cette tentation doit se faire violence en son cœur et en son corps ; il doit s'exciter avec l'éperon, s'animer avec le fouet comme un animal paresseux. Certains hommes sont entraînés au bien avec une ardeur impétueuse ; comme ceux-ci ont besoin d'être retenus avec le frein pour ne pas tomber dans le précipice, de même les autres ont besoin de la verge pour être châtiés et comme forcés au bien. Cependant plus nous aurons surmonté de difficultés dans le combat des tentations, plus le Dieu de miséricorde nous accordera une grâce abondante de perfection dans le temps présent et une récompense glorieuse dans le ciel.

Il y a bien d'autres sortes de tentations ; mais il serait trop long d'en exposer le principe, la nature et les remèdes. Si aucun médecin ne peut connaître parfaitement toutes les espèces de maladies et de dou-

Digitized by Google

leurs corporelles, à plus forte raison un homme est-il impuissant à discerner les maladies spirituelles des tentations et des passions, s'il n'est pleinement illuminé de la lumière du Saint-Esprit, puisque ces maladies échappent plus aisément à notre appréciation que les premières. Cependant les tentations les plus terribles paraissent être le doute dans la foi, le désespoir de la miséricorde divine, l'inclination au blasphème contre Dieu et ses saints, la tentation de se donner la mort, et une certaine perplexité de conscience qui se répand sans cesse en plaintes et ne veut mettre en pratique aucun des conseils propres à la guérir.

CHAPITRE III.

Des remèdes contre les tentations les plus violentes.

Les remèdes suivants sont les plus propres contre les tentations dont nous venons de parler. Le premier, c'est de se consoler dans la pensée que de pareilles épreuves ne sont point à craindre, car elles servent plus à accroître le mérite de celui qui les souffre qu'à lui nuire. Le second, c'est de les supporter avec patience, comme nous ferions si Satan cherchait à nous troubler visiblement ou d'une manière sensible. Le troisième, c'est de n'en faire aucun cas et de ne pas leur résister par des raisonnements, cela ne servant qu'à les exciter et à les rendre plus violentes. Il faut alors tourner son

Digitized by Google

attention vers autre chose, s'appliquer à un sujet capable d'absorber notre pensée et de nous rendre comme étrangers à la tentation. Ainsi un homme en proie à une douleur corporelle en ressent moins vivement les atteintes si une occupation sérieuse le fait s'oublier soi-même. Le quatrième, c'est d'implorer par ses prières et celles des personnes vertueuses le secours de la miséricorde divine.

CHAPITRE IV.

De la plus commune des tentations.

La plus commune de toutes les tentations, à laquelle nous sommes tous en butte sur cette mer si vaste et si immense, est, je crois, la lutte contre le vice. En cette lutte nous sommes souvent en danger et comme au moment de périr, et ensuite ayant repris nos forces nous nous relevons comme si nous n'avions plus à redouter dans la suite d'être attaqués de nouveau. C'est de cette lutte que le Prophète a parlé dans ce passage : *Ils descendent sur la mer dans leurs navires et ils travaillent au milieu des eaux*[1]. La mer, c'est l'abîme des vices ; les vaisseaux sont les divers ordres religieux au moyen desquels on échappe aux vices du siècle ; les tempêtes sont les tentations causées par ces mêmes vices. Ceux qui naviguent sur cette mer voient les œuvres du Seigneur et les merveilles qu'il

[1] Ps. 106.

Digitized by Google

fait dans la profondeur des abîmes, quand ils considèrent avec quelle puissance et quelle tendresse il préserve ses combattants des flots du péché, avec quelle sagesse admirable il les laisse en proie à la tribulation et les rend victorieux par ses divers conseils et par les remèdes qu'il leur présente contre les vices. Celui qui n'a pas été tenté, que sait-il? Celui qui est peu expérimenté connaît peu de chose; mais l'homme d'une grande expérience aura de grandes vues, et celui qui aura beaucoup appris parlera avec sagesse. Sur cette mer les navigateurs s'élèvent jusqu'aux cieux par la sécurité de leur confiance, et ensuite ils descendent jusqu'au fond des abîmes par la crainte où ils sont de succomber à la tentation; ils s'élèvent jusqu'aux cieux en portant leurs regards vers le secours de la divine miséricorde, et ils descendent jusqu'au fond de l'abîme en contemplant la misère de leur propre fragilité.

CHAPITRE V.

De l'utilité qu'on trouve dans la soustraction des consolations spirituelles.

Nous apprenons trois choses dans la soustraction des consolations intérieures : à rendre grâces des bienfaits les plus minimes, à craindre et à éviter les fautes et les négligences les plus légères, à supporter avec patience les tribulations les moins considérables.

Digitized by Google

D'une table abondamment servie tombent des miettes sans nombre et quelquefois même des morceaux plus importants, sans qu'on en fasse grand cas ni qu'on s'en occupe. Ainsi l'homme, comblé des dons divers des consolations spirituelles, laisse passer quelquefois plusieurs bienfaits de Dieu sans lui en témoigner sa reconnaissance comme il le doit, il néglige bien des grâces données pour l'aider à faire le bien, il en regarde un grand nombre comme d'une faible valeur et qui cependant en ont une considérable, beaucoup même lui sont inconnues. Mais quand toutes ces faveurs lui sont ravies, quand il est devenu un homme qui voit sa pauvreté, il se rappelle ce qu'il a eu et ce qu'il a pu autrefois. Maintenant il en est privé, il n'a plus la même puissance; semblable à un mendiant affamé, il recevrait avec gratitude un faible morceau, il en recueillerait avec soin les parcelles, lui qui naguère faisait peu de cas des mets les plus délicats. *Ramassez*, dit le Seigneur, *les morceaux qui sont restés, de peur qu'ils ne se perdent*[1]. Les bienfaits de Dieu sont nobles et précieux à cause de la dignité de celui qui les donne, et du sentiment de libéralité et d'amour avec lequel il les donne; quand même ces bienfaits seraient peu considérables, ils mériteraient notre reconnaissance. Ces dons tirent encore leur prix et leur utilité de leur propre nature. Qu'y a-t-il de plus noble que l'Esprit de Dieu? Et cet Esprit nous est donné. Qu'y a-t-il de plus utile que d'être transformés en Dieu, déifiés, mis en possession

[1] Joan., 6.

Digitized by Google

de la béatitude et de devenir les héritiers du royaume céleste ? Or, le Seigneur nous a communiqué les grandes et précieuses grâces qu'il avait promises, pour nous rendre par ces mêmes grâces participants de la nature divine. Ces dons sont relevés ensuite par la bassesse de celui à qui ils sont accordés. Qu'y a-t-il en effet de commun entre Dieu et la fange? Nous ne sommes que fange, des hommes vils, plongés dans le vice, des pécheurs ingrats et pauvres de tout bien, des misérables dignes de mort. Et cependant Dieu daigne se souvenir de nous. Si un roi voulait bien penser seulement à un pauvre, quand même il lui donnerait peu de chose, ce pauvre devrait en faire le plus grand cas. *Qu'est-ce que l'homme*, ô mon Dieu, *pour que vous vous souveniez de lui? Qu'est-ce que le fils de l'homme pour que vous le visitiez*[1] ?

Dans cet éloignement des consolations nous apprenons à fuir les fautes les plus légères, car il nous fait craindre que nos péchés et notre ingratitude ne soient la cause de l'état où nous sommes; ensuite nous nous efforçons de recouvrer la grâce si abondante que nous avons perdue, et pour cela nous évitons les négligences. En effet, *celui qui méprise les petites choses*, dit l'Ecriture, *tombera peu à peu*[2]. Vous avez surmonté de graves difficultés, s'écrie saint Augustin, prenez garde à ne pas être renversé par un grain de sable[3]. Celui qui craint Dieu ne néglige rien : les grandes inondations se forment de gouttes imperceptibles et multipliées, et quelquefois elles détruisent

[1] Ps. 8. — [2] Eccl., 19. — [3] In psal. 39.

Digitized by Google

les remparts les plus solides. L'eau pénètre dans un vaisseau par une fente légère et inaperçue, et elle finit par le submerger.

Nous nous accoutumons encore, lorsque les consolations nous manquent, à recevoir avec patience les peines les plus légères, et celui-là ne saurait être victorieux dans les grandes afflictions, qui ne s'est point exercé à en supporter de moindres. Beaucoup désirent mourir pour Jésus-Christ, qui ne veulent point souffrir à cause de lui les paroles les moins pénibles. Le bruit d'une feuille qui tombe les épouvante; comment soutiendront-ils les coups retentissants d'un glaive terrible? Apprenons donc à éviter, selon l'étendue de nos forces, toute espèce de péché, à accepter humblement toute adversité en punition de ceux dont nous sommes coupables, à reconnaître comme il convient les bienfaits de Dieu et à lui en témoigner notre reconnaissance en tout temps, et à ne point recevoir en vain la grâce du Seigneur; alors nous mériterons d'arriver à un degré élevé de vertu.

La tentation, quant au sujet présent, peut être appelée tout mouvement, toute affection, tout sentiment qui nous éloigne du bien véritable. Or, cela a lieu de trois manières : en nous attirant par le plaisir, en nous effrayant par la peine et la difficulté, en nous trompant par la fausseté et la vaine apparence; et ainsi les trois puissances de l'âme sont entraînées dans la corruption. L'appétit concupiscible se laisse séduire par les choses qui flattent la chair, les yeux et le cœur, ou autrement par les voluptés, les richesses et les

Digitized by Google

honneurs mondains. L'appétit irascible, en proie à diverses craintes, se trouve sans force pour résister aux vices et s'adonner aux vertus : la raison est plongée dans l'aveuglement; elle juge mal ce qui est bien, bien ce qui est mal; elle prend la lumière de la vérité pour les ténèbres et elle donne le nom de lumière aux ténèbres du mensonge. *Mon cœur s'est troublé*, dit le Prophète[1], il s'est troublé comme l'eau que la fange a agitée et rendue immonde; *ma vertu m'a abandonné*, et je devais par elle m'attacher au bien véritable sans dévier et d'une manière inébranlable; *la lumière de mes yeux elle-même n'est plus avec moi*, et cependant elle était destinée à me faire distinguer la vérité du mensonge. La première de ces puissances est soumise à une double tentation : d'abord, les délices de l'esprit lui sont ravis et elle tombe dans la désolation; ensuite la concupiscence charnelle la pénètre et elle demeure souillée. La seconde est également tentée de deux manières : elle se trouve faible pour le bien et elle incline au mal. Il faut en dire autant de la dernière; elle voit le bien et elle est impuissante à le discerner, elle se laisse tromper par un vain fantôme de vérité. Le démon suggère intérieurement à notre âme ses pensées perverses, le monde au dehors l'environne de sa malice détestable, la chair se délecte dans le mal, l'esprit le reçoit et consent à la tentation ou y résiste.

Maintenant est-il plus utile d'avoir des tentations que d'en manquer? Le résultat de la chose peut seul nous l'apprendre. Avoir des tentations et y opposer

[1] Ps. 37.

Digitized by Google

une résistance courageuse, c'est l'indice d'une grande vertu; les avoir surmontées et en avoir triomphé, c'est une action vraiment glorieuse. Mais il est plus commode et plus sûr de n'en point avoir, car il est dangereux d'y succomber. Les désirer et se les procurer, c'est une imprudence surtout pour les faibles et les imparfaits. Cependant s'exercer au combat contre les vices de l'esprit, contre la colère, l'envie, la vaine gloire, etc., c'est quelquefois une chose utile à celui qui doit demeurer parmi ceux qui le persécutent et l'offensent; il apprend ainsi la patience. C'est une chose avantageuse à l'homme soumis à un maître sévère et rigoureux qui veut briser en tout sa volonté : il s'accoutume par là à une obéissance humble et empressée. On peut parcourir de la sorte les autres vices de l'esprit. Mais pour les vices de la chair il y a danger et folie à agir ainsi. Il faut fuir de tels combats, éloigner de notre âme la pensée de telles choses et en retrancher les occasions. Aussi le Seigneur n'a-t-il pas voulu permettre au démon de le tenter sur la luxure. Il nous apprenait par là à ne point nous exposer à cette tentation, même avec l'espérance du triomphe et en vue de la récompense. En effet, cette tentation est toujours mélangée de délectation; nous avons été conçus dans ce vice, et non-seulement notre esprit, mais notre corps lui-même en est imprégné; c'est pourquoi il y a danger à laisser pénétrer une pareille tentation. Quand un ennemi a dans une place quelques hommes favorables, s'il lui est donné d'en franchir les portes, il s'en empare irrésistiblement.

Digitized by Google

Fuyez la fornication, dit l'Apôtre, *tout autre péché que l'homme commette, il est hors de son corps, mais celui qui commet la fornication pèche contre son corps*[1].

Les tentations accompagnées de délectation surmontent principalement les hommes mous et les faibles en qui l'amour du monde n'est pas encore éteint. Cet amour se rallume au contact des concupiscences mondaines, comme une chandelle dont la mèche fume encore fait à l'approche du feu. Les tentations impétueuses et violentes s'attaquent à des hommes plus forts : la mollesse est impuissante sur eux, il faut leur porter des coups plus rudes et plus vigoureux, des coups pareils à la tempête. Les tentations trompeuses qui se cachent sous l'apparence du bien, cherchent, il est vrai, à tromper de temps en temps les hommes nouveaux et les insensés qui ne connaissent pas encore les profondeurs de Satan ; mais elles s'adressent d'une manière toute particulière aux parfaits, à ceux qui font des progrès dans les sentiers du bien. *Ils m'ont*, dit le Prophète[2], *tendu un piége en secret dans cette voie où je marchais. Satan lui-même*, ajoute l'Apôtre, *se transfigure en ange de lumière*[3]. S'il se montrait à de tels hommes tel qu'il est, avec son ignominie, ils l'auraient en horreur et ils prendraient la fuite ; s'il les attaquait ouvertement ils lui résisteraient, ils le chasseraient avec le secours de Dieu, ils le vaincraient et ainsi il n'avancerait à rien contre eux. Les hommes de bien, parce qu'ils sont

[1] I Cor., 6. — [2] Ps. 141. — [3] II Cor., 11.

Digitized by Google

purs, ont en horreur ce qui est immonde; parce qu'ils sont vertueux, ils luttent courageusement contre tout mal reconnu pour tel. Satan vient donc sous l'apparence d'un bon ange, qu'il sait être aimé des bons; il vient afin de les tromper d'autant plus aisément qu'ils s'imaginent recevoir un messager fidèle, un messager accoutumé à leur annoncer et à leur persuader des choses excellentes; car l'homme de bien, dit saint Bernard[1], ne se laisse séduire que par l'apparence du bien. Afin de faire accepter plus facilement ses inspirations, il propose d'abord ce qui est bon; ensuite il le mélange de mal; après c'est un faux bien, mais cachant un mal réel; enfin, lorsqu'il a enlacé et pris irréparablement dans ses piéges ceux qu'il attaque de la sorte, il lève ouvertement sa tête empoisonnée, il les jette sans détour dans le péché. Ainsi le scorpion a une face agréable et sa queue renferme un poison qui donne la mort. Ainsi les Gabaonites, sous un habit étranger, trompèrent les enfants d'Israël et furent épargnés, quoique du nombre de leurs ennemis[2]. Combien sous une apparence de dilection spirituelle, sous prétexte de prières, se sont mis à fréquenter les personnes pieuses d'un autre sexe! Combien était pure leur intention première! Elle avait assurément pour principe la charité et la dévotion. Après ce sont de longs entretiens soit de Dieu, soit de leur amour mutuel et de leur foi, des regards de tendresse et des présents comme souvenirs de charité. Déjà le bien de la consolation spirituelle et d'une affection sainte se trouve

[1] In Cant., 66. — [2] Jos., 9.

Digitized by Google

mêlé au mal des conversations inutiles, d'une familiarité imprudente et des pensées d'un cœur vainement occupé d'une personne qu'il aime. Ensuite vient un bien faux qui est un mal véritable : ce sont des embrassements, des poignées de mains, etc., toutes choses suspectes, indices d'une amitié charnelle et préludes du crime. Enfin l'on arrive comme par une conséquence naturelle à se livrer ouvertement aux œuvres d'iniquité. Oh ! combien il est court, s'écrie saint Augustin, combien il passe vite ce moment du plaisir pendant lequel on perd la vie éternelle !

L'orgueil, l'envie, l'avarice et autres vices se cachent souvent de la sorte. Ils n'osent tenter à front découvert les bons qu'ils savent ennemis de tout mal; ils prennent le voile de quelque vertu pour n'être point reconnus, semblables à un homme qui feint d'être votre ami afin de vous donner la mort en secret si, trompé par sa fourberie, vous l'admettez en votre demeure. Ainsi Joab prit de sa main droite le menton d'Amasa, comme pour le baiser, mais uniquement pour l'empêcher de soupçonner en lui un ennemi et de voir l'épée qu'il cachait; et en le trompant de la sorte il parvint à le tuer. De même encore Judas livra par un baiser Jésus-Christ au supplice de la croix[1].

Dans les tentations trois choses surtout nous attristent : la peine du combat, l'inquiétude du cœur, qui en est la suite, et la crainte d'être vaincus et de succomber en consentant à la tentation, ou de résister

[1] II. Reg., 20. — Mat., 6.

Digitized by Google

trop faiblement, d'offenser Dieu par là et de souiller notre conscience, bien que du reste nous ne donnions pas un consentement entier.

CHAPITRE VI.

De quelle manière il faut résister aux tentations.

Il faut résister à toutes les tentations en employant les moyens suivants. Le premier est d'éloigner d'elles notre pensée en l'appliquant à d'autres occupations propres à nous faire oublier autant que possible leurs assauts. Le second est de fuir l'objet et l'occasion de la tentation et surtout de la tentation de la chair, qui s'allume comme le feu lorsqu'on l'approche de son objet. Le troisième, c'est de supporter avec patience et humilité la verge du Seigneur levée contre nous, de nous juger dignes de l'affliction et des peines du combat, de les accepter sans murmure, avec la confiance que tout cela tournera à notre avantage, car Dieu sera apaisé plus promptement, nous serons de même purifiés de nos péchés, lavés de nos vices, enrichis de vertus, de science, de mérites et de gloire. De là ces paroles de saint Grégoire[1] : Celui qui désire vaincre pleinement ses vices doit s'appliquer à recevoir humblement les châtiments destinés à l'en

[1] Hom. 15, in Ev.

Digitized by Google

purifier. Nous ne pouvons nous mesurer avec Dieu à raison de notre justice : nous sommes pécheurs; ni à raison de notre puissance : nous sommes pleins de faiblesse et en même temps des serviteurs; nous ne saurions nous soustraire à lui par notre adresse, il nous est impossible de tromper ses regards et de sortir des limites de son empire : *Où irai-je pour me dérober à votre esprit? Où fuirai-je pour me cacher à votre visage?* dit le Prophète. *Dieu est sage et tout puissant. Qui lui a résisté et est demeuré en paix*[1]? Humilions-nous donc en sa présence et nous obtiendrons miséricorde.

Le quatrième moyen est de recourir à la prière et d'implorer le secours de la vertu d'en-haut par nos supplications et celles des autres; car nous ne pouvons, ni par nos mérites, ni par nos propres forces, ni par notre prudence, triompher de tant d'ennemis, nous ne pouvons passer à travers leurs rangs sans recevoir une blessure mortelle si la main de Dieu ne nous protége, si son secours ne nous fortifie. *Invoquez-moi au jour de la tribulation,* dit le Seigneur, *je vous délivrerai et vous m'honorerez*[2]. Quelquefois, en effet, Dieu permet que l'homme soit tenté et en proie à l'affliction, pour le porter à s'appliquer à l'oraison, à chercher son refuge dans le Seigneur, à expérimenter son secours; il le permet pour lui faire entendre des paroles de consolation et l'embraser davantage de son amour, pour accroître le mérite de ses vertus et sa confiance en la bénignité céleste. Ainsi tout contribue

[1] Ps. 138. — Job., 9. — [2] Ps. 49.

Digitized by Google

au bien de ceux qui aiment Dieu, soit la prospérité, soit l'adversité.

Quelquefois aussi Dieu a coutume, après les tentations, de combler de consolations plus abondantes son serviteur fidèle, et de lui donner la grâce d'une perfection plus pure dans les choses où il a eu à souffrir le plus douloureusement de la part de ses ennemis. En effet, saint Grégoire nous dit que saint Benoît ayant résisté courageusement aux tentations les plus violentes de la chair, les vainquit si pleinement que jamais dans la suite, par la grâce de Dieu, il n'éprouva le moindre mouvement de concupiscence[1]. *Vos consolations,* s'écrie le Prophète, *ont rempli de joie mon âme, à proportion du grand nombre de douleurs qui ont pénétré mon cœur*[2]. Ainsi dans les tentations contre la foi et du blasphème de l'esprit, le fidèle combattant du Seigneur mérite quelquefois de recevoir une lumière plus grande de nos mystères et d'être embrasé plus ardemment du divin amour. *Ceux qui les avaient pris,* dit Isaïe, *seront leurs captifs, et ils s'assujétiront ceux qui les avaient dominés avec tant d'empire*[3].

[1] Dial., l. 2, c. 2. — [2] Ps. 93. — [3] Is., 14.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Cinquième degré d'avancement.

Il y a une cinquième manière de résister aux tentations des vices : c'est d'arriver à guérir chacun d'eux en lui opposant le remède qui lui est propre, et c'est aussi le cinquième degré d'avancement dans la vie spirituelle. On peut l'appeler l'état de guérison ou des remèdes spirituels, puisqu'en ce degré on s'occupe à prodiguer aux maladies causées par les vices les soins les plus diligents, afin d'arriver à la santé. Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit plus haut.

Chacun doit apporter le même empressement à connaître et à chercher les remèdes convenables aux besoins de son âme, et déployer la même vigilance à guérir les maladies causées par ses vices qu'il ferait pour trouver un médecin capable de l'arracher au danger d'un mal mortel. Et même notre attention à procurer une semblable guérison doit être d'autant plus vive que les infirmités de l'âme sont plus dangereuses, le soin à apporter plus difficile, et ensuite la santé de cette âme l'emporte sans comparaison sur celle du corps qui doit mourir. Si donc nous avons plus de sollicitude pour la conservation de notre corps que pour le salut de notre âme, nous montrons que notre amour pour lui est d'autant plus grand et notre désir de son bien-être d'autant plus ardent.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

De la santé de l'âme.

La santé du corps réside dans l'intégrité des membres et des sens, dans l'état bien réglé des humeurs et dans la vigueur des esprits vitaux. La santé de l'âme consiste dans une action droite et pleine de circonspection, dans la prudence en nos paroles, la rectitude en notre volonté, la discipline en nos affections et l'utilité en nos pensées.

CHAPITRE IX.

De l'action.

L'action, pour être méritoire, doit porter ses regards sur trois points. Elle doit considérer si elle est permise, si elle convient, si elle est avantageuse. Elle est illicite toutes les fois qu'elle est contre les commandements de Dieu, les préceptes de l'Eglise et l'engagement discret d'un vœu, comme le vœu de continence, d'obéissance, de pauvreté et autres choses susceptibles d'être le sujet d'un pareil engagement. Elle est inconvenante quand elle manque d'une bonté extérieure et qu'elle revêt l'apparence du mal alors qu'elle serait bonne en réalité, comme tout ce qui semble

Digitized by Google

un scandale, tout ce qui paraît annoncer un vice ou un péché, tout ce qui est jugé messéant à l'état de celui qui agit. *Tout m'est permis*, dit l'Apôtre, *mais tout n'édifie pas*[1]. Le serviteur de Dieu doit donc éviter de blesser la conscience des faibles par des exemples peu édifiants, et de déshonorer le Seigneur; car le désordre des serviteurs tourne à la confusion de leurs maîtres. Vous vous glorifiez en Dieu comme un serviteur en son maître, et vous le déshonorez en violant sa loi, et son nom à cause de vous est blasphémé parmi les nations. — Une action enfin n'est point avantageuse quand on n'en retire aucun profit. Celui-là a les mains vides en présence du Seigneur, dont les œuvres n'offrent point le fruit d'une sainte utilité : tel est sur un arbre le rameau desséché; tel sur un cep le sarment sans raisin. Dieu désire nous récompenser libéralement, et autant il nous montre d'actions méritoires à accomplir, autant il nous prépare d'occasions de mériter. Aussi est-il insensé et justement digne de punition celui qui les néglige pour s'attacher à des choses vides et inutiles; il ressemble à l'homme qui, entrant dans un jardin abondant en fruits magnifiques, en choisirait de vils, d'amers et de nuisibles.

[1] I Cor., 10.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

De la parole.

Il y a également trois choses à observer dans nos conversations. La première, c'est d'être peu empressé à parler. *Jeune homme*, dit l'Ecriture[1], *ne parlez qu'avec peine dans ce qui vous regarde* et lorsque cela sera nécessaire. Combien plus devez-vous donc vous abstenir de le faire dans ce qui ne vous regarde pas, dans ce qui n'est pas en cause, dans tout sujet frivole? *Quand vous aurez été interrogé deux fois, répondez en peu de mots*, selon qu'il est utile et opportun. Or, il y a utilité à parler quand l'édification du prochain le demande, quand on a un malheur évident à empêcher et l'honneur de Dieu à procurer. L'opportunité embrasse le temps, le lieu, le sujet et la qualité de ceux qui nous écoutent. *Le vase qui n'aura point de couvercle*, dit la sainte Ecriture, *ou qui ne sera point lié par-dessus, sera impur*[2]. En effet, la poussière tombe dedans, les vers et autres insectes immondes le souillent, et s'il renferme quelque parfum précieux, il en laisse dissiper la vertu. De même l'homme qui ne met point une garde à sa bouche par sa fidélité à observer le silence, est souvent souillé par la fange de paroles illicites, par des mensonges, des malédictions, des médisances, des mots obscènes ou de jac-

[1] Eccl. 32. — [2] Num., 19.

Digitized by Google

tance, des bouffonneries et autres choses semblables. S'il a en lui-même quelques sentiments de dévotion ou quelque vertu cachée, il les voit bientôt s'évaporer, se refroidir et s'évanouir. Nous avons pu en faire trop souvent l'expérience quand, après avoir reçu la grâce de la componction, nous nous sommes laissés aller à des paroles oiseuses : bientôt nous avons senti sa douceur s'affaiblir, notre ferveur s'éteindre, notre intelligence s'obscurcir, l'application de notre âme à Dieu se dissiper et notre cœur devenir étranger au bien qu'il avait possédé.

La seconde chose à observer en parlant est la circonspection. Il faut donc considérer ce que l'on dit, comment et devant qui on le dit, et disposer son discours selon les règles de la discrétion, afin de ne nuire à personne, de ne blesser ou scandaliser personne injustement, de n'avancer aucune fausseté capable de nous causer des remords et de nous inspirer des regrets. *Le cœur des insensés est dans leur bouche*, dit le Sage [1]. A peine l'ouvrent-ils qu'ils répandent follement tout ce qui est contenu au-dedans d'eux-mêmes. La bouche des sages, au contraire, est dans leur cœur, car leur bouche laisse échapper seulement ce que leur cœur a jugé auparavant à propos de dire. *Celui qui garde sa bouche, garde son âme; mais l'homme inconsidéré en ses paroles tombera en beaucoup de maux* [2]. *Au jour du jugement*, dit le Seigneur [3], *les hommes rendront compte de toute parole inutile qu'ils auront dite.* Une parole inutile,

[1] Eccl., 23. — [2] Prov., 13. — [3] Mat., 12.

Digitized by Google

ajoute saint Grégoire, est celle qui est proférée sans une juste nécessité ou sans un motif de pieuse utilité. Mais si un discours oisif et inutile n'est pas exempt de faute, que dire d'un discours pernicieux et même nuisible ?

La troisième condition pour bien parler est de le faire brièvement et de ne pas multiplier nos paroles sans motif et sans nécessité. *Celui qui se répand en paroles blessera son âme*, dit le Sage, *car les longs discours ne seront pas exempts de péché*[1]. Deux mots nous sont permis seulement entre tous et ils sont bientôt dits : c'est de demander le nécessaire pour nous ou pour le prochain, l'utile pour nous ou pour nos frères. L'homme sage a bien vite manifesté ses besoins ; mais nulle parole ne suffit à l'insensé. Se répandre en de longs discours pour faire connaître ce qui nous est utile, c'est se rendre à charge et ennuyeux[2]. Il n'est pas nécessaire, dit Sénèque, d'avoir recours à beaucoup de paroles ; il faut en employer peu, mais d'efficaces. *Celui qui, en parlant, ne peut retenir son esprit, est comme une ville ouverte et sans remparts*[3]. En effet, la cité de son âme n'est point environnée des murailles du silence et elle est exposée à tous les traits de l'ennemi. Que l'homme soit donc prudent et réservé dans ses paroles comme l'avare l'est pour son argent : les paroles qui méritent la gloire céleste sont plus précieuses que tous les trésors du monde. *Il y a*, dit Salomon, *un trésor vraiment désirable dans la bouche du sage*[4]. L'homme

[1] Eccl., 20. — Prov., 10. — [2] Epist., 38, l. 5. — [3] Prov., 25. — [4] Ib., 12.

Digitized by Google

avare et parcimonieux enfouit son argent à l'endroit le plus secret; il ne le tire pour le donner que dans une nécessité urgente ou pour son avantage, et il veille soigneusement à ne pas laisser perdre même une obole inutilement. Ainsi le vrai religieux cache le trésor de son cœur en parlant rarement, en ouvrant sa bouche uniquement par nécessité ou pour un motif utile, et lorsqu'il peut terminer une affaire en peu de mots, il ne se jette pas dans des discours superflus. Or, il trouve quatre avantages à agir ainsi : 1° il évite le péché qui résulte de trop de paroles ou de paroles vaines; 2° son intelligence devient plus profonde et plus élevée, comme l'eau qui n'a point d'issue pour s'écouler croît de plus en plus; 3° ses paroles acquièrent plus de poids auprès des hommes, car on sait qu'il les profère avec maturité et non sans réflexion; 4° il se rend digne d'une gloire singulière pour le ciel.

CHAPITRE XI.

De la discipline extérieure du corps.

Les religieux brillent d'un triple éclat en leur conduite lorsqu'ils sont pleins de maturité, d'humilité et de bénignité. La maturité rejette la légèreté dans la démarche, la facilité à rire, la curiosité, le bavardage, les vaines plaisanteries. Elle règle l'esprit intérieurement et garde le corps contre tout désordre extérieur. Elle gouverne la tête pour l'empêcher de

Digitized by Google

se tourner de côté et d'autre sans réflexion, les yeux pour qu'ils ne soient point errants çà et là, les oreilles pour les éloigner de toute curiosité et de toute inutilité; elle impose un frein à la langue contre les paroles oiseuses et sans but, aux mains contre les occupations frivoles; elle interdit à nos pieds les courses vaines et toute agitation indécente, et à notre corps tout mouvement inquiet et contraire à la droite raison. Ainsi saint Bernard écrivant la vie de saint Malachie, évêque, le loue d'avoir été si réglé en tout son extérieur, que jamais on ne lui voyait mouvoir la main, ou les yeux, ou un autre membre contrairement à la raison ni sans un motif grave, et que rien en lui ne pouvait blesser les regards des autres, tant son corps était soumis parfaitement aux lois de la discipline.

L'humilité abaisse notre front, nous accoutume à répondre sans orgueil et ôte à nos gestes toute prétention. Elle aime un vêtement simple, se place au dernier rang, évite toute marque d'ostentation et fuit la singularité. Elle se montre empressée à servir les autres, silencieuse dans les injures, honteuse en présence des hommes, prompte à s'abaisser, et difficile à concevoir de l'indignation.

La bénignité rend doux et compatissant pour les affligés, affable et facile à fléchir, empressé à recevoir conseil, enclin à faire le sacrifice de soi-même et de ce qu'on possède, heureux à la vue du bien, modeste, gai, fidèle et sociable, sans mépris pour personne, éloigné des jugements téméraires, reconnaissant,

Digitized by Google

bienfaisant et plein d'amabilité envers tous. L'humilité tempère la gravité et l'empêche de paraître prétentieuse et superbe. La bénignité éloigne d'elle un air austère et dédaigneux. De son côté la maturité vient en aide à la bénignité pour qu'on ne la regarde pas comme légère, portée à des caresses trop naturelles et à des compliments adulatoires; elle retient l'humilité de peur qu'elle ne soit basse ou affectée. L'humilité, en un mot, rend imitable, la bénignité aimable, la maturité vénérable.

CHAPITRE XII.

De la discipline du cœur.

Après avoir réglé l'homme en ses actions, ses paroles et tout son extérieur, il nous faut indiquer encore quelques moyens propres à établir son cœur dans un état parfait et à conserver l'innocence en son âme, si nous voulons faire de lui une pierre vivante, taillée sur le modèle véritable et céleste de la discipline sacrée et digne de servir à édifier le temple du vrai Salomon. En effet, le Sage nous exhorte à veiller avec tout le soin possible à la garde de notre cœur[1], car c'est de lui comme de sa source que sort la vie de l'esprit. Or, la santé du cœur consiste en trois choses : la rectitude de la volonté, la sainteté des affections et la pureté persévérante de la pensée.

[1] Prov., 4.

Digitized by Google

La volonté est droite lorsqu'elle veut le bien uniquement, lorsqu'elle le veut pleinement et en vue de lui-même. Si elle voulait quelque chose de mauvais et de criminel, elle ne serait plus bonne; car *un bon arbre ne peut porter de mauvais fruits*[1]; si elle le voulait non en vue de lui-même, si, par exemple, elle accomplissait une bonne œuvre pour obtenir les louanges des hommes, comme les hypocrites, ou si elle faisait quelque autre action avec une intention moins pure, on ne pourrait la dire bonne en toute vérité : elle ne voudrait pas le bien simplement à cause de lui-même, mais dans un autre but manquant de rectitude. Or, ce que l'homme veut par-dessus tout en ses actes, c'est la fin qui le fait agir; c'est en elle que sa volonté se repose, et lorsqu'il l'a obtenue, il met de côté et laisse en oubli le moyen dont il s'est servi uniquement pour y arriver. Si elle veut le bien pour le bien, mais non comme il convient, elle est droite en partie, mais non entièrement. Ainsi en est-il pour l'homme disposé à marcher dans les voies de Dieu et à les enseigner aux autres, tant qu'il n'a à supporter rien de pénible : tels sont ceux que les tentations et les persécutions abattent; ou bien pour celui qui se porte à certaines bonnes actions, mais ne veut pas s'abstenir de certaines autres illicites; ou encore pour celui qui refuse de conduire à sa fin le bien commencé; ou bien enfin pour celui qui agit dans le bien en dehors des justes limites et des règles convenables, comme ceux qui s'épuisent

[1] Mat., 7.

Digitized by Google

en des mortifications indiscrètes, se réduisent à la folie et arrivent même à se donner la mort. *Que votre obéissance soit conforme à la raison*, dit l'Apôtre. *Ils se sont perdus*, dit encore le Seigneur, *en voulant faire plus qu'ils ne pouvaient : j'ai brisé Moab comme un vase inutile*[1]. — Il y a deux plénitudes : l'une de nécessité, l'autre de perfection. La première est celle qui ne peut faire moins qu'elle ne fait pour arriver au salut, et est renfermée en l'observance des préceptes, selon cette parole du Sauveur : *Si vous voulez entrer dans la vie observez les commandements*[2]. La plénitude de perfection est la mise en pratique des conseils, comme de celui-ci : *Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez, donnez-le aux pauvres et suivez-moi;* et des autres conseils évangéliques. Celui-là seul est obligé à cette perfection, qui s'y est engagé par un vœu volontaire, comme les religieux à qui elle devient une nécessité pour le salut après leur profession. *Lorsque vous aurez fait un vœu au Seigneur votre Dieu*, dit Moïse, *vous ne différerez point de l'accomplir, parce que le Seigneur votre Dieu vous en demandera compte, et que si vous différez il vous sera imputé à péché*[3]. Auparavant on était libre de vouer ou de ne pas vouer, de faire ou de ne pas faire sans le moindre péché ; mais le vœu une fois émis, il y a nécessité de l'accomplir, ce n'est plus un conseil, mais un précepte ; et comme la transgression d'un précepte rend digne de la damnation éternelle, ainsi en est-il de la violation d'un vœu. Par exemple :

[1] Rom., 12. — Jér., 48. — [2] Mat., 19. — [3] Deut., 23.

Digitized by Google

de même que dans le siècle un homme se damne en commettant une impureté, un homicide ou un autre crime semblable, de même un religieux, après avoir fait profession, s'il devient propriétaire, s'il désobéit ou s'il fait quelque autre chose défendue par sa règle à titre de précepte. Lorsqu'il y a une juste nécessité, ou une utilité grave et évidente, on peut recourir à une dispense; mais elle doit être accordée par celui qui a le pouvoir de dispenser dans le point en question.

Une interprétation douteuse de la loi est dangereuse; c'est comme un pont moitié miné suspendu au-dessus d'une eau rapide et profonde, et dont on ne sait s'il fléchira sous le poids du passager ou s'il lui permettra d'arriver à l'autre rive. Pourquoi donc le religieux qui a résolu de soutenir pour Jésus-Christ les combats les plus grands et a tout abandonné en ce monde, voudrait-il s'exposer au péril pour une légère inclination de sa volonté propre, et s'appuyer pour une frivole commodité sur l'incertitude de son esprit ou sur celle d'un autre homme? Si Dieu ne condamne pas cette opinion, celui qui en fait sa règle demeure sans mérite; si au contraire il la repousse, elle devient une cause de damnation, d'autant plus que de telles opinions sont quelquefois plus dangereuses que des transgressions. En effet, quand on connaît son tort, on se corrige facilement; mais lorsqu'on ignore les fautes dont on se rend coupable, lorsqu'on va même jusqu'à les croire permises, la mort nous trouve sans contrition sincère à cause de la fausse espérance où nous sommes que ces actions ne nous étaient

Digitized by Google

peut-être pas défendues ou que notre péché est moins grave, et ainsi nous nous appuyons sur un roseau sans force et déjà rompu.

La volonté, pour être bonne, doit donc marcher par la voie unie, la voie royale qui est à l'abri des dangers; elle doit s'éloigner des détours du doute, comme d'autant de sentiers suspects et fréquentés des voleurs; elle doit parcourir les chemins ouverts et sûrs des justes, si elle ne veut point sembler se repentir d'avoir commencé à bien faire et chercher les moyens d'abandonner la voie de la perfection par laquelle elle avait fait vœu de s'avancer. Comment avons-nous tous été soumis à la damnation, si ce n'est par une interprétation douteuse du commandement divin touchant le fruit défendu? Le serpent hypocrite n'a-t-il pas persuadé à la femme qu'un semblable précepte ne devait pas être compris simplement et à la rigueur, puisque l'observance en serait nuisible et qu'elle empêcherait les hommes de devenir comme des dieux connaissant le bien et le mal? Ne lui a-t-il pas fait entendre que la transgression n'aurait point pour effet la mort du corps et de l'âme selon la menace du Seigneur[1]? La femme insensée a cru à ce faux interprète; elle a consenti à ses insinuations, ce qui n'eût jamais eu lieu si elle eût regardé son conseil comme trompeur et sans profit.

Cependant nous ne devons pas regarder la condition des religieux comme devenue pire par l'engagement volontaire d'un vœu plus élevé, en nous disant

[1] Gen., 3.

Digitized by Google

qu'il est plus aisé et plus dangereux de tomber d'un pont étroit que d'un pont d'une largeur plus grande. Plus la voie est difficile, plus la gloire sera grande, et plus le combat est laborieux, plus le triomphe sera éclatant. Une semblable crainte d'une perfection plus élevée a pour principe dans l'âme d'un religieux ou la pusillanimité, ou une imagination frappée, ou une tiédeur invétérée qui lui fait oublier sa ferveur ancienne et abandonner sa charité première. Alors il redoute la vie sublime qu'il a embrassée, il tremble devant les profondeurs de l'abîme, il se dégoûte des peines d'un combat dont il ne voit point la récompense, il ne désire pas comme il le faudrait ce qui vient après cette vie. Il aurait dû au temps de sa probation examiner si, voulant élever la tour de la perfection évangélique, il aurait en sa possession les ressources d'une ferveur persévérante afin de conduire à bon terme son entreprise et de voir la fin répondre aux commencements. Autrement si, après avoir jeté les fondements d'un pareil édifice, sa tiédeur l'empêche d'en poursuivre l'érection, tous, les démons et les hommes, le tourneront en dérision et diront : *Cet homme avait commencé à bâtir, mais il n'a pu achever*[1], comme l'attestent la faiblesse de ses efforts et la ruine de son travail.

[1] Luc., 14.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII.

De certaines pratiques communes de la vie spirituelle.

Je vais donc, pour nous préserver de l'opprobre d'une prévarication semblable à l'apostasie, nous aider à obtenir la santé de l'âme et la gloire de la béatitude, je vais, comme je le crois utile, présenter certains exercices communs de la vie spirituelle. L'homme fidèle à les suivre sentira bientôt combien rapides seront ses progrès dans les sentiers du bien, et il arrivera enfin à cet état parfait que donne la vertu.

CHAPITRE XIV.

De l'empressement à se porter au bien.

L'homme doit s'exercer en premier lieu à se montrer courageux et empressé à entreprendre le bien et à l'accomplir toutes les fois que les avertissements d'un autre ou l'inspiration divine lui en font comprendre la nécessité. Nous négligeons, en effet, bien des occasions d'acquérir de nombreux mérites et de nous rendre dignes d'une grande gloire, parce que l'horreur de la peine nous inspire le dégoût des saintes pratiques. Si nous avons la volonté de nous y adonner,

Digitized by Google

nous différons d'un jour à l'autre, nous renvoyons au lendemain, et nous perdons un temps irréparable, nous perdons des mérites dont il serait en notre pouvoir de nous enrichir; ou bien nous agissons avec tant de paresse et d'indévotion que nos œuvres ne sauraient être bien agréables à Dieu, ni bien consolantes pour notre conscience, ni bien dignes de récompense; ou plutôt ces œuvres sont pour notre âme comme un ver rongeur qui lui fait craindre un châtiment; le dégoût nous rend le travail intolérable, nous avons hâte d'en finir le plus vite possible; c'est même pour nous un ennui de commencer quelque autre chose de semblable. Par exemple, lorsque nous faisons oraison, lorsque nous servons à la cuisine, à l'infirmerie, lorsque nous sommes appliqués à quelque fonction où il n'y a nul honneur à prétendre, nulle commodité temporelle, nulle satisfaction pour notre volonté propre, ce que du reste il est contre la nature du bien de chercher, si nous agissons comme il convient en ces circonstances, le résultat doit toujours être la joie de notre conscience et le désir de nous porter à un autre bien, selon cette parole de la Sagesse: *Ceux qui se nourrissent de moi auront encore faim*[1]. Ainsi Dieu a ordonné à la terre de se couvrir d'herbe verte et d'arbres à fruit ayant en eux-mêmes une semence propre à les reproduire chacun dans son espèce[2]; ou autrement il a voulu que notre terre fructifiât en bonnes œuvres de toutes sortes. Si elles ont l'éclat d'actions faites avec l'énergie convenable, elles portent en elles-mêmes

[1] Eccl., 24. — [2] Gen., 1.

Digitized by Google

un germe capable de les renouveler, elles portent le désir d'autres bonnes œuvres, désir renfermé dans les premières et semblable à une semence féconde. Mais si cette terre languit, par la paresse de notre cœur, la semence qui lui a été confiée demeurera stérile et la pensée d'un nouveau bien nous inspirera un dégoût profond, parce que le premier ne nous aura laissé qu'un faible sentiment de dévotion, si même il nous en est resté quelque chose.

Le serviteur de Dieu doit donc en tout temps considérer ce qu'il lui est le plus avantageux de faire au moment présent, et quand il l'a reconnu, peser soigneusement comment il pourra s'en acquitter avec le plus d'à-propos, de convenance et de perfection. Il doit accoutumer de telle sorte son corps et son cœur à la pratique continuelle du bien, qu'il soit toujours prêt, comme un serviteur fidèle et diligent, à embrasser sans crainte au commandement du Seigneur tout ce qui est juste et raisonnable. Ainsi dans le monde nous voyons les serviteurs des grands obéir à leurs maîtres sans être arrêtés par le froid, la fatigue, la misère, ni aucune autre difficulté, et cela pour un faible salaire, en parcourant souvent des contrées entières même au péril de leur vie. Ils s'estiment trop heureux si, à leur retour, ils ne sont point récompensés par des mauvais traitements et des reproches, et ils ne songent nullement aux peines endurées, aux incommodités des maisons ni des lieux où ils ont séjourné. Mais les serviteurs du cloître sont des hommes délicats et à prétention; ils veulent peu travailler et

Digitized by Google

ne manquer de rien. S'ils ont pour leurs supérieurs le respect convenable, ils veulent aussi être leurs égaux en tout; leur volonté propre devient leur loi. *Celui qui nourrit délicatement son serviteur dès son enfance*, le religieux qui dès son noviciat donne trop de soins à son corps, *le verra ensuite se révolter contre lui*[1]; il le verra plein de paresse pour le bien et enclin au péché, surtout au péché de la chair. L'homme devient mou et paresseux par l'habitude du repos; il ne saurait plus rien souffrir ni faire autre chose que ce qui lui plaît. Mais le serviteur fidèle s'applique à s'humilier et à se dompter soi-même, comme le baladin dompte l'animal destiné à le servir en ses exercices; et ainsi au premier signal il s'élance hors de son lit pour assister aux offices de la nuit, il se hâte au moindre avertissement de sa raison de se porter aux exercices spirituels, aux œuvres de l'obéissance, à tout ce que la charité fraternelle réclame de lui, à tout ce qui peut nourrir sa dévotion ou le faire croître en d'autres vertus.

CHAPITRE XV.

De l'empressement à s'éloigner du mal.

Ce n'est pas assez pour l'homme de s'être montré empressé à faire le bien; il lui faut témoigner un empressement égal à s'éloigner du mal, aussitôt qu'il

[1] Prov., 29.

Digitized by Google

se sent excité intérieurement ou assiégé extérieurement par lui. Ainsi devons-nous agir à l'égard des paroles oiseuses, des vaines plaisanteries, des actions inutiles et surtout des pensées frivoles, des affections vicieuses, des concupiscences de la chair. Nous ne pouvons leur permettre de résider même un instant en nos cœurs, si nous ne voulons offenser Dieu ni les saints anges qui nous environnent, souiller notre conscience, nous rendre dignes de châtiment, et perdre le fruit de nos bonnes pensées et de nos bonnes actions pendant ce temps. Ainsi Abraham ayant, par l'ordre de Dieu, offert des sacrifices, s'appliquait avec le plus grand soin à chasser les oiseaux qui s'approchaient pour les dévorer ou les souiller[1]. De même si nous ne voulons paraître devant Dieu les mains vides lorsque nous lui offrons les sacrifices de notre bonne volonté, de nos bonnes actions, de nos bonnes paroles, de nos saintes méditations, de nos pieuses affections, nous devons chasser sans retard les pensées et les affections perverses qui, semblables à des oiseaux de proie, les souilleraient si nous les laissions s'approcher, et les rendraient odieux au Seigneur et impuissants à nous faire avancer dans la vertu.

Et non-seulement il nous faut chasser de la sorte les pensées honteuses et charnelles, mais encore nous ne devons point permettre aux pensées de vanité, d'envie, de gourmandise et autres vices d'imprimer leur image dans le tabernacle de notre cœur. On a coutume de peindre dans les théâtres et les tavernes

[1] Gen., 15.

Digitized by Google

les fables détestables du monde ; au contraire, on représente dans les temples des sujets mystiques et les histoires sacrées. Or, on juge de la qualité d'une maison et du maître qui l'habite par la nature des peintures qui la décorent. L'orgueil s'entoure de dignités, de domaines immenses, de serviteurs soumis et empressés et de toutes les pompes possibles. La vaine gloire se pare d'habits pompeux et de tout ce qui peut lui attirer la louange des hommes ; quelquefois même elle appelle à son secours les œuvres de sainteté, les miracles, les prophéties, les grandes dévotions, les prédications édifiantes et autres choses semblables propres à lui concilier l'admiration, les éloges et le respect et à l'en faire jouir ouvertement. L'envie a pour cortége les fraudes et les détractions. La colère excite les querelles et les disputes, la guerre et les injures ; elle combat avec les absents et elle se fatigue sans être attaquée par personne. L'avarice, au moyen de son argent, s'occupe à bâtir, à renverser et à acquérir.

Celui donc qui craint de chasser de son cœur Jésus-Christ, dont la bonté veut bien y établir son séjour, celui-là doit ne point y recevoir ses ennemis, ne point admettre les vices en sa société. Quel accord, en effet, peut-il y avoir entre Jésus-Christ et Bélial ? Quel rapport entre le temple de Dieu et les idoles[1] ? Si vous éloignez promptement l'ennemi de votre ville, vous serez en sûreté. Si vous tardez à lui résister, il se fortifiera contre vous, il s'emparera de vos remparts et

[1] I Cor., 6.

Digitized by Google

vous donnera la mort. Ainsi en est-il des pensées mauvaises. Je dirai encore : La curiosité s'attache à ce qui est beau et précieux. La gourmandise aime une table abondamment servie, elle se délecte au milieu des vins et des mets. La luxure se représente ce qui convient à ses désirs. Ce sont là ces idoles que Dieu montra à Ezéchiel peintes sur la muraille à l'intérieur du temple et qu'il appela des abominations[1]. Chassons-les avec empressement de notre cœur de peur que nous ne devenions abominables aux yeux du Seigneur comme le furent ces hommes dont parle le Prophète. *Combien de temps*, s'écrie Jérémie, *des pensées perverses demeureront-elles en vous*[1] ?

CHAPITRE XVI.

De la paix avec ses frères.

Le troisième exercice, c'est de s'appliquer à conserver toujours la paix avec tous les hommes. Or, deux choses conduisent à ce but : ne faire et ne désirer de mal à personne. Si l'on nous offense en quelque point, servons-nous du bouclier de la patience. Nous sommes au milieu du combat et il nous est difficile de ne pas servir souvent de but à bien des paroles piquantes et à bien des actes pénibles pour nous, de ne pas recevoir des commandements difficiles de la part de nos supérieurs ainsi que des réprimandes.

[1] Ezech., 8. — [1] Jér., 4.

Digitized by Google

Il faut donc, disons-nous, opposer à tout cela le bouclier de la patience, et pour rendre ce bouclier plus impénétrable aux traits de l'ennemi, nous devons l'environner des exemples des saints martyrs et des justes; ce sont autant de secours dont leur mort nous a mis en possession. *Prenez,* nous dit l'apôtre saint Jacques, *pour exemple de cette patience dans les maux et les afflictions les prophètes qui ont parlé au nom du Seigneur. Voilà que nous appelons bienheureux ceux qui ont tant souffert. Vous avez appris quelle a été la patience de Job et vous avez vu la fin du Seigneur*[1]. Marchons donc toujours protégés de la sorte contre les traits des paroles amères, contre les coups des actions pénibles, afin de conserver intérieurement par notre longanimité cette paix que nous ne pouvons espérer voir durer long-temps au dehors pendant notre vie. *C'est par votre patience,* dit le Seigneur, *que vous posséderez vos âmes*[2].

CHAPITRE XVII.

De la modération dans l'usage des choses de ce monde.

Le quatrième exercice consiste à user avec le plus de modération possible des choses de ce monde, à les posséder et à les désirer de même. Tous les biens terrestres nous sont étrangers; ils n'ont rien de

[1] Jac., 5. — [2] Luc., 21.

Digitized by Google

commun avec notre nature; ils n'ont point été créés par nous, ils ne sauraient demeurer long-temps avec nous; notre salut ne repose point en eux, et ainsi ils nous semblent comme prêtés par le monde pour notre usage de chaque jour, ou plutôt pour nous être une source continuelle de sollicitudes pénibles et de travaux. Au prix de quelles anxiétés, de quels embarras, de quelles afflictions non interrompues, je vous le demande, les princes, les puissants et les riches de la terre ont-ils payés un tel prêt? Voyez comment ils soupirent après les biens des autres, comment ils augmentent ou conservent les leurs. Ils sont en garde contre leurs amis et leurs ennemis, contre leurs frères, leurs épouses et leurs enfants. Ils craignent la violence de ceux qui sont plus élevés, le vol de la part de leurs inférieurs et la fraude de la part de leurs égaux. L'avare n'ose se confier pleinement à personne; tous les hommes lui sont suspects et cependant il est forcé de vivre en leur société; mais il n'en aime aucun, car il soupçonne que nul ne l'aime véritablement. En effet, une inquiétude semblable est incompatible avec la parfaite dilection. Il craint pour ses biens et à cause d'eux il craint pour son corps, et agité de la sorte il ne peut craindre utilement pour son âme, quoiqu'elle soit exposée aux plus grands périls. De même que les princes exigent de leurs sujets des services de chaque jour et des présents à raison de leurs emplois, qu'ils les jettent même en prison et les dépouillent entièrement, de même le monde, après avoir extorqué des usures sans

Digitized by Google

nombre à ses serviteurs les plus riches pour les biens et les honneurs qu'il leur a prêtés, le monde, dis-je, finit par leur tout enlever et les jeter dans la prison de l'enfer. D'où viennent les guerres et les procès dans le siècle, sinon de ce que nous désirons à l'envi nous ravir mutuellement l'un à l'autre ce que nous ne pouvons tous deux posséder entièrement? Dans les richesses spirituelles l'abondance de l'un n'apporte aucun préjudice à l'autre, car l'un n'est ni moins sage ni moins vertueux parce que son frère est comblé de dons semblables. Mais il en est autrement des richesses et des honneurs du siècle : il est nécessaire qu'il y ait autant de portions qu'il y a d'ayant part, et ainsi l'un porte envie à celui qui possède ce qu'il ne peut soi-même avoir[1]. Voilà pourquoi Loth s'est séparé d'Abraham, et Esaü de Jacob. Ils avaient des troupeaux sans nombre et le pays n'était point assez vaste pour qu'ils pussent l'habiter pacifiquement, leurs bergers étant en querelle tous les jours. Ainsi quand les désirs animaux, quand les désirs mondains se sont multipliés, il y a querelle entre les volontés diverses. Chacun veut paître ses propres désirs aux prairies du siècle, et comme elles sont insuffisantes aux exigences de tous, le frère se sépare d'avec son frère par les dissentiments de l'envie. Si au contraire de pareils troupeaux étaient moins nombreux, ce serait assez d'une médiocre étendue. *Paissez,* dit Zacharie[2], *les troupeaux de la mort, des troupeaux destinés à être égorgés,* ou autrement des troupeaux qui donnent

[1] Genes., 13. — [2] Id., 36.

Digitized by Google

la mort à ceux qui les possèdent, comme on peut l'entendre. Que les hommes cruels se livrent aux disputes, dit saint Augustin [1], qu'ils combattent pour les biens terrestres et temporels, pour moi je dirai [2] : *Bienheureux ceux qui sont doux*, ils posséderont pour héritage une terre d'où ils ne pourront être chassés. *Ayant donc les aliments et les vêtements suffisants pour nous couvrir, sachons nous en contenter* [3], et si nous avons à souffrir en notre cœur du manque de quelque chose, mettons Dieu à la place : il remplit tout. *Bienheureux les pauvres d'esprit*, les hommes qui ont embrassé la pauvreté avec la volonté et le désir de croître dans la vertu, *car le royaume des cieux leur appartient* [4]. Plus ils sont dans la détresse en ne désirant rien sur la terre, plus ils seront dans l'abondance au séjour de la gloire; mais il en sera tout autrement des possesseurs des biens terrestres.

CHAPITRE XVIII.

De l'humble estime de soi-même.

Le cinquième exercice consiste à s'humilier en toute chose, soit intérieurement en présence de soi-même, soit extérieurement en présence des hommes ; à s'abaisser en sa propre estime, en ses paroles et en ses actions, et à choisir la dernière place en tout,

[1] De serm. in mont., l. 1, c. 2. — [2] Mat., 5. — [3] I Tim., 6. — [4] Mat., 5.

Digitized by Google

selon qu'il convient de le faire. Pour s'humilier à ses propres yeux, il faut considérer ce que l'on est, combien vil et immonde est tout ce qui tient à notre corps; d'où il vient, ce qu'il sera, ce qu'il est en lui-même, combien aisément se flétrit ce qui brille le plus en l'homme; quelle déception renferment les honneurs du siècle; comment ils abandonnent même ceux qui semblent riches pour s'attacher uniquement à ce qui les flatte, comme les chiens et les oiseaux de proie s'attachent à un cadavre qu'ils laissent après l'avoir rongé et se portent à un autre lorsqu'il ne leur offre plus aucune pâture.

Il faut, pour l'âme, examiner combien elle renferme de vices et de péchés, combien elle est impure, combien il y a de faux-brillant, de paresse et de langueur en ses bonnes œuvres, combien nous omettons et négligeons de choses excellentes et utiles; quelle est la misère de nos vertus, l'aveuglement de notre intelligence, l'inconstance de notre mémoire, le désordre de nos affections. Notre mal est mal simplement et nous appartient en totalité, notre bien au contraire nous a été prêté, on doit nous le redemander avec usure, il est imparfait et plein de taches, et ce qu'il tire de nous est de nature à nous humilier profondément. En vérité, nous sommes pauvres et vils, et autant nous cessons de nous juger tels, autant nous nous éloignons de la vérité.

Digitized by Google

CHAPITRE XIX.

De la maturité et de la gravité.

Le sixième exercice auquel le religieux doit s'appliquer, c'est d'avoir en sa personne une maturité et une gravité accompagnées d'une certaine douceur empreinte de tristesse, mais exempte de toute amertume, d'ennui ou de mauvaise humeur. La légèreté peut quelquefois se trouver un instant dans un homme de bien, mais jamais elle ne doit paraître dans un homme faisant profession de dévotion. Nous en avons une preuve dans la conduite de ceux qui sont parfaits, car c'est à peine si dans leurs actes nous découvrons quelques traces de cette légèreté, si nous les voyons portés à rire ou à plaisanter. Aussi, comme il nous est avantageux d'être dans la tristesse, le Seigneur a-t-il déclaré bienheureux ceux qui pleurent ici-bas, et il leur a donné et fait connaître bien des raisons de s'attrister : ils en ont pour eux-mêmes, pour le prochain et pour Dieu.

Pour eux-mêmes, ils sont pécheurs, ils ont offensé Dieu, ils l'offensent tous les jours, ils sont pauvres en vertus, ils avancent lentement dans le bien, ils sont exposés à des dangers sans nombre et dans l'incertitude de leur sort éternel ; ils sont en proie à une multitude de misères, séparés de Dieu, éloignés de son royaume, enclins au mal, sujets à des supplices

Digitized by Google

de toute sorte, aux supplices de la mort, du purgatoire, de l'enfer.

Pour le prochain, nous avons à nous attrister en compatissant aux pauvres dans l'affliction, aux hommes dans le péril, aux pécheurs qui courent à la damnation, à ceux qui sont éprouvés par la tentation, à ceux qui y succombent, à ceux qui sont exposés à des maux semblables à ceux dont nous sommes accablés.

Pour Dieu, nous avons à compatir à sa Passion et aux injures dont il est chaque jour l'objet de la part des pécheurs perfides, au renversement de la justice, à la ruine des âmes, aux mépris insultants déversés sur notre foi, à l'ingratitude pour les bienfaits du ciel accordés si largement à tous les hommes, aux scandales qu'il a à souffrir de ses amis eux-mêmes et de tant d'autres. — Le bon serviteur est en son cœur plein d'amour pour le prochain, et dans tous ses actes il témoigne d'une bénignité parfaite; mais le mauvais serviteur a le bien en dégoût et en amertume, il est porté à s'indigner, soupçonneux, enclin à la rancune, il s'agite sans raison et est onéreux aux autres. Or, la légèreté est à la dévotion ce que l'eau est au feu, et celui qui s'en est fait une habitude, surtout de la plaisanterie, se corrigera difficilement.

Digitized by Google

CHAPITRE XX.

De l'élévation de notre âme vers Dieu.

Le septième exercice est d'avoir en tout temps son âme élevée à Dieu par la prière, de saintes pensées, de pieux souvenirs, des méditations, des lectures, des considérations et la contemplation des biens célestes. Aussi toutes les fois qu'un serviteur de Dieu cesse un instant d'être en sa présence, il tremble et s'attriste, comme s'il avait commis une faute grave, en détournant ses regards d'un ami si glorieux et qui ne nous oublie jamais. La béatitude souveraine et la gloire suprême consistent à jouir sans interruption de la vue de Dieu; or, la pensée continuelle du Seigneur est comme une possession anticipée d'un pareil bonheur. Elle est la source de nos mérites et le contempler face à face en sera la récompense. Nous ne pouvons maintenant le voir de nos yeux; souvenons-nous au moins de lui pendant que nous en sommes éloignés. Plus ce souvenir aura été fréquent et plein de piété durant notre exil, plus dans la patrie notre joie sera parfaite et enivrante. De là cette parole du Prophète : *Je tenais mes regards attachés sur le Seigneur et je l'avais toujours présent devant mes yeux*[1].

Non-seulement cette pensée doit occuper notre âme

[1] Ps. 15.

Digitized by Google

au temps du repos, mais elle doit encore nous accompagner au milieu de nos occupations, à l'exemple des saints anges qui, envoyés pour nous servir, savent disposer de telle sorte les choses du dehors qu'elles ne dérangent jamais en rien leur vie intérieure. Autant le ciel l'emporte en étendue sur la terre, autant la méditation et la contemplation des choses spirituelles l'emportent sur les pensées terrestres par l'abondance de leurs sujets et la multitude de leurs voies. Quelles sont ces voies, quels sont ces sujets, de quelle manière on marche et l'on avance dans cette méditation et cette contemplation, ce n'est ni le moment ni le lieu de nous en occuper; nous en parlerons au septième degré d'avancement dans la vie spirituelle, où nous traiterons de la sagesse.

CHAPITRE XXI.

Du sixième degré d'avancement.

Parlons maintenant du sixième degré d'avancement qui est renfermé uniquement dans la vertu, donnons quelques instructions à la portée des simples et propres aux nouveaux religieux, et réservons les questions plus élevées et plus subtiles aux hommes plus exercés en ces sortes de choses. Car plus on s'élève dans le bien et plus on s'applique à se porter en avant, plus aussi on a d'intelligence des choses sublimes et parfaites, soit de celles qu'on a déjà atteintes, soit de

Digitized by Google

celles que l'on n'a pas encore embrassées. Le voyageur occupé à gravir une montagne calcule d'autant mieux la hauteur de sa cîme qu'il s'élève davantage; et ce qu'il avait considéré d'en bas comme le sommet de cette montagne, lui semble à peine en être le pied à mesure qu'il s'avance. De même nul ne saurait parler comme il convient de la perfection, si ce n'est l'homme parfait ou l'homme ayant touché déjà les limites extrêmes de la perfection.

La vertu est donc une affection de l'âme, affection conforme au jugement de la vérité. Or, le jugement de la vérité s'exerce en général sur quatre points : le bien et le mieux, le mal et le pire. Il y a un bien corporel et passager, et un bien spirituel et éternel. Celui-ci est sans aucun doute le meilleur, et il l'emporte sur le premier. Il y a aussi le mal de la faute et le mal de la peine. La faute est ou vénielle ou mortelle, la peine ou transitoire ou éternelle. Le mal de la faute est plus grand que le mal de la peine, puisque sans la faute la peine n'aurait pas lieu, et la peine transitoire est moindre que la peine éternelle. Comme la loi de la vérité a été écrite dans nos cœurs au moyen de notre raison, nous avons reçu aussi des affections pour nous aider à fuir le mal et à embrasser le bien, car toute la béatitude consiste dans la perfection de ces deux actes.

Or, les affections de l'âme sont portées communément au nombre de sept : l'espérance, la crainte, la joie, le chagrin, l'amour, la haine et la honte. Quatre d'entre elles ont pour but de combattre le mal et les

Digitized by Google

trois autres de s'attacher au bien. Les premières sont la crainte, le chagrin, la haine et la honte; les secondes, l'espérance, l'amour et la joie. En effet, le bien ne saurait être un sujet de crainte, mais de désir et d'espérance; il ne saurait être une source de douleur, mais de joie, à moins qu'on ne craigne ou qu'on ne s'attriste d'en être privé, et alors ce n'est plus un bien, mais un mal en toute vérité, car le mal est la privation ou la corruption du bien. De même encore le bien ne peut nous inspirer la haine, mais l'amour; il n'y a pas à rougir du bien, mais à s'en glorifier. La glorification n'est pas une affection, il est vrai, par elle-même; elle est renfermée dans le sentiment de la joie et de l'amour. Lors donc que ces affections sont appliquées à leur objet selon le jugement de la raison et de la vérité, l'homme est vertueux : il craint ce qui est à craindre, il déplore ce qui est déplorable, il hait les choses dignes de haine, il rougit de ce qui est honteux, plus ou moins, selon le degré de perversité des divers objets qui excitent en lui ces sentiments; et d'un autre côté il espère, comme il le doit, les seuls biens dignes de son espérance, il aime ce qu'il peut aimer, il se réjouit de ce qui lui est licitement un sujet de joie, selon l'excellence plus ou moins grande de ces biens. Le bien suprême, qui est Dieu, doit être aimé souverainement; il doit être avant tout le terme de notre espérance, par-dessus tout la cause de notre joie. Tout ce qui nous éloigne de lui doit être évité et détesté souverainement, le vice et le péché principalement : ils sont véritable-

Digitized by Google

ment mauvais, ils le sont pour tous sans profiter à aucun, et ils réduisent au néant le bien auquel ils sont mêlés, quoique les péchés des autres puissent quelquefois tourner à notre bien, et même les nôtres après notre conversion, en servant à nous humilier davantage et à nous embraser plus vivement de l'amour d'un Dieu qui nous a soufferts au milieu de tels désordres et nous en a délivrés. La damnation des réprouvés eux-mêmes augmentera encore la joie des saints : ils se réjouiront d'avoir été sauvés de crimes dans lesquels ils eussent pu tomber comme ces infortunés, si la main du Seigneur ne les eût secourus.

Il y a beaucoup d'autres divisions des vertus imaginées par les hommes : les unes sont appelées vertus théologales, comme la foi, l'espérance et la charité; les autres cardinales, comme la prudence, la justice la force et la tempérance; les autres politiques, les autres purgatives, les autres d'une âme purifiée, les autres exemplaires. Je les passe sous silence, car je suis ignorant et je parle à des hommes peu instruits. Je me bornerai donc à suivre l'ordre dans lequel les vertus principales sont opposées aux sept vices capitaux, puisque la vertu en ce sens n'est rien autre chose que l'absence du vice, et que plus un homme est pur de tout vice, plus il est vertueux et parfait.

Digitized by Google

CHAPITRE XXII.

Des choses extérieures en religion.

Comme la noix est cachée sous sa coque, ainsi la vertu intérieure est cachée dans une communauté sous l'enveloppe des observances extérieures. Toutes ces observances ont été imaginées et établies pour acquérir et conserver les vertus. Hors de là elles sont vides comme un noyau privé de son fruit[1]. De même que dans le tabernacle il y avait plusieurs sortes de voiles destinés à se défendre les uns les autres ou à décorer le sanctuaire, comme des peaux de couleur d'hyacinthe, d'autres teintes en rouge, des rideaux de poil de chèvre, des ais placés contre les parois, etc.; ainsi en religion il y a plusieurs pratiques ayant pour but de servir de voile à la vertu, ou de lui donner plus d'éclat, ou de la conserver à l'abri de toute atteinte. La vertu proprement dite ne ne consiste pas en ces choses; elles en sont comme l'ombre, comme un signe manifestant au dehors ce qui est caché au-dedans. Aussi le religieux qui se contenterait de ces observances et dédaignerait ce qui est intérieur, serait-il semblable à un homme bornant ses désirs à une coque vide de son fruit.

Parmi ces choses extérieures il faut ranger en premier lieu l'habit et le dépouillement des cheveux.

[1] Exod., 26.

Digitized by Google

Si l'habit suffisait pour faire le religieux, les singes et les baladins seraient des religieux, puisque de temps à autre ils s'habillent comme nous pour l'amusement des passants. Il faut donc voir en cela uniquement des signes de ce qui existe intérieurement, comme nous voyons certains signes nous indiquer les lieux où l'on vend à boire, certains autres dans les églises nous faire connaître qu'elles ont été consacrées. Si donc ces signes sont faux, les hommes se trompent en croyant trouver là ce qu'ils annoncent; ainsi en est-il d'un religieux dont l'habit indique au-dehors des qualités étrangères à ses actes et à sa vie.

La seconde des choses extérieures en religion comprend les observances cérémoniales, comme les inclinations, les génuflexions, les pauses dans le chant des psaumes, et autres pratiques en usage parmi les religieux pendant l'office divin ou ailleurs, et dont les moins vertueux font souvent plus de cas que les hommes parfaits et plus fervents.

La troisième consiste dans le maintien extérieur et la discipline des membres en parlant, en marchant et dans tous les mouvements du corps. Une pareille observance rend recommandables les hommes bien élevés dans le monde et on l'appelle la vertu du siècle; mais elle convient principalement aux religieux, quoiqu'ils doivent agir en cela d'une façon plus humble et moins affectée.

La quatrième embrasse les œuvres de pénitence, comme les jeûnes, les veilles, les disciplines et autres exercices et châtiments corporels qui approchent plus

Digitized by Google

de la vertu que tout ce qui précède sans être cependant la vertu elle-même ; car les hypocrites peuvent faire de telles choses, et des hommes en état de péché mortel les pratiquent souvent.

La cinquième est une application constante à mortifier ses vices, à s'en purifier et à s'exercer aux vertus, comme de s'humilier, de réprimer les mouvements de la colère, de dompter la luxure et de résister aux attaques des autres vices. Toutes les bonnes œuvres, il est vrai, sont des exercices de vertu, puisque nulle action ne serait bonne si elle ne se rapportait à quelque vertu ; mais autre chose est de s'y adonner simplement à cause de Dieu, en vue de mériter le pardon et la gloire, autre chose de se proposer non-seulement ces motifs, mais encore d'avoir pour but d'acquérir la vertu elle-même qui y est attachée, de se la rendre familière par l'habitude de ses actes et de combattre le vice opposé, ce qui nous est certainement beaucoup plus avantageux. Ainsi un homme prie uniquement pour obtenir par ce moyen le pardon de ses péchés ou la vie éternelle; un autre désire, outre cette intention, s'accoutumer à la prière et par là arriver à posséder la dévotion, à goûter les douceurs célestes, à jouir avec plus d'abondance en son âme de l'illumination de la grâce divine. La prière du premier est bonne, elle mérite en vérité le pardon, la grâce et la gloire; cependant celle du second, par sa seule intention, atteint plus promptement et plus complètement l'objet de ses désirs. Il est donc de la plus haute importance, si l'on veut s'élever à une

Digitized by Google

sainteté parfaite, de savoir en ses prières diriger son intention jusque-là et d'y porter tous ses soins; car celui qui se conduit avec prudence en ce point, acquiert les plus sublimes vertus au prix d'un travail corporel médiocre et plus aisément qu'un autre qui se livrerait à de plus grandes fatigues. Ainsi de deux ouvriers, l'un habile en son art et l'autre peu expérimenté, le premier travaille avec plus de perfection, de rapidité et moins de peine que le second.

La sixième chose, qui est comme le noyau du fruit, est l'amour ardent de la vertu. Là est la perfection de la vie active et le commencement bien réglé de la vie contemplative. Sans cet amour on espère en vain arriver à la pureté de la contemplation, à s'y établir d'une manière solide. Ainsi l'eau d'une fontaine ne saurait être long-temps pure si le fond renferme encore des immondices et si l'on n'a eu soin de les rejeter entièrement. De même que l'huile est tirée du noyau, de même on tire d'une tendre affection pour la vertu les douceurs de la dévotion, et surtout du divin amour, des désirs célestes et des joies spirituelles; et ce sentiment est plus excellent et plus efficace que celui de la crainte ou de la douleur.

Voilà les six jours qu'il faut employer à accomplir l'œuvre du salut, à se procurer les aliments de la vie, si l'on ne veut point tomber en défaillance dans la voie qu'on a à parcourir. Le sixième jour il faut doubler ses provisions en unissant les bonnes œuvres et les pieuses affections, afin de se reposer le jour du sabbat, afin de pouvoir, après être entièrement guéri

Digitized by Google

des langueurs des vices, vaquer dans une paix profonde à la contemplation divine, voir que le Seigneur est vraiment notre Dieu et goûter combien il offre de délices à tous. Celui qui n'aura pas été fidèle au sixième jour à recueillir une double provision, passera le septième à jeun, et celui qui ne sera pas arrivé au sixième état en possédant dans sa perfection cet amour intime des vertus, celui-là sera étranger aux douceurs du septième état renfermé dans la jouissance délicieuse de la sagesse et la lumière de l'intelligence. Jacob eut d'abord six enfants de Lia; c'est ensuite que Rachel lui donna Joseph dont la beauté fut si admirable, et après sa naissance qu'il demanda à quitter le pays où il avait séjourné et à revenir dans sa patrie[1]. L'homme doit en effet commencer par devenir parfait dans la vie active en parcourant ces six états d'avancement, et lorsqu'il aura goûté le fruit de la vie contemplative il désirera être délivré de son corps et être avec Jésus-Christ dans la patrie céleste dont il a savouré les prémices en participant à sa douceur divine.

Mais comme nous écrivons ces lignes en faveur de ceux qui sont dans la voie du progrès, afin qu'ils sachent combien ils ont avancé en chaque vertu ou combien ils sont encore éloignés de la perfection, nous allons distinguer chacune de ces vertus en trois degrés bien différents les uns des autres, car nous passerons sous silence plusieurs degrés intermédiaires pour éviter la longueur et l'ennui. Voici l'ordre des sept péchés

[1] Gen., 30.

Digitized by Google

capitaux : d'abord c'est l'orgueil, qui est le commencement de tout péché; ensuite viennent l'envie, la colère, la paresse, l'avarice, la gourmandise et la luxure. On leur oppose les vertus dans l'ordre suivant : à l'orgueil l'humilité, à l'envie l'amour du prochain, à la colère la douceur, à la paresse l'amour de Dieu, à l'avarice le mépris des richesses, à la gourmandise la sobriété, à la luxure la chasteté. Mais comme, selon saint Grégoire[1], toutes les vertus naissent de l'amour de Dieu, de même que les divers rameaux d'un arbre naissent de son tronc, nous allons parler d'abord de cette vertu comme de la mère et de la nourrice des autres, et ensuite nous dirons quelque chose des filles à qui elle a donné le jour. C'est elle en effet qui forme toutes les vertus, les rend saintes et les remplit de force. Elles sont plus ou moins agréables à Dieu selon qu'elles ont reçu plus ou moins de sa substance, semblables au rameau qui, après avoir pris naissance du tronc de l'arbre, se nourrit encore de son suc, pour croître et se couvrir de fruits. Les éléments sont de chaque vertu le partage des commençants; ils ne peuvent se sauver ni plaire à Dieu sans ces éléments. Le progrès regarde de préférence les religieux qui doivent l'emporter sur les hommes du siècle que nous rangeons cependant au nombre de ceux qui arriveront au salut. Que sert, en effet, de faire profession d'un genre de vie sublime, de faire montre de perfection en son vêtement, si dans l'exercice des vertus et la pratique des bonnes œuvres l'on marche à côté des

[1] Hom. 27, in Evang.

Digitized by Google

faibles qui n'aspirent qu'à se sauver? C'est pour nous un sujet de confusion plus grande et même une sorte de fourberie. Promettre de grandes choses et n'en donner que de médiocres, c'est une action plus digne de châtiment que de récompense. Quant à la perfection, elle regarde les parfaits qui, ayant surmonté les obstacles et les embarras par lesquels les hommes désireux d'avancer ont coutume d'être exercés, sont arrivés au sommet de la montagne, conduits par Jésus-Christ et désirent contempler la gloire de sa transfiguration. Cependant nul en cette vie ne saurait atteindre parfaitement à ce faîte de la vertu ou demeurer d'une manière stable en ce degré sublime. Si donc on parle d'hommes parfaits dans leurs voies, c'est par comparaison avec d'autres hommes d'un rang inférieur.

CHAPITRE XXIII.

De la charité.

La charité est une volonté forte et bien réglée de servir Dieu, de plaire à Dieu, de jouir de Dieu. Les mots de charité, dilection et amour de Dieu signifient une seule et même chose; cependant saint Bernard les distingue[1]. Une grande volonté pour Dieu, dit-il, c'est l'amour; lorsqu'elle est nourrie du lait de la grâce on l'appelle dilection, et lorsqu'elle jouit de Dieu en s'attachant à lui, c'est la charité. Nous devons

[1] Epist. ad frat. de mont. Dei.

Digitized by Google

aimer Dieu par-dessus toutes choses pour trois raisons : premièrement, il est bon en lui-même, et non-seulement il est bon, mais il est la bonté elle-même : on ne saurait rien imaginer de meilleur que le Seigneur, et rien au monde ne peut lui être comparé. C'est de lui que tire son excellence tout ce qui renferme quelque degré de bonté. Mais si le bien mérite notre amour en tant que bien, le bien suprême et infini doit donc être aimé souverainement et à l'infini, s'il était possible, en vertu de sa bonté sans limites.

En second lieu, le Seigneur nous a le premier témoigné son amour, et il nous a aimés plus que nous ne saurions jamais nous aimer nous-mêmes. Il est infini, et être pour lui n'est pas différent d'aimer, car Dieu est charité, et cependant il nous a aimés, nous, des hommes pauvres, vils et misérables. Il nous a aimés de toute éternité, alors que nous n'existions pas encore, que nous ne pouvions l'aimer, alors même que nous ne le connaissions pas, que nous résistions à sa volonté et que nous nous révoltions contre lui. Il est donc juste que nous l'aimions à notre tour de toute l'étendue de notre être, de toute la lumière de notre intelligence, de toute la capacité de notre volonté, afin de répondre fidèlement et selon la faible mesure de notre possibilité à l'amour de celui dont la grandeur est sans bornes.

Enfin nous devons aimer Dieu à cause des effets nombreux de son amour, effets manifestés dans ses bienfaits : ce n'est pas assez pour lui de nous aimer en son cœur, il veut nous le témoigner au dehors.

Digitized by Google

La preuve de l'amour, dit saint Grégoire, se produit par les œuvres[1]. Je ne m'étendrai point pour le moment sur ces bienfaits du Seigneur : ce sujet m'entraînerait trop loin; j'y reviendrai dans l'occasion.

Notre amour consiste dans notre volonté, nos œuvres et nos affections. La volonté éclairée par la raison se rend à ses conseils et veut le bien. Pour ne pas demeurer oisive, elle passe à l'action en appelant à son secours toutes les facultés soumises à son empire : les membres du corps, les sens, les pensées, et pour cela elle les pousse au bien ou les éloigne du mal. Lorsqu'elle a agi ainsi avec fidélité, l'affection vient la consoler comme pour la récompenser de son travail et lui en adoucir le fardeau. Cette affection naît de l'exercice même du bien et la grâce céleste la pénètre de sa douceur. Déjà la volonté n'embrasse plus le bien; uniquement excitée par la lumière de la raison, elle ne le fait plus au prix de graves fatigues; mais elle l'appelle de tous ses désirs, elle s'y attache par l'ardeur de ses affections et elle l'aime; elle déteste ce qui lui est opposé, elle l'a en horreur, elle le fuit, et ce qui lui cause une aversion si vive, c'est le mal. Or, la volonté est véritablement exempte de toute infirmité quand elle en est là, quand, dis-je, elle n'a plus besoin d'être forcée par la lumière de son intelligence à vouloir le bien ou à le faire, à rejeter le mal ou à l'éviter, mais qu'elle embrasse le premier avec une affection vive et un désir ardent et n'a plus que de la haine pour le second. C'est là la vertu, c'est aussi

[1] Hom. 30, in Evang.

Digitized by Google

cette âme bonne dont beaucoup de philosophes ont parlé et que, hélas! ils n'ont point connue. La volonté suffit quelquefois sans les œuvres pour mériter ou se rendre coupable, lorsque l'on n'a pas le moyen ou l'occasion d'agir. Ainsi un homme pauvre donnerait volontiers aux indigents, mais il n'a rien; un riche est également bien disposé de cette manière, mais personne ne se présente. La volonté de l'un et de l'autre est considérée comme l'œuvre elle-même. Si au contraire il y a moyen et occasion d'agir et que l'œuvre puisse avoir lieu, alors la volonté seule est insuffisante, car elle est nulle lorsqu'elle peut faire ce qui convient et ne le veut pas. Vous ne faites le bien que selon l'étendue de votre volonté, lorsqu'il vous est libre de le faire, et si vous vous en abstenez, c'est que vous ne le voulez pas.

CHAPITRE XXIV.

De la connexion des vertus.

Les vertus semblent être en grand nombre et différer entre elles; ainsi l'humilité est autre que la chasteté, et la patience autre que la miséricorde. Cependant sous un certain point de vue elles se réduisent en un même tout, non en s'unissant l'une à l'autre, mais en demeurant l'une dans l'autre, en sorte que celui qui en possède une peut être dit les posséder toutes en habitude sinon en action. C'est

Digitized by Google

ce que l'Apôtre nous montre quand il écrit : *La charité est patiente, elle est douce et bienfaisante, elle n'est point envieuse, elle n'agit point avec perversité, elle ne s'enfle point d'orgueil, elle n'est point ambitieuse, elle ne cherche pas ses propres intérêts*[1], etc. De même que Dieu est le bien unique, simple et très-parfait, le bien en qui se trouve tout bien sans réserve, et à qui rien ne fait défaut, de même la charité est une vertu renfermant en elle toute vertu ; mais à cause de ses divers effets, de ses divers actes et occasions de se produire au dehors, à cause des motifs qui la font s'opposer au mal ou se porter au bien, on lui a attribué des noms différents et des offices distincts. La vertu, selon saint Augustin, c'est l'amour bien réglé, l'amour qui s'attache à un objet légitime et autant qu'il le doit[2]. Plus vous aimez véritablement une chose, plus vous détestez et fuyez, si vous le pouvez, ce qui lui est opposé. Lors donc que la charité se porte à aimer Dieu, on l'appelle amour de Dieu ; lorsqu'elle incline vers le prochain, on la nomme amour du prochain. Si elle compatit à sa misère, c'est la miséricorde, et si elle se réjouit de son bien, c'est la congratulation. C'est la patience quand elle supporte l'adversité avec égalité d'âme, et la bénignité quand elle fait du bien à ceux qui ont pour elle de la haine. Elle s'appelle humilité quand elle ne s'élève pas vainement au-dessus d'elle-même dans la prospérité, obéissance quand elle est soumise aux supérieurs selon les règles de la justice, chasteté

[1] I Cor., 13. — [2] De civ. Dei, l. 15, c. 22.

Digitized by Google

quand elle a en exécration les choses honteuses, sobriété quand elle retranche à son corps les superfluités, pauvreté lorsqu'elle rejette les richesses, libéralité lorsqu'elle les répand généreusement sur les pauvres, longanimité lorsqu'elle ne se décourage point d'attendre les biens promis, prudence lorsqu'elle discerne entre le bien et le mal, le mieux et le pire, justice lorsqu'elle rend à chacun selon son droit, tempérance lorsqu'elle ne se laisse pas amollir par les délices, force lorsqu'elle n'est point effrayée par les difficultés, foi lorsqu'elle croit les choses qu'elle doit croire, espérance lorsqu'elle espère les biens qu'elle doit espérer. Voilà pourquoi le Saint-Esprit est dit un et multiple[1]. Il est un en lui-même et il accorde des dons divers à raison de leurs effets distincts. Ainsi aux uns il rend la vue pénétrante, aux autres la voix plus claire, aux autres il dégage l'ouïe, aux autres il répare le goût, aux autres enfin il apporte toutes ces choses à la fois.

La charité, en tant qu'elle est opposée aux sept péchés capitaux, forme sept vertus qui se divisent, comme nous l'avons dit, en plusieurs degrés d'avancement. Chaque vertu, en effet, selon saint Grégoire, a son commencement, son progrès et sa perfection[2]. La semence confiée à la terre commence par germer; c'est d'abord de l'herbe, ensuite un épi, et enfin cet épi se remplit de froment. L'herbe est le commencement de la vertu, l'épi en est le progrès, et le grain la perfection pleine et entière. La charité envers Dieu,

[1] Sap., 7. — [2] Hom. 13, in Ezech.

Digitized by Google

la mère et la nourrice de toutes les vertus, a donc trois degrés distincts : un degré inférieur, un degré moyen et un degré supérieur ; et il en est de même des autres vertus. Cette distinction ne doit point paraître étrange ; car si chacune des hiérarchies célestes se divise, selon saint Denis [1], en trois branches différentes, pourquoi donc les hiérarchies spirituelles des vertus n'admettraient-elles pas le même ordre sur la terre? La beauté céleste ne s'est-elle pas manifestée à nos regards des divines hauteurs, afin de porter tous nos efforts à bâtir en nous un sanctuaire au Seigneur et à l'attirer à habiter en cette demeure élevée d'après le modèle que nous avons contemplé sur la montagne? Mais ceux qui demeurent en la dernière hiérarchie des vertus prendront-ils place dans le ciel à côté des membres de la plus inférieure des hiérarchies angéliques ; ceux qui tiennent le second rang auront-ils la gloire des membres de la seconde, et ceux du premier iront-ils s'asseoir à côté de la plus élevée de ces hiérarchies? Nous le saurons quand, aidés par le Seigneur, nous serons arrivés en ce séjour de félicité. Bornons-nous pour le moment à marcher de vertu en vertu, bien assurés que la récompense de la gloire ne sera jamais inférieure, mais proportionnée à nos mérites. *On versera dans votre sein*, dit le Seigneur, *une bonne mesure, bien pressée et entassée, une mesure qui débordera ; car on se servira envers vous de la même mesure dont vous vous serez servis envers les autres* [2]. En ces noces célestes on remplira du vin de la gloire

[1] Cœlest. Hier., c. 6. — [2] Luc., 6.

Digitized by Google

toute la profondeur du vase que vous vous efforcez de remplir ici-bas de l'eau de la justice, de cette justice qui est en comparaison du ciel ce que l'eau est au vin le plus excellent. Un million de mesures de l'eau d'un fleuve ou de la mer ne sauraient valoir une seule mesure de vin exquis, si l'on veut estimer l'un et l'autre selon leur valeur.

CHAPITRE XXV.

Des trois degrés de la charité.

Le premier degré de la charité envers Dieu consiste à aimer les biens dont il nous a comblés et à en user de façon à éviter ce qui nous est défendu et à ne préférer l'amour d'aucune créature à l'amour de Dieu. Ainsi agissent ceux qui aiment les choses du monde, il est vrai, mais en évitant tout péché mortel dans leur amour ou leur désir de telles choses, en observant tout ce que le Seigneur nous a commandé et en s'éloignant de ce qu'il nous a défendu. *Si vous voulez,* nous dit-il, *entrer dans la vie,* c'est-à-dire si vous voulez demeurer à l'entrée de la vie et non dans un degré plus élevé, *gardez les commandements*[1].

Le second degré de la charité peut être lorsque l'homme, agissant avec une volonté entière, avec une affection plus abondante et plus fervente, ne se borne pas à observer les préceptes communs dont l'accom-

[1] Mat., 19.

Digitized by Google

plissement est de rigueur pour le salut, mais se porte plein d'empressement et d'ardeur à toutes les choses de Dieu, s'efforçant de les accomplir en soi et d'y exciter les autres et de le désirer pour eux. C'est là le partage des bons religieux, qui non-seulement s'attachent à suivre les commandements de Dieu, mais encore ses conseils, et désirent imiter d'une manière spéciale Jésus-Christ Notre-Seigneur, le Docteur de toute justice. « Ce n'est point à vous, leur dit saint Bernard [1], à languir au milieu des préceptes communs et à considérer uniquement ce que le Seigneur ordonne, mais ce qu'il désire de vous, mais à reconnaître quelle est sa volonté, ce qui est bon, ce qui est agréable à ses yeux, ce qui est parfait. Plus vous aimez le Seigneur, plus vous devez être ardents à accomplir ce qui lui plaît, lorsque vous le pouvez, à procurer sa gloire et à éviter ce qui l'offense et le déshonore. » L'amour de Dieu, dit également saint Grégoire [2], n'est jamais oisif. Il opère de grandes choses s'il existe, et s'il craint d'agir, ce n'est plus l'amour. Autant le fidèle serviteur de Dieu déploie de diligence à ne point offenser son Seigneur en péchant, autant il s'attriste de voir les autres le déshonorer par leurs scandales et leurs mauvais exemples, et autant il s'efforce de les en détourner, parce que le désordre des serviteurs devient l'opprobre de leurs maîtres. Quel serviteur pourra souffrir sans murmure le mépris et les injures dont son maître est l'objet, quel serviteur les excitera et s'efforcera de les accroître?

[1] Ad frat. de mont. Dei. — [2] Hom. 30, in Ev.

Digitized by Google

Celui-là ne serait plus un serviteur de Dieu, mais de son propre ventre. Si vous servez le Seigneur selon votre volonté, il vous récompensera selon son bon plaisir. Si, au contraire, vous le servez selon sa volonté à lui, votre récompense sera égale à toute l'étendue de votre désir. On usera à votre égard de la mesure dont vous aurez usé vous-même; on ne se bornera pas à vous donner selon cette mesure, on la dépassera, les vœux de votre cœur seront comblés sans réserve[1].

Le troisième degré de la charité consiste à brûler d'une telle ardeur pour Dieu, que nous soyons comme incapables de vivre sans lui, que nous nous sentions pressés du désir de voir notre corps se dissoudre afin d'être avec Jésus-Christ. Ceux qui en sont là supportent la vie avec patience ou plutôt avec dégoût; ils soupirent après la mort alors même qu'elle devrait les atteindre à travers des tourments cruels. Au feu d'un tel désir André embrassait amoureusement la croix, Etienne priait pour les meurtriers qui lui ouvraient le ciel où il lui tardait d'entrer, Laurent se moquait de ses bourreaux, Vincent provoquait ses persécuteurs, Agnès s'avançait au supplice triomphante et pleine de joie, comme une personne invitée à un banquet, et tous nos glorieux martyrs se réjouissaient au milieu des tribulations et aimaient ceux qui les faisaient souffrir, comme des hommes empressés à les mettre plus promptement en possession du bonheur. Les amis des saints voudraient les retenir

[1] Mat., 6.

Digitized by Google

long-temps sur la terre; mais leurs ennemis s'attristent de les voir prolonger leur existence au milieu d'eux, et ainsi ils sont dignes de leur amour en leur souhaitant ce qu'ils aiment par-dessus toutes choses, le bien au-dessus de tout bien, en les aidant à l'obtenir avec moins de retard et d'une manière plus parfaite.

Rien ne saurait ici-bas éteindre en ces hommes l'ardeur d'un tel désir, tant qu'il ne leur est pas donné de s'abreuver sans réserve à la fontaine de vie, et la soif dont ils sont dévorés leur fait souffrir des tourments étranges. Cependant trois sortes de consolations spirituelles viennent comme autant de gouttes bienfaisantes les ranimer un peu. C'est d'abord la jouissance des douceurs intérieures; ensuite le sacrement du corps de Jésus-Christ dont la réception a coutume d'apporter aux âmes saintes un soulagement singulier contre les ennuis de l'exil, car en ce sacrement elles possèdent sinon ouvertement, au moins en réalité et d'une façon salutaire l'objet de leur amour, Jésus-Christ leur Seigneur. Enfin ils voient se multiplier leurs fruits spirituels, ils sentent que leurs efforts contribuent à l'avancement de leurs frères et à l'honneur de Dieu, et ils supportent avec plus de patience les amertumes du siècle dans l'espérance de réaliser quelques gains au profit du Seigneur. De là cette parole de l'Epouse aux jeunes filles de sa suite: *Soutenez-moi avec des fleurs*, avec les fleurs de votre vie nouvelle et exempte de péché; *fortifiez-moi avec des fruits*, avec les fruits de vos progrès et de vos efforts pour arriver à la perfection, *car je languis*

Digitized by Google

d'amour [1], je brûle du désir de voir mon corps se dissoudre et d'être avec mon Epoux. Ah ! qu'au moins, en attendant ce moment, je sois consolée par la conversion des pécheurs et l'avancement des bons : mon séjour sur la terre étrangère me deviendra plus tolérable si je le vois fructifier pour les autres. Je serai réunie bien tard à mon Epoux, il est vrai, mais je pourrai lui conduire avec moi une suite nombreuse. Ainsi l'Apôtre, pressé entre le désir d'être délivré de son corps et l'avancement des fidèles confiés à ses soins, se consolait du retard apporté à son entrée dans la gloire par la vue de leurs progrès dans le bien [2].

CHAPITRE XXVI.

De l'amour du prochain.

L'amour du prochain naît de l'amour de Dieu, car c'est à cause de Dieu, en Dieu et selon Dieu que le prochain doit être aimé. A cause de Dieu, parce qu'il nous l'a commandé lui-même : *Nous avons reçu de Dieu ce commandement*, dit saint Jean, *que celui qui aime Dieu doit aussi aimer son frère* [3]. En Dieu, c'est-à-dire avec le sentiment d'amour intérieur que nous avons en aimant Dieu. Selon Dieu, ou autrement dans les choses selon lesquelles Dieu nous aime, et ces choses sont le salut de notre âme et notre avancement dans le bien. Ainsi nous devons aimer le

[1] Cant., 2. — [2] Phil., 1. — [3] I Joan., 4.

Digitized by Google

prochain véritablement, avec pureté et avec ordre. Nous devons l'aimer en vérité, et non d'une manière feinte, comme ceux dont l'amour réside en des paroles et en vaines protestations, mais non dans les œuvres et la réalité. Nous devons l'aimer avec pureté et non d'un amour charnel, non pour notre propre utilité, non par une affection naturelle, ni pour le plaisir de trouver en lui une société selon le monde. Ces choses ne sont pas toujours mauvaises; cependant elles sont vides de mérite si l'amour spirituel ne vient les relever. Nous devons enfin l'aimer avec ordre, et non en vue de commettre le mal, en vue des commodités matérielles et des avantages temporels, mais en vue du salut éternel.

Il nous faut donc remarquer qu'il y a un amour charnel, un amour de cupidité, un amour naturel et social, un amour spirituel. L'amour charnel est celui qui se nourrit des choses de la chair. L'amour de cupidité, celui qui aime à cause des présents : ainsi un chien aime celui qui lui donne à manger. L'amour naturel est celui qui existe entre parents et entre personnes d'une même famille ou d'une même patrie. Cet amour nous fait aussi aimer davantage les choses que la nature a le plus ornées de ses dons, comme les hommes doués d'une grande beauté, les objets qui nous causent naturellement plus de plaisir, et encore ce qui sous certains rapports a plus de ressemblance avec nous. Ainsi de deux êtres également inconnus, notre affection embrasse l'un de préférence à l'autre, et cela peut-être parce qu'il nous ressemble davantage

Digitized by Google

par sa nature. *Tout animal*, dit l'Ecriture, *aime son semblable, de même tout homme aime celui qui lui est proche* [1]. Cet amour existe chez les bons et les méchants et même chez les brutes, et il peut être bon et mauvais, quoiqu'il tire son origine de la nature, qui est bonne en elle-même. Ainsi dans le cas de nécessité nous sommes tenus de venir en aide à nos proches de préférence aux étrangers. L'amour social est celui qui nous fait aimer plus nos connaissances, nos amis et les gens de notre maison, que des inconnus et des étrangers. Cet amour est également indifférent en soi; nous le voyons chez les bons et chez les méchants. Les premiers le tournent vers les bons, et les autres vers les méchants qu'ils voient disposés à favoriser leurs désirs.

CHAPITRE XXVII.

Contre l'amour charnel.

L'amour spirituel a pris son nom du Saint-Esprit, d'où il tire sa source et qui est appelé l'amour du Père et du Fils. C'est de cet amour que le Seigneur nous a fait un commandement; lui seul est méritoire par lui-même et rend dignes de mérite, quand ils sont gouvernés par lui, l'amour naturel et l'amour social. Il est étranger à l'amour cupide; il le tolère et le tempère pour l'empêcher de passer les justes bornes, car

[1] Eccl., 13.

Digitized by Google

cet amour cherche plutôt son propre avantage que l'avantage de celui qu'il semble aimer. Mais il hait et fuit l'amour charnel, il le chasse, le déteste, lui donne la mort, et jamais il n'y aura d'union véritable entre eux : autant l'un s'accroît, autant l'autre diminue. Cet amour charnel est toléré, sans doute, entre époux, s'il est modéré, à cause de la vertu du sacrement; mais les hommes spirituels qui ont voué à Dieu une continence entière doivent l'étouffer et le rejeter sans réserve, car une tache choque plus la vue sur un vêtement d'une blancheur éclatante que sur une étoffe grossière. *Quelle société peut-il y avoir entre la lumière et les ténèbres, quel accord entre Jésus-Christ et Bélial*[1]? De là cette parole si juste de la Sagesse : *Oh! combien est belle la race chaste en l'éclat qui l'environne. Sa mémoire est immortelle, et elle est en honneur devant Dieu et devant les hommes*[2].

Mais comme l'amour charnel a coutume de se cacher quelquefois sous le manteau de l'amour spirituel, de même que l'ivraie se cache sous l'apparence du froment, montrons brièvement, afin d'aider à l'arracher du parterre fleuri de la vie religieuse, quelques-unes de ses espèces, comme on montre des herbes nuisibles pour tenir en garde contre elles les gens sans expérience, et faisons connaître ainsi quelle distance le sépare de l'amour spirituel. Ce dernier amour est une noble vertu, et pour l'empêcher de s'avilir en se mélangeant à l'amour charnel, comme le baume en

[1] I Cor., 6. — [2] Sap., 4.

Digitized by Google

se confondant avec des liqueurs sans valeur, comme certaines espèces d'un vin excellent en s'unissant à d'autres d'une qualité fausse, il faut l'en tenir soigneusement éloigné. *Votre vin a été mélangé d'eau,* dit Isaïe[1], votre amour spirituel a été vicié par l'amour charnel. Les marchands sans conscience vendent un vin détestable sous l'apparence d'un vin meilleur, et ils agissent de la sorte surtout avec les hommes ignorants et les hommes déjà dans l'ivresse, qui ne savent point distinguer entre la bonne et la mauvaise qualité. On peut à ce sujet rapporter les paroles suivantes de l'Evangile : *Tout homme sert d'abord de bon vin, et lorsqu'on a beaucoup bu, il en sert de moindre*[2]. Ainsi l'amour change souvent : d'abord il semblait bon et spirituel; mais lorsqu'il a franchi les limites de la sobriété, il est devenu charnel. Le démon cache adroitement le piége de la tentation jusqu'à ce que l'amour croisse et se soit fortifié, comme on cache la glu destinée à prendre les oiseaux, et quand il voit ceux qu'il a trompés unis par un amour inséparable, il les perce, à l'improviste et de la manière la plus cruelle, du glaive de la concupiscence charnelle. Il sait bien qu'ils ne sauraient se séparer. En effet, ils préfèreront plutôt se livrer à tous les vices, que de consentir à violer la fidélité qu'ils se conservent mutuellement depuis long-temps et de renoncer aux services qu'ils sont accoutumés à se rendre. Ils éprouvent une vive douleur d'agir de la sorte, mais la violence de l'amour l'emporte et cette violence amollit

[1] Is., 1. — [2] Joan., 2.

Digitized by Google

l'énergie de leur cœur. Ainsi Dalila a énervé par ses caresses la force indomptable de Samson et l'a rendu semblable aux autres hommes; elle a éloigné de lui l'esprit et alors elle l'a livré à ses ennemis pour être enchaîné, frappé de cécité, mis en prison, condamné à tourner la meule et être un objet de moquerie et de dérision[1]. Notre ennemi ne se laisse point vaincre par l'ennui, ni abattre par le travail et la longueur du temps, pourvu qu'il puisse arriver à son but : il ne s'applique à rien autre chose, il ne veut rien de plus. Sa seule occupation à toute heure est de renverser les bons, de plonger les méchants dans un mal plus grand encore, de les retenir dans le péché et de les empêcher de marcher dans les voies du salut.

Voici donc le premier signe de l'amour charnel. L'amour spirituel a coutume de se nourrir des entretiens de l'esprit; il aime les conversations édifiantes et il a un dégoût profond pour les plaisanteries et les discours oiseux. Les personnes éprises de l'amour charnel, au contraire, aiment peu ce qui est spirituel et beaucoup les inutilités; elles parlent avant tout et sans jamais se lasser de leur amour mutuel, de la grandeur réciproque de cet amour, et bientôt les heures et les jours ne suffisent plus à de semblables entretiens; on y consacre tous les instants dont on peut disposer; c'est une source inépuisable de paroles.

Le second signe de cet amour est l'insolence des mouvements et des actes, quand les personnes éprises ainsi l'une de l'autre, se regardent avec tendresse, se

[1] Judic., 16.

Digitized by Google

placent l'une proche de l'autre, se prennent par les mains, en viennent même aux embrassements, comme nous voyons les gens du monde le faire sous l'empire de cette passion. L'amour spirituel, au contraire, observe une discipline aussi grande en particulier qu'en public; il ne cherche point les endroits cachés; il les fuit, si ce n'est lorsqu'il veut demeurer seul avec lui-même et vaquer uniquement à Dieu. L'homme guidé par cet amour, dans ses entretiens avec d'autres, surtout avec des personnes d'un sexe différent, veille sur ses yeux et place ses mains et tous ses membres sous la garde de la modestie, en sorte que l'observateur le plus scrupuleux ne saurait trouver rien à reprendre en lui.

Le troisième signe est l'inquiétude du cœur. Quand l'objet de l'amour est absent, on pense où il peut être, ce qu'il fait, quand il viendra, combien de temps il peut demeurer absent, s'il a de son côté des pensées d'amour, si l'éloignement n'a pas diminué son ardeur; on se demande pourquoi il a été si long-temps sans donner aucune nouvelle, quel peut en être la cause, s'il est en bonne santé; et ainsi le cœur demeure suspendu, on ne saurait prier Dieu librement, ni méditer sur lui, ni rien faire autre chose, tant l'esprit est rempli de cet objet. Mais s'il lui arrive d'apprendre quelque chose d'heureux, de pouvoir échanger quelques paroles, c'est pour lui au moins une consolation. L'amour spirituel, au contraire, ignore de tels inquiétudes; il se repose en Dieu; il lui recommande fidèlement celui qu'il aime, lorsqu'il le juge utile et sans

Digitized by Google

aucune distraction importune ; il lui compatit ou prend part à sa joie selon que la raison lui indique de le faire.

Le quatrième signe est l'impatience, si l'objet que l'on aime semble joindre un autre avec nous en son amour, s'il le salue avec empressement, s'il lui accorde quelques bienfaits. On craint bientôt que l'amour pour cette personne ne l'emporte et que l'amour envers nous ne s'attiédisse ; de là des plaintes, de là la tristesse. Mais l'amour spirituel désire voir tous les hommes partager l'affection dont il est l'objet, et il s'en réjouit, car la charité aime à se communiquer ; plus elle se dilate, plus elle s'accroît, semblable au feu dont l'intensité devient d'autant plus vive qu'elle reçoit des aliments plus abondants.

Le cinquième signe est la colère et le trouble. On s'aime à un tel degré, comme on dit vulgairement, que la grandeur de l'amour ne permet plus alors de se pardonner mutuellement le chagrin d'une offense. De même que cet amour désordonné a dépassé les bornes de ce qui est permis dans ses caresses, de même il les dépasse en plongeant dans l'agitation deux personnes éprises l'une de l'autre, surtout lorsque l'une blesse l'autre en quelque point, lorsqu'elle ne lui accorde pas ce qu'elle désire, lorsqu'elle semble aimer davantage une personne étrangère ; car plus l'attachement est plein de tendresse, plus l'offense est pénible. De là des querelles et des reproches : ce sont les bienfaits accordés, la fidélité donnée sans réserve ; tout cela est maintenant en oubli

Digitized by Google

chez un ingrat. Ensuite viennent les jurements, les engagements imprécatoires que jamais à l'avenir on n'aimera celui qui a rendu ainsi le mal pour le bien et payé l'amour par la haine. Quelquefois même on y ajoute les cris, les injures, les blâmes, les malédictions, les diffamations, la manifestation des secrets, et beaucoup d'autres choses inconvenantes, comme nous l'apprenons souvent. Mais l'amour spirituel est pacifique et traitable; il pardonne aisément à l'erreur et à la faiblesse du prochain, et il le relève en esprit de douceur lorsqu'il le voit tombé par surprise en quelque faute.

Le sixième signe de cet amour se trouve dans les présents, les lettres de tendresse, les petits repas, la conservation de morceaux arrachés même des lèvres, ou d'autres choses que la personne aimée a touchées ou dont elle s'est servie. On les vénère comme des reliques; on les garde comme un souvenir propre à rallumer et à entretenir en tout temps l'amour. Mais, comme dit saint Jérôme [1], des présents réitérés, des mouchoirs, des bandelettes, des habits, des mets goûtés, de flatteuses et douces lettres sont autant de choses qu'un saint amour ne connaît pas. D'innocentes prières, des instructions édifiantes et selon l'esprit, de pieuses subventions dans le cas de nécessité, voilà les soutiens de l'amour spirituel.

Le septième signe est la dissimulation réciproque et désordonnée des défauts. L'amour charnel est tel en ces personnes qu'il s'étend même à leurs défauts mutuels

[1] Hier., epist. 2 ad Nepot.

Digitized by Google

et les entretient; elles les excusent et s'entr'aident contre ceux qui veulent les reprendre et les corriger. Elles sont unies pour le mal et elles s'aiment dans le mal, comme un voleur aime un voleur, comme l'adultère aime son complice. L'amour spirituel, au contraire, a en horreur les vices de tout le monde, et il les déteste d'une façon particulière en ceux qu'il aime spécialement. Comme un père s'attriste plus d'une difformité en son fils que dans un autre, ainsi Dieu a de la haine pour les péchés de tous les hommes et punit cependant avec plus de sévérité ceux qu'il découvre en ses amis les plus chers, comme nous le voyons en David dont les fautes reçurent un châtiment si rigoureux. En effet, le Seigneur a dit : *Je reprends et je châtie ceux que j'aime*[1].

Nous avons fait connaître ces signes de l'amour charnel afin de nous précautionner contre ses atteintes, car il se cache quelquefois sous le manteau de l'amour spirituel pour tromper les ignorants; revenons maintenant à considérer l'amour spirituel en ses progrès et voyons quels en sont les degrés.

CHAPITRE XXVIII.

Des degrés de l'amour du prochain.

Le premier degré de l'amour du prochain semble être de ne haïr personne, de ne désirer de mal à personne, de ne vouloir empêcher le bien d'aucun, de

[1] II Reg., 16. — Apoc., 3.

Digitized by Google

ne point refuser d'aider le prochain dans le cas de nécessité ; en un mot, de ne faire et de ne souhaiter volontairement de mal à nos frères, de leur faire et de leur souhaiter le bien qu'ils pourraient désirer s'ils étaient dans le besoin. C'est en ces deux choses que consiste l'accomplissement de ce précepte : *Vous aimerez votre prochain comme vous-même*[1]. Il signifie : *Ne faites point à un autre ce que vous seriez fâché qu'on vous fît ; faites aux hommes tout ce que vous voulez qu'ils vous fassent : en cela se trouve la Loi et les Prophètes*[2]. En effet, c'est ce que nous enseignent la loi de la nature et la loi des saintes Ecritures selon l'exposition des docteurs catholiques.

Le second degré de charité est de se réjouir du progrès des autres et d'aimer leur bien comme le nôtre propre, de compatir à leurs malheurs comme s'ils nous frappaient nous-mêmes, et de regarder ce qui leur est avantageux comme s'il nous arrivait, et cela par un sentiment d'amour. *Soyez dans la joie avec ceux qui sont dans la joie,* dit l'Apôtre[3] ; *pleurez avec ceux qui pleurent, tenez vous toujours unis les uns aux autres dans les mêmes sentiments et les mêmes affections.* — C'est encore de sentir les biens et les maux des autres comme s'ils nous étaient propres. *Qui est faible,* dit encore l'Apôtre, *sans que je m'affaiblisse* avec lui ? *Qui est scandalisé sans que je brûle* de douleur[4] ? Quand le cœur est rempli d'un tel amour, nécessairement les secours ne font point défaut au prochain, si les circonstances permettent

[1] Mat., 19. — [2] Mat., 7. - Tob., 4. — [3] Rom., 12. — [4] II Cor., 11.

Digitized by Google

de lui venir en aide. De même que les membres de notre corps sont sains lorsqu'ils partagent la joie et la peine les uns des autres, ainsi l'on reconnaît que notre amour est véritablement guéri de l'engourdissement de l'insensibilité quand nous savons comprendre ce qui concerne le prochain d'après nous-mêmes. *Nous sommes les membres d'un même corps*[1]. Voilà pourquoi Jésus-Christ Notre-Seigneur, de qui découle toute perfection, comme le mouvement et la vie découlent de la tête dans les membres, regarde comme fait à lui-même tout ce qui est fait au dernier de ses membres. *Ce que vous avez fait au plus petit d'entre les miens,* nous dit-il, *vous me l'avez fait à moi-même*[2].

La perfection de l'amour du prochain consiste à aimer nos ennemis avec affection, à avoir pour ceux qui nous haïssent et nous persécutent la même tendresse dont nous sommes remplis envers ceux qui nous sont particulièrement chers, à être prêts à sacrifier non-seulement nos biens temporels, mais encore notre vie pour nos frères ; à agir ainsi non en vue des récompenses attachées au martyre, mais par un désir ardent du salut du prochain. Telle fut la charité dont Jésus-Christ nous a donné l'exemple. Il a daigné mourir pour les pécheurs, ses ennemis, afin d'expier les péchés dont nous nous étions rendus coupables envers lui, les péchés par lesquels nous lui avions témoigné notre mépris. *Personne,* nous avait-il dit, *ne peut avoir un plus grand amour que de donner*

[1] Ephes., 4. — [2] Mat., 15.

Digitized by Google

sa vie pour ses amis[1]. C'est de lui que les saints ont appris une semblable charité. Ils se sont offerts à la mort pour leurs frères; ils se sont rendus esclaves pour racheter les autres de l'esclavage : ainsi a agi saint Paulin; pour soulager ceux qui étaient affamés, ils se sont réduits eux-mêmes à souffrir les tortures de la faim; ils ont prié pieusement pour leurs meurtriers; ils se sont efforcés d'adoucir la cruauté de leurs ennemis par leur bénignité et de vaincre le mal par le bien. Telle fut la charité du patriarche Joseph, de Moïse, de Samuel, de David, de Job et d'un nombre infini d'autres saints. Et en vérité ces hommes sont vraiment sages d'avoir un semblable amour, car leurs ennemis leur procurent cent fois plus de bien en les persécutant qu'en leur venant en aide; ils font comme celui qui me volerait une pièce de plomb en me donnant à la place une pièce d'or le plus pur. En quoi peut nuire un ennemi à un saint? Il peut lui ravir par la violence, par la médisance et les persécutions, l'honneur terrestre, les délices, les richesses, toutes choses propres à nourrir la concupiscence de la chair. Mais les saints n'ont point d'amour pour des biens semblables; leur perte ne saurait les contrister. S'ils aimaient les choses du monde, s'ils éprouvaient de la douleur en les voyant s'éloigner, l'amour de Dieu leur père ne régnerait point en eux. Lors donc que leurs ennemis les dépouillent de pareilles choses qui leur sont à charge et odieuses, les dons spirituels et les mérites pour le ciel se répandent en eux avec

[1] Joan., 15.

Digitized by Google

abondance. De là cette parole de David : *Les jugements du Seigneur sont véritables et pleins de justice en eux-mêmes. Ils sont plus désirables que l'or et les pierres précieuses, et plus doux que le miel et le rayon de miel* le plus excellent[1]. Celui qui fournit à un homme l'occasion d'un gain si avantageux est donc vraiment digne de son amour. Voilà pourquoi le Seigneur a dit[2] : *Aimez vos ennemis; faites du bien à ceux qui vous haïssent; priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient, et votre récompense* sera abondante, et vous serez les enfants du Très-Haut.

CHAPITRE XXIX.

De l'humilité.

Nous avons à parler maintenant de l'humilité. Mais il faut auparavant nous souvenir que la vraie béatitude consiste dans la connaissance de la vérité souveraine, l'amour de la bonté suprême et la jouissance de l'éternelle félicité. Or, toutes les vertus nous conduisent à ces trois choses, et ainsi plus un homme sera établi dans les vertus, plus il sera capable de la divine béatitude. De même donc que la charité nous dispose à jouir de la bonté, de même l'humilité a pour effet de nous guider vers la vérité. Cette vertu est un abaissement volontaire de notre esprit, abaisse-

[1] Ps. 18. — [2] Mat., 5.

Digitized by Google

ment produit par la vue de notre propre condition, ou autrement de notre fragilité. L'humilité, dit saint Bernard, est une vertu par laquelle l'homme se connaissant véritablement et intimement devient vil à ses yeux [1].

Or, deux choses nous avertissent d'être humbles : ce que nous sommes et ce que nous ne sommes pas. Ce que nous sommes, nous ne le sommes pas de nous-mêmes ni par nos propres mérites, et ainsi nous n'avons pas lieu de nous élever, puisque tout ce qu'il y a de bon en nous, tout ce que nous possédons d'excellent nous vient d'une bonté et d'une puissance autres que nous. Celui-là seul doit donc être exalté dont la grâce nous a rendus ce que nous sommes. C'est en cela que consiste l'humilité des saints et des serviteurs de Dieu les plus sublimes : plus ils se voient grands, plus ils s'humilient en chaque chose et s'appliquent à rendre tout à celui de qui ils ont tout reçu. Ils se rappellent que celui-là est un voleur, qui retient malgré la volonté du maître une partie de ce que celui-ci a voulu lui prêter, surtout le Seigneur ayant dit lui-même : *Je ne donnerai pas ma gloire à un autre* [2]. Il nous fournit volontiers en ses dons les moyens d'avancer, mais il se réserve la gloire de nos progrès.

Ce que nous ne sommes pas nous avertit aussi de nous humilier. C'est en effet une gloire vaine et frivole de prendre sujet de s'exalter de ce qui nous est étranger, c'est comme si un vase de terre se vantait

[1] De grad. hum. — [2] Is., 42.

Digitized by Google

d'être d'or pur, un nain d'être un géant; comme si un mendiant s'imaginait être un roi, et un éthiopien être plus blanc que la neige. *Vous dites*, est-il écrit dans l'Apocalypse, *je suis riche et je ne manque de rien : et vous ne savez pas que vous êtes malheureux et misérable, et pauvre, et aveugle et nu*[1]. C'est là l'humilité des pauvres et des imparfaits qui, ayant considéré leur détresse et leur imperfection et les comparant à la sublimité des autres, se replient sur eux-mêmes et deviennent vils à leurs yeux en se jugeant selon la vérité. Ainsi nous sommes des aveugles-nés et le Seigneur nous éclaire au moyen de notre ignorance; il oint nos yeux de la boue dont nous sommes formés, afin que nous commencions d'abord à nous connaître nous-mêmes et ensuite à nous prosterner devant lui et à l'adorer en confessant qu'il est notre illuminateur[2]. Celui-là recouvre la vue au moyen d'un peu de boue, qui se reconnaît lui-même et s'humilie en contemplant la fragilité de sa propre nature.

CHAPITRE XXX.

De l'humilité vis-à-vis de soi-même.

Nous devons avoir une triple humilité. Nous devons être humbles en nous-mêmes, humbles vis-à-vis du prochain, humbles vis-à-vis de Dieu. Nous devons

[1] Apoc., 3. — [2] Joan., 9.

Digitized by Google

être humbles vis-à-vis de nous en nous méprisant par la considération de notre propre bassesse, ou autrement nous devons examiner avec le plus grand soin tout ce qu'il y a de méprisable en nous, soit nos défauts naturels, soit nos autres défauts, surtout les péchés et les inclinations vicieuses, afin de nous humilier à leur vue. En second lieu, nous devons être humbles en nous-mêmes par notre maintien extérieur, nos mouvements corporels, nos paroles, nos réponses où tout doit respirer l'humilité. *Je m'humiliais*, dit le Prophète, *comme un homme accablé de douleur et de tristesse*[1]. Nous devons en dernier lieu nous exercer à remplir les services les plus humbles, embrasser les œuvres et les offices qui nous semblent bas et que les autres ont en horreur et en mépris, comme de balayer la maison, de faire les gros travaux de la communauté, de se contenter des vêtements les plus vils, des aliments les plus simples, etc. *Je m'abaisserai encore plus que je n'ai fait*, disait David, *et je me rendrai méprisable à mes propres yeux*[2].

CHAPITRE XXXI.

De l'humilité vis-à-vis du prochain.

Nous devons être humbles vis-à-vis du prochain. Cette humilité consiste d'abord à regarder nos frères comme meilleurs et plus dignes que nous, à ne pas

[1] Ps. 34. — [2] II Reg.

Digitized by Google

les mépriser ni les juger témérairement. De là cette parole de l'Apôtre : *Que chacun, par humilité, croie les autres supérieurs à soi*[1].

En second lieu, elle nous porte à les prévenir par des marques d'honneur extérieures, comme de leur témoigner notre respect, de les saluer, de leur céder la première place, de ne point chercher à les abaisser, de leur obéir, d'être empressés à leur rendre service, de leur venir en aide, de les exalter auprès des autres, de faire valoir leurs actions, de les louer et de les prôner surtout si elles sont bonnes, et de cacher ce qu'ils ont fait de mal, non hypocritement, mais en toute sincérité.

En troisième lieu, cette humilité nous fait supporter avec patience la médiocrité de leurs œuvres, endurer de même les offenses dont ils pourraient se rendre coupables envers nous; elle nous empêche de leur rendre le mal pour le mal, elle nous porte à être sans haine contre eux, à ne faire entendre ni dispute ni cris, à recevoir leurs réprimandes sans murmurer, et à compatir plutôt à leurs misères qu'aux nôtres propres. *Pour moi*, dit le Prophète, *lorsqu'ils m'accablaient, je plongeais mon âme dans l'humiliation*[2].

Parmi nos frères, les uns nous sont supérieurs, les autres égaux, les autres inférieurs. La règle que nous venons de tracer s'applique sans réserve à nos égaux. Quant aux supérieurs, l'Apôtre ajoute[3] : *Obéissez à vos chefs et soyez-leur soumis.* Obéir, c'est accomplir les ordres des autres; leur être soumis, c'est s'abaisser

[1] Phil., 2. — [2] Ps. 34. — [3] Heb., 13.

Digitized by Google

humblement devant eux et sans réserve, comme devant les représentants de Dieu, mais toujours selon le Seigneur. Maintenant, voici trois règles concernant les supérieurs eux-mêmes. La première est tirée du livre de l'Ecclésiastique[1] : *Vous a-t-on établi pour gouverner les autres*, dit le Sage, *ne vous en élevez point : soyez parmi eux comme l'un d'entre eux.* La seconde est tirée de l'Epître aux Thessaloniciens[2] : *Nous nous sommes rendus petits parmi vous*, écrit l'Apôtre, *comme une nourrice qui aime tendrement ses enfants.* La troisième est tirée de saint Luc[3] : *Je suis au milieu de vous*, dit le Seigneur, *comme celui qui sert.* Selon ces règles, le supérieur doit être parmi ses inférieurs comme un d'entre eux, pour la nourriture, le vêtement, le travail et les autres choses; il doit être comme un petit enfant au milieu d'eux, et parce qu'il leur commande, ne point se croire plus saint, plus sage ou plus estimable qu'eux, mais se regarder comme plus vil et plus lié qu'aucun d'eux, puisqu'il doit rendre raison pour lui-même et pour les autres. Qu'il soit enfin parmi eux comme un serviteur appliqué à supporter et à guérir leurs infirmités, et à précéder les autres par les bons exemples de sa vie.

[1] Eccl., 32. — [2] I Thes., 2. — [3] Luc., 22.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXII.

De l'humilité vis-à-vis de Dieu.

Nous devons aussi être humbles vis-à-vis de Dieu, et cette humilité consiste premièrement à le reconnaître humblement pour notre Dieu, notre Maître et notre Juge; à lui obéir en tout comme les serviteurs obéissent à leurs maîtres, à lui être soumis comme l'œuvre l'est à son auteur, et si nous avons péché, à faire une pénitence prompte et proportionnée à nos fautes, satisfaire et nous corriger.

Elle consiste en second lieu à recevoir humblement ses châtiments, à ne point murmurer lorsqu'il nous reprend ainsi, à louer sa conduite comme pleine de justice et à nous reconnaître dignes de toute peine, en disant : *Je porterai* le poids de *la colère du Seigneur, parce que j'ai péché contre lui*[1].

Enfin cette humilité nous empêche de concevoir de l'orgueil des bienfaits du Seigneur, et elle nous fait confesser que s'il nous a aimés, s'il nous a choisis, s'il nous a appelés, s'il nous a justifiés, s'il nous a exaltés, c'est uniquement par sa bonté et non par nos mérites. Aussi est-ce pour nous un devoir de lui en rendre grâces en toute simplicité et humilité, sans nous arroger aucun de ses biens et de nous écrier avec le

[1] Mich., 7.

Digitized by Google

Prophète : *Ne nous donnez point, Seigneur, ne nous donnez point la gloire : donnez-la toute entière à votre nom*[1].

CHAPITRE XXXIII.

Des trois degrés de l'humilité.

Nous pourrions, il est vrai, par ce qui précède, distinguer les degrés de l'humilité, mais afin de les faire saisir plus aisément, marquons-en trois différents, bien qu'ils soient très-éloignés les uns des autres. Le premier consiste à se reconnaître et se savoir une créature vile et faible, un homme vide de bien, vicieux, pécheur et rempli de tous les défauts qu'on a véritablement; à ne point se tromper soi-même en s'estimant plus grand que l'on n'est, malgré les dignités dont on peut être en possession; à ne point s'élever frivolement au-dessus de soi-même, ni insolemment au-dessus des autres; à ne point chercher les vaines louanges des hommes ni les honneurs de la terre, et si quelque chose de semblable attire, à se reprendre et se châtier comme un homme qui s'est laissé tromper et en qui la vérité n'est plus, selon cette parole du Psaume[2] : *Enfants des hommes, pourquoi aimez-vous la vanité et cherchez-vous le mensonge?* Dieu est tout-puissant : pourquoi donc nous a-t-il créés dans un degré de gloire inférieur aux anges, si ce

[1] Ps. 113. — [2] Ps. 4.

Digitized by Google

n'est pour nous tenir dans l'humilité par cet abaissement, nous empêcher de nous enorgueillir comme les anges déchus et aujourd'hui des séducteurs, et nous préserver d'une chute et d'une ruine pareilles? Si Dieu nous délivre par le baptême de toute la souillure du péché, sans nous délivrer pendant notre vie des suites temporelles de la corruption, n'est-ce pas afin de laisser en nous un mémorial d'humiliation qui nous porte à nous tenir sur nos gardes et nous empêche de nous élever comme nos premiers parents, dont l'orgueil et la transgression nous ont fait tomber dans le péché et dans les misères auxquelles nous sommes soumis et dans celles bien plus terribles qui nous attendent, si le Seigneur ne nous en préserve?

Le second degré peut consister non-seulement à se connaître soi-même et à se mépriser à cause de sa propre bassesse, mais à souffrir encore avec patience les mépris des autres; et même parce qu'on aime la vérité et qu'on ne s'aime pas soi-même d'un amour particulier opposé à la vérité, en ce degré on désire être estimé des autres comme on s'estime soi-même et être considéré comme un homme vil, plein de vices, ignoble et tel, en un mot, qu'on se connaît en vérité, pourvu cependant qu'on croie un tel jugement sans danger pour celui qui le porterait. De même, dit saint Grégoire[1], que les orgueilleux mettent leur félicité dans les honneurs, de même les humbles la placent dans le mépris que l'on fait d'eux, car alors ils sentent que le jugement intérieur de leur esprit reçoit son

[1] Dial., l. I, c. 5.

Digitized by Google

approbation des autres. L'homme est encore en ce degré quand il s'attriste des honneurs dont il est l'objet, quand ils lui sont en dégoût et qu'il les foule aux pieds en son cœur. Un pareil degré est bien élevé et fort peu y arrivent, même parmi les religieux et les chrétiens les meilleurs. Aussi ne devons-nous pas nous étonner si nous sommes si pauvres en vertus, lorsque nous voyons si éloignée de nous l'humilité, la mère et la gardienne des vertus. Pourquoi, en effet, Celui qui est riche en miséricorde, le Père céleste dont la tendresse a été jusqu'à ne pas épargner son propre Fils et à le livrer pour nous tous; pourquoi, dis-je, le Père céleste nous laisse-t-il aussi pauvres de grâces et de vertus que s'il ne s'occupait de nous en aucune manière? Il faut en chercher la cause dans notre paresse, qui ne nous permet pas de demander avec instance comme nous le devrions, ou dans notre orgueil; car si d'un côté nous prions instamment, Dieu nous voit portés à nous enorgueillir de ses faveurs, et des bienfaits plus considérables deviendraient pour nous l'occasion d'une ruine plus effrayante. Les bâtiments les plus hauts ont besoin d'une base plus profonde, et un arbre élevé, s'il ne plonge bien avant ses racines dans la terre, cédera facilement à la violence des vents. Que celui donc qui désire arriver au sommet de la vertu, s'applique à s'affermir sur le fondement de l'humilité : *Dieu résiste aux superbes et il donne sa grâce aux humbles*[1].

Le troisième degré existe quand l'homme, doué

[1] Prov., 3.

Digitized by Google

de grandes vertus, comblé de dons précieux et d'honneurs, n'en prend sujet de s'exalter ni de se flatter en aucune manière, mais renvoie et rend tout sans réserve à Celui de qui découle tout bien. Telle fut l'humilité de la Vierge bienheureuse lorsque, apprenant qu'elle était choisie pour être la Mère de Dieu, elle se confessa humblement sa servante et s'écria : *Il a regardé la bassesse de sa servante*[1]. Telle fut l'humilité de Jésus-Christ. Il était semblable à Dieu, il ne croyait point que ce fût pour lui une usurpation d'être égal à Dieu, et cependant il s'est anéanti lui-même en prenant la nature et la forme d'un esclave et en se montrant semblable aux hommes, et il a dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*[2]. Telle est encore l'humilité des anges et des saints dans la gloire. Ils sont remplis du bien suprême, ils sont en possession de l'honneur souverain, et ils n'éprouvent aucun mouvement d'orgueil. Ils sont d'autant plus humbles qu'ils sont plus élevés en Dieu. Aussi dans l'Evangile sont-ils comparés à des brebis sur une montagne[3]. Ils sont des brebis par la douceur de leur humilité, ils sont placés sur une montagne par la hauteur de leur dignité. C'est là encore l'humilité des parfaits : plus ils sont grands, plus ils s'humilient en tout, dans leurs pensées, dans leurs affections, dans leurs paroles, leurs actions et tout leur extérieur. *Seigneur*, dit le Prophète, *mon cœur ne s'est point gonflé d'orgueil et mes yeux ne se sont point élevés. Je n'ai point marché d'une manière pompeuse et*

[1] Luc., 1. — [2] Phil., 2. — Mat., 11. — [3] Mat., 13.

Digitized by Google

élevée au-dessus de moi[1]. Si l'homme qui n'a point de quoi se glorifier, mais bien des raisons de se confondre, s'humilie et se méprise, son humilité est bonne, mais elle n'est point étonnante. Si, par exemple, le fils d'un paysan ne veut point passer pour le fils d'un roi, il faudra louer en lui l'amour de la vérité, et non l'exalter ni surtout trouver son humilité admirable; de même encore, si un pauvre se regarde comme pauvre et veut être regardé comme tel des autres, il rend hommage à la vérité, et rien en cela ne prête à l'admiration. Mais si un riche se rend semblable aux pauvres, si celui qui est élevé n'éprouve aucun sentiment d'orgueil, si un homme environné de gloire ne s'attribue rien de cette gloire et la renvoie toute entière à celui qui lui a donné de la posséder, celui-là est humble; son humilité n'est point forcée par l'évidence des faits; elle prend naissance dans son amour de la vérité.

CHAPITRE XXXIV.

De la patience.

De la charité et de l'humilité naît la vertu de patience, et elle nous conduit à jouir de la paix souveraine. N'avoir à souffrir rien de fâcheux, c'est posséder la paix; or, cela peut avoir lieu de deux manières : en n'éprouvant rien de pénible ni de contrariant :

[1] Ps. 130.

Digitized by Google

c'est le partage des bienheureux; et en supportant avec courage les peines, ce qui est en ce monde le propre des âmes magnanimes, et c'est là ce qu'on appelle la patience. Celui-là, en effet, est magnanime qui souffre sans murmure toute affliction et ne se laisse troubler par aucune passion. La patience considérée comme méritoire de la gloire éternelle est donc le support volontaire et victorieux de toutes les peines. Il y a une patience feinte, une de nécessité et une dernière de vertu. Elle est feinte quand l'homme se montre patient dans l'adversité en vue de la gloire humaine, ou quand il dissimule pour un temps une injure afin de mieux s'en venger plus tard. Celui qui dissimule les torts du prochain, dit saint Grégoire, mais en se livrant intérieurement à la douleur et en cherchant le moment favorable pour lui en demander compte, celui-là n'a point de patience; seulement il en fait parade[1].

La patience de nécessité a lieu quand l'homme n'entreprend pas de se venger d'une injure, soit qu'il ne le puisse, soit qu'il ne l'ose dans la crainte d'un mal plus grand ou d'une perte considérable. Tels sont les serviteurs frappés par leurs maîtres, les pauvres chargés de reproches par les riches, les disciples châtiés par ceux qui les instruisent.

La patience de vertu est celle dont saint Augustin a dit : La patience est une vertu par laquelle nous souffrons l'adversité avec égalité d'âme, ou autrement sans nous laisser troubler par la tristesse[2].

[1] Hom. 35 in Evang. — [2] De pat., c. 2.

Digitized by Google

La première est vicieuse et mérite d'être punie; la seconde est prudente et se soustrait à des malheurs temporels; la troisième est vertueuse; elle est digne de la grâce dans le temps présent et de la gloire dans l'éternité.

CHAPITRE XXXV.

De l'épreuve de la patience.

Toute peine vient de ce qu'on nous refuse ou qu'on nous ravit un bien, l'objet de nos désirs et de notre amour, ou de ce qu'on entreprend contre nous et qu'on nous fait souffrir des choses qui nous inspirent de l'horreur ou nous sont nuisibles. Or, nous pouvons réduire à cinq les choses au milieu desquelles la patience se fait connaître et se manifeste. La première est la souffrance corporelle, la seconde le manque de biens temporels, la troisième la perte de l'honneur, la quatrième l'enlèvement ou la détérioration de ce qui nous est cher, la cinquième toute perturbation de notre paix intérieure. Cette dernière chose renferme en elle toutes les autres, bien qu'on puisse les distinguer en particulier et les trouver les unes sans les autres, comme lorsque nous sommes privés de quelque joie, lorsqu'une consolation peu importante ou même coupable nous est enlevée, par exemple : la pluie ou une autre cause innocente nous empêche de nous promener, d'accomplir selon notre désir un projet

Digitized by Google

arrêté. Si nous nous troublons parce que nous manquons d'accomplir le bien, ou en vue de quelque chose de nuisible à notre salut, un semblable trouble ne doit point être attribué à l'impatience, mais au zèle de la justice et de la vertu, pourvu qu'il ne soit point immodéré ou indiscret. De là cette parole de l'Apôtre aux Corinthiens : *La tristesse qui est selon Dieu produit pour le salut une pénitence stable, mais la tristesse de ce monde produit la mort* [1].

La patience est opposée directement au vice de la colère, comme la charité envers Dieu est opposée à la paresse, la charité envers le prochain à l'envie, l'humilité à l'orgueil. La colère rend l'homme insensé et semblable à un furieux. *La colère,* est-il écrit [2], *tue véritablement l'insensé;* mais la vertu de patience fait connaître le sage : *La science de l'homme,* dit Salomon [3], *se manifeste par sa patience.* Ainsi ne pas se laisser agiter dans les circonstances énumérées plus haut, c'est un signe de patience; et demeurer impassible en présence du mal, c'est de la tiédeur ou de l'obstination. En effet, chacun doit s'affliger pour son propre compte de ses fautes passées : c'est la vertu de pénitence; de ses défauts présents, c'est la ferveur du bien; des dangers de l'avenir, c'est la prudence de la crainte. Chacun doit s'affliger pour le prochain, mais avec modération, de ses malheurs temporels, et plus profondément de ses défauts spirituels et de tout ce qui nuit au salut de son âme. Les supérieurs surtout sont tenus à un zèle semblable : s'ils suppor-

[1] II Cor., 7. — [2] Job., 5. — [3] Prov., 19.

Digitized by Google

taient en silence et sans les corriger de tout leur pouvoir les vices de leurs inférieurs, une telle patience, loin de leur être méritoire pour la gloire, leur ferait encourir la colère de Dieu ; car ce serait favoriser les injures et les opprobres dont il est l'objet, alors qu'il est de leur devoir de les empêcher et de les éloigner. Ainsi Héli, pour n'avoir pas repris sévèrement ses enfants, a ressenti la colère et les châtiments du Seigneur.

Il y a une différence sans doute entre la patience, la force, la constance, la magnanimité, la longanimité, la douceur et la mansuétude, comme on le peut conclure des définitions de chacune de ces vertus ; cependant on les prend souvent l'une pour l'autre et l'on adapte assez indifféremment à l'une ce qui se dit de l'autre. La patience est le support volontaire et dans un but honnête des choses difficiles ; la force consiste à demeurer inébranlable au milieu de l'adversité, à garder toujours son âme égale au milieu des embarras et des dangers ; la constance à n'être ému par aucun sentiment de crainte au milieu des affaires et des personnes les plus fâcheuses ; la magnanimité, à se porter de plein gré et selon la raison aux entreprises difficiles ; la longanimité est l'espérance toujours persévérante dans l'attente du bien ; la douceur, une vertu étrangère à toute dureté et à toute amertume de cœur ; la mansuétude, une tranquillité d'âme incapable de se laisser abattre par la perversité d'aucun homme.

On pourrait encore approprier d'une manière con-

Digitized by Google

venable chacune de ces vertus aux divers maux auxquels nous sommes soumis. Ainsi on peut appeler patient celui qui souffre les douleurs avec égalité d'âme, comme Job et Tobie. Celui-là est fort que les attaques de la tentation ne sauraient affaiblir : tel fut Joseph. Il est plein de constance celui que les tourments et les peines trouvent indifférents : tels furent les Machabées. Il est magnanime l'homme qui ne tremble point de se livrer à des œuvres élevées et difficiles : ainsi agirent David et Jean-Baptiste. Il possède la vertu de longanimité celui dont l'espérance ne perd rien de son ardeur au milieu d'une attente prolongée : tel fut Abraham. Il est doux celui qui, comme Moïse, ne s'irrite point des traits dont ses inférieurs l'accablent et ne sait point leur rendre le mal pour le mal. Il est plein de mansuétude enfin celui qui, comme Jean l'Evangéliste, est toujours calme en son cœur et aimable en ses manières.

CHAPITRE XXXVI.

Des avantages de la patience.

Les avantages de la patience sont nombreux : 1° elle rend plus tolérable les maux de la vie présente. Quand l'adversité se joint à l'impatience, il en résulte un triple inconvénient : l'homme est affligé au dehors, son agitation le remplit d'amertume intérieurement, et sa faute produit un remords dont son cœur est rongé.

Digitized by Google

2° La patience est pour notre âme une nourriture précieuse. De même que notre corps se conserve au moyen d'aliments terrestres, ainsi notre âme s'engraisse au festin des vertus.

3° La patience est pour le prochain un grand sujet d'édification, un sujet d'autant plus considérable qu'il est plus rare. Nous voyons bien des hommes chastes, mortifiés, pauvres, appliqués à l'humilité, portés à faire l'aumône, adonnés à la prière, accoutumés à exciter les autres au bien, et d'une foi inébranlable; mais nous en rencontrons peu remplis d'une humble patience au milieu des injures, des médisances et des mépris. Nous nous excusons et nous prenons notre défense pour ne point scandaliser les autres; nous croirions être coupables si nous gardions le silence, et cependant nous sommes bien plus répréhensibles de nous venger ainsi avec impatience et de mordre avec aigreur ceux qui nous attaquent. Il est plus glorieux, dit saint Grégoire, d'être les imitateurs de Dieu en souffrant l'injure en silence, que de s'emporter en répondant à nos ennemis[1].

4° La patience nous purifie de nos fautes passées et elle nous préserve des fautes à venir.

5° Elle accroît en nous dans le temps présent la grâce des vertus et des dons spirituels. *Vos consolations ont rempli mon âme*, dit le Prophète, *à proportion du grand nombre de douleurs dont mon cœur a été accablé*[2].

6° Elle mérite une gloire abondante dans le ciel :

[1] Hom. 18 in Ev. — [2] Ps. 65.

Digitized by Google

Réjouissez-vous et tressaillez de joie, dit le Seigneur[1], *parce qu'une grande récompense vous est réservée dans le ciel.*

7° Elle nous aide d'une manière toute singulière à nous acquitter de la dette dont nous sommes redevables à Jésus-Christ pour sa Passion, car par la patience on s'applique véritablement à rendre à celui qui s'est chargé de nos douleurs ce qu'on a reçu de lui. Voilà pourquoi les saints éprouvaient une joie si vive au milieu de la tribulation; ils étaient dans l'allégresse d'avoir au moins, en souffrant quelque chose, une occasion et un moyen de reconnaître d'une certaine manière cette immense charité du Seigneur qui l'a porté à sacrifier sa vie pour nous; car il n'a aucun besoin de nos biens et il ne demande pas que nous puissions lui offrir quelque portion des richesses terrestres. Lors donc qu'il viendra juger le monde, il montrera à tous les hommes les marques de sa Passion, et ceux-là seront dans une confusion profonde qui n'auront rien voulu souffrir pour lui; au contraire, ceux qui, pour son amour, auront embrassé avec une patience inaltérable des peines nombreuses, seront environnés d'une gloire admirable. Le Seigneur nous donne un signe spécial d'amour quand il nous soumet à l'adversité; il daigne nous admettre à partager son fardeau, comme il y admit autrefois Simon le Cyrénéen, lorsqu'il porta la croix. En voyage nous avons coutume, quand nous nous sentons fatigués, de prier ceux en qui nous avons le

[1] Luc., 6.

Digitized by Google

plus de confiance et que nous aimons d'un amour plus spécial, de vouloir bien nous aider pendant quelque temps en se chargeant d'une partie de nos bagages, et par là nous leur donnons une plus grande preuve de notre amour qu'aux autres à qui nous n'osons faire une pareille demande dans la crainte qu'ils n'acceptent pas de bon cœur. Ainsi le Seigneur, le compagnon de voyage de tous les hommes dans le chemin de la vie où nous marchons, le Seigneur, fatigué jusqu'à la mort des travaux de sa Passion, cherche des cœurs disposés à lui compatir et à porter avec lui le fardeau des tribulations auxquelles il est encore soumis en son corps mystique, en son Eglise. Cette Passion qu'il a arrêté de souffrir à cause de nous comme notre chef et qu'il a endurée dans la chair, cette Passion, il l'a divisée à tous ses membres sur la terre. Et comme le Christ a dû souffrir et entrer ainsi dans sa gloire, de même ses membres seront glorifiés s'ils compatissent fidèlement à leur chef; ils seront les compagnons de sa résurrection s'ils l'ont été d'abord de sa Passion. Plus l'homme aura été semblable à Jésus-Christ par la souffrance, plus il régnera proche de lui dans la gloire.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXVII.

Des degrés de la patience.

Exposons maintenant les degrés de la patience. Le premier consiste à contenir avec effort et à réprimer les mouvements de la colère et de l'impatience, et à les empêcher de se produire au dehors par des paroles ou des actes illicites. Ainsi le feu s'éteint étouffé par sa propre fumée; mais si on le laisse libre, il croît et s'étend à tout ce qu'il rencontre d'inflammable. Or, on a coutume d'éteindre le feu de quatre manières : en versant de l'eau dessus, en l'étouffant, en le divisant et en lui refusant des aliments. Le feu de l'impatience s'affaiblit de même d'abord par l'effusion de conseils prudents, comme lorsque l'homme considère sérieusement combien son impatience lui fait de tort, combien au contraire la patience est avantageuse. Mais comme nous avons déjà parlé plus haut de ce moyen, je ne m'y arrêterai pas. — On l'éteint, en second lieu, en l'étouffant, en fermant sa bouche et ses lèvres, afin que la langue ne vienne pas à se répandre en paroles mensongères et en plaintes ridicules, afin que la main ne se porte point à des actes de fureur. De là cette parole du Psalmiste : *Placez, Seigneur une garde à ma bouche*[1]. — On l'éteint par la division, ou autrement l'homme ému par la colère

[1] Ps. 140.

Digitized by Google

doit se porter à d'autres actions, se livrer à d'autres affaires propres à absorber ses pensées et à lui faire oublier la cause de son agitation. Ainsi, quand on éloigne les morceaux de bois les uns des autres, le feu diminue promptement. — On l'éteint enfin en lui refusant des aliments, comme lorsqu'on se détourne des affaires et des passions qui ont coutume d'entretenir la colère et l'impatience. *Quand il n'y aura plus de bois*, dit le Sage, *le feu s'éteindra, et quand il n'y aura plus de semeurs de rapports, les querelles s'apaiseront*[1]. Or, le semeur de rapports est cette suggestion cachée qui porte l'homme à chercher sans cesse une occasion de disputes.

Le second degré de patience existe quand l'homme formé par une longue habitude à souffrir et à comprimer les mouvements emportés de son cœur, a appris à ne plus s'effrayer de l'adversité et à ne plus la craindre, mais à contempler comme d'un lieu inattaquable ses ennemis agités contre lui et qu'il juge impuissants à lui nuire. Or, nous nous laissons épouvanter par le malheur tant que nous aimons quelque chose de terrestre, soit en nous, soit hors de nous, que nous craignons de perdre, comme notre corps, nos biens, notre honneur, nos amis, notre volonté propre. Celui qui n'a point pour ces choses un amour désordonné, ne se réjouit pas grandement de les posséder et ne s'attriste pas beaucoup de ce qui le concerne. En quoi donc peut vous nuire votre ennemi, pour que vous soyez dans le trouble? S'il a contre

[1] Prov., 17.

Digitized by Google

vous de la haine en son cœur, c'est un mal qui lui est propre à lui-même et dont la douleur ne saurait vous atteindre. Bornez-vous à demeurer en paix avec vous-même : le feu enfermé dans le sein d'un autre ne peut vous brûler. S'il parle mal contre vous, c'est un vain bruit qui parcourt l'air, et non une flèche dont vous puissiez être percé. Vous ririez si un trait lancé contre vous allait se perdre inutilement dans l'espace sans vous toucher; faites de même à l'égard des paroles de malédiction. Un chien aboie contre vous, et vous passez en souriant. Si votre ennemi a médit de vous en votre absence, ne vous troublez point pour cela : il s'est blessé lui-même, mais il n'a pu vous nuire. Il s'est montré un envieux et un détracteur; les hommes intelligents le méprisent et l'ont en aversion, et ainsi il vous a vengé lui-même de ses injures. Gardez donc le silence, et d'autres combattront pour vous et le Seigneur brisera votre adversaire. Si au contraire vous commencez à répondre à ses attaques, ceux qui d'abord vous avaient compati, deviendront simples spectateurs; ils se borneront à vous regarder comme on regarde deux coqs animés l'un contre l'autre, ils vous mépriseront tous deux, ils concevront de l'aversion pour vous, ils vous accuseront d'impatience et d'envie. Si donc vous appréhendez que l'on n'ajoute foi à votre détracteur, souffrez avec humilité et votre patience dissipera les soupçons, ou elle changera les sentiments formés sur votre compte dans le cœur des autres. Si votre cœur à vous-même se sent brûlé intérieurement du feu de

Digitized by Google

la rancune, sachez le comprimer en vue des avantages à venir, semblable au malade qui se laisse brûler ou couper une plaie et se soumet à une douleur passagère dans l'espérance de recouvrer la santé. De même que nous sommes forcés de subir les morsures de puces et autres insectes semblables, de même nous devons souffrir avec patience les piqûres de vils détracteurs. L'homme avide d'honneur ne saurait sans envie entendre louer les bons. Il ne peut recevoir de pareils éloges et il souffre d'être dans la confusion. Il voudrait, pour se consoler, avoir des compagnons de sa misère. Voilà pourquoi il médit des autres. Ainsi celui dont les traits sont difformes désirerait voir tous les autres semblables à lui. — On apprend encore, en se servant des divers remèdes dont nous avons parlé jusqu'ici, et surtout par l'habitude de souffrir de telles choses, on apprend, dis-je, à supporter avec patience les douleurs corporelles, la perte des biens, les offenses et les confusions de la part des ennemis. C'est à peine si en cette vie il peut se rencontrer une tribulation que l'habitude et la pratique de la patience ne rendent plus légère, selon cet avis : Ce que vous supportez mal, accoutumez-vous-y et vous le supporterez aisément ensuite. Or, en ce degré, l'homme ne se réjouit pas encore de l'adversité; il l'endure et se tait.

Le troisième degré de patience consiste à trouver sa joie dans les tribulations, à s'en glorifier lorsqu'elles sont présentes, à les désirer quand elles manquent. Ainsi un soldat nouvellement engagé, mais plein

Digitized by Google

d'une noble ardeur et désireux de la renommée, est au comble du bonheur lorsque l'occasion se présente d'exercer sa bravoure contre un adversaire illustre. *Qui me donnera que ma demande s'accomplisse*, s'écrie Job, *que Dieu m'accorde ce que j'attends?* Je désire, *puisqu'il a commencé à me réduire en poudre, qu'il achève, qu'il ne retienne plus sa main, qu'il me retranche* jusqu'à la racine *et que, dans les douleurs dont il m'accablera, il me reste pour consolation de le voir ne pas m'épargner*[1]. — *Je me plais en mes infirmités*, écrit l'Apôtre, *dans les outrages, les privations, les persécutions, les afflictions douloureuses pour Jésus-Christ*[2]. — *Ceux-là*, dit Moïse, *immoleront des victimes de justice, qui suceront comme le lait les flots envahissants de la mer*[3], et qui, au milieu de l'amertume toujours croissante de chaque adversité, seront dans l'allégresse comme s'il leur était donné de se désaltérer du lait des consolations. Ceux-là immoleront véritablement des victimes de justice; car, selon saint Grégoire, il y a un mérite bien plus grand à souffrir l'affliction avec patience, qu'à se fatiguer dans l'exercice des bonnes œuvres. Celui donc qui, par le désir de se rendre agréable à Dieu, s'inflige à soi-même des mortifications en châtiant son corps et en pénétrant son cœur d'amertume et de repentir, celui-là, dis-je, pourquoi n'aurait-il plus la même volonté lorsqu'une autre lui offre l'occasion de souffrir et par conséquent d'affliger son corps et d'humilier son âme, puisqu'il y a un mérite

[1] Job., 6. — [2] II Cor., 12. — [3] Deut., 33.

Digitized by Google

sans comparaison plus abondant à souffrir avec patience de telles peines de la part d'un autre que de soi-même? Et l'homme qui se juge vil et vraiment répréhensible, pourquoi murmurerait-il quand un autre porte de lui un jugement semblable? Le jugement le plus à redouter n'est-il pas le nôtre après celui de Dieu? Notre conscience, au tribunal suprême, pèsera plus lourdement que la manière de voir de tous les hommes. C'est donc en ce dernier degré qu'on découvre combien la vertu parfaite est rare. La vraie humilité est aussi heureuse d'être humiliée par les autres que par soi-même, et la vraie patience supporte avec autant de bonne volonté, pour ce qui la concerne, les afflictions du dehors que celles qu'elle pourrait s'infliger de plein gré.

CHAPITRE XXXVIII.

De l'obéissance.

Comme l'obéissance naît de la charité, de l'humilité et de la patience, disons brièvement, pour l'édification de nos frères, quelque chose de cette vertu : elle est souverainement utile et nécessaire en toute maison religieuse. L'obéissance est donc une soumission de sa volonté propre à la volonté d'un supérieur dans ce qui est licite et conforme à l'honnêteté. Nous devons obéir à Dieu seul à cause de lui-même, car nous sommes ses serviteurs selon toute l'étendue

Digitized by Google

de ce mot, et à la créature raisonnable comme tenant la place de Dieu, qu'elle soit un homme ou un ange, dans les choses que Dieu exige de nous et qui nous conduisent à lui.

CHAPITRE XXXIX.

Pourquoi l'on doit obéir aux autres.

Il y a une triple raison de cette obéissance. 1° Dieu étend, il est vrai, son empire de telle sorte sur toutes les créatures en général et sur chacune en particulier, qu'elles reçoivent de lui seul tout ce qu'elles sont, tout ce qu'elles possèdent, tout ce qu'elles peuvent; cependant les créatures les plus rapprochées de lui, non par les lieux, mais par la ressemblance, participent plus abondamment à sa plénitude que les créatures d'un rang moindre, et celles qui les approchent à leur tour ressentent leur influence. Il en est ainsi de degré en degré jusqu'au dernier rang des êtres, en sorte que les inférieures sont soumises aux supérieures, que celles-ci gouvernent les autres et leur commandent, les plus élevées à celles d'un rang moyen, et celles d'un rang moyen aux dernières. Ainsi les anges du rang le plus haut exercent leur domination sur les anges d'un degré inférieur; ce qui est céleste l'exerce sur ce qui est terrestre, et la créature douée de raison sur la créature irraisonnable.

Digitized by Google

Faisons l'homme à notre image, dit le Seigneur, *et qu'il commande aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre*[1]. *Que toute âme*, dit également l'Apôtre, *soit soumise aux puissances supérieures*[2]. La nature divine est si élevée et tellement séparée de tout être créé, que les créatures du rang le plus bas ne peuvent soutenir ou recevoir son action que par des agents intermédiaires: Dieu est immuable en lui-même et il donne à tout le mouvement; il gouverne tout d'une manière ineffable, en sorte que rien n'est plus présent que lui en toutes choses et rien n'est plus incompréhensible.

2° Il n'a pas été donné encore à tous les hommes de pouvoir être instruits par Dieu même. Si donc les ignorants veulent ne point s'écarter de la voie divine, par laquelle ils doivent nécessairement marcher pour arriver à la gloire, il leur faut suivre la direction de ceux qui sont chargés de les instruire. Ainsi l'aveugle donne la main à son guide afin de ne pas tomber, de ne pas se heurter ou de ne pas s'écarter de son chemin.

3° L'homme en péchant n'a point voulu demeurer soumis à Dieu, et ainsi il a perdu la grâce en se livrant à l'orgueil. Il doit donc satisfaire sa justice en se soumettant à un homme à cause de Dieu, et se rendre digne par son humilité de recouvrer la grâce qu'il a perdue. Plus l'humiliation sera profonde, sincère et prompte, plus le recouvrement de la grâce sera facile et la récompense glorieuse. La grandeur de l'humi-

[1] Gen., 1. — [2] Rom., 13.

Digitized by Google

liation se juge par la difficulté de l'œuvre imposée; la sincérité par la simplicité de l'intention et la promptitude par l'ardeur de l'action.

CHAPITRE XL.

De la triple obéissance.

Il y a trois sortes d'obéissances : la première de nécessité, la seconde de cupidité, et la troisième de charité. Celui-là obéit par nécessité, qui le fait à contre-cœur et rentrerait volontiers en possession de sa liberté s'il le pouvait ou s'il l'osait. Telle est l'obéissance de l'âne, du serviteur pervers, etc. Il y a obéissance de cupidité quand, dans l'accomplissement de l'œuvre imposée, on se propose une récompense terrestre, un avantage corporel, une consolation extérieure. Ainsi obéissent le chien, l'épervier, le mercenaire, etc. Mais plus l'obéissance a pour principe les consolations ou les avantages terrestres, moins elle a de mérite devant Dieu. La première sorte d'obéissance a pour but de se soustraire à la peine qu'elle redoute si elle refuse d'agir; la seconde l'espérance d'arriver à obtenir l'objet de ses vœux, comme un présent, etc.

L'obéissance de charité a lieu quand on se soumet par amour pour Dieu, à cause de Dieu, et à cause aussi de la récompense divine, en prenant le nom de charité dans un sens large où la crainte de la peine,

Digitized by Google

le désir de la gloire céleste et le sentiment de l'amour se trouvent compris. La première de ces choses est le partage des commençants; la seconde, des hommes dans le progrès; la troisième, des parfaits.

On distingue encore cette vertu d'une autre manière. Il y a une obéissance générale, une autre plus générale et une autre sans réserve et universelle. De même il y en a une spéciale, une autre plus spéciale encore et une troisième tout-à-fait spéciale. L'obéissance générale est celle par laquelle tous les fidèles dans l'Eglise sont tenus communément d'obéir à leurs supérieurs, c'est-à-dire au Pape, aux Evêques et aux Pasteurs, dans les choses ordonnées par les canons et les lois promulguées pour tous les hommes. L'obéissance plus générale est celle en vertu de laquelle toute créature jouissant de la raison est obligée, en faisant usage de sa liberté, de conformer sa volonté propre à la volonté de son auteur. Ainsi ont dû obéir l'homme et l'ange. L'obéissance sans réserve et universelle est celle par laquelle toute créature obéit à son Créateur, soit par un mouvement propre de sa nature, comme les êtres privés de raison, soit par l'impulsion d'une puissance supérieure, comme les démons et les âmes perverses, dont la volonté est bien quelquefois opposée à la volonté de Dieu, mais qui ne peuvent cependant que ce que Dieu veut.

L'obéissance spéciale est celle par laquelle les clercs en particulier sont tenus d'obéir à leurs prélats dans les choses concernant leur office et se rapportant à l'ordre clérical, comme de vivre dans la continence,

Digitized by Google

de porter la tonsure et autres points statués dans les canons. L'obéissance plus spéciale est celle par laquelle une personne s'oblige, par un choix de sa volonté envers une personne déterminée ou un ordre religieux, à des observances limitées selon l'intention de celle qui s'engage, comme par exemple : Je promets d'obéir en ces choses et non en d'autres; pendant ce temps et non au-delà; ou encore dans les points déterminés par la règle et non point en dehors. Enfin l'obéissance tout-à-fait spéciale est celle par laquelle un homme s'engage à obéir sans exception à tout ce qui n'est point opposé au salut de son âme, ni à telle règle en particulier. Cette obéissance comprend la règle elle-même et tout ce qui est commandé d'ailleurs; elle s'oblige à toutes les bonnes œuvres non contraires à la raison et au pouvoir des supérieurs d'imposer. Au reste, personne ne peut être forcé à l'impossible ni à des actions irraisonnables, non plus qu'à ce qui est illicite.

CHAPITRE XLI.

Des trois degrés d'obéissance.

Les degrés de l'obéissance, quant aux choses auxquelles elle s'étend, peuvent être aisément compris par ce qui précède : obéissance aux préceptes, obéissance à tout acte possible. Mais il nous faut examiner brièvement les degrés de cette vertu quant

Digitized by Google

aux dispositions de celui qui obéit. Plus un homme s'élève dans l'obéissance, plus il se rend agréable à Dieu et plus aussi toute créature est prompte et empressée à accomplir sa volonté.

Le degré le plus bas de l'obéissance consiste à obéir par la crainte des supplices éternels. Ainsi agissent ceux qui se soumettent à leurs supérieurs dans les choses de précepte, et se montrent tièdes et négligents dans tout le reste, à moins toutefois que l'habitude générale ne les y force, que la honte des hommes ou l'appréhension d'un châtiment temporel ne les y entraîne. C'est assez pour de tels hommes de ne point tomber dans le péché mortel en désobéissant et de ne point encourir la damnation. Une telle disposition est très-dangereuse pour ceux qui ont embrassé la vie religieuse; car avant d'avoir discuté s'ils sont tenus à accomplir les divers ordres de leurs supérieurs, peut-être sont-ils déjà tombés dans les piéges d'une désobéissance mortelle, semblables en cela aux hommes qui s'approchent trop d'un précipice, et, en examinant avec imprudence ses profondeurs, s'y laissent entraîner tout-à-coup. C'est une folie d'entreprendre de disputer avec Dieu, comme si nous voulions le convaincre qu'il ne doit point regarder tel acte comme une faute mortelle, parce que nous en jugeons autrement. Le jugement de Dieu est la règle de son infaillible justice; notre opinion, au contraire, que nous appelons notre conscience, est pleine de recoins ténébreux. Le rayon du soleil ne se replie jamais en semblables lieux, mais il a coutume

Digitized by Google

d'aller droit à son but et d'éclairer tous les objets soumis à son action. Ainsi doit-il en être de nous dans la pratique de l'obéissance, qu'une chose nous paraisse commandée ou non; ne faisons jamais cette exception que nous ne voulons point y être obligés quand elle ne nous est pas imposée par ces mots : Je vous l'ordonne, ou en vertu de l'obéissance. Un religieux bien obéissant doit montrer autant d'empressement à exécuter ce qui lui est imposé simplement, lorsqu'il sait que telle est la volonté de son supérieur, que si celui-ci ajoutait : Je vous le commande, je l'ordonne au nom de l'obéissance.

Le second degré de cette vertu consiste à accomplir volontairement les ordres reçus plutôt par l'espoir de la récompense que par la crainte des tourments. En ce degré l'homme ne dispute pas s'il est tenu ou non à obéir; peu lui importe : il sait qu'il acquiert des mérites pourvu que le mal ne lui soit pas commandé, alors même que la volonté de son supérieur ne serait pas droite, comme par exemple s'il lui imposait certains actes par haine contre lui, afin de le tourmenter; ou bien si le supérieur se proposait son propre avantage et non celui de son subordonné. Et même non-seulement une pareille manière d'agir ne saurait nuire à celui qui obéit, mais elle lui procure un double avantage : le mérite de l'obéissance et celui de la patience. De même que la bonne intention du supérieur et l'utilité de la chose commandée tournent au détriment de l'homme désobéissant, ainsi l'indiscrétion du même supérieur et ses ordres in-

Digitized by Google

considérés, pourvu qu'ils ne soient point contraires à la loi de Dieu, sont profitables au véritable obéissant. Si dans sa colère quelqu'un saisissant une poignée d'argent pour une pierre, la jetait dans le sein d'un pauvre, celui-ci ne s'indignerait pas d'une semblable colère ; mais il se réjouirait de posséder un argent acquis de la sorte.

Le troisième degré consiste à obéir par le seul amour de Dieu, non-seulement avec une volonté entière, mais encore avec joie ; non-seulement dans les choses faciles, mais encore dans les choses difficiles et pénibles et même jusqu'à la mort. Ainsi Jésus-Christ est devenu obéissant pour nous jusqu'à la mort et la mort de la croix. Que les serviteurs de Dieu rougissent donc d'obéir à un tel Seigneur en vue du royaume céleste avec la lâcheté que nous remarquons en plusieurs. Voyez avec quelle patience les serviteurs des princes et des grands supportent à la guerre pour un prix médiocre et une récompense incertaine des fatigues sans nombre, des dangers, des privations de toutes sortes, et même des injures et des coups de la part de leurs maîtres ; comment ils se soumettent avec empressement à de longs voyages pour leurs services. Ils ne renvoient pas au lendemain ; ils n'apportent point la négligence la plus légère dans l'exécution de leurs ordres ; ils ne prétextent ni la difficulté ni les périls du chemin ; ils ne conviennent pas à l'avance d'un prix pour tel travail ; mais ils agissent incertains de la récompense, uniquement appuyés sur l'espérance et en se glorifiant

Digitized by Google

d'avoir été choisis de préférence aux autres serviteurs de la maison. Voyez avec quelle attention ils observent en quoi ils peuvent servir leurs maîtres et leur être agréables : à peine ont-ils reçu leurs ordres, à peine ont-ils remarqué le moindre signe de leurs yeux qu'ils s'élancent et se précipitent afin de répondre à leurs désirs. Remarquez avec combien d'avidité ils écoutent ce qui peut leur plaire, ce qu'ils peuvent vouloir. Sans doute l'obéissance des serviteurs de Dieu tire sa perfection intérieure de l'intensité de l'amour; mais quant à ses effets, celui-là semble plus parfait qui montre à accomplir tous les ordres de son supérieur le même empressement et le même courage que nous admirons dans les serviteurs des grands. Ainsi nous lisons dans la vie de saint François que ses premiers compagnons étaient non-seulement prompts à accomplir les ordres reçus de leur bienheureux Père, mais qu'ils s'appliquaient avec le plus grand soin à prévenir ses moindres désirs aussitôt qu'un faible indice les leur faisait connaître, et c'est de la sorte que lui-même les avait formés à l'obéissance. Inspiré par cette vertu, Abraham a obéi non-seulement en sortant de son pays et en demeurant voyageur sur une terre étrangère, mais encore en se montrant prêt à immoler Isaac, son fils[1]. De même les apôtres, les martyrs et les autres saints se sont exposés à des travaux sans nombre, aux dangers, aux persécutions et enfin à la mort pour Jésus-Christ, selon que le Seigneur l'avait annoncé d'une manière si spéciale quand il

[1] Gen., 12.

Digitized by Google

dit : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, qu'il se charge de sa croix et me suive*[1]. Qu'il se renonce donc, celui qui refuse de s'appartenir à l'avenir et se soumet à la volonté d'un autre à cause de Jésus-Christ; qu'il se souvienne que le Seigneur n'est pas venu faire sa volonté propre, mais la volonté de son Père[2].

CHAPITRE XLII.

De la pauvreté.

Le mépris des richesses est opposé à l'amour des biens temporels. On donne quelquefois à un tel mépris le nom de pauvreté d'esprit. Il y a des hommes pauvres en réalité et non d'esprit, comme les indigents dans le monde : ils seraient heureux d'arriver à la fortune, mais ils ne le peuvent. D'autres sont pauvres en esprit et non en réalité, comme ceux qui possèdent des richesses non par affection pour elles, mais par amour pour Dieu, afin d'étendre son culte et de défendre ses pauvres, ou par amour pour Jésus-Christ, afin de soulager les besoins du prochain : tels furent Abraham, David, Job, Loth, Josias et autres. Ceux-là sont encore pauvres d'esprit qui acceptent des dignités et des gouvernements par obéissance, comme le pape saint Grégoire et d'autres saints évêques. Ils avaient choisi d'être pauvres; mais par l'ordre du Ciel il en

[1] Mat., 10. — [2] Joan., 4.

Digitized by Google

arriva autrement. Ils furent établis de préférence à d'autres pour être les princes de la terre et les dispensateurs des biens de l'Eglise. Cependant ils ne renoncèrent pas à leur dessein d'observer la pauvreté, et cette vertu fut d'autant plus digne de louange en eux que les richesses ne purent les séparer de son amour. — D'autres enfin sont pauvres d'esprit et de biens; ils n'ont rien et ne veulent rien avoir, alors qu'ils le pourraient aisément et sans péché. Ces hommes sont d'autant plus heureux qu'ils sont plus éloignés des piéges de la cupidité. Ils sont de deux sortes : les premiers ne possèdent rien et font de nécessité vertu, en renonçant à la volonté d'avoir quand même ils le pourraient. Les seconds ont pu avoir les richesses de ce monde, ou même ils les ont eues; mais ils les ont rejetées et ils renoncent à les avoir désormais à cause de Dieu.

CHAPITRE XLIII.

Du double mépris des richesses.

Il y a un double mépris des richesses. Le premier consiste à les répandre libéralement sur les pauvres en pratiquant les œuvres de miséricorde, et à les consacrer généreusement au culte de Dieu. Ainsi ont agi les rois saints et d'autres riches qui ont fourni aux besoins d'une foule d'indigents et édifié des monastères et des églises. Le second réside dans le mépris parfait

Digitized by Google

des richesses, comme firent les saints en pratiquant la mendicité et en souffrant le manque de tout. Ainsi vécurent notre père saint François, saint Dominique et autres imitateurs de Jésus-Christ épris du désir de la perfection évangélique renfermée en cette parole du Sauveur : *Si vous voulez être parfait, allez et vendez tout ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres*[1].

CHAPITRE XLIV.

De quatre causes pour lesquelles on conseille le mépris des richesses.

Quatre raisons nous portent à conseiller le mépris des richesses. La première, c'est que leur amour nous éloigne de l'amour de Dieu et du désir de la céleste patrie, selon cette parole de la vérité elle-même : *Personne ne peut servir Dieu et l'argent*[2]. Les richesses sont tirées des profondeurs de la terre, et par leur poids elles nous entraînent vers ce qu'il y a de plus bas sur cette terre, dans les abîmes de l'enfer. Voilà pourquoi l'Apôtre a dit : *Ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation et dans le piége du démon, et en divers désirs inutiles et pernicieux qui précipitent les hommes dans la mort et la perdition*[3].

La seconde raison, c'est que les richesses retardent nos progrès dans la vertu. De même qu'un homme

[1] Mat., 19. — [2] Mat., 6. — [3] I Tim., 6.

Digitized by Google

chargé d'un lourd fardeau ne saurait courir bien vite, de même l'homme en proie aux sollicitudes mondaines est impuissant à faire des progrès rapides dans la vie spirituelle. Si donc vous voulez marcher d'un pas rapide vers la patrie, si vous désirez n'être point retenu au milieu des embûches tendues par les chasseurs, ne pas être saisi durant le voyage, ne pas retomber dans l'esclavage auquel vous avez échappé, n'être pas jeté de nouveau dans les fers, bannissez l'avarice, retirez votre pied de la cupidité entraînante des choses terrestres. Si les Juifs étaient lents à sortir de Babylone et à revenir à Jérusalem, c'est qu'ils avaient des enfants et des épouses, c'est qu'ils avaient acquis des biens dans la terre étrangère. Ainsi les religieux n'ont plus que des soupirs affaiblis pour le ciel quand ils ont commencé à étendre leurs possessions en ce monde.

La troisième raison d'un tel mépris, c'est le mérite plus abondant qui en résulte pour nous. Moins vous vous laisserez attirer vers les richesses temporelles, plus les richesses célestes vous seront données avec profusion dans la gloire éternelle. En effet, il est écrit : *Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux leur appartient*[1]. Aussi le Fils de Dieu afin de nous donner l'exemple de la perfection n'a-t-il voulu rien posséder ici-bas : ni champs, ni maisons, ni revenu ; il s'est contenté d'un vêtement, et encore avant de monter sur la croix a-t-il permis qu'on le lui enlevât, pour nous apprendre que renoncer

[1] Mat., 5.

Digitized by Google

à tout ne consiste pas seulement à ne vouloir rien avoir en propre, mais à tout donner de grand cœur aux pauvres, à souffrir avec patience la perte de nos biens, s'ils nous sont enlevés avec violence. Et même souvent il y a plus de mérite à supporter une telle perte, qu'à tout distribuer aux pauvres, car il est plus rare de voir se soumettre avec une âme égale à des traitements si indignes qu'il ne l'est de se porter au bien de son propre mouvement. Or, comme les hommes vertueux doivent posséder les biens de ce monde uniquement ou avant tout pour faire du bien et les employer à acquérir la gloire éternelle; comme même ils cesseraient d'être vertueux s'ils n'avaient un but pieux dans la recherche de ces biens et s'ils n'aimaient point la créature en vue du Créateur, il leur faut donc se réjouir lorsque des revers les privent de leur fortune, comme s'ils l'avaient employée en saintes dépenses, bien persuadés que le malheur accepté avec une patience semblable produira pour le ciel des fruits aussi abondants que les aumônes les plus charitables. Ainsi le marchand aime d'un même amour les marchandises dont il espère un gain égal. Chercher les richesses pour en faire un usage pervers, pour les consacrer aux vanités, aux plaisirs sensuels, aux concupiscences des yeux, c'est une impiété, c'est employer le bienfait de notre Créateur généreux à déverser sur lui-même le mépris et l'outrage. Les poursuivre avec ardeur pour les garder accumulées en sa maison, c'est une folie : autant vaudrait un monceau de pierres, si l'or et l'argent doivent demeurer inutiles.

Digitized by Google

Le quatrième motif, c'est que les biens temporels sont réellement méprisables à plusieurs titres. D'abord leur nature les rend tels. Qu'y a-t-il, en effet, parmi tous les éléments, de plus ignoble que la terre? — Ils sont ensuite d'une faible nécessité. Une nourriture modique, le vêtement et un toit, c'est assez pour les besoins de l'homme; tout le reste est superflu. — Ces biens sont nuisibles à beaucoup et l'occasion de leur damnation éternelle. Ils exposent à l'envie, et elle emploie les moyens les plus divers pour les ravir à leurs possesseurs. — On ne les acquiert et on ne les conserve qu'au prix de grands travaux et de nombreuses sollicitudes, si ce n'est au péril de la vie. — Ils ne sauraient rassasier nos désirs, et plus ils sont considérables, plus ils irritent notre soif. — Ils sont communs aux bons et aux méchants, et ainsi leur abondance ne rend pas plus heureux; souvent même elle plonge dans une amertume plus profonde, car elle est la cause de bien des maux. — Ils ne doivent point demeurer long-temps avec l'homme. Quand même il les conserverait toute sa vie, la mort l'en séparera, et il ne peut rien emporter des choses de ce monde que les mérites acquis ici-bas par un saint usage de ces mêmes choses. Le sage doit donc faire peu de cas de ce qui est aussi vil, peu s'agiter pour des biens d'une utilité si médiocre, fuir ce qui est si pernicieux, répandre libéralement ce qui, conservé tombe en ruine, et distribué en aumônes porte des fruits nombreux.

Digitized by Google

CHAPITRE XLV.

Des trois degrés du mépris des richesses.

Le premier degré du mépris des richesses, c'est de ne vouloir posséder injustement aucun bien, soit qu'on l'ait acquis par soi-même, soit qu'il nous ait été donné ou laissé par les autres; de rendre à tous selon son pouvoir ce qui leur est dû, de faire l'aumône de ses biens légitimes, de ne point en abuser pour se livrer aux péchés de l'orgueil, de l'impureté, de la gourmandise, etc. Un homme peut posséder injustement de trois manières: d'abord en acquérant par lui-même à un titre nul, peu importe comment; ensuite en recevant ou en achetant sciemment d'un autre un objet sur lequel le vendeur ou le donataire n'a aucun droit; et enfin en causant aux autres un tort injuste, quand même il n'en retirerait rien pour lui-même. Or, je suis tenu de restituer au prochain selon toute l'étendue de ses droits et la nullité des miens. C'est pourquoi lorsqu'on doit plus à une personne connue qu'on ne possède, si l'on fait gratuitement à une autre des présents propres à nous empêcher de payer, cette dernière est obligée de rendre tout ce qu'elle a reçu, car celui qui a donné l'a fait en se servant du bien du prochain.

Le second degré, c'est de ne souffrir rien de superflu, mais de se contenter du pur nécessaire dans la nourri-

Digitized by Google

ture, les vêtements, le logement, le ménage, les serviteurs, de faire part du reste aux pauvres, ou de ne pas accepter ce qui est offert, et de ne point acquérir au-delà de ses besoins. *Donnez l'aumône de ce qui vous reste*, dit le Seigneur, *et toutes choses seront pures pour vous*[1]. Ainsi les moines de l'Egypte et d'ailleurs prenaient sur leur travail la nourriture et le vêtement, et distribuaient le surplus aux pauvres, selon cette parole de l'Apôtre : *Ayant de quoi nous nourrir et de quoi nous couvrir, nous devons nous en contenter*[2]. Mais pour ne point dépasser les bornes en ce point, il faut nous souvenir qu'il y a une double suffisance : l'une de rigueur et de miséricorde, et l'autre de concupiscence. La première est celle qui se borne à sustenter le corps et à le rendre capable de servir Dieu. La nature elle-même nous l'enseigne. Nous voyons les animaux privés de raison s'y conformer, et même les plantes se contentent des sucs dont elles ont besoin et ne demandent rien de plus. Mais la suffisance de concupiscence dépasse la mesure naturelle et ne connaît de limites que l'impossibilité; elle ne renonce qu'à ce qu'elle n'a plus l'espoir d'obtenir. Le riche avare de l'Evangile voyant ses récoltes abondantes ne dit pas : « Je suis riche et rien ne me manque; je n'ai plus rien à désirer, car je ne sais où loger mes richesses; » mais il pense à détruire ses anciens greniers et à en faire de plus grands[3]. Ces premiers greniers sont les besoins rigoureux de notre corps; il faut peu de chose pour les remplir; mais

[1] Luc., 11. — [2] I Tim., 6. — [3] Luc., 12.

Digitized by Google

l'avare les détruit, il lui en faut de plus considérables pour sa concupiscence et ses superfluités, et ceux-là ne se remplissent jamais. Lorsqu'il commence à avoir des provisions nombreuses, il se dispose à en amasser de plus considérables encore; ce qu'il a est insuffisant s'il ne l'augmente de jour en jour; et ainsi il marche sans s'arrêter. Le cœur de l'avare est comme un abîme sans fond : plus on lui donne, plus il engloutit, et jamais il ne semble se remplir. *L'avare,* dit l'Ecriture, *n'a jamais assez d'argent* [1].

Le troisième degré est de ne vouloir rien posséder en ce monde et de se soumettre pour Dieu à de grandes privations en tous ses besoins. C'est là le remède le plus efficace contre l'avarice. Semblable à un feu dévorant, ce vice ne dit jamais : c'est assez; et ainsi l'on ne saurait mieux l'éteindre qu'en lui retranchant sans réserve l'aliment des biens temporels. Jésus-Christ lui-même, le vrai médecin des âmes, nous a enseigné ce remède. Il a tenu en tout cette voie qui est la plus propre à nous instruire des vertus et à guérir nos vices. Les richesses, les honneurs mondains et les voluptés de la chair sont en effet les plus graves obstacles à la sainteté, et le Maître des vertus, Notre-Seigneur, a appris par son exemple à ses disciples à les éviter. *Si vous voulez être parfait,* a-t-il dit, *allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, venez ensuite et suivez-moi* [2]. C'est là cette pauvreté sublime dont parle l'Apôtre, cette pauvreté des premiers saints qui dans l'Eglise abandonnèrent

[1] Eccl., 5. — [2] Mat., 19.

Digitized by Google

toutes choses pour Dieu. A elle viennent se joindre des vertus sans nombre, à elle sont attachés des dons innombrables; mais bien peu savent les posséder. Beaucoup, il est vrai, n'ont rien en ce monde, mais ils sont rares ceux qui dans la vie religieuse ne désirent pas avoir plus, soit pour eux, soit pour les autres. Au reste, ce qui est meilleur est par là même plus rare sur cette terre. Le religieux plein de sollicitude pour les choses temporelles s'y plonge tout entier; celui qui laisse à d'autres un semblable soin, leur en abandonne les embarras, mais celui qui se repose en Dieu de tous ses besoins et de toutes ses inquiétudes, Dieu lui-même devient son pourvoyeur. *Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice*, dit Jésus-Christ, *et toutes ces choses*, les choses nécessaires à votre existence, *vous seront données par surcroît*[1]. Le Seigneur veut nous donner les biens du ciel par un bienfait de sa grâce; pourquoi donc ne pas espérer de lui les biens temporels, des biens d'une si médiocre importance? Il nous accordera, soyons-en sûrs, ce qui nous est nécessaire, autant qu'il le jugera avantageux pour nous, ou bien nous recevrons de lui les forces corporelles suffisantes pour résister à la détresse, ou encore il fera goûter à notre âme des consolations supérieures à toute satisfaction de la chair, et de plus il nous donnera une récompense céleste.

[1] Mat., 6.

Digitized by Google

CHAPITRE XLVI.

De la sobriété.

La sobriété est une vertu qui nous fait user avec modération des choses destinées à sustenter le corps : tels sont les aliments et le sommeil. On entend en général par cette vertu le retranchement de toute superfluité et de toute intempérance de corps et d'esprit. Ainsi l'on dit : un esprit sobre, des sens pleins de sobriété. Mais considérée seulement au point de vue des aliments corporels, on l'appelle réserve, abstinence, et elle est opposée au vice de la gourmandise, qui est la satisfaction du ventre. Or, il y a une sobriété médicinale, une d'avarice, une d'hypocrisie, une de pauvreté et une de religion. La sobriété médicinale est celle qui a lieu pour conserver ou recouvrer la santé du corps ; la sobriété d'avarice, celle qui se propose d'éviter la dépense ; la sobriété d'hypocrisie, celle qui cherche les louanges des hommes ; la sobriété de pauvreté, celle qui est causée par l'insuffisance des moyens ; et enfin la sobriété de religion, celle qui a pour but d'arriver à la vertu, de détruire le vice, de faire pénitence, d'édifier le prochain, de mériter la gloire, d'éclairer notre intelligence, d'acquérir la sagesse. De même que le verre une fois couvert de boue ne transmet plus la lumière, de même notre intelligence accablée par la nourriture tombe dans

Digitized by Google

l'obscurité comme nous en faisons souvent l'expérience.

La sobriété, comme toute autre vertu, est méritoire lorsque Dieu est sa cause première et son modèle, c'est-à-dire, lorsqu'elle agit principalement à cause de Dieu et selon Dieu. De même que Dieu dans le gouvernement du monde ne déploie ni plus ni moins de diligence qu'il ne faut, tandis qu'il s'occupe sans réserve des choses du ciel, s'il nous est permis de nous exprimer ainsi, de même l'homme à qui le soin de gouverner le petit monde, c'est-à-dire son corps, a été confié, doit pourvoir avec prudence à sa tâche, soit en ne le laissant point manquer, autant qu'il est possible, des objets nécessaires à sa conservation, soit en lui retranchant le superflu. De la sorte il l'empêchera de tomber de privation ou de fatigue avant le temps, et aussi de se révolter au sein de l'abondance et du repos. Mais toute son attention doit être appliquée sans mesure au bien le plus excellent; elle doit s'exercer à faire avancer l'âme dans la connaissance et l'amour de Dieu et dans les diverses pratiques propres à l'élever davantage et à la diriger sûrement. L'âme, en effet, n'a pas été créée pour le corps; mais le corps a été donné à l'âme pour la servir et l'aider en cet avancement. Elle a reçu l'existence à cause de Dieu, afin de s'attacher à lui, de jouir de ses douceurs en cette union et d'être heureuse en goûtant un pareil bonheur.

A Dieu seul il appartient de détruire et de donner la mort, comme à lui seul il appartient de créer et de

Digitized by Google

vivifier. Ainsi il ne nous est point libre sans sa permission de concourir à la destruction d'aucun des êtres formés par lui. Il nous a donné le droit de mort sur les créatures privées de raison, mais nous ne pouvons l'exercer sans un juste motif. Il nous a défendu d'étendre de la sorte notre empire sur les êtres doués de raison, c'est-à-dire sur les hommes, en dehors des lois établies par lui. Aussi les juges, en condamnant les malfaiteurs à mort selon les lois divines, agissent-ils en vertu de l'autorité de Dieu et non de la leur propre, car c'est lui qui a décrété que quiconque aurait commis tel crime serait puni de telle peine. Mais si nul n'a le droit de tuer un autre, nul n'a davantage le droit de se tuer soi-même : personne n'est tenu d'avoir plus d'amour pour le prochain que pour soi. Or, celui-là se donne la mort, qui, ruinant ses forces par une abstinence et des fatigues indiscrètes, est forcé de tomber avant le temps. Seulement la ferveur de la dévotion ou la simplicité en peut rendre plusieurs excusables. Saint Paul a écrit : *Que votre obéissance soit conforme à la raison*[1].

CHAPITRE XLVII.

En quoi consiste la sobriété.

La sobriété s'étend à trois choses : la qualité et la quantité des aliments, et en même temps la manière de les prendre. Pour la qualité elle demande qu'ils ne

[1] Rom., 12.

Digitized by Google

soient ni délicats, ni d'un grand prix, ni recherchés, mais simples, propres à sustenter la nature et non à exciter la gourmandise, et faciles à avoir. Pour la quantité, elle défend de les prendre avec excès et plus souvent qu'il ne convient; elle exige la modération: le corps a besoin d'être nourri et non chargé. Mais les malades sont exempts de ces deux premières lois. Le mode exige qu'on ne réclame point la nourriture avec importunité et qu'on ne mange point avec trop d'ardeur, sans observer ni la discipline ni le bon ordre, mais avec modestie, gravité et religion, comme nous l'avons enseigné dans notre précédent traité composé en faveur des novices. En agissant ainsi nous trouvons aux aliments plus de saveur; on les prend avec plus de joie; ils réparent nos forces d'une façon plus salutaire; l'estomac en est moins chargé; ils sont plus faciles à digérer; on pèche moins en les prenant et l'on se conforme mieux aux règles de l'honnêteté et de la piété.

La sobriété nous offre encore les avantages dont nous avons déjà parlé plusieurs fois. Elle nous aide à satisfaire pour nos péchés : nous avons péché en accordant au corps ses désirs, et par cette vertu nous lui infligeons des châtiments. — Elle réprime les écarts de la chair qui, engraissée, est devenue insolente et rebelle, tandis que la mortification lui apprend à obéir à l'esprit. De là cette parole de l'Apôtre[1] : *Je châtie mon corps et je le réduis en servitude.* — Elle est utile même à la santé du corps : elle en dissipe les humeurs

[1] I Cor., 9.

Digitized by Google

nuisibles que les excès et un repos inutile ont coutume de produire. — Elle nous délivre des sollicitudes terrestres. En effet, l'homme accoutumé à se contenter de peu, n'a pas à s'inquiéter d'une multitude de choses. — Elle nous rend propres à beaucoup de vertus : celui qui est sobre est plus agile dans le bien et plus chaste ; il a moins de sujets d'être envieux ; il est plus attentif à veiller sur sa langue, plus prompt à se porter à la dévotion, plus pur dans son désir d'acquérir la sagesse ; ses sens sont plus vigilants et plus subtiles ; sa mémoire devient plus ferme et plus stable.

La sobriété sert aussi à l'édification des autres : en nous voyant si réglés et si modérés extérieurement, ils jugent que nos qualités intérieures cachées à leurs yeux sont dignes d'estime. Ensuite lorsqu'ils nous admettent à leur table ils sont moins embarrassés, car ils savent que nous nous contentons de peu et qu'il leur sera facile de nous satisfaire. — Cette vertu nous empêche de nuire aux autres mendiants : plus on demande, moins il reste à donner aux autres. C'est une espèce de vol remarqué par un bien petit nombre d'hommes, que de mendier au-delà de son besoin véritable. D'autres plus pauvres en souffrent : ils viennent après nous, et ne trouvent plus ce que nous leur avons ravi. — Enfin elle nous fait amasser des mérites pour la gloire, tant par elle-même que par les vertus dont elle est accompagnée : car plus nous nous éloignerons des jouissances de la chair, plus nous recevrons avec abondance les délices de l'esprit et plus aussi nous serons comblés de félicités célestes.

Digitized by Google

CHAPITRE XLVIII.

Des trois degrés de la sobriété.

Le premier degré de la sobriété peut être de se tenir en garde contre l'ivrognerie et l'ivresse, et d'observer pour ses repas les heures et les moments convenables si l'on ne veut point enfreindre à la légère les jeûnes établis, demeurer indignement occupé à boire et à manger à toute heure, et chercher plutôt à satisfaire les inclinations perverses de la chair que les besoins de la nature. *Malheur à la terre dont le roi est un enfant*, dit Salomon, *et dont les princes mangent dès le matin*[1]! L'animal, qui ne connaît que les exigences de son ventre, conserve en buvant et en mangeant une mesure conforme aux règles de sa nature; ainsi doit agir l'homme qui a reçu la raison pour se conduire. Mieux vaudrait pour lui en être privé que de ne point se laisser guider par elle, car dans le premier cas il serait exempt de péché.

Le second degré peut consister à s'abstenir de choses permises, comme de viande, de vin, etc., et à se contenter d'une nourriture grossière, comme d'un pain commun, de ragoûts non assaisonnés; ou bien de jeûner souvent, de se priver de mets savoureux et de ce qui nous flatte le plus. Ainsi ont coutume d'agir les religieux, les hommes pieux et pénitents.

[1] Eccl., 10.

Digitized by Google

Il est bon, écrit l'Apôtre[1], *de ne point manger de chair et de ne point boire de vin*, comme le faisaient les Nazaréens et les enfants de Réchab[2]. *Je ne mangerai*, dit Daniel, *d'aucun pain agréable au goût, et ni chair ni vin n'entrera dans ma bouche*[3].

Le troisième degré, c'est d'avoir tellement dompté la gourmandise et soumis notre palais que nous en soyons arrivés à nous borner aux choses suffisantes à nos besoins extrêmes quant à la quantité et la qualité des aliments, à aimer d'autant plus notre nourriture qu'elle est plus simple, et si quelquefois il nous faut en accepter une plus délicate, à ne pas chercher en elle notre plaisir, mais uniquement le soutien nécessaire de notre corps. *Ne prenez pas de votre chair un soin qui aille jusqu'à satisfaire ses désirs*[4].

CHAPITRE XLIX.

Autre distinction des degrés de l'abstinence ou de la sobriété.

On peut distinguer d'une autre manière les degrés de l'abstinence ou de la sobriété. Ainsi le premier degré consiste à souffrir avec patience d'être privé d'aliments délicats, et à ne point s'attrister lorsqu'on n'a point ce qu'on désire, comme nous voyons certains hommes, s'ils manquent de quelque chose à table, s'affliger, s'indigner, murmurer, rejeter toute mo-

[1] Rom., 14.—[2] Num., 6. - Hier., 33.—[3] Dan., 10.—[4] Rom., 13.

Digitized by Google

destie, oublier leur profession et ne point se souvenir que, si les riches eux-mêmes dans le siècle n'ont pas toujours selon leur volonté, à plus forte raison des pauvres et des mendiants doivent s'attendre à pareil mécompte.

Le second degré consiste à se priver volontairement pour Dieu et par amour de la sobriété, de la pauvreté et du bon exemple, des choses mêmes qu'il est en notre pouvoir d'avoir. Ainsi les bons et fidèles serviteurs de Dieu passent souvent les maisons des riches dans leurs voyages et vont demander l'hospitalité à celle du pauvre; ils refusent les mets délicats et se contentent des plus simples et encore en faible quantité, afin de témoigner leur amour au Seigneur et d'édifier le prochain. *Tout m'est permis,* dit l'Apôtre, *mais tout n'édifie pas*[1]. Sans doute l'Evangile autorise à manger ce qui est servi; mais il y a pour les autres plus d'édification à ne pas nous laisser servir d'aliments succulents et variés. Si une hospitalité généreuse convient à ceux qui nous reçoivent, la frugalité religieuse nous convient également, ou plutôt il nous appartient de défendre cette vertu avec plus de zèle que les hommes du monde n'en mettent à nous donner des preuves de leur honnêteté en voulant nous servir avec abondance. Quand même ils semblent s'attrister momentanément que nous ne leur permettions pas de satisfaire leur bonne volonté à notre égard, cependant en eux-mêmes ils sont édifiés de notre tempérance; une autre fois ils nous reçoivent avec d'autant plus

[1] I Cor., 9.

Digitized by Google

de joie que nous leur sommes moins à charge, et là où d'abord nous avons trouvé peu de personnes disposées à nous accorder l'hospitalité, nous en trouverons un grand nombre ensuite quand on comprendra que l'on peut nous traiter aisément comme des pauvres.

Le troisième degré, c'est de savoir s'abstenir sans difficulté des mets délicats à notre disposition, ou se borner à en user dans la juste limite de nos besoins, non par amour du plaisir mais uniquement pour sustenter la nature. Sans doute il y a une grande vertu de pauvreté à ne point avoir ce que l'on désire; mais il y a une abstinence plus forte à pouvoir se priver de l'usage et des délices d'un plaisir présent, que de ne le point désirer quand il est éloigné. Cependant il y a plus de sûreté à fuir les satisfactions de la chair; car souvent ceux-là ont été vaincus dans le combat, qui ont voulu marcher avec trop de sécurité. Ils s'étaient promis présomptueusement la victoire, et par leur défaite ils ont appris avec confusion qu'il y a folie à s'exposer aux dangers du combat, quand on peut aisément s'y soustraire. Il est plus facile de ne point être submergé en demeurant sur le rivage, qu'en se confiant aux flots de l'abîme.

Digitized by Google

CHAPITRE L.

Que la vertu tient le milieu entre les vices.

La vertu, nous devons le savoir, tient le milieu entre les vices et elle en est assiégée des deux côtés, à droite et à gauche, en sorte que si elle vient à s'écarter tant soit peu des sentiers de la discrétion, elle cesse d'être vertu. Ainsi, pour ne pas sortir de notre sujet, si l'abstinence passe les justes bornes du nécessaire et se jette dans le superflu, elle tombe dans le vice de la gourmandise. Si au contraire elle est trop restreinte, elle encourt le reproche de l'indiscrétion; elle détruit les forces du corps, elle éteint la vigueur de l'esprit, elle affaiblit la nature et néglige les biens qu'il était en son pouvoir de mériter; elle abrége la vie ou fait perdre la raison, et, si ensuite elle doit travailler à recouvrer ses forces, il lui faut apporter autant de zèle à environner le corps de bien-être et de douceurs, qu'elle en avait mis jusqu'alors à l'en priver imprudemment.

Il en est de même du mépris des richesses. Si l'on ramasse les biens temporels d'une manière irraisonnable, c'est de l'avarice. Si d'un autre côté on ne veut rien avoir pour son usage, une telle indiscrétion conduit à tuer la nature par la faim, le froid et la maladie. — La patience, si elle s'éloigne à l'excès de tout mouvement opposé, tombe dans la langueur;

Digitized by Google

elle perd le zèle de la justice, elle laisse croître tant en elle-même que dans les autres les vices qu'il était de son devoir de poursuivre et de venger. — L'humilité, en craignant trop de s'élever, s'abaisse outremesure et désespère d'accomplir son salut ou de faire le moindre progrès dans les voies spirituelles. — La charité envers le prochain, en sortant des justes limites, nous rend favorables et même nous fait coopérer aux désirs des autres aux dépens de notre salut ou du leur, comme lorsqu'on devient parjure ou que l'on se rend coupables d'autres fautes par un semblable motif. — Quelquefois l'empressement à faire le bien dissipe à un tel degré la paresse, qu'il éteint même le repos de la dévotion. — La joie spirituelle, en se mettant en garde contre la langueur et la tristesse, va jusqu'à se jeter dans la dissolution et la vaine joie. — La gravité, pour éviter les paroles oiseuses, en vient à taire au préjudice du prochain et au sien propre des choses avantageuses et nécessaires. — L'obéissance, si elle n'est réglée par la discrétion, devient étrangère à sa volonté propre jusqu'à obéir au supérieur lorsqu'il ordonne le mal; cependant il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, et Dieu défend tout péché. — Ainsi devons-nous juger des autres vertus.

Digitized by Google

CHAPITRE LI.

Que le vice se couvre de l'apparence de la vertu.

La vertu est si noble et si vénérable aux yeux de tout le monde; elle l'emporte tellement sur tout le reste que les hommes pervers eux-mêmes ont pour elle une estime singulière; voilà pourquoi de temps à autre le vice veut se faire passer pour la vertu et se couvre de son manteau : de la sorte il se cache avec plus de sécurité, il évite les reproches et même il arrive jusqu'à obtenir les éloges dus uniquement à sa rivale. Ainsi voyons-nous quelquefois certains religieux apporter les précautions les plus grandes dans le mal et le défendre de tout leur pouvoir, comme ils feraient pour la vertu. La vraie vertu même leur déplaît dans les autres; ils la méprisent de préférence au vice; ils l'attaquent, déclarent coupable ce qui est véritablement bon, et proclament bon ce qui est criminel pourvu qu'il soit couvert du voile de la vertu. Par exemple : la pauvreté de l'esprit, ou autrement la pauvreté embrassée volontairement pour Jésus-Christ, est une vertu sublime et réelle; beaucoup de religieux en font profession, et cependant nous en voyons plusieurs, sous prétexte de nécessité, de religion et de convenance, soupirer après les richesses, comme l'argent, les domaines, les maisons, les vêtements, la bonne nourriture, les livres et autres choses

Digitized by Google

regardées comme de vraies richesses. Ils ne peuvent se rassasier : quand ils auraient ce qu'ils désirent, si on leur offrait davantage, ils s'empresseraient d'accepter sans s'arrêter ; car jamais ils ne diraient : « C'est assez ; nous ne voulons rien de plus. » Ou bien, vivre économiquement et se contenter de peu, c'est pour certains religieux de l'avarice, et un amour des biens qui n'ose pas se servir de ce qu'il possède. Le silence prend le nom de tristesse ; la gravité n'est que de la mauvaise humeur ; le zèle de la justice, une ardeur téméraire ; le repos de la dévotion, de la paresse ; la mortification corporelle, de l'indiscrétion ; la simplicité est regardée comme de la folie ; la crainte de Dieu est un vain scrupule de conscience ; la fuite des agitations du dehors, une singularité ; l'attention à ne point donner de scandale, de l'hypocrisie.

Voilà comment la vertu est proscrite, comment la perversité en fait un crime. La joie dissolue, au contraire, est appelée une gaîté de bon ton ; la recherche dans les édifices, les livres et autres choses, c'est l'amour de ce qui convient ; une conscience large est une sainte liberté ; la délicatesse dans les soins du corps, de la discrétion ; le bavardage, de l'affabilité ; l'envie contre ses frères, du zèle pour la justice ; la dureté, le manque de pitié, un juste maintien de l'ordre ; l'ardeur à acquérir, une prévoyance fidèle. L'astuce est jugée de la prudence ; s'exalter orgueilleusement, c'est relever son autorité ; aimer à disputer et à blâmer, c'est défendre son ordre ; se

Digitized by Google

vanter de ses bonnes œuvres, c'est vouloir édifier le prochain; médire, c'est témoigner son aversion pour les vices des autres; se conformer aux mauvais exemples, c'est fuir la singularité. Une langueur pleine de négligence prétend au nom d'humilité, et la pusillanimité se vante de ne point aspirer à ce qui est trop élevé. Le besoin de courir çà et là et de se mêler en une multitude d'affaires veut passer pour de l'empressement à se porter aux bonnes œuvres, et la prodigalité pour de la libéralité. Ainsi en est-il des autres vices.

Il faut donc se souvenir que la discrétion de l'esprit choisit dans la vertu le chemin qui tient le milieu sans s'écarter ni à droite ni à gauche. Elle s'avance par la voie royale, évitant de donner au bien le nom du mal, et au mal le nom du bien, d'appeler ténèbres la lumière, et lumière les ténèbres. Elle veille attentivement à séparer le jour brillant de la vertu de la nuit des vices, et pour ne point se laisser séduire par l'ange de Satan apparaissant sous la forme d'un ange de lumière, elle distingue le vrai du faux et s'applique à retenir ce qui est bon.

CHAPITRE LII.

De la chasteté.

La chasteté est fille de la sobriété et elle est nourrie par elle, comme la luxure l'est par la gourmandise. L'ardeur de la concupiscence est poussée au crime

Digitized by Google

par l'abondance des aliments, et elle s'éteint lorsqu'elle en est privée : ainsi un ruisseau se dessèche lorsque la source destinée à l'entretenir est obstruée. Tous les maîtres de la vie spirituelle se sont donc accordés jusqu'à ce jour à donner la règle suivante : Celui qui désire être chaste, ont-ils dit, doit s'exercer à la sobriété. Sans elle la chasteté ne saurait être longtemps en sûreté; elle se fortifie avec elle, elle s'affaiblit sans elle. Plusieurs, appuyés sur je ne sais quel motif, se flattent, il est vrai, de garder l'une sans l'autre ; mais il faut attendre la fin pour chanter victoire. Pour moi, je ne saurais croire que tant de maîtres illustres de la vertu se soient trompés dans leur manière de voir après avoir suivi eux-mêmes la règle donnée à leurs disciples. Chacun devient habile seulement en son art, et les hommes appliqués à la recherche des vertus ont pu seuls se rendre expérimentés dans les moyens d'y parvenir. Mais pour les amateurs des délices et des richesses du monde, toute leur habileté peut consister à savoir posséder de telles choses. Aussi le Seigneur a-t-il dit de ces derniers : *Les enfants du siècle sont plus sages dans la conduite de leurs affaires, que ne le sont les enfants de lumière* [1].

La chasteté est une vertu d'origine céleste. Les saints anges l'ont apprise primitivement de la source de toutes les vertus, de Dieu lui-même, et l'ont gardée inviolablement. Notre Maître unique et suprême, Jésus-Christ Notre-Seigneur, l'a transportée de l'école

[1] Luc., 6.

Digitized by Google

du ciel sur la terre; il l'a enseignée publiquement aux hommes, et après lui il a établi sa Mère glorieuse, la Vierge première et vraiment parfaite, il l'a établie, dis-je, sur la chaire de la pureté virginale pour être la maîtresse de cette vertu et offrir à notre imitation un modèle digne d'attirer nos regards.

CHAPITRE LIII.

De quatre avantages de la chasteté.

La chasteté nous offre quatre avantages dans le temps présent. 1° Elle purifie notre corps, comme la luxure le souille. Quand cette vertu n'aurait point d'autre récompense à attendre que cette pureté, ni la luxure d'autre supplice à redouter que cette souillure, la beauté de l'une devrait nous porter à l'embrasser, et la honte de l'autre à l'avoir en horreur.

2° Elle rend notre esprit libre et dégagé d'une multitude de soins. Avec elle on n'a point à s'occuper de mariage ni de l'éducation des enfants; à s'inquiéter comment on vivra mutuellement en paix; à se tourmenter par des pensées de jalousie, par le désir de laisser des richesses à ses héritiers, d'établir ses enfants. On ne devient point l'esclave des siens; mais on vit pour soi, on n'a de sollicitude que pour soi, on trouve uniquement en soi son repos. Les personnes engagées dans le mariage, au contraire, sont enchaînées par des soins sans nombre, et les faibles plaisirs qu'elles

Digitized by Google

pourraient trouver ne sauraient compenser les agitations pénibles et diverses auxquelles elles sont en proie, agitations que l'Apôtre appelle la tribulation de la chair. Aussi écrit-il : *Je désire vous voir dégagés de toute inquiétude* [1].

3° La chasteté réjouit la conscience, en rendant agréable le service de Dieu à celui qui repousse les plaisirs de la chair, plaisirs regardés comme considérables par le monde. Elle réjouit la conscience, car elle plaît à Dieu, elle apaise Dieu, elle fait approcher de Dieu, elle tient en garde contre l'offense de Dieu causée par les voluptés charnelles, elle mérite une récompense céleste, elle marche à la suite de Dieu, l'auteur de toute pureté, en l'imitant dans la conservation d'une telle vertu. Or, c'est pour nous un grand honneur de suivre le Seigneur qui nous a précédés dans la voie d'une chasteté parfaite, lui qui fut vierge, fils d'une vierge et est maintenant l'époux des vierges.

4° La chasteté nous rend dignes de l'amour et des regards des anges et des hommes : des hommes, parce que les bons et les méchants ont de la vénération pour cette vertu ; des anges, parce que chacun aimant naturellement son semblable, les anges possesseurs de la chasteté doivent aimer d'une façon toute particulière les cœurs chastes.

[1] I Cor., 7.

Digitized by Google

CHAPITRE LIV.

Des choses qui nous aident à acquérir la chasteté.

Si l'on désire acquérir la chasteté, faire des progrès et se maintenir dans ses voies, les moyens déjà indiqués comme remèdes contre la luxure nous seront d'un grand secours. Ces moyens sont: l'éloignement des personnes d'un sexe différent, et la société des personnes chastes, dont l'exemple nous servira d'enseignement; la fuite des délices, qui nourrissent les inclinations perverses de la chair; la garde des sens extérieurs, pour ne point voir, ni entendre, ni toucher aucun objet capable de faire naître la tentation; le retranchement de l'oisiveté, qui est la porte de tous les vices et surtout des vices de la chair; la vigilance sur ses pensées et les affections de son cœur : c'est par là que le serpent fait pénétrer sa tête empoisonnée; enfin une prière fréquente, afin d'obtenir de Dieu le secours contre toutes les attaques impures.

CHAPITRE LV.

Division de la chasteté.

Les degrés de la chasteté se divisent de plusieurs manières. Il y a la chasteté conjugale, celle de la

Digitized by Google

viduité et l'état virginal. Il y a aussi la chasteté d'action et la chasteté d'affection. Les uns sont chastes en leur corps et non en leur âme, et d'autres le sont en leur âme bien qu'engagés dans les liens du mariage.

CHAPITRE LVI.

Des degrés de la chasteté en tant que cette vertu convient aux religieux.

Parlons maintenant des degrés de la chasteté selon que cette vertu convient aux religieux. Le premier consiste à s'abstenir de tout acte de la chair, avec la résolution bien arrêtée de toujours agir ainsi et de refuser son consentement à tout mouvement impur. Ce degré est voisin des voluptés terrestres et il sent encore la nouveauté de la conversion. Les vapeurs de la tentation charnelle arrivent jusqu'à lui, comme autrefois l'odeur impure de l'embrasement de Sodome arrivait aux personnes encore rapprochées de cette ville[1]. Que le religieux plein du désir de ne point périr en regardant en arrière comme la femme de Loth se hâte donc d'atteindre la montagne; qu'il s'efforce d'obtenir le degré le plus élevé de la chasteté s'il veut se sauver et ne point trouver la mort dans le crime de la cité, au milieu du péché de la luxure, où tant d'hommes ont fini misérablement. En ce premier degré le combat est encore violent et la victoire incertaine.

[1] Gen., 19.

Digitized by Google

La volonté seule aidée de la grâce est engagée contre des ennemis de quatre sortes : les ardeurs de la chair, l'entraînement des affections, les provocations du monde à se jeter dans le mal et les suggestions du démon. Ce sont donc quatre ennemis contre deux. Cependant que la bonne volonté soit pleine de confiance et s'attache fidèlement à celui qui a dit : *Vous aurez à souffrir en ce monde, mais ayez confiance : j'ai vaincu le monde*[1]. Il a enchaîné le démon sous sa puissance, il lui a ravi ses dépouilles, il forcera nos ennemis à nous laisser en paix, il soumettra à notre empire nos persécuteurs, c'est-à-dire l'ardeur coupable de notre chair et l'entraînement déréglé de nos affections.

Le second degré a lieu quand, par la mortification du corps et autres exercices spirituels, la volonté est purifiée et la chair tellement soumise à l'esprit qu'elle ne tente plus que faiblement et à de rares intervalles de s'insurger contre lui. Sans doute la concupiscence n'a pas vu son aiguillon entièrement émoussé, il est encore en nous comme la pointe acérée d'une épine, le Jébuséen habite encore dans les limites de notre demeure ; mais il y est affaibli et dans l'oppression ; ses mouvements sont faciles à comprimer ; un simple commandement plutôt qu'une lutte véritable suffit pour l'abaisser lorsqu'il veut relever la tête, à moins toutefois que notre négligence ou notre paresse ne lui permette de reprendre ses forces et de nous attaquer plus fortement. Le Seigneur menaça les enfants

[1] Joan., 16.

Digitized by Google

d'Israël d'un pareil malheur quand leur indolence les empêcha de détruire les ennemis qu'il leur avait lui-même assujétis. Il refusa de les faire disparaître de devant eux, afin de les punir par où ils avaient péché. En effet, souvent dans la suite ils eurent à souffrir de graves tribulations de la part de ces ennemis; ils furent souvent vaincus par eux[1]. Si nous opposions une résistance généreuse aux vices quand ils commencent à nous attaquer, non-seulement ils ne remporteraient jamais sur nous le moindre avantage, mais encore ils n'oseraient que rarement s'élever contre nous. S'ils en avaient la hardiesse ils seraient si facilement vaincus jusqu'à ce que leur ruine fût complète, que c'est à peine s'ils tenteraient de se montrer. Mais par notre résistance sans courage nous leur donnons des forces, nous les excitons à nous livrer des combats réitérés et violents.

Quelquefois cependant notre ennemi, après une défaite éclatante, demeure long-temps en repos et n'attaque plus de la même manière; il attend que nous ayons perdu l'habitude du combat. Alors il s'élance tout d'un coup et à l'improviste, afin de renverser avec d'autant plus de sécurité les imprudents, qu'il les aura trouvés moins préparés à résister. Ainsi voyons-nous à la guerre un ennemi saisir, pour se jeter sur son ennemi, le moment où celui-ci, ayant déposé ses armes après le combat, se prépare au repos et a laissé derrière lui les compagnons de sa victoire. Ainsi les ennemis de Juda choisirent le jour du sabbat pour

[1] Jud., 2. — Sap., 12.

Digitized by Google

l'attaquer. Ce jour-là le peuple demeurait sans rien faire, et de la sorte ils donnèrent la mort à une multitude de personnes. Soyons donc toujours prêts à résister courageusement à nos ennemis. Ils ne renoncent jamais à nous attaquer, alors même qu'ils semblent en repos : pour eux, c'est combattre que de suspendre l'action ; ils n'en viennent là ni par pitié ni par fatigue, mais par feinte et astuce. Voilà pourquoi Néhémie donnait aux juifs cet avertissement [1] : *Nos ennemis se sont dit,* en parlant de nous : *qu'ils ne sachent point notre dessein, afin que lorsqu'ils n'y penseront pas, nous venions tout d'un coup au milieu d'eux les tailler en pièces. — Ne vous fiez point à votre ennemi,* dit le Sage, *alors qu'en lui-même il ne songe qu'à vous tromper, quand même il prendrait un ton plus humble* et cesserait de vous porter au mal, *parce qu'il y a sept replis de perversité au fond de son cœur. Celui qui cache sa haine sous une apparence feinte, verra sa malice découverte* [2].

Le troisième degré de chasteté consiste à avoir tellement vaincu les concupiscences de la chair, qu'on n'en ressente plus que très-rarement et très-faiblement les atteintes. On est arrivé en ce degré à un tel amour de la chasteté, qu'on a en horreur et en exécration tous les mouvements de la chair ; on ne saurait les souffrir sans un dégoût profond, et l'on ne peut entendre parler de ses œuvres sans éprouver un sentiment d'effroi et de répulsion violente. Si quelquefois il y a nécessité de traiter de pareilles choses pour

[1] II Esdr., 4. — [2] Prov., 26.

Digitized by Google

instruire les autres, on le fait sans ressentir la plus légère atteinte, comme si l'on s'entretenait de boue, de pierres, etc. Le sommeil même est étranger aux vains fantômes de ce vice, et nos sens ne demeurent point souillés de ses délectations honteuses. C'est là la chasteté parfaite, la chasteté à laquelle bien peu et seulement les plus avancés arrivent dans ce corps de péché. Il faut, je crois, un privilége singulier de grâce pour demeurer stable et sans interruption en ce degré, car il me semble au-dessus de la possibilité naturelle de vivre en la chair sans avoir à souffrir les atteintes de la chair. Certains tempéraments, comme chez les vieillards et les infirmes, peuvent être étrangers à de pareilles choses; mais communément la chasteté de l'esprit jointe à la pureté du corps ne saurait avoir son principe ailleurs que dans la vertu, ni exister sans la grâce de Dieu. Le Prophète regarde une pareille chose comme un prodige lorsqu'il dit : *Venez et voyez les œuvres du Seigneur, les prodiges qu'il a fait paraître sur la terre, en faisant cesser les combats* des tentations charnelles *jusqu'aux extrémités de la terre*[1], jusqu'aux plus faibles mouvements de ces tentations. Ensuite il ajoute : Voici ce que le Seigneur nous dit : *Cessez de vous inquiéter et voyez que c'est moi qui suis véritablement Dieu : je serai élevé au milieu des nations et exalté dans toute l'étendue de la terre.* Cet éloignement de toute inquiétude signifie le repos, et cette exhortation à voir marque l'attention. En effet, quand les combats contre les

[1] Ps. 45.

Digitized by Google

vices sont assoupis et les ennemis domptés, l'esprit peut se reposer en lui-même, s'appliquer à Dieu et comprendre que c'est le Seigneur qui a pu arrêter avec tant de puissance la violence des tentations et des vices, lui qui a voulu avec une tendre charité donner aux hommes de bonne volonté la paix si souvent promise par les Ecritures. Aussi a-t-il dit : *J'établirai la paix dans l'étendue de votre pays; vous dormirez en repos, et il n'y aura personne qui vous inquiète. J'éloignerai de vous les bêtes capables de vous nuire*[1].

Celui qui veut s'appliquer à Dieu doit nécessairement demeurer en repos et s'élever au-dessus de soi-même[2] : *Il est bon*, dit le Prophète, *d'attendre dans le silence le salut que Dieu nous promet. L'homme demeurera solitaire et il se taira, parce qu'il s'est élevé au-dessus de lui-même. Je me suis éloigné par la fuite et je suis demeuré dans la solitude*, et là *j'attendais celui qui m'a sauvé de l'abattement de l'esprit et de la tempête*[3]. Notre esprit doit donc être en paix contre les concupiscences, les agitations et les occupations de ce monde. Ces trois choses, en effet, apportent le plus grand obstacle à notre vocation spirituelle. Celui qui ne désire rien sur la terre ni pour soi ni pour les siens, n'a plus de quoi se troubler, il ne craint de perdre ni les commodités, ni les honneurs, ni les biens. En se rendant étranger aux actions des autres, en refusant de les examiner avec une trop grande curiosité, de les juger témérairement, d'en occuper sa pensée et de s'en entretenir, l'homme peut

[1] Lev., 26. — [2] Thren., 3. — [3] Ps. 57.

Digitized by Google

se porter d'autant plus librement aux choses intérieures, qu'il s'est dégagé davantage de celles du dehors; car celui qui veut s'appliquer à ce qui est élevé, doit commencer par s'éloigner des embarras de la terre. L'oiseau dont les ailes sont liées ou coupées, ou imprégnées d'humidité, ne saurait s'élancer à travers les airs. Or, dans les choses spirituelles celles-là sont au-dessus de la terre, qui sont intérieures quant à l'expérience qu'on en fait en son âme.

CHAPITRE LVII.

Du septième degré d'avancement.

Comme nous avons déjà parlé de l'avancement de la volonté quant à la vie active, avancement qui consiste dans une disposition bien réglée de nos affections, il nous reste à le considérer quant à la vie contemplative, et une semblable considération ne saurait paraître inutile aux hommes désireux de faire des progrès dans les voies de l'esprit.

CHAPITRE LVIII.

De l'avancement dans la vie contemplative.

Le premier degré d'avancement dans la contemplation pour un religieux, c'est le progrès dans la sagesse; et cette sagesse embrasse la lumière de l'in-

Digitized by Google

telligence et la douce jouissance d'une suavité intérieure. Aussi le mot de sagesse signifie-t-il une science pleine de saveur. Nous avons dit plus haut que la perfection de la vie spirituelle consiste principalement en trois choses : l'illumination de la raison, la rectitude de la volonté et l'application de la mémoire aux choses de Dieu. La mémoire, si elle veut s'accoutumer à garder un souvenir non interrompu du Seigneur, doit apprendre à parcourir et à fréquenter cinq voies diverses : la lecture, les conférences spirituelles, la méditation sur Dieu, l'oraison et la contemplation. La lecture et les conférences sont bonnes ; elles sont comme la semence et le sujet de la méditation. Si donc vous désirez vous occuper dans vos méditations ou vos prières de tel ou tel sujet, ayez soin d'abord d'en remplir votre mémoire par de pieux entretiens, par des lectures et un travail en rapport avec ce sujet : le vase conservera l'odeur du parfum dont on l'aura rempli, et les herbes plantées dans le jardin de votre cœur vous donneront une semence semblable à elles-mêmes. Les conférences spirituelles éclairent l'intelligence, enflamment la volonté et rendent la mémoire féconde en bonnes et saintes pensées, tandis que les conversations oiseuses font perdre le temps sans rapporter aucun fruit, refroidissent le cœur, le remplissent d'imaginations inutiles, sont comme un ver rongeur pour la conscience, empêchent les progrès dans le bien, et rendent digne de châtiments. Que nos lectures soient telles qu'elles ne nous laissent dans l'oraison aucun souvenir frivole ; qu'elles soient

Digitized by Google

propres à répandre en nous la connaissance de Dieu, à nous embraser de son amour, à nous former aux bonnes mœurs, à nous fortifier contre l'adversité, à nous inspirer l'amour de la patrie céleste, à nous apprendre à discerner le vice de la vertu, à nous faire vaincre la tentation, etc. Que la prière interrompe souvent notre lecture et nos autres actions, afin que notre âme soit sans cesse élevée à Dieu, où tout bien prend nécessairement sa source.

CHAPITRE LIX.

De l'intention.

Notre intention agit quelquefois pour Dieu, ou bien elle se porte à Dieu, ou encore elle s'élance en Dieu. Elle agit pour Dieu quand nous l'avons pour but spécial en nos actions, alors que nous ne penserions pas à lui. Elle se porte vers Dieu dans la lecture et la méditation quand notre esprit est occupé de lui et que nous nous tenons en quelque sorte proches de lui, bien que nous ne dirigions pas sur lui le regard de notre esprit comme sur une personne avec laquelle on est en contact. Elle s'élance en Dieu dans la prière quand notre âme pense à lui, l'embrasse et s'attache à lui de toute l'ardeur de sa dévotion.

Maintenant, laquelle de ces trois manières nous est la plus avantageuse? Celle assurément qui nous unit plus intimement à Dieu, l'oraison, puisque toute la

Digitized by Google

béatitude de l'homme consiste à se transformer en Dieu. Cependant les autres peuvent nous être quelquefois d'une utilité plus grande, comme lorsque, par obéissance ou par amour du prochain, on interrompt son oraison et l'on se porte aux œuvres de miséricorde, ou bien lorsqu'on s'applique à connaître comment on peut se conformer davantage au bon vouloir de Dieu.

CHAPITRE LX.

De trois manières de prier.

Il y a trois manières de prier : l'une vocale, en se servant de paroles préparées et en usage pour cela, comme les psaumes, les hymnes, les collectes et autres oraisons ou cantiques disposés pour exciter la dévotion et acquitter la dette de la prière. Or, en cette prière il y a une triple attention. La première est seulement superficielle et se borne à considérer ce que l'on dit, quel psaume, quelle antienne ou quelle oraison on récite. Le fruit d'une telle attention consiste à n'être point forcé de recommencer ce que l'on est assuré ainsi d'avoir dit. Elle a pour fruit ensuite la peine corporelle qu'elle a offerte à Dieu avec une bonne intention en s'astreignant à le servir; elle aura donc droit à une certaine récompense. La seconde attention est celle de la lettre; elle s'applique au sens littéral des mots, à ce qu'ils expriment en eux-mêmes. Cette attention produit un fruit véritable, car les mots

Digitized by Google

renferment dans leur sens propre quelque chose de pieux. Ainsi, dans le psaume *Miserere mei, Deus,* et autres semblables, les hommes les moins intelligents trouvent quelques sentiments de dévotion en se bornant seulement à comprendre les mots. Mais en d'autres endroits, quand le sens ne s'accorde plus avec les paroles, la dévotion se refroidit. Par exemple : quelle affection retirer du sens littéral de ces versets : *Vous conduisez les fontaines dans les vallées, et vous faites couler les eaux entre les montagnes,* et autres versets écrits en ce psaume pour être entendus selon le sens spirituel [1] ?

La troisième sorte d'attention s'appelle intellectuelle, et elle a lieu quand, dans le chant des psaumes, on cherche le sens spirituel. Ainsi, l'histoire de la sortie de l'Egypte et le récit des plaies dont elle fut affligée figurent notre délivrance du péché et du siècle, ou l'anéantissement de nos fautes dans les larmes de la pénitence, les tourments des démons, etc. On retire les fruits les plus abondants d'une telle attention ; elle instruit notre âme en lui donnant l'intelligence spirituelle des choses ; elle la remplit des sentiments d'une tendre dévotion, et c'est là le but principal de l'oraison.

La seconde manière de prier est souvent plus efficace et elle consiste en des paroles produites par notre propre ferveur, comme lorsque nous nous entretenons familièrement avec Dieu en parlant de notre propre fonds ou en nous servant des paroles d'un autre

[1] Ps. 103.

Digitized by Google

conformes à nos affections présentes. Ainsi nous répandons notre cœur devant Dieu, nous lui exposons nos besoins en gémissant, nous lui faisons l'aveu de nos fautes, nous implorons sa miséricorde, nous lui demandons sa grâce, nous le supplions de nous accorder son secours contre les périls de la tentation et les peines de la tribulation, nous lui exposons nos embarras et ceux des nôtres, etc. Cette sorte de prière recherche surtout les avantages de la solitude, du silence, du calme et du repos, afin de répandre avec plus de plénitude et de sécurité ses affections en Dieu. Elle exige aussi une plus grande fatigue de corps et de tête. C'est pourquoi elle ne peut être aussi fréquente ni aussi durable que la première, à moins que celle-ci ne se fasse avec l'attention intellectuelle dont nous avons parlé; elle ne peut être telle surtout pour les hommes dont les forces corporelles sont médiocres, et quelques-uns s'y appliquant sans discrétion ont ruiné leur santé. Ainsi, que les infirmes prient donc selon cette méthode souvent, brièvement et sans effort. La fréquence de leurs actes les entretiendra dans la familiarité de Dieu, et la brièveté jointe à l'absence d'efforts pénibles les empêchera d'agir aux dépens de leur propre vie.

Digitized by Google

CHAPITRE LXI.

Des affections diverses de celui qui prie, et des formes différentes sous lesquelles il se représente celui à qui il s'adresse.

Selon les divers motifs qui nous inspirent, cette manière de prier fait naître en nous des affections diverses; elle varie les paroles en celui qui prie et représente celui à qui il s'adresse sous la forme de personnes différentes. Quelquefois l'homme n'est plus à ses propres yeux qu'un coupable; il est en présence de son Juge suprême dans la crainte et le tremblement; il lui dit : *Veuillez ne pas me condamner*[1]. *N'entrez pas en jugement avec votre serviteur,* et autres supplications semblables. Nous faisons la même demande lorsque nous nous écrions : *Délivrez-nous du mal,* ou autrement de la damnation éternelle. D'autres fois assiégé par les tentations et les tribulations comme par autant d'ennemis, incapable de se soustraire par lui-même au danger, plein de la crainte d'avoir offensé Dieu et de s'être rendu digne par ses péchés de devenir la proie du démon, l'homme invoque le secours divin en disant : « *Ne vous souvenez pas de nos iniquités*[2], *ne me rejetez pas de devant votre face.* » En dehors de la damnation éternelle Dieu ne saurait nous faire sentir plus sévèrement sa colère que de ne pas nous défendre contre les attaques du péché.

[1] Job., 10. — Ps. 142. — Mat., 6. — [2] Ps. 78. — Ps. 50.

Digitized by Google

Or, l'orgueil, l'ingratitude et l'insouciance habituelle méritent que le Seigneur nous laisse tomber plus profondément dans l'abîme. C'est pour prévenir un pareil malheur que nous faisons cette prière : *Ne nous laissez point tomber en tentation*, en la tentation du péché. On doit craindre, surtout dans le combat et sous le fardeau de la tribulation, d'être accablé par l'épreuve et de tomber enfin dans le crime. S'il en était autrement, une semblable peine, loin de nous effrayer, deviendrait l'objet de nos désirs ; car elle rendrait notre âme plus pure, et, supportée généreusement, elle serait pour nous l'occasion d'un plus grand mérite.

Une autre fois l'homme est dans la prière comme un serviteur qui, par ses fautes, a perdu la faveur de son maître. Il supplie Dieu de lui pardonner ses négligences et les péchés dont il s'est rendu coupable en omettant les choses imposées, en faisant des actions défendues, ou en montrant trop d'indolence à remplir ses devoirs, en s'en acquittant avec trop d'imperfection. Il s'écrie alors : *Seigneur, détruisez mon iniquité selon la multitude de vos miséricordes.* — *A cause de votre nom, Seigneur, vous deviendrez propice à mon péché, car il est bien grand*[1]. Cette demande se trouve renfermée en ces paroles : *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* En effet, nous devons apporter à pardonner les fautes commises contre nous la même bénignité dont nous désirons voir Dieu user à notre égard.

[1] Ps. 50. — Ps. 24.

Digitized by Google

Quelquefois aussi nous nous tenons inclinés en présence du Seigneur comme le pauvre et le mendiant en présence du riche, nous lui découvrons notre détresse, nous lui demandons instamment de nous fortifier par une grâce plus abondante, de nous consoler et de nous sustenter afin de pouvoir résister au mal. Or, nous avons besoin d'être soutenus d'un triple pain, et nous devons sans nous lasser conjurer celui qui nous aime de nous le prêter; nous avons besoin du pain du ciel, du pain spirituel, du pain matériel. Le pain céleste, c'est le corps de Jésus-Christ. *Mon Père,* dit le Sauveur, *vous donne le vrai pain du ciel.* Le pain spirituel, c'est la parole de Dieu et la grâce intérieure dont le but est de garantir notre âme de la ruine des vertus et de la rassasier de l'aliment des dons divins. Le pain matériel est la nourriture dont notre corps a besoin pour vivre ici-bas, car il ne saurait autrement apaiser sa soif et sa faim. Nous le demandons quand nous disons : *Donnez-nous aujourd'hui le pain de chaque jour,* ce pain sans lequel il nous est impossible de subsister un seul jour. En effet, la grâce de Dieu nous est nécessaire à toute heure, et il nous faut la demander pour chacune de nos entreprises.

Une autre fois encore l'homme est devant Dieu comme un fils plein du désir d'obéir et de plaire en tout à son père. Il le prie donc avec l'ardeur la plus vive de ne pas le laisser s'éloigner tant soit peu de ses moindres volontés, et de le rendre tellement semblable à lui-même en ses actions, son cœur, sa personne, en tout et partout, que rien en sa conduite

Digitized by Google

ne blesse ses yeux paternels. La seule consolation de l'homme, le premier de ses vœux alors est que son Père céleste accomplisse en lui sans réserve sa volonté, soit en l'exerçant par l'adversité, soit en le ranimant par la prospérité, soit en l'humiliant, soit en le traitant selon son bon plaisir. Elle est vraiment filiale et fidèle, cette affection qui ne cherche en rien son propre intérêt ni ses commodités, ni les honneurs, ni les consolations, mais uniquement le bon plaisir de notre tendre Père. Il est grand de demander à Dieu, il est grand d'obtenir de lui d'être tel en ce corps de péché, que l'on puisse être agréable à sa vérité suprême et ne jamais s'éloigner des sentiers de sa direction. Non, notre souverain Père ne saurait nous accorder rien de meilleur, rien de plus utile en ce monde que de nous rendre en tout dignes de ses regards. De là cette parole du Psaume : *Je me suis réfugié vers vous, enseignez-moi à faire votre volonté*[1]. Nous adressons une semblable demande lorsque nous disons : *Que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel.* De même que les habitants de la patrie céleste sont disposés à accomplir en tout votre bon vouloir, ainsi nous vous supplions de nous rendre obéissants ici-bas à vos moindres désirs selon la capacité de notre faiblesse.

En d'autres circonstances, l'âme se trouve dans la prière comme l'épouse de Dieu. Elle soupire après le moment où il lui sera donné de se reposer en son unique Bien-Aimé ; elle a une soif ardente de jouir des embrassements de celui dont l'amour lui a montré

[1] Ps. 142.

Digitized by Google

toutes les choses de ce monde comme viles et indignes. Elle n'espère point tempérer l'ardeur dont elle est dévorée ailleurs que là où elle pourra voir son Dieu face à face et sans intermédiaire. Elle le demande donc sans délai, elle voudrait de toute l'étendue de ses désirs être délivrée, avec l'Apôtre bienheureux, des liens de son corps et être avec Jésus-Christ; c'est pour elle un bien incomparable que de jouir de la félicité de son Dieu et d'être à l'abri de toute atteinte du mal. Au reste, un tel vœu est plus agréable à la Vérité suprême que tous les progrès possibles en ce corps mortel; car tant que nous sommes sur la terre, nous sommes éloignés du Seigneur, nous commettons bien des fautes, et si nous disions que nous sommes étrangers au péché, nous nous séduirions nous-mêmes, la vérité n'habiterait plus en nous [1]. Le péché est un éloignement du bien suprême et une inclination vers le bien inférieur: autant nous nous éloignons du premier, autant nous nous rendons coupables, et celui qui s'en éloigne davantage, pèche plus grièvement, comme celui qui s'en éloigne moins, pèche moins. Cependant ne s'en éloigner en aucune façon n'est pas le propre des exilés de ce monde, mais des possesseurs de la patrie. L'intention de notre volonté s'attache sans doute de tout son pouvoir à ce bien suprême; mais notre affection est souvent entraînée çà et là, notre mémoire embarrassée d'une multitude de choses, et notre intelligence en son aveuglement ne voit pas toujours sans nuage la lumière de la vérité. De là nous sommes

[1] I Cor., 5. — Jac., 3. — I Joan., 1.

Digitized by Google

poussés vers les choses inférieures, et nous tombons si la main du Seigneur ne nous soutient. Aussi le Prophète s'écriait-il en gémissant : *Mon âme a soif du Dieu vivant; quand viendrai-je et apparaîtrai-je en présence du Seigneur*[1]. Et nous de notre côté nous adressons une semblable prière en ces paroles : *Que votre règne arrive*. C'est comme si nous disions : Nous sommes surchargés par le poids de notre corps et du péché et impuissants à voler avec agilité vers votre royaume. Qu'il nous arrive donc ce royaume; transportez-nous sans retard en cette terre, et que nous soyons délivrés de ses misères. Cependant, en attendant ce jour, daignez établir votre règne en nous par la justice, la paix et la joie de l'Esprit-Saint.

Quelquefois encore l'homme est comme enivré en son esprit, il s'oublie lui-même dans la prière, s'attache à Dieu par amour, désire principalement voir sa gloire, son honneur et la connaissance de son nom s'étendre chez tous les hommes; il prie son Père, tant pour son propre salut que pour celui des autres, de manifester à tous sa sainteté divine en appelant les infidèles à sa lumière par la foi, les fidèles à la grâce de la sanctification par l'ardeur de son amour, et les pécheurs à une conversion sincère par la crainte si avantageuse de sa souveraine puissance. Et comme s'il ne pouvait ou ne voulait sans les autres jouir de la céleste félicité, il brûle d'en entraîner un grand nombre avec lui, il s'efforce de les attirer par la prière, les exhortations, le bon exemple et autres moyens propres à

[1] Ps. 41.

Digitized by Google

procurer l'honneur de Dieu, le salut et l'avancement spirituel de ses frères. C'est dans ce sentiment que semblait être l'Apôtre quand il écrivait : *Je suis dans une grande tristesse et mon cœur est en proie à une douleur continuelle, jusque-là que j'eusse désiré devenir anathème, à l'égard de Jésus-Christ, pour mes frères*[1]. Moïse semble avoir prié également dans le même sentiment quand il a dit à Dieu : *Ou pardonnez cette faute à votre peuple, ou retranchez mon nom du livre que vous avez écrit vous-même*[2]. L'Apôtre ne désirait point être séparé de Jésus-Christ, ni Moïse retranché du livre du Seigneur ; mais ils montraient jusqu'à la dernière évidence l'ardeur dont ils étaient remplis pour le salut du prochain ; ils semblaient confesser qu'il y aurait pour eux un bonheur incomplet à être admis au banquet du ciel si les hommes, objets de leur amour et pour lesquels ils désiraient mourir, étaient condamnés à périr dans les angoisses de la faim loin d'un pareil banquet. Or, nous faisons une semblable prière dans cette demande : *Que votre nom soit sanctifié ;* ou autrement : « Que la sainteté de votre nom brille à nos yeux avec un éclat plus vif, afin que nous puissions vous connaître, vous aimer, vous vénérer d'une manière plus parfaite, et nous rendre semblables à vous, comme des enfants à leur père, en nous revêtant de votre sainteté ; afin que nous devenions un même esprit avec vous en nous transformant en votre clarté. »

Jésus-Christ nous a enseigné lui-même à prier ainsi,

[1] Rom., 9. — [2] Exod., 32.

Digitized by Google

et en ces sept demandes il a renfermé tout ce que nous pouvons désirer, il a compris les sentiments de toute prière, comme chacun de nous peut le reconnaître en méditant avec soin l'oraison dominicale. Il a observé un ordre de dignité dans le rang donné à ces diverses demandes, et il a placé les premières celles dont nous venons de parler en dernier lieu. Que pourrait-on demander de plus que d'être délivré du mal de la damnation éternelle, d'être gardé contre les dangers de la tribulation présente, de recevoir le pardon de ses fautes, de croître dans la grâce et d'en être tout pénétré, de vivre selon la volonté de Dieu, d'obtenir son royaume, de voir son nom en honneur chez tous les hommes, sa sainteté connue de tous et devenir une règle de conduite pour tous soit en particulier, soit en général, et sans distinction?

L'objet de nos prières se rapporte à une ou à plusieurs choses, car tantôt nous avons un seul but, tantôt nous nous en proposons deux ou plusieurs en même temps. Nous agissons en cela comme les hommes admis devant les princes de la terre ont coutume de faire. Afin de rendre leurs demandes plus efficaces, on les voit tantôt exalter la clémence de ceux qu'ils invoquent, tantôt dérouler leurs propres misères afin d'exciter plus promptement la compassion, tantôt accuser les fraudes et les perversités de leurs ennemis afin d'obtenir un secours contre leur haine. Ainsi devons-nous faire dans nos prières en présence du Seigneur, comme nous l'apprenons dans les enseignements de la sainte Ecriture.

Digitized by Google

CHAPITRE LXII.

De l'action de grâces.

La prière prise dans un sens large en tant qu'elle est une pieuse application de notre âme à Dieu, la prière, dis-je, est de deux sortes : l'action de grâces et les louanges. L'action de grâces consiste à sentir les dons reçus de Dieu et à l'en louer en notre cœur, en nos paroles et en nos actions. Nous rendons grâces lorsque nous attribuons à la grâce du Seigneur et non à nos propres mérites les biens dont il nous a comblés. Louer Dieu, c'est comprendre qu'il est digne de louange et exalter sa magnificence avec allégresse et admiration, soit pour ce qu'il est en lui-même, soit pour les œuvres de ses mains.

Nous rendons grâces à Dieu lorsque nous célébrons sa bonté à cause des bienfaits dont nous sommes l'objet et dont la source est en lui-même. Ainsi l'action de grâces consiste à se rappeler soigneusement ces mêmes bienfaits, à les comprendre intimement, à les confesser fidèlement, à les conserver précieusement, à aimer notre bienfaiteur, à se garder de l'offenser, à ne point négliger nonchalamment la grâce dont il nous a favorisés, comme ce serviteur paresseux qui cache l'argent de son maître, mais à la faire fructifier selon ses intentions et à ne pas nous en élever ni en devenir plus fiers. Or, sept considérations différentes

Digitized by Google

nous portent à offrir des actions de grâces au Seigneur. Les trois premières roulent sur le bienfait reçu, deux autres sur le bienfaiteur lui-même, et les deux dernières sur celui qui est l'objet du bienfait.

CHAPITRE LXIII.

De sept considérations propres à nous porter à rendre grâces à Dieu.

Un bienfait mérite d'être exalté s'il est excellent et précieux en lui-même, s'il est utile à celui qui le reçoit, s'il est varié et souvent réitéré. Dans le bienfaiteur, deux choses attirent notre considération : sa haute dignité et l'affection sans bornes avec laquelle il donne ses faveurs. Dans celui qui est l'objet du bienfait, il faut regarder s'il est vil et méprisable, s'il est indigne et sans mérite, c'est-à-dire si non-seulement il ne mérite pas de recevoir un tel don de telle personne, mais encore si vis-à-vis de cette personne il s'est rendu digne de tout le contraire. Or, nous pouvons considérer tout cela de la manière la plus excellente dans tous les dons de Dieu. L'auteur de ces dons est souverainement élevé, sa dignité est immense et il nous fait une insigne faveur de vouloir bien même penser à nous. Ensuite il accorde à l'homme ses bienfaits avec tant d'amour et de bienveillance, que nous devrions les recevoir avec la plus profonde reconnaissance alors même qu'ils seraient médiocres,

Digitized by Google

car la charité de Dieu surpasse toute intelligence, et jamais aucun esprit ne saurait l'estimer à sa juste valeur.

Ces bienfaits du Seigneur par lesquels il accomplit notre salut sont d'un prix si élevé que rien ne peut leur être comparé. Qui soutiendra, en effet, une comparaison avec la grâce du Saint-Esprit, dont les fidèles sont comblés, avec le corps et le sang de Jésus-Christ, avec la gloire céleste et tant d'autres faveurs innombrables et inestimables que nous recevons de Dieu? Que celui qui le pourra, entreprenne de peser quels avantages nous reviennent de pareils dons; ce sont : la justification du péché, la grâce de la sainteté, l'adoption pour enfants de Dieu, la consolation intérieure, la défense contre les périls, la société avec les anges, la béatitude du corps et de l'âme produite par la vision intuitive. Tels sont les avantages, et bien d'autres encore, que nous tirons des bienfaits de Dieu, et en eux se trouve toute félicité.

Maintenant considérez combien Dieu nous accorde souvent de telles faveurs. Autant de fois nous avons perdu la grâce par le péché, autant de fois il nous a offert de nous la rendre si nous voulions la recevoir. Toutes les fois que nous avons abusé de ses dons, que nous nous sommes montrés négligents à son service, ingrats, pleins d'orgueil de ses bienfaits, nous avons mérité d'en être privés, soit dans l'ordre temporel, soit dans l'ordre spirituel, soit en notre corps; lors donc qu'il ne les a pas enlevés à notre indignité, il nous les a accordés de nouveau.

Digitized by Google

Mais quels sont ces hommes à qui un si grand Seigneur a témoigné autant de générosité? Il est facile de le savoir : nous ne sommes que cendre et poussière, des êtres misérables et pauvres, remplis d'une multitude de misères, exposés à toutes sortes de périls; nous ne possédons presque rien autre chose que la puissance de tomber continuellement. Et cependant avec une telle bassesse et une misère aussi profonde nous nous révoltons contre le Dieu tout-puissant, nous reconnaissons son amour et ses bienfaits par le mépris et les outrages, nous lui désobéissons, nous sommes négligents, ingrats et superbes.

Combien donc est grande cette tendresse du Seigneur qui le porte à faire du bien avec tant d'amour et d'empressement à des hommes qui ne s'appliquent ni à comprendre ses bienfaits ni à les conserver, ni à les recevoir dignement par des actions de grâces? Faire du bien à celui qui le mérite, c'est justice. En faire à celui qui ne le mérite pas, mais le demande avec humilité, c'est bonté. Agir de la sorte envers celui qui ne le mérite ni ne le demande, c'est la marque d'une bonté plus grande encore; mais l'excès de la bonté, de cette bonté qui ne se trouve que dans le cœur de Dieu, c'est d'accorder des faveurs à celui qui les méprise et y est contraire, surtout si un tel homme est vil, l'esclave même et l'ouvrage des mains de son bienfaiteur.

La fidélité à rendre nos actions de grâces mérite que les biens reçus nous soient conservés, qu'ils soient accrûs en nous, qu'ils tournent à notre plus

Digitized by Google

grand avancement et que nous en recueillions des fruits plus abondants. Ainsi l'homme favorisé du don de sagesse, s'il se montre reconnaissant, le conserve au lieu de le perdre; il le voit s'augmenter en lui et par là il devient de jour en jour plus sage, il retire des avantages plus grands tant pour son propre compte que pour l'édification des autres. L'ingratitude au contraire est digne de perdre ce qu'elle possède, de ne rien recevoir à l'avenir, de demeurer infructueuse au milieu de ces biens, d'être privée de la récompense et d'encourir un supplice plus terrible à cause de sa négligence et de ses mépris. *On demandera davantage*, dit le Seigneur, *à celui à qui l'on a plus donné*[1]. Chacun peut par soi-même apprécier combien détestable est le vice de l'ingratitude : tous les hommes ont coutume de le haïr en ceux à qui ils ont fait quelque bien, s'ils n'en reçoivent aucune marque ou seulement une légère marque de reconnaissance ou d'amour. Ce n'est donc pas de la part du Seigneur de l'indignation, mais de la miséricorde, que de refuser de temps à autre aux ingrats leurs demandes : ils se rendent dignes d'un châtiment plus grave quand de nouveaux bienfaits viennent augmenter leur ingratitude.

[1] Luc., 7.

Digitized by Google

CHAPITRE LXIV.

De la louange de Dieu.

La louange de Dieu est un des sentiments les plus excellents de notre âme. Il a son principe dans la considération de la bonté de Dieu, dans l'admiration des profondeurs de sa sagesse, dans l'étonnement causé par la sublimité de sa puissance et la grandeur infinie de sa majesté. Or, ces perfections du Seigneur, nous les connaissons par l'enseignement de la foi catholique, nous les trouvons empreintes dans les œuvres de ses mains, nous les contemplons par le pur regard de notre âme illuminée des rayons d'une inspiration intérieure. Tout ce que l'on peut penser de Dieu, tout ce qu'on peut dire ou sentir de lui n'est rien autre chose qu'un sujet de louange; tout en lui, en effet, est souverainement louable, aimable et vénérable, et plus on le connaît parfaitement, plus on le loue avec vérité et on l'aime avec ardeur.

Les louanges de Dieu nous offrent une matière sans limites : lui-même nous enseigne et ses œuvres proclament qu'il est digne de louanges infinies. Louer Dieu, c'est confesser cette vérité, c'est en rendre témoignage. Aussi les saints invitent-ils toutes les créatures, soit raisonnables, soit privées de raison, soit insensibles, à célébrer ses louanges, car les ouvrages de ses mains annoncent qu'il mérite un tel

Digitized by Google

concert d'hommages, et en chacun d'eux nous admirons sa vertu toute-puissante, la sagesse de sa providence, sa miséricorde pleine de clémence, sa patience toute de bénignité et sa longanimité, sa justice à rendre à chacun selon ses mérites, la libéralité de ses récompenses et la sublimité incompréhensible de sa dignité au-dessus de ce qui est créé.

CHAPITRE LXV.

De sept sujets divers des louanges de Dieu.

D'après ce que nous venons de dire, nous comprenons qu'il y a sept sujets auxquels se rapportent tout ce qu'on peut exprimer à la louange de Dieu. Les œuvres principales du Seigneur sont en effet au nombre de six et toutes les autres sont renfermées en elles. Ce qui vient ensuite n'est pas une œuvre de Dieu, mais le Créateur se reposant en lui-même et demeurant élevé au-dessus de tous les ouvrages de ses mains. Les six jours de la création nous sont une figure de tout cela. En ces jours Dieu a donné l'existence aux diverses créatures et il a rendu parfait tout ce qu'il avait résolu de créer. Mais s'il a tout accompli en six jours, si au septième nous ne voyons pas qu'il ait ajouté à la perfection de ses œuvres, mais plutôt qu'il a cessé d'agir et s'est reposé, comment donc les a-t-il rendues parfaites en ne leur donnant rien de plus? L'Ecriture nous fait com-

Digitized by Google

prendre par là que toute créature est imparfaite en soi et que Dieu est lui-même la perfection de chacune de ses œuvres. Vers lui se porte toute créature comme vers la cause première d'où elle découle. Tout confesse que les êtres viennent de lui comme de leur type premier, qu'ils existent par lui comme par leur cause créatrice, et qu'ils sont en lui comme en leur fin par excellence. Or, cela s'accomplit par la glorification de la créature raisonnable en qui sont renfermées les autres créatures, puisque toutes ont été créées en vue d'elle seule et qu'elle les embrasse toutes par son intelligence et la ressemblance de sa nature : ce qui convient surtout à l'homme pour qui toutes les choses visibles ont reçu l'existence.

La création peut donc être appelée le premier des ouvrages de Dieu. En cet ouvrage la puissance admirable de sa vertu nous apparaît digne de louanges. Nous y voyons comment, dans sa plénitude, elle a tiré du néant avec autant de facilité, de promptitude et d'harmonie; comment elle a placé dans l'ordre naturel à chacune, des choses nombreuses, si grandes, si variées, si solides et si belles, alors que hors de cet univers rien n'existe qui puisse servir de base pour reposer la masse du monde. *Si les hommes,* dit l'Ecriture, *ont admiré le pouvoir et les effets de ces créatures, qu'ils comprennent par là combien plus puissant est celui qui les a créées*[1].

Le second des ouvrages de Dieu est le gouvernement de tous les êtres. Là se montre avec évidence com-

[1] Sap., 13.

Digitized by Google

bien mérite d'être louée la sagesse de sa providence. Parmi tant de créatures, aucune, depuis la plus faible jusqu'à la plus sublime, n'échappe à ces regards; il connaît les propriétés, les vertus, les opérations de chacune, leurs raisons d'être soit naturelles, soit comme causes, pourquoi elles sont ainsi et non autrement. Il a disposé chaque chose de telle sorte que tout semble s'accomplir naturellement ou accidentellement. Et cependant tout a été si bien pesé par sa providence que rien ne dépasse les bornes tracées par elle; que chaque chose tourne au profit des bons par une disposition de sa bonté et au malheur des hommes pervers par un jugement de sa justice. En tout cela et en bien d'autres points la puissance, la sagesse et les autres perfections de Dieu sont dignes de louanges spéciales, il est vrai; cependant chacun de ses ouvrages en particulier nous offre un tableau de ces mêmes perfections; mais je ne puis m'y arrêter si je veux éviter d'être trop long.

Le troisième ouvrage de Dieu est la rédemption du genre humain, et là brille d'une manière toute particulière la miséricorde si admirable de la clémence divine. Plein de compassion pour notre misère, le Seigneur a arrêté de prendre notre nature, de payer en mourant pour nos péchés la dette de notre satisfaction, de nous arracher ainsi à la mort à laquelle nous étions condamnés, et de nous rétablir dans notre dignité première. Que peut-on imaginer de plus clément et de plus miséricordieux, que de voir le Maître suprême se réduire à la dernière humiliation pour un

Digitized by Google

vil esclave, l'innocence même accepter la mort pour délivrer un coupable, le Dieu de gloire abdiquer toute gloire afin de glorifier ses ennemis et se laisser immoler par ceux qui doivent profiter de ses souffrances.

Le quatrième ouvrage de Dieu est celui de notre justification. Là encore la longueur de sa patience est vraiment digne de louanges. Il ne se borne pas à supporter les pécheurs; il les purifie avec bonté du péché, il les défend contre le péché, il leur donne la grâce de mériter, il leur en fournit les occasions, il établit ses sacrements comme autant d'instruments de cette même grâce destinée à produire la justification, il envoie le Saint-Esprit aux fidèles afin de toucher leurs cœurs, de les consoler, de les porter aux diverses vertus et aux différentes opérations surnaturelles. D'ennemis il les rend amis, enfants et héritiers de Dieu, il excite au bien leur libre arbitre sans cependant leur ravir la liberté, il change leur volonté sans leur faire violence, mais par ses inspirations et en venant à leur rencontre.

Le cinquième ouvrage de Dieu est la juste rétribution des mérites par rapport aux réprouvés. Nous y voyons briller sa pureté, il s'y montre plein d'horreur pour le vice et le péché, plein d'amour pour le bien, plein de joie à sa vue comme pour un objet digne de lui. Sa justice apparaît dans tout son éclat : elle ne laisse point le mal impuni; elle rend à celui qui s'obstine dans le crime selon la grandeur de ses iniquités, elle prive le pécheur du fruit dont il s'est dépouillé lui-même, et elle lui fait goûter dans les

Digitized by Google

tourments le fruit de ses œuvres. La sagesse divine se manifeste avec non moins de grandeur. Elle tire le bien du mal et s'assujétit par la peine ceux qui en se livrant au péché ont refusé de lui obéir. Par ses dispositions se change en punition tout ce qui ici-bas avait servi au crime : le corps, l'intelligence, le temps présent et autres choses données ou offertes pour être une occasion de mérite et un accroissement de gloire. Tout cela est devenu sur la terre autant d'instruments d'iniquité, et la justice de Dieu en fait une cause de supplice. Ce corps rendu l'esclave d'une volonté coupable, les damnés le reprendront pour leur malheur et par lui ils souffriront des tourments plus horribles. Cette intelligence maintenant appliquée tout entière aux objets temporels sera alors un accusateur irréfutable. Le temps reçu pour servir Dieu, ils l'ont consumé dans le péché, et ainsi ils seront punis sans fin. Ils n'ont point mis de limites à leurs crimes pendant cette vie, la seule éternité dont l'homme ait la possession, et Dieu n'en mettra point en leurs peines durant son éternité à lui. Ils se sont élevés contre un Dieu infini, et leurs châtiments seront infinis en leur durée. — La punition des méchants offre encore un sujet de louer la bonté du Seigneur, car les justes sont dans une joie inénarrable d'avoir échappé par sa grâce à une semblable punition, et si sa justice prononce la condamnation des réprouvés, sa bonté conduit les bienheureux au salut.

Le sixième ouvrage de Dieu est la glorification des élus. Là brillent sa largesse et l'abondance admirable

Digitized by Google

de ses récompenses. Le mérite des saints a été faible et de peu de durée, et dans le ciel ils reçoivent du Seigneur une gloire ineffable, la joie et la félicité; toutes les choses de ce monde tournent à leur avantage, et le bien et le mal, ce qui leur est propre et ce qui leur est étranger, le mal de la peine et le mal de la faute. Ils sont environnés de gloire pour les biens qui leur sont propres, et enivrés de félicité à la vue des biens dont les autres élus sont enrichis. Ils se réjouissent des maux auxquels ils ont été soumis et auxquels ils ont échappé, ils sont dans l'allégresse de n'être point tombés dans les maux dont les autres furent victimes. Leur félicité, qui est si variée, les pénètre de joie, et la gloire de tous les élus, cette gloire si abondante et si multipliée tant pour le nombre de ceux qui en sont comblés que pour sa propre grandeur, les remplit des délices dont chacun d'eux est enivré. Cette gloire, dis-je, les transporte de joie comme s'ils en étaient eux-mêmes resplendissants; ils l'aiment à un tel degré en leurs possesseurs, qu'ils ne voudraient pas les en voir dépouillés pour en devenir eux-mêmes possesseurs à leur tour. Mais par-dessus leur propre gloire et la gloire des saints, la gloire de Dieu les transporte d'autant plus qu'ils aiment le Seigneur plus qu'eux-mêmes et que tous les saints. Ensuite, cette gloire est infinie, et ainsi le bonheur qui en découle doit dépasser toute mesure, alors même qu'une créature ne peut avoir un amour ni une félicité sans limites. Chacun des élus est encore heureux de voir tous les habitants de la céleste patrie l'aimer

Digitized by Google

comme ils s'aiment eux-mêmes; il est heureux surtout de voir Dieu l'aimer incomparablement plus qu'il ne saurait s'aimer soi-même. De la sorte les joies de tous sont des joies communes à tous, des joies auxquelles tous sont appelés à prendre part sans réserve, des joies où tous peuvent puiser selon l'étendue de leur capacité comme à un bien propre. Là brille la gloire des esprits et des corps; là on voit Dieu face à face selon sa divinité et selon son humanité glorieuse, cette humanité que les anges désirent contempler. Comme les élus sont assurés de posséder la félicité, ils sont de même assurés qu'elle durera éternellement. Ils sont rassasiés sans éprouver le moindre dégoût, et l'ardeur de leurs désirs jouit pleinement de celui qui en est l'objet sans jamais se ralentir. Enfin en ce lieu part du cœur de tous les bienheureux un concert de louanges pures et parfaites; ils exaltent la magnificence de sa bonté qui les a prédestinés dès l'éternité à un pareil bonheur.

On peut rapporter ces six œuvres de Dieu, où se trouve la consommation de tous ses ouvrages, aux six premiers jours du monde. Ainsi l'œuvre de la création convient au premier jour où, après avoir créé la matière, le Seigneur fit la lumière et sépara le jour de la nuit, montrant ainsi que la créature spirituelle était distincte de la créature corporelle par la lumière de l'intelligence.—L'œuvre du gouvernement est représentée par le second jour où Dieu sépara les eaux supérieures des eaux inférieures en plaçant le firmament entre elles. En effet, autant les choses célestes sont

Digitized by Google

éloignées des choses de la terre par leur distance, autant elles en diffèrent par leur valeur et par la façon bien plus glorieuse dont elles reçoivent l'action divine qui les régit dans une mesure proportionnée à leur excellence. — L'œuvre de la rédemption se rapporte au troisième jour où les eaux inférieures étant réunies en un même lieu, la terre devint visible et porta des fruits; car tous les péchés dont le genre humain était inondé, furent éloignés de l'Eglise et demeurèrent chez les infidèles, et cette Eglise se couvrit des fruits les plus divers de la grâce.—L'œuvre de la justification est figurée par le quatrième jour où furent créés les flambeaux dont le ciel est orné. En cette œuvre les cœurs des fidèles sont illuminés par le soleil de la charité, la lune de la foi et les étoiles des autres vertus; à la lumière et à la chaleur de ces astres ils arrivent à la vie, à l'ordre et à des vertus pleines de vigueur. — L'œuvre du jugement et de la condamnation des réprouvés apparaît dans le cinquième jour où furent créés au moyen des eaux et les poissons et les oiseaux. Les hommes en effet ont une commune origine, et cependant les uns s'élèvent vers les biens célestes par la grâce, et les autres sont laissés dans l'état de damnation où ils sont plongés par la faute originelle et par les crimes dont ils se sont rendus coupables.—L'œuvre de la glorification enfin est représentée par le sixième jour où l'homme, créé à l'image de Dieu, fut préposé au gouvernement du monde. Par la gloire aussi l'homme devient semblable à Dieu, il est uni à lui comme un membre à son chef, il est uni à celui qui

Digitized by Google

étend sa principauté sur tous les hommes comme un Seigneur véritable, à Jésus-Christ notre maître.

Le septième jour n'a point d'œuvre, mais il est le complément des œuvres divines par le repos en Dieu, par ce repos que Dieu goûte en lui-même et que nous goûtons en lui. Ce jour a reçu le nom de Sabbat ou de repos. C'est en ce repos de Dieu que la créature raisonnable arrive à sa perfection, et elle-même est la cause et le modèle de toute créature privée de raison. Toute la nature, en effet, tend sans cesse à être dirigée par le maître qui lui a été donné et à le servir afin de l'avertir d'être soumis lui-même en tout temps à son Seigneur et de le porter à chanter ses louanges. Celui qui ne célèbre pas un pareil sabbat par le repos, viole l'alliance de Dieu avec l'homme, car le Seigneur exige par-dessus tout que l'homme se repose en lui et s'attache inviolablement à lui par l'amour. Il est lui-même la cause suprême de ses louanges, et la magnificence d'aucune de ses œuvres ne saurait nous dire combien il mérite d'être exalté. Une statue est impuissante à proclamer de vive voix l'habileté de l'artiste qui l'a formée; mais elle indique dans son silence combien il est digne d'éloge d'avoir voulu, d'avoir su et d'avoir pu conduire à bonne fin un pareil ouvrage. *Le Seigneur*, dit le Sage, *est au-dessus de toute louange*[1]. L'Eglise a coutume d'employer plus communément sept paroles pour exprimer ce qui se rapporte à la louange de Dieu; ce sont comme les sept trompettes mystiques du jubilé. Or, ces paroles sont : louer,

[1] Eccl., 43.

Digitized by Google

bénir, exalter, confesser, honorer, glorifier et proclamer grand.

*La troisième manière de prier est l'oraison mentale. Elle a lieu lorsque la bouche demeurant silencieuse, l'âme seule découvre à Dieu ses désirs, répand en sa présence les sentiments de son cœur, l'embrasse intérieurement par l'amour ou l'adore avec respect. En cette oraison, l'effusion de notre cœur en Dieu se fait d'autant plus largement que l'amour dépasse davantage ce que la langue peut exprimer, et s'écrie avec le Psalmiste : *Seigneur, tout mon désir est en votre présence et mon gémissement ne vous est point caché*[1]. Le Seigneur dit de cette manière de prier : *Les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. Dieu est esprit et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité*[2]. Or, ce genre de prière semble le plus convenable, car Dieu considère plus le cœur que les paroles. Cependant les paroles sont utiles : notre esprit est lent à s'élever aux choses célestes, et il a besoin pour cela que sa paresse soit aidée des paroles de la prière. Elles servent encore à attacher notre mémoire à Dieu, à dégager notre intelligence de la terre, à embraser notre volonté des ardeurs de la dévotion, et après lui avoir inspiré le désir d'une sainte prière, à lui faire goûter combien le Seigneur est doux.

Dieu, disons-nous, considère plus le cœur que les paroles. En effet, c'est lui qui nous a créés; il connaît

* Les deux premières façons de prier ont été expliquées depuis le chapitre LX.

[1] Ps. 37. — [2] Joan., 4.

Digitized by Google

les choses qui nous sont nécessaires avant que nous les lui demandions, et il n'a pas besoin, pour lui, que nous manifestions nos désirs par nos prières. Il nous a faits pour nous combler de ses bienfaits gratuitement et en vue de lui-même; il n'a pas besoin d'être incliné par nos supplications à prendre pitié de nous; il avait arrêté auparavant d'agir ainsi, et en répandant de lui-même ses bontés sur nous, selon ses desseins éternels, il nous fait avancer dans le bien beaucoup plus que nous ne saurions lui en témoigner le désir. Cependant notre zèle pour la prière nous procure des avantages nombreux. Si elle n'est pas la cause des bienfaits de Dieu, elle en est la voie; s'il ne nous fait pas miséricorde à cause de notre prière, c'est du moins par elle. Les avantages de l'oraison sont donc considérables et elle l'emporte même sur les autres bonnes œuvres. Par elle nous obtenons plus aisément et plus promptement du Seigneur l'objet de nos vœux. Les autres œuvres nous aident bien en ce point, mais quelquefois une prière de quelques instants nous met en possession de ce que nous eussions acquis à peine au prix de longs jeûnes, de travaux divers et d'autres saintes pratiques. Aussi voyons-nous les saints en toute affaire, en tout péril, en tout désir, appeler l'oraison à leur secours comme si par elle leurs demandes devaient éprouver moins de retard. *Tout ce que vous demanderez avec foi dans la prière*, dit le Seigneur, *vous l'obtiendrez*[1]. Que ne peut donc la prière?

[1] Mat., 21.

Digitized by Google

CHAPITRE LXVI.

Des effets de la prière.

La prière apaise la colère de Dieu : Moïse prie le Seigneur et le Seigneur se calme[1]. — Elle obtient le pardon des péchés : *Je vous ai remis toute votre dette selon que vous m'en avez prié*, est-il dit dans l'Evangile ; et encore : *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés*[2]. — Elle modère la violence de la tentation : *Moïse pria et le feu s'éteignit*[3]. — Elle chasse les vices de notre cœur : *Dispersez-les dans votre vertu*, dit le Prophète, *et détruisez-les*[4]. — Elle délivre au milieu du danger : *Invoquez-moi au jour de la tribulation*, dit le Seigneur, *et je vous délivrerai*[5]. — Elle nous défend contre les périls : *Priez pour que votre fuite n'ait pas lieu durant l'hiver*[6]. — Elle nous venge de nos ennemis : *Ezéchias et Isaïe prièrent contre Sennachérib*[7]. — Elle renverse les obstacles devant nous[8] : *Le peuple poussa des cris, et les murs de Jéricho s'écroulèrent*. — Elle nous fait entrer en la familiarité de Dieu : *Le Seigneur est proche de tous ceux qui l'invoquent*[9]. *Vous crierez et il dira : me voici*[10]. — Elle nous obtient les dons du Saint-Esprit : *Tous furent remplis du Saint-Esprit*, est-il écrit au

[1] Exod., 32. — [2] Mat., 18. — [3] Num., 11. — [4] Ps. 58. — [5] Ps. 49.
[6] Mat., 24. — [7] II Paral., 32. — [8] Jos., 6. — [9] Ps. 144. — [10] Is., 58.

Digitized by Google

livre des Actes[1], et ailleurs : *Le Père donnera son Esprit plein de bonté à tous ceux qui le lui demandent*[2]. — Elle nous obtient en particulier le don de sagesse : *Si quelqu'un d'entre vous a besoin de sagesse,* dit saint Jacques[3], *qu'il la demande à Dieu qui donne à tous libéralement.* — Par elle Dieu nous accorde la grâce d'annoncer sa parole : *Priez pour moi,* écrit l'Apôtre, *afin que Dieu m'ouvrant la bouche, me donne des paroles pour annoncer librement le mystère de l'Evangile*[4]. — Elle nous découvre les secrets du Seigneur : *Criez vers moi,* dit Dieu à Jérémie, *et je vous exaucerai et je vous annoncerai des choses extraordinaires et d'une vérité irréfragable,* des choses *que vous ne connaissez pas*[5]. — Elle nous donne le pouvoir d'accomplir toutes sortes de miracles : *Elie pria avec ferveur qu'il ne plût pas, et il cessa de pleuvoir pendant trois ans et demi*[6]. De même par la prière il ressuscita un enfant. — Nous recevons par elle les secours temporels : *Seigneur*, s'écrie le Prophète, *tous ont les yeux tournés vers vous, et ils attendent que vous leur donniez leur nourriture dans le temps convenable*[7]. — Elle nous apporte le soulagement au milieu de chacune de nos adversités : *Lorsqu'il viendra sur la terre,* dit Salomon, *ou la famine, ou la peste, ou la corruption de l'air; lorsque la nielle, la sauterelle ou quelque maligne humeur gâtera les blés, ou que votre peuple sera pressé d'un ennemi qui se trouvera à ses portes et l'assiégera.... si quelqu'un*

[1] Act., 2. — [2] Luc., 11. — [3] Jac., 1. — [4] Ephes., 6. — [5] Hier., 33. — [6] III Reg., 17. — [7] Ps. 144.

Digitized by Google

reconnaissant la plaie de son cœur étend sa main vers vous.... vous l'exaucerez du haut du ciel[1], etc. — Elle nous met en possession de tout ce qui nous est utile ou nécessaire : *Nous ne savons ce que nous devons demander pour prier comme il faut, mais l'Esprit-Saint lui-même prie pour nous par des gémissements ineffables*[2]. — Elle nous conduit à la vie éternelle : *Quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé*[3]. Et pour tout dire, en un mot, elle éloigne tout ce qui est contraire à notre salut, elle nous donne tout ce qui nous est nécessaire, elle le conserve et le perfectionne.

Dieu ne veut pas seulement que nous lui demandions dans nos prières ce qu'il avait résolu de nous accorder d'abord, il désire, en nous portant à multiplier ces prières, nous faire acquérir des mérites par la foi qui croit ce qu'elle ne voit pas, par l'espérance qui a la confiance d'arriver à l'objet de ses vœux, par la charité qui s'attache avec plus d'ardeur au Dieu qui l'exauce, selon cette parole du Prophète : *J'ai aimé, parce que le Seigneur exaucera la voix de ma prière*[4]; par l'humilité qui nous rend persévérants dans nos supplications; par notre désir, qui nous fait soupirer après les biens célestes.

L'oraison est comme un miroir : elle fait connaître plus clairement à l'homme ses défauts ou ses progrès; la conscience se dévoile en cet exercice plus ouvertement à son propre regard; la vue de ses progrès la pénètre de joie et d'une confiance pleine d'espérance,

[1] III Reg., 8. — [2] Rom., 8. — [3] Rom., 10. — [4] Ps. 114.

Digitized by Google

et le spectacle de ses défauts la couvre de confusion. L'oraison contribue aussi plus que toutes les autres bonnes œuvres à élever l'âme au-dessus de ce monde et à l'éloigner des choses de la terre : ces œuvres, en effet, nous appliquent avec Marthe aux divers emplois d'un service pénible; l'oraison, au contraire, s'attachant avec Marie aux pieds du Seigneur, s'occupe uniquement à se le rendre propice.

CHAPITRE LXVII.

Comment Dieu se montre à l'âme dans la prière.

L'âme ressent en sa prière que Dieu s'offre à elle de bien des manières. Quelquefois il lui semble au milieu de ses supplications qu'il ne daigne ni l'entendre ni lui prêter la moindre attention, comme nous le lisons en ces paroles de l'Ecriture : *Vous avez détourné votre face de moi*[1]..... — *Je crie vers vous, et vous ne m'écoutez point; je me tiens devant vous, et vous ne me regardez point*[2]. De là naît pour plusieurs le dégoût de la prière; ils la considèrent comme inutile puisque Dieu ne daigne pas les exaucer.

De temps à autre Dieu apparaît irrité et implacable, et l'âme demeure plongée dans la confusion, elle est transpercée de crainte : *Vous êtes changé à mon égard,*

[1] Ps. 29. — [2] Job., 30.

Digitized by Google

s'écrie Job, *vous m'êtes devenu cruel, et vous employez la dureté de votre main pour me combattre* [1]. Aussi le prophète Jérémie adresse-t-il au Seigneur cette prière [2] : *Ne me soyez pas un sujet d'épouvante : vous êtes mon espérance au jour de l'affliction.* Et le Psalmiste lui dit : *Seigneur, n'entrez pas en jugement avec votre serviteur* [3]. Isaïe dit également : *Où est la tendresse de vos entrailles et de vos miséricordes? Elle ne se répand plus sur moi* [4]. Combien alors est grande la tribulation de l'âme, combien amer est son chagrin, celui-là le sait qui au milieu de cette épreuve n'a point interrompu ses prières. Et en effet, on ne doit point cesser de prier, parce que Dieu ne nous exauce pas, mais lui adresser au contraire avec plus d'instances nos supplications. En agissant ainsi il éprouve la constance de celui qui l'invoque, il purifie la conscience de l'homme humilié de la sorte, et il récompense la patience du cœur en proie à une telle affliction. « Il faut, dit saint Bernard, s'appliquer fortement à la prière, mais en toute humilité et patience, car elle ne porte de fruit que dans la patience. Le ciel semble d'airain quand aucune goutte de la rosée céleste, quand aucun sentiment de dévotion n'arrive jusqu'à nous dans l'oraison, et la terre de notre cœur nous paraît véritablement une terre de fer quand aucun des ruisseaux des psaumes ou des saintes prières ne l'amollit et n'y fait entrer la componction. L'âme en cet état juge, comme la chananéenne, que le Seigneur a détourné ses regards de dessus elle;

[1] Job., 30. — [2] Hier., 17. — [3] Ps. 142. — [4] Is., 63.

Digitized by Google

elle croit l'entendre lui reprocher ses péchés comme si elle ressemblait à un animal immonde, et elle se répute indigne de partager le pain des enfants[1]. » Cependant il est de la prudence de remarquer que ce sentiment d'une âme effrayée qui se représente sous une forme dure et impitoyable le Dieu plein de douceur et de bénignité, le Dieu vraiment tendre et miséricordieux; il faut, dis-je, remarquer qu'un tel sentiment est tantôt une simple fiction d'un esprit illusionné et se figurant un fantôme tout différent de la réalité, ou bien qu'il a lieu par une permission amoureuse du Seigneur pour effrayer, humilier, corriger ou purifier notre âme et lui faire goûter ensuite avec plus de suavité les faveurs bienveillantes du Seigneur; car après avoir éprouvé l'amertume nous sommes plus empressés à savourer des douceurs.

Quelquefois, comme s'il était occupé d'autres soins, Dieu paraît ne faire aucun cas des désirs de celui qui l'invoque. Il le voit et le laisse, il est vrai, lui adresser ses prières; mais il ne lui répond pas, il est appliqué à autre chose. Le Prophète semble avoir ressenti cette indifférence lorsqu'il s'est écrié[2] : *Ne méprisez pas mon humble supplication, abaissez sur moi vos regards et exaucez-moi, Seigneur, prêtez l'oreille à mes paroles, entendez mes cris*[3].

Une autre fois Dieu paraît écouter nos prières avec bonté, mais il garde le silence et ne se montre pas disposé à les exaucer avec amour. *Lorsqu'il a exaucé mes supplications*, dit Job, *je ne crois pas qu'il ait*

[1] Mat., 15. — [2] Ps. 54. — [3] Ps. 5.

Digitized by Google

entendu ma voix[1], ou autrement, je ne sais si réellement il m'a exaucé.

D'autres fois enfin il regarde avec tendresse celui qui le prie ; il condescend avec miséricorde à ses prières et il répond favorablement au désir de ses supplications. Cette confiance d'une âme pieuse a coutume d'être un indice qu'elle a été exaucée. *Quiconque*, dit le Seigneur en parlant de cette confiance, *n'aura point hésité dans son cœur, mais aura cru que tout ce qu'il aura dit s'accomplira, il le verra en effet s'accomplir. Tout ce que vous demanderez dans vos prières, croyez que vous l'obtiendrez et il vous sera accordé*[2]. *Que celui qui prie demande avec foi, sans défiance*, dit saint Jacques, *mais qu'il ne s'imagine pas obtenir quelque chose du Seigneur, celui qui hésite*[3]. Cependant il ne faut pas perdre confiance aussitôt, quand dans nos prières tout n'arrive pas selon nos désirs, mais continuer à frapper jusqu'à ce que notre Bien-Aimé soit comme vaincu par l'importunité de nos supplications et nous accorde enfin l'objet de nos vœux[4].

CHAPITRE LXVIII.

Des diverses formes de l'oraison.

Quelquefois aussi notre prière semble sentir l'hésitation ; c'est comme si elle devait n'être point écoutée, tandis que se faisant d'une manière différente

[1] Job., 9. — [2] Marc., 11. — [3] Jac., 1. — [4] Luc., 11.

Digitized by Google

elle emporterait avec elle la confiance d'un plein succès. Une autre fois l'homme qui prie se considère comme un esclave, et il provoque avec crainte et humilité son Seigneur et son juge à la miséricorde. Ainsi le publicain n'osait pas lever les yeux au ciel, mais il frappait sa poitrine en disant : *Mon Dieu, soyez-moi propice parce que je suis un pécheur*[1]. Une autre fois ensuite il agit avec familiarité comme un ami et un intime, il prie avec respect et confiance, il semble conseiller au Seigneur de faire telle ou telle chose ; il lui expose les raisons et les motifs pourquoi ceci convient, pourquoi cela est avantageux. Ainsi a prié Abraham pour les habitants de Sodome ; ainsi a prié Moïse pour le peuple d'Israël en s'écriant : *Ne permettez pas, je vous en prie, que les Egyptiens disent : Il les a tirés avec adresse de l'Egypte pour les tuer sur les montagnes et pour les exterminer de la terre. Que votre colère s'apaise et laissez-vous fléchir pour pardonner à l'iniquité de votre peuple*[2]. Ailleurs Moïse s'écrie également en parlant à Dieu[3] : Voulez-vous donc *que les Egyptiens apprennent que vous avez fait mourir une si grande multitude comme un seul homme et qu'ils disent : Il ne pouvait faire entrer ce peuple dans le pays qu'il avait promis avec serment de lui donner ; c'est pourquoi il les a frappés de mort dans le désert.*

Une autre fois aussi l'homme, dans sa prière, est comme un enfant plein de confiance en la bonté paternelle ; il supplie moins qu'il ne commande à son

[1] Luc., 8. — [2] Gen., 18. — Exod., 32. — [3] Num., 14.

Digitized by Google

père de l'exaucer en lui rappelant sa tendresse passée. Ainsi Moïse s'adresse encore au Seigneur en ces termes : *Vous m'avez dit : je vous connais et vous avez trouvé grâce devant moi. Si donc j'ai trouvé grâce devant vous, faites-moi voir votre visage afin que je vous connaisse et regardez favorablement cette grande multitude qui est votre peuple. — Seigneur, si j'ai trouvé grâce en votre présence, je vous en supplie, marchez avec nous; effacez aussi nos iniquités et nos péchés, et possédez-nous comme votre héritage. — Ce peuple a commis un très-grand péché, mais je vous en conjure, Seigneur, pardonnez à ces hommes une telle faute, ou si vous ne le faites pas, effacez-moi du livre que vous avez écrit* [1]. Elle était grande la confiance de cet homme en Dieu. Il ne demande pas à être retranché du livre de Dieu; mais cette confiance qui lui fait croire que son nom demeurera écrit dans le livre de vie, cette confiance il l'emploie à demander le pardon de son peuple; il ne doute pas qu'il ne soit exaucé, et ainsi il obtient l'objet de ses demandes.

CHAPITRE LXIX.

De l'utilité de l'oraison.

Dieu se plaît singulièrement à voir l'homme se livrer fréquemment à l'oraison à cause des avantages nombreux attachés à cet exercice. Dans l'oraison

[1] Exod., 33, — 34, — 32.

Digitized by Google

l'homme ne cesse de s'attacher à Dieu, et c'est pour lui un bien au-dessus de tout bien : *Marie*, dit le Seigneur, *a choisi la meilleure part*[1]. — Ses prières réitérées sont exaucées et il voit une multitude de bienfaits célestes se répandre sur lui. — L'ardeur de sa dévotion devient plus vive et le fait croître dans l'amour de Dieu. Aussi le Seigneur nous ménage-t-il bien des occasions de nous livrer à l'oraison, et par-là il nous excite à le faire plus souvent soit pour nous-mêmes, soit pour les autres, soit pour échapper au mal, soit pour arriver à la possession du bien; il cherche, lorsque notre dévotion s'attiédit sur un point, à la ranimer sur un autre, comme on a coutume de ranimer le feu en lui donnant chaque jour un aliment nouveau afin de l'empêcher de s'éteindre. De là cette parole du Lévitique : *Le feu brûlera toujours sur l'autel, et le prêtre aura soin de l'entretenir en y mettant le matin de chaque jour du bois sur lequel il aura placé d'abord l'holocauste. C'est là le feu qui brûlera toujours sur l'autel sans qu'on le laisse jamais éteindre*[2].

Vous donc qui êtes le prêtre de Dieu, un homme consacré aux choses saintes, lorsque vous découvrez que, durant la nuit de votre négligence, le feu de la dévotion s'est affaibli sur l'autel de votre cœur, ayez soin dès le matin, c'est-à-dire quand vous commencez à reconnaître l'état de votre âme, ayez soin, dis-je, de ranimer ce feu en lui donnant le bois de l'oraison après l'avoir enlevé aux diverses occasions qui se pré-

[1] Luc., 10. — [2] Levit., 6.

Digitized by Google

sentent comme à autant de forêts à votre portée. C'est une forêt immense, une forêt propre à vous fournir un aliment abondant de supplications, que la multitude des péchés dont vous êtes coupable, vos péchés de chaque jour, vos péchés du temps passé. C'est une grande forêt que celle de nos négligences de notre misère, de l'absence des vertus et des grâces, de nos vices tant de l'esprit que de la chair, de nos tentations, des divers événements dont nous sommes agités, des peines que nous avons à souffrir ou que nous redoutons et sur lesquelles nous avons à gémir soit pour notre propre compte, soit pour les autres dont les misères excitent notre compassion. C'est une grande forêt que celle de toutes les choses célestes, objets de nos désirs et de nos demandes empressées. Nous pouvons en dire autant des bienfaits reçus et dont nous avons à rendre grâces, de l'obligation de prier pour les défunts afin d'obtenir le pardon entier de leurs fautes, de louer Dieu de la gloire dont il comble ses saints. Tout cela offre un grand aliment à notre dévotion; c'est comme un bois destiné à entretenir en nous un feu perpétuel sur lequel l'holocauste des bonnes œuvres venant à être placé répandra un parfum de suavité. Et en effet le sentiment du divin amour et de la sainte crainte, la ferveur de la bonne volonté accompagnée de l'esprit d'humilité, l'empressement de la piété, la joie de l'espérance, tous ces sentiments, dis-je, ne doivent jamais s'éteindre dans le cœur du serviteur de Dieu, car c'est en eux surtout que consiste la vertu de dé-

Digitized by Google

votion. Une âme consacrée à Dieu doit s'accoutumer à trouver quelque pieuse occasion de s'élever en tout temps à lui par la prière, les supplications, les actions de grâces, les louanges selon les divers sujets qui s'offrent sans cesse à nous. *Il faut toujours prier*, dit l'Evangile, *et ne jamais se lasser*[1]. — *Priez sans interruption*, dit également l'Apôtre, *et rendez grâces en tout*[2]. — *Je bénirai le Seigneur en tout temps*, s'écrie le Prophète, *et sa louange sera toujours en ma bouche*[3].

Plus un homme s'adonne fréquemment à l'oraison, plus elle lui devient délicieuse et efficace; plus au contraire il s'y applique rarement, plus elle lui est insipide et fatigante, comme l'expérience nous l'a souvent appris. Nous voyons quelquefois les personnes du siècle encore dans l'état du péché goûter de temps à autre avec abondance les douceurs de la dévotion dans la pratique réitérée de l'oraison. Sans doute une telle douceur n'a pas son principe dans la vraie charité, cependant Dieu nous montre par là combien il serait disposé à répandre sa grâce dans le cœur des justes s'ils ne négligaient pas de la chercher, puisqu'il ne refuse pas de faire sentir sa douceur à des pécheurs qui, en s'adonnant à l'oraison, s'efforcent de s'approcher de lui d'une manière quelconque. Que sera donc le Seigneur pour ses amis fidèles si quelquefois il se montre si plein de douceur pour ses ennemis? *Vous n'avez point retiré votre manne de leur bouche*, dit l'Ecriture, *et vous leur avez donné l'eau dans leur*

[1] Luc., 18. — [2] I Thess., 5. — [3] Ps. 33.

Digitized by Google

soif[1]. Et cependant l'Ecriture avait, avant ces paroles, parlé du veau et des adorations qu'il reçut de la part des Hébreux. Quelle excuse peuvent donc prétexter les religieux, eux qui ont expérimenté les douceurs de Dieu, ces douceurs que nous voyons accordées même aux hommes du siècle lorsqu'ils les cherchent avec empressement? Aussi saint Bernard s'écrie-t-il : Notre misère nous accuse sans aucun doute de négligence et d'incurie. La vie d'un religieux sans zèle pour la dévotion intérieure est comme un rayon vide de miel, un mur sans enduit, un mets sans assaisonnement. De nos jours, il est vrai, beaucoup non-seulement n'éprouvent aucun sentiment de dévotion, mais ne font aucun cas de cette grâce, la tournent en dérision et la persécutent dans les autres; cependant ils doivent se souvenir que toute religion est aride et imparfaite sans la dévotion, et que celle-là est plus proche de sa ruine, qui ne cherche point les divines suavités de l'esprit et ne tourne pas tous ses efforts vers l'oraison et le soin de la pureté intérieure, car c'est en cela surtout que l'Esprit-Saint rend témoignage à notre esprit que nous sommes les enfants de Dieu. Nous méprisons la pratique austère des exercices corporels comme d'une utilité médiocre, et nous sommes étrangers aux œuvres de la piété, nous n'imitons pas les saints des jours anciens, qui ont sacrifié leur vie pour leurs frères et accompli d'autres choses admirables. Bien peu embrassent les actes sublimes des vertus, comme une obéissance

[1] II Esdr., 9.

Digitized by Google

rigoureuse, une patience parfaite, une humilité profonde et une pauvreté extrême. Si donc nous manquons de tout cela, si d'ailleurs nous négligeons la pratique de l'oraison, en quoi pourrons-nous nous glorifier de notre profession de religieux? Il nous reste seulement notre nom, notre habit et les paroles de la sainte Ecriture que nous portons gravées sur des feuilles et que nous avons encore sur les lèvres bien plus que dans notre cœur et nos œuvres. *Mais,* dit le Seigneur, *si votre justice n'est plus abondante que celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux*[1]. Les Pharisiens faisaient consister leur gloire uniquement dans l'extérieur et le nom de la religion. Les Scribes s'acquéraient les honneurs et les louanges du savoir par leur science des Ecritures. Or, *celui qui ne court qu'après des paroles, aura les mains vides*[2], et celui qui agit seulement pour être vu des hommes et recevoir des louanges n'a point de récompense à prétendre auprès de notre Père qui est dans les cieux.

Que celui donc qui veut s'adonner à l'oraison, s'accoutume d'abord à y consacrer quelque temps, ensuite à y recourir plus souvent et successivement à y demeurer plus longuement, à s'y appliquer plus fréquemment selon qu'il le pourra, à ne pas l'abandonner par dégoût ou par légèreté, mais seulement quand il y est forcé par la faiblesse du corps, une nécessité urgente, un motif raisonnable, pour y revenir ensuite de peur qu'une trop longue

[1] Mat., 5. — [2] Prov., 19.

Digitized by Google

interruption ne lui en fasse perdre l'habitude et ne refroidisse sa bonne volonté. Qu'il parcoure aussi les diverses manières de prier, qu'il y conforme ses demandes et fasse attention à ces mêmes demandes, afin de puiser en chacune d'elles quelque sentiment de dévotion et de s'y attacher tant qu'il y trouvera à nourrir sa ferveur. Si la faiblesse de la tête ou du corps nous offre un obstacle, il faut alors prier plus brièvement et plus souvent, réprimer les évagations de notre esprit, retenir nos sens extérieurs sous le joug de la discipline, invoquer humblement le secours de Dieu en toute circonstance, souffrir avec patience et sans nous lasser si les choses ne vont pas selon nos désirs. Quelquefois même le retard dans nos progrès est la voie de la perfection parce qu'il nous humilie. Dieu ralentit pieusement notre course afin de prolonger notre voyage, et il nous tient ainsi mieux en garde contre l'orgueil : trop d'assurance dans la marche et une ardeur toujours persévérante épuisent souvent les forces du corps.

CHAPITRE LXX.

Des choses qui s'opposent à notre avancement et même à notre salut.

Trois choses surtout font obstacle à notre avancement et s'opposent non-seulement à notre perfection, mais encore à notre salut, comme l'expérience nous l'a montré dans un grand nombre. Ces choses sont le

Digitized by Google

relâchement de la volonté, la crainte des difficultés, la défiance du secours divin.

La volonté en proie au relâchement veut le bien, mais sans le moindre effort pénible, et ainsi l'habitude d'une vie légère lui fait promptement abandonner la résolution de marcher en avant. La volonté paresseuse doit donc se contraindre à agir par raison, s'exciter comme un animal indolent par l'aiguillon de la crainte de Dieu et l'espérance des récompenses, et se faire résolûment violence.

La crainte des difficultés se calme et se surmonte par une habitude discrète et persévérante des choses. Si la grâce de Dieu assiste ceux qui commencent, assurément elle ne fera pas défaut aux hommes désireux d'avancer dans la perfection. Mais il nous est plus avantageux de craindre en tout temps la soustraction de la grâce, que d'avoir l'assurance de ne jamais la perdre. Nous travaillons ainsi plus soigneusement à la conserver, tandis qu'autrement nous nous montrerions plus négligents et nos progrès seraient moins considérables. La crainte nous rend agiles et pleins de sollicitude; la sécurité, au contraire, nous plonge le plus souvent dans la paresse et la langueur[1]. Le Seigneur ne voulut pas donner à la fois aux Juifs la manne en une quantité tellement abondante qu'elle pût suffire aux besoins de plusieurs jours, mais seulement selon le besoin de chaque jour, excepté le samedi, et par là il nous montrait que nous devions tous les jours lui demander le pain de la grâce et la

[1] Exod., 16.

Digitized by Google

nourriture de l'âme en lui disant : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour*. Celui qui donne aujourd'hui, est prêt encore à donner demain; seulement ne négligeons pas, en demandant, de recueillir autant qu'il nous faut pour avancer dans les voies du salut.

Lorsque, dans votre oraison, vous vous sentez exaucé et que vous reconnaissez avoir obtenu l'objet de vos désirs, gardez-vous de vous élever comme si Dieu avait eu égard à votre sainteté et comme si son amour pour vous l'avait porté à vous être favorable; mais pensez que sa bonté l'a fait agir ainsi de lui-même, ou bien qu'il a eu égard aux supplications des autres justes. Offrez-lui vos actions de grâces de ce qu'il a daigné vous faire coopérer à ses desseins, et vous admettre à prendre part aux prières de vos amis afin de rendre vos propres prières et les sentiments de votre piété dignes d'attirer ses regards, de vous consoler en vous donnant la confiance que vous avez été écouté, et de vous combler de joie en répondant à vos vœux. Animez-vous par là à croître dans l'amour de Dieu. Sa bénignité nous procure les occasions d'avoir recours à l'oraison afin de nous soustraire à des chagrins imminents; elle nous inspire de saints désirs dont nous demandons l'accomplissement dans nos prières, afin qu'après avoir été exaucés nous aimions d'autant plus le Seigneur et nous nous empressions d'autant plus de nous soumettre soigneusement à sa volonté, que nous le voyons lui-même favoriser nos demandes avec tendresse et s'empresser de s'y conformer.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXI.

Des raisons qui nous empêchent d'être exaucés en nos prières.

Bien des raisons nous empêchent d'être exaucés en nos prières. D'abord, ce sont les fautes de celui qui prie : *Lorsque vous multiplierez vos prières,* dit le Seigneur, *je ne vous écouterai point.* Et la raison : *C'est,* ajoute-t-il, *que vos mains sont pleines de sang,* ou autrement souillées par le péché. *Nous savons,* est-il écrit dans saint Jean, *que Dieu n'écoute pas les pécheurs. Vos péchés,* dit encore Isaïe, *lui font cacher son visage pour ne plus vous écouter*[1].

Une autre raison qui rend nos prières sans effet, c'est la tiédeur. Nous n'avons en priant ni ferveur ni dévotion. Or, le Seigneur a dit : *Vous me prierez et je vous exaucerai lorsque vous me chercherez de tout votre cœur*[2]. Et en parlant ainsi, il semble nous faire connaître qu'il ne nous exaucera pas autrement.

La troisième cause, c'est le manque de persévérance : nous cessons de prier avant d'avoir obtenu, et cependant, si l'homme persévère à frapper, son ami se lèvera à cause de son importunité et lui donnera tout ce dont il aura besoin. *Sachez que le Seigneur vous exaucera,* dit Judith, *si vous persévérez toujours dans vos prières*[3].

[1] Is., 1. — Joan., 9. — Is., 59. — [2] Hier., 29. — [3] Luc., 11. — Judith., 4.

Digitized by Google

La quatrième cause est la défiance. *Celui qui doute,* écrit l'apôtre saint Jacques, *ne doit point s'attendre à obtenir quelque chose du Seigneur. Préparez votre âme avant la prière,* dit le Sage, *et gardez-vous d'être comme un homme qui tente Dieu*[1], comme un homme qui examine s'il voudra l'exaucer.

La cinquième cause, c'est lorsque nos demandes sont indiscrètes et nous seraient nuisibles. Telle fut celle des enfants de Zébédée. Le Seigneur leur répondit : *Vous ne savez pas ce que vous demandez. Vous demandez,* dit saint Jacques, *et vous ne recevez point, parce que vous demandez mal, pour avoir de quoi satisfaire vos passions.* Et Moïse dit également aux Hébreux dans le même sens : *Lorsque vous avez pleuré devant le Seigneur, il ne vous écouta point et ne voulut point se rendre à vos prières*[2].

La sixième raison, c'est que Dieu veut nous exciter davantage à lui adresser nos demandes. Les saints désirs, dit saint Grégoire, croissent lorsque l'accomplissement en est retardé. Ou bien le Seigneur agit ainsi afin de nous porter à garder d'autant plus soigneusement ce que nous avons reçu, que nous avons eu plus de peine à l'obtenir[3]. Dieu diffère ses bienfaits, dit saint Jean Chrysostôme, afin de ne point les laisser s'avilir à nos yeux[4]. — Un tel retard ensuite sert à nous humilier, et ainsi nous y trouvons un double avantage : l'insolence de notre orgueil est réprimée, et nous arrivons enfin à l'objet de nos

[1] Jac., 1. — Eccl., 18. — [2] Mat., 20. — Jac., 4. — Deut., 1. — [3] Hom. 25, in Evang. — [4] Hom. 30, in Gen.

Digitized by Google

demandes. — Ou bien Dieu attend pour nous exaucer un moment plus opportun et plus avantageux à nos besoins. Ainsi Moïse le pria de lui montrer sa gloire, et il ne fut point exaucé alors, mais il mérita dans la suite de jouir d'une pareille faveur[1].

Dieu veut encore nous porter à avoir recours aux suffrages des autres, afin que l'importance de nos demandes ou notre présomption ne devienne pas un obstacle. Ainsi Ezéchias envoya à Isaïe afin qu'il priât pour le roi et pour le peuple. Josias envoya de même à la prophétesse Holda. Saint Paul écrit aux Romains, *Je vous conjure, mes frères, par Jésus-Christ notre Seigneur et par la charité du Saint-Esprit, de combattre avec moi par les prières que vous ferez à Dieu pour moi, afin qu'il me délivre des incrédules qui sont dans la Judée. — Si deux d'entre vous,* dit également le Seigneur, *s'unissent ensemble sur la terre, quelque chose qu'ils demandent elle leur sera accordée par mon Père, qui est dans les cieux*[2].

Quelquefois aussi Dieu nous refuse une chose moins avantageuse pour nous en donner une plus utile ou meilleure. Si les tentations de la chair ne sont point enlevées à saint Paul, c'est afin de rendre sa vertu parfaite en son infirmité[3]. Souvent l'épreuve de la tribulation vaut mieux que le repos de la prospérité, quoique nous le désirions davantage.

On peut maintenant conclure par le moyen des contraires quelles choses contribuent à faire exaucer

[1] Exod., 33. — [2] IV Reg., 19. — Is., 37. — IV Reg., 27. — Rom., 15. — Mat., 18. — [3] II Cor., 12.

Digitized by Google

nos prières. Ce sont : l'éloignement du péche, la ferveur et la persévérance, une confiance vive, l'humilité, les suffrages de nos frères, l'attention soigneuse à conserver les biens reçus avec actions de grâces, à demander au Seigneur uniquement ce qu'il sait le mieux nous convenir et à le prier de nous l'accorder quand il le jugera à propos.

CHAPITRE LXXII.

Des prières particulières.

Quant aux prières particulières adoptées assez souvent par plusieurs, nous avons à examiner s'il est avantageux de s'en servir à certaines heures ou à certains jours marqués. Ces prières conviennent davantage aux uns et moins aux autres. Ainsi elles sont d'une utilité plus grande pour ceux qui commencent, pour les hommes sans expérience et presque étrangers aux sentiments de la dévotion. L'habitude de telles prières les excite à s'adonner à l'oraison et les empêche au moins d'errer continuellement au milieu des choses extérieures, de demeurer éloignés de Dieu, de se refroidir et de languir sans jamais ressentir la moindre étincelle du feu de la piété. Mais ceux qui sont plus fervents et dans une familiarité plus intime avec Dieu, s'ils s'appliquent outre mesure à réciter des psaumes et autres prières semblables, ceux-là, dis-je, obstruent leur esprit, arrêtent leur

Digitized by Google

dévotion et opposent comme un poids à la liberté de leur cœur en s'attachant trop scrupuleusement à des exercices moins utiles pour le moment de préférence à d'autres d'une utilité bien plus grande qui leur sont offerts. Cependant ils se servent souvent avec avantage du secours de ces prières. Elles sont pour eux comme un souffle destiné à embraser la flamme de la dévotion jusqu'à ce que, brûlant par elle-même avec une pureté plus grande et s'élevant plus paisiblement au-dessus de la terre, elle puisse se passer d'un semblable secours. Ensuite ce genre d'oraison semble plus facile quand on se trouve sans dévotion, car on a pour s'occuper des prières auxquelles une sainte habitude nous a rendus familiers; mais quand la rosée de la dévotion se répand en nous avec plus d'abondance ou quand une occupation plus utile ou plus urgente se présente, alors il faut interrompre ces prières, qui ne sont pas obligatoires, pour y revenir en temps opportun.

Maintenant quelles sont les oraisons les plus avantageuses? On ne saurait, je crois, donner sur ce point une règle uniforme, non plus que sur les divers aliments corporels, car chacun s'attache de préférence à tel ou tel, et un jour on aime mieux celui-ci, un autre jour celui-là. Ce genre d'oraison me semble le plus fructueux, qui remplit davantage de délices celui qui prie, excite plus promptement en lui l'esprit de dévotion et pénètre son âme d'une plus vive confiance en Dieu. Tout le fruit, toute la fin de l'oraison consiste donc à s'attacher à Dieu et à devenir un même

Digitized by Google

esprit avec lui en se dissolvant dans un très-pur amour, en le contemplant dans une lumière sans nuage, en se cachant dans le secret de son visage loin du bruit des agitations mondaines, dans le ravissement d'une félicité pleine d'un calme profond, où les forces et les puissances de l'âme sont recueillies de toute dissipation, fixées sur le bien unique, véritable, simple et suprême et transformées en une certaine ressemblance de sa divinité et de son immuable éternité.

Il y a certains degrés inférieurs qui sont comme autant d'échelons au moyen desquels l'âme s'élève peu à peu et s'approche de cette fin. Le premier, c'est de s'accoutumer à fixer les évagations de la mémoire, qui l'entraînent vers les délices du monde et la jettent dans une multitude d'embarras; c'est, dis-je, de s'accoutumer à la recueillir par l'usage de l'oraison, et à la fixer dans le bien suprême qui est le terme de tous nos désirs et de toutes nos félicités. Mais comme cette faculté est encore chancelante et instable, parce qu'elle s'est attachée long-temps à une multitude de choses diverses où elle a cherché le bonheur et sur lesquelles elle s'est répandue avec curiosité, elle ne peut s'arrêter fixement aux choses divines, soit à cause de sa dissipation habituelle, soit à cause de la faiblesse de ses lumières spirituelles, et ainsi elle a besoin dans la prière du secours des paroles inspirées par l'Esprit-Saint et données aux hommes pour les soutenir comme avec un bâton à la manière des enfants, afin de les accoutumer à s'élever et à se

Digitized by Google

porter à Dieu. Et cela a lieu lorsque l'homme s'efforce d'appliquer son attention aux paroles des oraisons et des psaumes, d'en tirer le sens spirituel, et les sentiments de dévotion contenus en elles, comme on tire d'un caillou, au moyen du fer, un feu qui nous éclaire et nous échauffe. Si ensuite par un usage assidu de l'oraison, et aidée de la grâce d'un Dieu toujours prêt à secourir les hommes désireux d'avancer, la mémoire se perfectionne et devient stable, elle peut alors sans une grave difficulté s'adonner à la prière et comprimer facilement les évagations de l'âme, selon cette parole du Psalmiste : *C'est le Seigneur qui bâtit Jérusalem; il rassemblera tous les enfants dispersés d'Israël*[1].

L'intelligence aussi avait d'abord été comme aveuglée par les choses extérieures et enveloppée par ce qui est visible; maintenant elle commence à se dilater, à s'illuminer et à voir ce qu'elle ne découvrait pas d'abord. Ainsi l'homme venant du dehors et entrant dans une chambre n'aperçoit rien d'abord et se heurte contre les murailles et les meubles; ensuite il reconnaît peu à peu les objets les plus considérables, voit successivement les moindres sans difficulté et s'étonne même que d'autres arrivant après lui ne puissent reconnaître parfaitement ce qui apparaît si manifestement à ses yeux. Une fois éclairée de la sorte, l'intelligence s'étend à une multitude de choses; elle conçoit les unes par la raison et comprend les autres par l'illumination surnaturelle. La révélation divine lui en apprend d'autres. Elle les compare avec

[1] Ps. 146.

Digitized by Google

celles que la science humaine lui a enseignées ou qu'elle a puisées dans la lecture des saints Livres, et elle est grandement consolée en voyant les autres savants et les saints partager les sentiments dont les lumières de l'Esprit viennent de la pénétrer. Alors elle ne craint plus d'être séduite par un esprit étranger ou par les illusions de son propre esprit, puisqu'elle reconnaît en elle la parole du même Esprit qui se fit entendre aux saints des premiers jours.

Cependant il est nécessaire d'agir en cela avec prudence et humilité, de peur que notre présomption ne nous rende dignes d'être trompés et que, pour l'esprit de vérité, nous ne suivions l'esprit d'erreur en croyant entendre la voix de l'Esprit-Saint quand nous avons seulement devant nous l'opinion de notre propre cœur ou une imagination produite par l'ange mauvais qui se transfigure souvent en ange de lumière afin de nous persuader le mensonge sous l'apparence de la vérité. *Ne croyez pas à tout esprit*, dit saint Jean, *mais éprouvez si les esprits sont de Dieu.* Il ne faut rien recevoir qui diffère de l'enseignement des maîtres spirituels et de la tradition des théologiens approuvés, ni mettre rien en doute de ce qu'ils s'accordent raisonnablement à définir en s'appuyant sur le témoignage des saints Pères. Une fois la vérité découverte, si l'homme se laisse entraîner par sa curiosité et une vaine subtilité à fouiller plus avant dans les profondeurs de l'Ecriture comme devant trouver quelque chose de nouveau échappé jusqu'alors aux regards des autres, il cherche le mensonge.

Digitized by Google

Mais comme Dieu est souverainement aimable et plein de bonté, comme tous les biens ayant leur source en lui sont délicieux et excellents, à peine l'intelligence s'est-elle dilatée dans la connaissance du vrai, que l'âme commence à le goûter, ou autrement l'affection intérieure commence à trouver une saveur toute spirituelle et délectable dans les vérités connues par l'intelligence. Ainsi ce qui, dans cette faculté, n'avait été qu'une science, devient par ce goût affectueux la sagesse, ou autrement une science pleine de saveur; car la science vient de la connaissance du vrai, et la sagesse de l'amour du bien uni à cette connaissance. Les diverses affections de l'âme ont chacune une saveur particulière, ou autrement un mouvement propre; mais l'amour, comme tenant le premier rang, les règle toutes par son mouvement, surtout lorsqu'il s'est tourné comme il convient vers le bien suprême et véritable, car il est dans la nature de l'amour de ne s'attacher à rien aussi solidement qu'à ce bien. Tout ce qu'il aime en dehors de lui, c'est plutôt à titre d'essai qu'en essayant d'y placer son repos. Aussi la satiété lui en a-t-elle bien vite inspiré le dégoût. Il cherche alors d'autres objets, dans l'espoir de s'y reposer enfin, et il ne saurait en trouver avant d'être arrivé au bien suprême. Mais une fois qu'il l'a atteint, il goûte en lui le repos comme dans sa fin véritable, et ses autres affections exercent leurs actes selon la mesure de ce même amour. En effet, plus vous aimez un bien, plus vous éprouvez de joie de le posséder. Plus aussi vous espérez ou désirez ce bien, plus vous

Digitized by Google

redoutez ou détestez ce qui peut vous l'enlever. Et autant vous vous attristez de ne point l'avoir, autant vous avez honte de ce qui lui est contraire si l'objet de votre amour est honnête. Lorsque l'amour est en proie à des sentiments opposés, comme la crainte, la douleur, la honte et la haine, il est faible et sans force, distrait de son objet et non encore entièrement recueilli en soi-même. De même lorsqu'il offre encore une place à l'espérance, il ne peut être parfait, il ne jouit pas réellement de son objet, il se borne à l'attendre; et plus cette attente renferme d'incertitude, plus l'amour va s'affaiblissant. Mais lorsque ce qui est parfait sera arrivé, ce qui est imparfait disparaîtra, et la félicité causée par la jouissance n'aura plus rien à désirer : l'amour possédera l'objet de ses désirs, il ne craindra plus d'en être séparé, il n'éprouvera plus aucun sentiment contraire dont il doive rougir ou s'attrister. *La charité parfaite chasse dehors la crainte*[1], alors qu'elle n'a plus en soi aucun sujet de haine, aucune cause de honte ou de douleur. Plus donc la charité s'augmente, plus aussi les autres vertus et les affections vertueuses se purifient, jusqu'à ce qu'enfin elles soient changées en elle seule. Alors il n'y a plus ni crainte, ni affliction, ni espérance, ni honte, mais uniquement l'amour jouissant de sa félicité et s'attachant d'une manière inébranlable à ce bien qui seul suffit à combler le désir de l'âme, à le transformer en soi par l'amour. L'âme en cet état connaît comme elle est connue; elle aime comme elle

[1] I Joan., 4.

Digitized by Google

est aimée, quoique à un degré inférieur, et ainsi il y a ressemblance sinon égalité avec son objet. Aucune créature ne peut en effet aimer Dieu autant qu'elle en est aimée, mais seulement autant qu'elle a reçu de l'aimer. Comme Dieu est la cause de toutes choses, il aime tout en lui-même et à cause de lui ; et ainsi comme notre connaissance ne peut approcher de la sienne, de même notre amour ne saurait entrer en comparaison avec son amour, pas même dans la patrie. Mais alors combien moins une telle comparaison est-elle possible durant le voyage, où notre amour est distrait, où il peut à peine se recueillir en soi-même pour se porter à Dieu sans réserve.

L'homme désireux d'appartenir à Dieu, s'il veut s'attacher à lui de plus en plus, doit commencer par réprimer courageusement les évagations de son âme et se porter vers le Seigneur. Ensuite l'habitude d'un pareil travail lui donne plus de facilité à contenir son cœur et à habiter avec soi-même, il peut dire selon le passage des Livres saints : *Que chacun demeure chez soi, et que nul ne sorte de sa tente au septième jour*[1]. Et enfin non-seulement il y a une grande facilité pour l'homme, mais encore un bonheur ineffable à s'attacher à son Dieu. Etre séparé d'un tel repos lui devient une désolation et même une tribulation terrible ; il voudrait, s'il était possible, demeurer toujours au milieu de semblables félicités. *Le bien-aimé du Seigneur,* dit Moïse, *demeurera en lui avec confiance ; il habitera en lui durant tout le jour*

[1] Exod. 16.

Digitized by Google

comme dans sa chambre nuptiale, et il se reposera entre ses bras [1].

Cependant il y a des degrés et des rangs distincts en cette demeure. Le premier consiste à s'attacher à Dieu avec délices et à ne s'en éloigner que malgré soi, comme le petit enfant s'éloigne avec peine des caresses de sa mère, l'homme affamé d'une table bien servie. Et ce degré n'a rien d'étonnant; car la félicité spirituelle est non-seulement délectable, mais elle produit une union toute de beauté et d'honneur, et en nous faisant acquérir des mérites elle nous rend heureux, elle nous glorifie et nous enrichit. La jouissance des célestes délices est pleine de suavité, l'amitié de Dieu et de ses saints est honorable; la charité est abondante en fruits, elle est digne de récompenses sublimes. Tout ce qui excite nos désirs nous attire uniquement parce qu'il semble nous offrir la félicité, l'honneur ou l'utilité. Mais où trouver ces choses réunies et avec plénitude ailleurs que dans les délices spirituelles. Les autres choses, si elle nous réjouissent, sont honteuses et nuisibles; si elles sont honnêtes ou utiles, elles sont en même temps pénibles et environnées de difficultés. Mais le sentiment de la vertu, la saveur de la sagesse, la possession des suavités divines renferment une douceur véritable, sont dignes de notre vénération, réjouissent et exaltent la conscience. De là cette parole du psaume : *Goûtez combien le Seigneur est doux* [2].

Mais lorsque l'âme dévote s'est jetée avec tant

[1] Deut., 33. — [2] Ps. 33.

Digitized by Google

d'ardeur dans les embrassements de l'Epoux, elle commence à s'assoupir en quelque sorte entre ses bras, semblable à l'homme qui, abreuvé d'un vin généreux, tombe bien vite dans le sommeil. Et non-seulement elle s'attache avec ivresse à son Dieu, mais elle s'y tient unie d'une manière inébranlable, elle use comme de violence pour demeurer étrangère à tout sentiment et à tout souvenir de choses visibles. Elle agit pourtant avec une certaine modération, elle ne va pas jusqu'à s'oublier elle-même, quoique véritablement elle ne s'appartienne plus. De là cette parole du Psalmiste[1] : *Si vous dormez dans un état moyen,* c'est-à-dire sur les confins du monde et du ciel ; et cette autre des Cantiques : *Je dors et mon cœur veille*[2]. Ce sommeil nous représente l'état de ceux qui commencent à fermer les yeux. Ils semblent sentir et comprendre un peu ce qui se passe autour d'eux ; mais l'abattement les empêche d'y faire attention, à moins qu'ils ne se fassent violence pour revenir plus complètement à eux-mêmes. Le divin amour appuyé sur une lumière parfaite de l'intelligence enivre l'âme ; il la sépare des choses extérieures, l'approche de Dieu et l'y unit par sa vertu, et plus il est véhément, pénétrant et lumineux, plus il ravit l'âme avec puissance, jusqu'à ce que, ayant oublié pleinement tout ce qui est au-dessous de son Seigneur, elle se soit établie uniquement et avec une liberté entière au milieu des rayons de la divine contemplation comme dans un brillant éclairé d'une lumière céleste. Mais

[1] Ps. 57. — [2] Cant., 5.

Digitized by Google

tout cela dure peu, car notre corps soumis à la corruption appesantit l'âme, et cette demeure terrestre abat l'esprit par des soins multipliés. Cet esprit de l'homme peut avec peine avoir par lui-même un petit nombre de pensées, et encore sont-elles bien faibles. Mais une fois animé par l'impression de la lumière céleste, son regard se dilate d'autant plus aussitôt, qu'il s'est élevé à une hauteur plus grande. La corruption de ce corps terrestre et les diverses occupations de cette vie abaissent l'âme également, la rappellent à elle-même, et alors on est forcé de s'écrier avec l'Apôtre : *Homme malheureux! qui me délivrera de ce corps de mort?* Et avec le Prophète : *Hélas, infortuné! mon exil s'est prolongé*[1].

Plus l'âme remplit ses pensées des choses inférieures et ses méditations des objets terrestres, plus le regard de sa dévotion s'éloigne des biens supérieurs et célestes. Plus aussi elle déploie de ferveur à séparer sa mémoire, son affection et son intelligence de ces choses inférieures pour se porter elle-même en des régions plus élevées, plus sa dévotion devient parfaite et sa contemplation lumineuse; car elle ne saurait être entièrement appliquée au ciel et à la terre en même temps : ils diffèrent l'un de l'autre comme la lumière des ténèbres. Celui qui s'attache à Dieu demeure en la lumière, et celui qui s'unit au monde habite dans les ténèbres. La perfection la plus sublime pour l'homme en cette vie consiste donc à s'attacher à Dieu de telle sorte que l'âme tout entière soit re-

[1] Rom., 7. — Ps. 119.

Digitized by Google

cueillie en lui avec toutes ses puissances et ses forces, et devienne un même esprit avec lui ; à n'avoir que lui en sa mémoire, à ne sentir et à ne comprendre que lui, et, après avoir réuni toutes ses affections dans la félicité de l'amour, à se reposer avec suavité en la seule jouissance de son Créateur. L'image de Dieu en notre âme réside en ses trois puissances : la raison, la mémoire et la volonté. Tant qu'elles ne sont pas entièrement pénétrées de Dieu, notre âme n'est pas déiforme. La forme de notre âme, c'est Dieu ; il doit être imprimé en elle comme un sceau est imprimé sur l'objet destiné à recevoir son empreinte. Or, cela n'a jamais lieu pleinement si la raison n'est éclairée parfaitement et selon la mesure dont elle est capable de la connaissance de Dieu, qui est la vérité suprême, si la volonté n'est embrasée sans réserve de l'amour de sa bonté souveraine, si la mémoire n'est absorbée entièrement dans la vue, la contemplation et la jouissance de son ineffable félicité. Et comme la gloire de la béatitude consiste en la possession consommée de ces choses, et que la béatitude sera entière seulement dans la patrie, il s'ensuit que la perfection possible en cette vie doit se trouver à posséder de la manière la plus complète ces mêmes choses ici-bas. Les efforts de toutes les vertus semblent bien tendre à cette perfection, il est vrai, mais l'application de l'oraison a pour but de porter l'âme à Dieu sans réserve par l'intelligence, la volonté et la mémoire ; car en cet exercice l'âme, mettant de côté tout le reste, désire s'attacher à lui seul. L'oraison

Digitized by Google

est donc parfaite lorsque l'âme y atteint l'objet de ses soupirs, lorsqu'elle est séparée entièrement des choses terrestres et unie à ce qui est divin, lorsqu'elle ne veut et ne peut goûter que Dieu. Arrivée là, elle se repose véritablement, elle jouit de délices abondantes au milieu des splendeurs de la divine lumière, du charme de la céleste douceur et d'une paix inaltérable. Ce charme tout spirituel ne saurait être exprimé par aucune image, ni représenté par aucune comparaison sensible, car les choses purement spirituelles diffèrent des choses soumises à nos sens comme le corps diffère de l'âme. Or, l'esprit raisonnable n'est point corps, il n'a aucune similitude avec les corps.

En ce ravissement de la contemplation, la dévotion s'exprime de plusieurs manières, que je passe sous silence pour n'être pas trop long et auxquelles les Ecritures ou les interprètes des Livres saints ont donné divers noms, comme la jubilation, l'ivresse de l'esprit, l'allégresse spirituelle, la diffusion de l'âme. Je laisse à ceux qui ont expérimenté ces diverses choses et ont le temps d'en traiter, le soin de les faire connaître. Je me bornerai seulement à en dire un mot. La jubilation est souvent nommée dans les saintes Ecritures : elle me semble consister en une joie spirituelle répandue tout-à-coup dans le cœur par une pensée pieuse ou un entretien dévot, une joie qui ébranle le cœur tout entier par sa véhémence, le frappe d'une certaine frayeur et le tourmente délectablement. En effet, le sentiment de la joie nous console ; mais sa violence impétueuse affaiblit le corps et quelquefois

Digitized by Google

elle se trahit par le rire, des cris, des mouvements, des sanglots; semblable à une vapeur, elle est impuissante à se contenir en elle-même et à se renfermer dans le silence. Nous appelons jubilation, dit saint Grégoire, un sentiment de joie ineffable conçu en notre âme, que nous sommes impuissants à cacher et que nous ne pouvons exprimer par des paroles, un sentiment qui se manifeste par certains mouvements et qu'on ne saurait faire connaître par aucune de ses propriétés. De là cette parole du Psalmiste : *Bienheureux le peuple qui connaît la jubilation*[1]. Il ne dit pas : qui raconte, mais qui connaît; car on peut bien connaître, mais non exprimer la jubilation.

L'ivresse de l'esprit peut être appelée une vive dévotion d'amour et de joie qui fait tressaillir d'allégresse la ferveur de notre âme, nous la montre comme excitée par un vin généreux et la rend incapable de cacher ce qu'elle ressent. Ainsi les apôtres embrasés de l'ardeur du Saint-Esprit étaient regardés comme des gens ivres[2]. *Mon estomac*, est-il écrit au livre de Job[3], *est* comme rempli *d'un vin nouveau qui rompt les vaisseaux neufs*. Il dit les vaisseaux *neufs* et non les anciens; car une telle dévotion ne saurait se répandre en des cœurs vieillis, mais seulement en des cœurs nouveaux marchant dans une vie nouvelle. Ou bien il dit des vaisseaux *neufs* pour exprimer la violence qui entraîne l'esprit. Si une telle violence rompt les vaisseaux neufs, combien plus rompra-t-elle les vaisseaux anciens, c'est-à-dire les cœurs faibles

[1] Ps. 88. — [2] Act., 2. — [3] Job., 32.

Digitized by Google

et fragiles? Il dit encore des vaisseaux *neufs* parce qu'une ferveur si ardente étant récemment répandue en des âmes neuves et non encore exercées, est impuissante à se contenir et s'échappe au dehors par des mouvements inusités, des cris, des sanglots. Ainsi un vin nouveau est en ébullition dans le vaisseau où il est renfermé, tandis qu'un vin vieux y demeure en paix. Quelquefois aussi le corps semble se roidir, les membres deviennent inhabiles à leurs fonctions et sans forces par le sentiment soudain d'une telle ferveur et d'une telle suavité. La raison peut en être que l'ardeur enflammée du cœur se communique aux esprits vitaux, que les voies destinées à ces esprits se trouvant ainsi embarrassées et les nerfs tendus outre-mesure, les membres sont incapables de remplir leurs offices, la langue de parler, les mains d'agir, les pieds et les jambes de marcher, jusqu'à ce que cette ardeur se soit affaiblie et que tout dans le corps ait repris son cours habituel. Il n'y a rien d'étonnant que les affections divines, dont la vertu est si puissante, agissent de la sorte, puisqu'un pareil effet est quelquefois produit par les affections humaines, comme une terreur subite, une joie immodérée, une douleur imprévue, une haine violente, un amour sans retenue. Souvent même sous l'empire de telles affections plusieurs ont été transportés hors d'eux-mêmes, sont tombés en frénésie ou dans un état indéfinissable; leurs membres se sont roidis ou sont devenus tremblants, et la véhémence de leur affliction leur a occasionné une fièvre ardente. Qu'y a-t-il d'étonnant si une joie extrême

Digitized by Google

répandue dans le cœur par l'Esprit-Saint se produit de temps à autre au dehors par des signes d'allégresse, si une pareille joie ne peut toujours commander à ses sanglots et à ses larmes et cacher l'ardeur de sa dévotion intérieure? Ne voyons-nous pas bien souvent encore une légèreté insensée se livrer comme malgré elle à des rires et à des éclats démesurés de joie alors même que les convenances exigeraient quelque réserve, ou la tristesse humaine rendre l'homme incapable de commander à l'émotion du moment quand il serait heureux de le faire? Il est écrit : *Notre Dieu est un feu dévorant;* et encore : *Dieu est charité*[1]. Qu'y a-t-il d'étonnant si l'ardeur de la charité divine ébranle l'homme tout entier après avoir pénétré son cœur? Si vous versez une eau bouillante ou des charbons ardents sur un verre fragile ou dans un vase d'argile, n'entendez-vous pas un bruissement aussitôt? Le cœur enflammé de la félicité du divin amour ou du désir de la jouissance de son Dieu, se dilate et s'étend en soi-même; il lui devient comme impossible de rester enfermé dans la demeure trop resserrée de sa poitrine; il s'efforce de trouver un passage afin de donner lieu à la flamme qui le dévore intérieurement de se répandre au dehors et d'offrir quelque rafraîchissement à l'incendie qui le consume. Mais ne pouvant atteindre ses désirs, ou n'osant, par une honte humaine, rien faire pour se procurer quelque soulagement, l'homme en cet état souffre extraordinairement au-dedans de soi-même et son corps s'affaiblit

[1] Deut., 4. — I Joan., 4.

Digitized by Google

singulièrement sous l'action de tels mouvements ; car la vertu de la douceur divine est intolérable à la faiblesse d'un corps terrestre ; c'est comme si vous jetiez du feu sur du verre. Aussi lisons-nous que plusieurs saints sont tombés à la renverse et ont senti leurs forces les abandonner en recevant les visites ou les révélations du ciel. « *J'eus une grande vision*, dit Daniel, *et la vigueur de mon corps m'abandonna, mon visage fut tout changé ; je tombai en faiblesse, et il ne me demeura aucune force ; j'étais couché contre la terre et plongé dans une extrême frayeur.* » — *Le Seigneur*, dit Jérémie, *a envoyé d'en-haut un feu dans mes os, et il m'a instruit*[1]. L'Esprit-Saint s'est répandu sous la forme du feu sur les apôtres, parce que la vertu du divin amour illumine et embrase comme le feu[2].

On peut appeler allégresse spirituelle toute joie goûtée en l'Esprit-Saint, produite par ce même Esprit et où l'âme se réjouit en Dieu, soit à cause des bienfaits reçus, soit en vue des bienfaits à venir. Plusieurs regardent, il est vrai, comme une joie spirituelle celle qu'ils goûtent quelquefois en la société les uns des autres ; mais qu'ils sachent bien que la joie spirituelle est étrangère à l'amertume de la tristesse mondaine, aux langueurs de la paresse et à la légèreté de la dissipation. — Il y a une double joie spirituelle : l'une spéciale, l'autre générale. La première est tout mouvement intérieur d'allégresse particulière causée par l'Esprit-Saint en vue des bienfaits de Dieu, de la

[1] Dan., 10. — Thren., 1. — [2] Act., 2.

Digitized by Google

gloire future et de la bonté divine. L'autre est un sentiment habituel de joie produite en l'âme par une sainte confiance en Dieu et le témoignage d'une bonne conscience. Elle rend l'homme plein de bonne volonté et d'empressement à tout entreprendre et à tout souffrir pour Dieu; elle le porte à aimer tout ce qui a rapport à Dieu et à inspirer aux autres un pareil amour. Ainsi l'Apôtre dit par deux fois aux Philippiens : *Réjouissez-vous en tout temps dans le Seigneur. Je vous le dis de nouveau : Réjouissez-vous*[1]. Et dans ces passages il veut parler de la joie générale et de la joie spéciale.

La diffusion de l'âme me semble être un certain amollissement de sa dureté qui la rend flexible et empressée à aimer le Dieu dont elle est aimée, et la fait se fondre en recevant les impressions de la vertu divine. De même qu'un liquide se mêle à un liquide, ainsi l'Esprit de Dieu par son influence se mêle à l'esprit de l'homme, et alors notre âme devient un même esprit avec Dieu.

CHAPITRE LXXIII.

Des sept genres de dévotion ou de componction.

Il semble qu'il y ait bien des genres de dévotion ou de componction; cependant on peut les réduire à sept différences selon la diversité de nos affections. En effet,

[1] Philip., 4.

Digitized by Google

la dévotion vient de la crainte, de la douleur, du désir, de la compassion, de l'amour, de la joie et d'un étonnement d'admiration. Elle naît de la crainte lorsque l'homme est rempli de componction par la frayeur du supplice à venir, ou lorsque, redoutant d'être abandonné de Dieu à cause de l'offense de ses péchés, il s'écrie : *Ne me rejetez pas de devant votre face. — Seigneur, mon Dieu, ne m'abandonnez pas*[1].

Elle vient de la douleur lorsqu'on s'attriste d'avoir offensé Dieu, d'avoir perdu sa grâce, d'avoir fait si peu de progrès dans la vertu, d'avoir acquis si peu de mérites, et d'être encore si peu agréable aux yeux de Dieu, et qu'on dit avec le Prophète : *Détournez votre face de dessus mes péchés, et détruisez toutes mes iniquités*[2].

La dévotion est produite par le désir quand on soupire avec ardeur après une grâce plus abondante de vertu, après la douceur ineffable de l'intimité divine, après la présence de Jésus-Christ dans le ciel, après l'accomplissement d'autres saints désirs. *Seigneur,* dit le Prophète, *devant vous est tout mon désir. — Votre nom et votre souvenir,* dit également Isaïe[3], *sont le désir de mon âme. Mon âme vous a désiré pendant la nuit, et je m'éveillerai dès le point du jour pour vous chercher dans toute l'étendue de mon esprit et de mon cœur.*

Cette dévotion a pour principe la compassion lorsque l'on compatit pieusement à Jésus-Christ immolé; lorsque le glaive qui a transpercé d'outre en

[1] Ps. 50. — Ps. 37. — [2] Ps. 50. — [3] Ps. 37. — Is., 26.

Digitized by Google

outre l'âme de Marie, blesse et transperce l'âme fidèle à Dieu ; ou bien encore lorsque l'on compatit aux peines du prochain et aux périls des âmes ; lorsque le zèle de la maison de Dieu et les injures dont il est l'objet nous dévorent ; lorsque ce zèle, loin de nous laisser plongés dans le sommeil de la dissimulation, nous remplit de tristesse à la vue de chaque scandale et nous porte à gémir sur les maux de nos frères. *Je pleurais sur celui qui était dans l'affliction*, dit Job, *et mon âme était pénétrée de compassion pour le pauvre*[1].

La dévotion est causée par l'amour divin lorsque nous nous rappelons avec combien de bénignité le Seigneur a agi à notre égard, quels bienfaits il a accordés à notre indignité et à l'absence de nos mérites, quels biens il a répandus sur tout le genre humain par son Incarnation, sa Passion, le Sacrement de l'autel et les dons sacrés de l'Esprit-Saint ; lorsque nous contemplons la bonté naturelle de Dieu, cette bonté aussi grande que son immensité et son éternité, où l'on ne trouve ni mesure ni limite. Nous devons donc aimer sans mesure le Seigneur, et rien ne saurait être plus délectable, plus honorable et plus avantageux qu'un tel amour. Par ce sentiment de l'amour divin, l'Esprit-Saint rend d'une manière particulière témoignage à notre âme que nous sommes les enfants de Dieu. Aussi est-il écrit avant tout d'un tel sentiment : *Celui qui aime Dieu est connu de lui.— J'aime ceux qui m'aiment*[2]. Mais être connu, être aimé de Dieu, c'est être approuvé par lui. L'amour divin est

[1] Job., 10. — [2] 1 Cor., 8. — Prov., 8.

Digitized by Google

l'assaisonnement de toutes les bonnes affections de l'âme, et les autres vertus plaisent d'autant plus au Seigneur qu'elles reçoivent davantage de cet assaisonnement, et même il ne peut y avoir ni dévotion ni vertu qui n'ait sa racine dans l'amour de Dieu.

La dévotion naît de la joie lorsque l'âme tressaille d'allégresse au souvenir des bienfaits célestes; lorsque, plaçant son espérance en la grâce divine, elle a la confiance d'être du nombre des élus; lorsqu'elle est heureuse du salut et des progrès du prochain; lorsque dans ses transports elle se réjouit de la gloire des saints et parcourt par la pensée les diverses demeures de la patrie bienheureuse. Tout cela la pénètre d'allégresse. Comme un oiseau sous l'impression du bonheur, elle prélude en son cœur à des accents de jubilation, à des transports de félicité et de louange, et, comme si elle cherchait à sortir de l'esclavage de sa prison, elle s'écrie : *Mon cœur et ma chair ont tressailli de joie dans le Dieu vivant*[1].

La dévotion vient enfin d'un étonnement d'admiration lorsque l'intelligence étant illuminée des splendeurs de la sagesse, contemple avec surprise la grandeur de la puissance divine, la suavité et la bénignité du Seigneur, la sévérité de ses jugements, l'abîme de sa clarté, son immensité incompréhensible, tout ce qui tient aux attributs de sa divinité, la raison admirable de chacune de ses œuvres, et s'écrie avec Job : *Dieu est grand par sa puissance, par son jugement*

[1] Ps. 83.

Digitized by Google

et par sa justice, et il est véritablement ineffable. C'est pourquoi les hommes le craindront[1].

Quelquefois la dévotion est formée de la réunion de ces affections diverses, et la crainte se trouve unie à la douleur, l'amour à la joie et à l'admiration, la compassion à l'ardeur du désir. Comme autant d'aromates broyés ensemble, déliés par l'eau de l'onction d'en haut, et cuits à la chaleur du feu divin, ces affections deviennent un parfum bienfaisant vraiment efficace et salutaire à guérir les maladies de l'âme. Ainsi voyons-nous ceux qui préparent les remèdes de la médecine, employer à leur confection tantôt une seule chose et tantôt plusieurs, tantôt celles-ci, tantôt celles-là, selon la nature des maladies.

La dévotion est comme la quintescence d'une affection pieuse, et elle s'adresse plutôt à la volonté qu'à l'intelligence; ainsi nous voyons certains hommes simples réellement dévots, et d'autres versés dans les lettres sans le moindre sentiment de cette vertu. Cependant la dévotion ne saurait être parfaite sans la lumière de l'intelligence. Mais autre est l'intelligence d'un cœur simple et pieux, autre celle d'un lettré. Celui-ci est habile à parler subtilement de tout sujet de spiritualité, à exprimer en termes propres ce qu'il veut, à le diviser et le distinguer comme il convient, à en assigner les causes et les raisons les meilleures, à le proposer avec méthode et persuasion dans un discours bien ordonné, à disserter longuement sur un point de peu d'importance, à envelopper dans un

[1] Job., 37.

Digitized by Google

langage artificieux ce qui de soi est clair et sans la moindre obscurité, en sorte que chacune de ses paroles semble à l'homme sans instruction tirée du sens le plus intime des prophéties. L'autre, au contraire, en sa simplicité voit plus clairement la vérité en elle-même; il sait la méditer plus profondément, en peser plus exactement la valeur, en sonder plus intimement, en la goûtant en son cœur, les saveurs cachées, et contempler chaque chose d'une manière plus lumineuse au rayon de la pure intelligence. Il ne peut, il est vrai, établir en des termes précis les distinctions propres d'un sujet; mais l'habitude où il est de se nourrir de la vérité lui en fait mieux connaître les différences naturelles que la force des arguments. Ainsi un philosophe subtil s'entend à parler magnifiquement d'un art, et l'ouvrier habile est réellement le seul qui sache le mettre en pratique.

CHAPITRE LXXIV.

Des révélations, des visions, et en même temps des représentations de l'imagination.

Après avoir traité plus spécialement des points qui se rapportent à la volonté, nous allons exposer brièvement ce qui, dans les expériences de l'esprit, regarde l'intelligence : telles sont les révélations des choses cachées, les visions, les représentations de l'imagination. En ces opérations, certains hommes

Digitized by Google

sont quelquefois instruits de la vérité, et beaucoup deviennent le jouet de l'illusion. Nous nous y arrêterons d'autant moins qu'elles trompent fréquemment ceux qui s'y appuient davantage, et que notre avancement spirituel ne saurait en retirer un grand profit alors même qu'elles seraient réelles et véritables, quoique les hommes sans expérience et ignorant les dons spirituels fassent consister en de telles choses la grandeur de la sainteté et la profondeur de la sagesse.

CHAPITRE LXXV.

De quatre sortes de visions.

On distingue quatre sortes de visions et autant de révélations, quoiqu'on puisse donner aux premières ce dernier nom, puisqu'on découvre en elles des choses cachées. — Certaines visions peuvent être appelées proprement corporelles, car elles apparaissent corporellement aux regards d'un homme éveillé : ainsi Moïse a vu le Seigneur dans un buisson ardent, et souvent les anges ont visité les anciens patriarches sous une forme visible[1]. On peut rapporter à ce genre de vision toutes celles fondées sur l'expérience de nos autres sens, comme l'ouïe, le goût, l'odorat et le toucher, et alors le mot de vue est un terme général servant à exprimer chacun d'eux. *Le peuple*, est-il dit dans l'Exode, *voyait les tonnerres et les lampes ardentes, le*

[1] Exod., 3. — Gen., 18, - 19.

Digitized by Google

son de la trompette et la montagne toute couverte de fumée[1]. Or, nul ne saurait voir, mais seulement entendre le bruit du tonnerre et le son de la trompette.

D'autres visions sont appelées imaginaires parce qu'elles n'ont point lieu comme les premières sous une apparence matérielle et alors que l'homme est éveillé, mais au moyen de l'imagination, soit dans le ravissement d'esprit, comme les visions de Daniel, d'Ezéchiel et autres saints de l'ancien et du nouveau Testament, soit durant le sommeil, comme celle où Jacob vit le Seigneur appuyé au haut d'une échelle, et celles où l'avenir fut montré en des songes à Pharaon et à Nabuchodonosor. Or, ces divers exemples nous prouvent que les bons et souvent les méchants aussi sont favorisés de pareilles visions. Ensuite elles sont vraies quelquefois et elles servent à instruire certains hommes; d'autres fois elles sont trompeuses et en jettent plusieurs dans l'illusion. *Les visions que vous avez eues sont vaines*, dit Ezéchiel, *et les prophéties que vous publiez sont pleines de mensonges*[2]. Elles ne rendent pas saint et ne sont point une preuve de sainteté; autrement Balaam serait saint et son ânesse aussi puisqu'elle vit un ange; Pharaon serait saint, car il reçut dans un songe des présages de l'avenir. Quand ces visions sont vraies, elles ne sont point méritoires par elles-mêmes; tel qui en a souvent été favorisé, n'en est pas meilleur pour cela; et tel qui n'en a jamais joui, n'est pas moins élevé en vertu. Il en est ici comme de certains miracles.

[1] Exod., 20. — [2] Ezech., 33.

Digitized by Google

Quelquefois ces faveurs ont été plus nuisibles qu'utiles à plusieurs; ils en ont pris occasion de se glorifier vainement et ils se sont laissés aller à l'orgueil. Plusieurs encore s'imaginent avoir eu des visions et n'ont rien vu; ils se trompent eux-mêmes et trompent les autres, ou bien ils font tourner au profit de leur avarice leurs prétendues visions. Plusieurs feignent indignement d'avoir eu des visions, pour ne point sembler inférieurs aux autres, ou pour être considérés comme plus saints que leurs frères et des hommes à qui Dieu manifeste ses secrets. En certains les visions ont coutume d'être le prélude de la folie; leur cerveau est dans la confusion et obscurci par un nuage, leur vue se trouble, et ils s'imaginent voir quelque chose de réel là où tout est vain fantôme et mensonge. *Votre cœur,* dit le Sage, *est en proie à ses imaginations; elles sont comme les caprices d'une femme enceinte. N'appliquez point votre pensée à ces visions, à moins que le Très-Haut ne vous les envoie lui-même*[1].

Une autre sorte de vision est la vision intellectuelle. Là notre œil est illuminé de la splendeur de la vérité; il la contemple purement en elle-même, ou il la comprend au moyen d'une vision de l'imagination par les signes qui la représentent. Ainsi l'Apôtre étant ravi dans le Paradis ou au troisième ciel, vit des choses invisibles et entendit des paroles ineffables[2]. Son regard ne fut point frappé de l'image des objets corporels, mais de la splendeur sans nuage de la vérité elle-même. De même on croit que l'évangéliste

[1] Eccl., 34. — [2] II Cor., 12.

Digitized by Google

saint Jean a vu et compris sans l'intervention d'aucune figure toutes les choses dont il traite dans son Apocalypse. Il s'est servi de figures, il est vrai, pour les exprimer, mais il aura eu égard en cela à la faiblesse des autres, à qui la vérité pure et simple eût été imperceptible à cause de l'éclat dont elle est environnée; ou bien il aura agi ainsi à cause des mystères eux-mêmes qu'il ne fallait pas dévoiler indifféremment aux regards de tous. Une telle obscurité sert à exercer la foi des justes et défend ces mystères vénérables contre les regards des indignes. Au reste, toutes les saintes Ecritures sont couvertes de voiles semblables, et cela est signifié par le voile étendu devant le saint des saints où il était permis seulement aux prêtres et non au peuple d'entrer[1]. De même lorsque les enfants d'Israël devaient se mettre en marche, le sanctuaire du tabernacle était enveloppé et les lévites étaient ensuite chargés de le porter; mais auparavant les prêtres seuls pouvaient le toucher et le regarder. L'Esprit-Saint nous montre par là que les mystères profonds des divines Ecritures sont découverts en partie aux parfaits, tandis que les autres doivent se contenter de les porter cachés sous le voile des figures durant le voyage de cette vie. Les figures mêmes des visions corporelles ou de l'imagination, quoique vraies quant à leur signification spirituelle, ne le sont pas quant à la substance des choses. Ainsi il ne saurait être vrai, dans la rigueur des mots, qu'il y ait dans le ciel des bœufs, des lions, des aigles et autres

[1] Exod., 26.

Digitized by Google

choses décrites dans l'Apocalypse et les visions des Prophètes ; il y a seulement des vertus célestes dont les mérites et les emplois ont été signifiés par les propriétés de ces animaux et des objets divers mentionnés dans les saints Livres. Nous croyons que Jésus-Christ glorifié est corporellement dans le ciel, mais non qu'il y prenne réellement naissance de la Vierge, qu'il y soit nourri de son lait, qu'il y souffre ou y accomplisse les autres actes que l'Evangile nous raconte de lui pendant sa vie mortelle au milieu de nous. Cependant plusieurs saints et hommes dévots l'ont contemplé en leurs visions soit petit enfant venant au monde ou reposant dans le sein de sa Mère, soit en proie aux tourments de la croix. Il n'en était pas ainsi, sans doute ; mais le Seigneur se montrait à eux de la sorte pour leur donner quelque consolation particulière et animer leur dévotion, ou pour les éclairer spirituellement sur quelque point. *Nous savons*, dit saint Paul, *que Jésus-Christ étant ressuscité d'entre les morts ne mourra plus, et que la mort n'aura plus sur lui aucun empire*[1]. Ainsi il ne saurait naître, ni être allaité corporellement. Il faut en dire autant des autres apparitions des anges et des saints.

Mais il est un point que nous ne devons point passer sous silence. Certains hommes, trompés par les esprits séducteurs ou par leurs propres illusions, s'imaginent voir Jésus-Christ ou sa très-glorieuse Mère, et non-seulement être pressés dans leurs bras et recevoir leurs baisers, mais encore être comblés

[1] Rom., 6.

Digitized by Google

par eux d'autres caresses peu convenables, goûter sensiblement et extérieurement en leur chair ce qu'ils ressentent intérieurement en leur esprit, et être ainsi consolés selon la chair. Or, cela est non-seulement un mensonge et une séduction, mais encore un blasphème grave et évident. L'Esprit-Saint, en ses visites, a pour but de porter à fuir et à détester tous les vices, et de combattre d'une manière toute particulière les inclinations de la chair. Là où l'esprit de pureté fait briller son flambeau, les mouvements d'une volupté perverse doivent nécessairement s'évanouir et disparaître comme les ténèbres en présence de la lumière. Quant à ceux qui goûtent de temps à autre quelque douceur spirituelle et sont ensuite souillés par la violence d'une délectation charnelle, je ne sais quel jugement en porter, sinon que j'aimerais mieux les voir privés des premières faveurs si je dois les entendre parler de semblables misères. Je n'ose point condamner ceux qui, au milieu des consolations spirituelles, sont soumis à de telles choses; mais je ne saurais excuser ceux qui s'y complaisent, quelle que puisse être d'ailleurs leur intention.

CHAPITRE LXXVI.

Des divers modes de révélation.

La révélation des choses cachées ou futures semble s'accomplir de plusieurs manières, et là encore, comme dans les visions, plusieurs se laissent séduire

Digitized by Google

en jugeant une révélation ce que leur propre imagination leur a représenté ou ce que l'esprit d'erreur leur suggère. Ainsi entendons-nous à satiété de nos jours des prophéties sur l'arrivée de l'Antechrist, les signes de l'approche du jugement, la destruction des ordres religieux, la persécution de l'Eglise, la ruine des royaumes et autres malheurs auxquels le monde doit être soumis, etc. Nous voyons même des hommes graves et pieux embrasser tout cela avec une crédulité sans raison, et tirer diverses interprétations des écrits de Joachim et des prédictions de plusieurs autres. Quand ces diverses prophéties seraient vraies et authentiques, des religieux peuvent trouver assez de quoi s'occuper ailleurs d'une manière bien plus profitable. Jésus-Christ a réprimé en ses apôtres cette recherche curieuse des temps : *Ce n'est pas à vous*, dit-il, *de savoir les temps et les moments que le Père a réservés en sa puissance*[1].

La révélation a lieu quelquefois de vive voix et au moyen de paroles expresses, comme lorsque sur la montagne une voix dit à Pierre, à Jean et à Jacques : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé*. Aussi Jésus-Christ dit-il lui-même à Pierre : *Vous êtes bienheureux, Simon, fils de Jean, car ce n'est point la chair ni le sang qui vous ont révélé ceci, mais mon Père, qui est dans le ciel*[2]. C'est encore de cette manière qu'à Silo la parole du Seigneur se fit entendre à Samuel pour la première fois[3].

Tantôt cette révélation a lieu au moyen d'un

[1] Act., 1. — [2] Mat., 17, - 16. — [3] I Reg., 3.

Digitized by Google

songe : ainsi Joseph, l'époux de Marie, reçut durant le sommeil l'ordre de prendre l'Enfant et sa Mère, et de fuir; il reçut également de la sorte l'ordre de revenir. Les Mages furent avertis en songe de ne point retourner vers Hérode, et l'on trouve en plusieurs endroits d'autres exemples de ce genre de révélation [1].

Une autre fois, c'est un esprit angélique qui s'adresse à un homme éveillé et lui parle intérieurement. *L'ange qui parlait en moi,* dit Zacharie, *me répondit : Ne savez-vous pas ce que sont ces choses* [2] ? Une autre fois encore c'est un souffle intérieur qui se fait sentir au-dedans de l'âme. *J'écouterai,* dit le Prophète, *ce que le Seigneur mon Dieu, me dira au-dedans de moi* [3]. Et cela a lieu de deux manières : d'abord lorsque Dieu inspire à l'âme ce qu'elle doit faire ou dire, ou lorsqu'il l'instruit de ses propres affaires, soit de celles des autres. Ainsi il a inspiré aux prophètes la manière dont ils devaient agir, ce qu'ils devaient annoncer; il leur a révélé les choses futures, éloignées ou cachées. En second lieu, Dieu n'éclaire pas sur tel ou tel fait en particulier; mais il montre d'une manière générale, en répandant sa lumière dans l'âme, ce qui est plus ou moins conforme au jugement de la vérité. Il enseigne ainsi aux justes à s'éloigner du mal et à faire le bien, à reconnaître par l'esprit de science, de conseil, d'intelligence et de sagesse, le bon vouloir de Dieu, et à choisir ce qui est plus parfait.

Il y a encore un autre genre de révélation qui a lieu par l'opération de l'Esprit-Saint; c'est lorsque

[1] Mat., 2. — [2] Zach., 4. — [3] Ps. 48.

Digitized by Google

l'homme, par l'inspiration de Dieu, le prie pour une affaire particulière à soi ou même pour une affaire étrangère, et que l'ardeur de sa dévotion, unie à sa confiance profonde, lui fait comprendre qu'il a été exaucé en sa demande. Il s'attend bien alors à voir la chose dont il s'est occupé en sa prière avoir une heureuse issue; mais il ne sait par quelle voie cela arrivera. Au contraire, lorsqu'il ne se sent pas rempli de la confiance d'être exaucé, il comprend que sa prière sera sans effet, bien qu'il n'en soit pas entièrement certain, car il ignore si son peu de confiance a pour cause un manque de dévotion, ou si c'est l'indice d'un refus de la part de Dieu. Ce genre de révélation est spécialement familier aux âmes dévotes. Cependant en ce point comme dans l'inspiration intérieure, certains hommes sont sujets à se tromper. Ainsi un homme vraiment pieux se tourne vers Dieu et la grandeur de sa dévotion lui donne la confiance de le trouver favorable; alors il souhaite ou demande, soit pour lui, soit pour un autre, telle ou telle chose qu'il désire vivement. Avant d'avoir conçu un tel désir, sa ferveur était grande, et sa confiance en la bonté divine bien ardente; mais en ce moment cette ferveur redouble et cette confiance, animée de la sorte, devient plus inébranlable; il regarde comme l'œuvre de l'Esprit-Saint la dévotion dont il est rempli : le démon ne saurait produire un sentiment auquel il est étranger; il se flatte donc de n'être point le jouet d'une illusion, et que l'espérance de voir son désir s'accomplir ne sera point confondue : l'esprit de ferveur et de con-

Digitized by Google

fiance, ainsi accrû en son âme, lui est une preuve qu'il est exaucé. Cependant là peut se trouver une illusion : l'homme plein du désir d'une chose aimée se livre à la joie en y pensant fortement, et alors même qu'il n'a aucun sentiment de dévotion, la vivacité de son désir va jusqu'à le provoquer à pleurer, surtout si l'objet désiré est de nature à faire naître quelque impression de piété. Ainsi souvent, par vaine gloire, on désire la grâce de bien prêcher, le don de prophétie, des miracles ou d'autres choses merveilleuses, et notre cœur trompé sourit à de pareils fantômes et se remplit d'une ardeur frivole. Mais combien plus ce cœur se livre-t-il à la joie et se laisse-t-il pénétrer de dévotion quand ses pensées et ses vœux ont formé un tel désir avec maturité et charité, et non à la légère ni par vaine gloire? Et lorsqu'en ce moment l'esprit ressent une consolation qu'il est facile d'accroître en excitant davantage la dévotion, la confiance parle et l'on s'imagine entendre la voix même de l'Esprit-Saint, puisqu'il n'enlève pas la dévotion dont il a rempli l'âme, et que même le cœur, se trouvant dilaté, reçoit une grâce d'autant plus abondante que la joie dont il est pénétré offre un lieu plus spacieux à l'action divine. En effet, un cœur libre et plein de bienveillance est plus apte à recevoir la grâce de la dévotion, qu'un cœur resserré par la tristesse et l'amertume; car l'Esprit-Saint est l'amour, la bienveillance et la bonté du Père et du Fils, et les semblables s'aiment naturellement. La joie est le propre de la patrie céleste; le chagrin de la tristesse le partage

Digitized by Google

de cet exil, et l'amertume du désespoir le supplice de l'enfer.

Il faut donc en toutes sortes de visions et de révélations une grande prudence pour ne point recevoir comme vraies celles qui sont fausses, comme salutaires celles qui sont nuisibles, comme médiocres celles qui sont importantes, et comme incertaines celles qui sont à l'abri de tout doute. Mais l'Esprit-Saint peut seul, par le don de conseil et la grâce du discernement des esprits, disposer l'homme et lui faire connaître ce qu'il doit embrasser ou repousser en ces révélations et comment il doit en user. C'est lui qui a instruit les prophètes et les saints, et il leur a montré non-seulement la vérité, mais il leur a fait connaître intérieurement, par le témoignage de la vérité elle-même, la réalité des choses manifestées à leur regard. Pour certains, il semble plus sûr de ne point chercher ces visions, de ne point les admettre trop vite quand elles se présentent, et de se tenir en garde contre l'abîme des illusions. Quelquefois même il leur importe lorsqu'elles viennent, de peu s'en occuper comme étant d'un profit médiocre, afin que si elles sont vraies elles les trouvent indifférents à leur égard, et que si elles sont fausses ils ne tombent pas dans l'erreur en s'appuyant sur elles. S'ils veulent y donner quelque attention, qu'ils prennent conseil des sages uniquement et encore en petit nombre, et qu'ils s'exercent avec le plus grand soin aux choses sûres, méritoires et abondantes en fruits de salut, ou autrement à extirper les vices, à pratiquer fidèlement les vertus,

Digitized by Google

à pénétrer le sens véritable des saintes Ecritures, et à embraser leur âme des ardeurs de la piété en s'adonnant à l'oraison. Voilà pour un religieux des choses salutaires, sûres et fructueuses. Plus il s'y porte avec ferveur, plus il acquiert de mérites et se rend digne de gloire devant Dieu.

Il y a aussi certaines douceurs sensibles, certains sentiments de suavité, dont les âmes pieuses sont quelquefois remplies. C'est comme une émanation ineffable de parfums, une saveur de délices inappréciables, une mélodie harmonieuse de voix et de sons, et une série d'objets d'une douceur indicible offerts au toucher. Comme ces faveurs viennent vraiment de Dieu, nous pouvons les regarder comme des dons accordés à des hommes nouveaux, sans expérience et ne comprenant pas encore bien clairement ce qui est de l'esprit, afin de leur faire goûter au moyen de ces douceurs au moins quelque consolation dans le Seigneur. Ils ne connaissent pas la vertu des choses purement spirituelles, et cependant en ces choses on trouve une force plus grande, une vérité plus assurée, un avancement plus fructueux, une perfection plus réelle. D'autres plus avancés dans les voies de l'esprit éprouvent aussi des consolations sensibles provenant de la surabondance de douceur intérieure dont ils sont remplis. De même que l'âme communique ses souffrances au corps comme au compagnon fidèle de son voyage, ainsi elle lui communique ses consolations. Quand l'âme est triste à l'intérieur, le corps languit au dehors. De même donc que le corps s'unit aux

Digitized by Google

tribulations de l'âme et souffre avec elle dans l'acquisition des mérites, ainsi il est digne de prendre part aux faveurs et aux récompenses dont elle est comblée, et non-seulement aux récompenses de la gloire dans le ciel, mais encore aux récompenses de la grâce dans le temps présent. Ainsi les serviteurs, après avoir servi leurs maîtres dans un festin, sont admis ensuite à partager leurs restes. *Si vous êtes les compagnons des peines,* dit saint Paul, *vous le serez également des consolations*[1]. La mesure accordée aux bien-aimés du Seigneur étant surabondante, le corps qui a eu sa part dans le travail reçoit ce qui déborde d'une telle mesure et l'empêche ainsi de se répandre et de se perdre.

Mais ce que nous avons dit des visions et des révélations, nous le dirons encore des consolations sensibles. Plusieurs s'y laissent séduire : ils les regardent comme venant de Dieu quand elles ne sont peut-être qu'une illusion fantastique ; ils les jugent d'une grande importance, alors qu'elles n'ont aucun mérite ni aucune valeur, et quelquefois ils en prennent occasion de s'enorgueillir en eux-mêmes de semblables faveurs et s'en prévalent comme d'une grâce singulière de sainteté. Ensuite ces douceurs, lorsqu'elles se font sentir trop fréquemment et avec une impétuosité trop vive, ont pour résultat d'affaiblir le corps en ranimant l'esprit et de mêler en quelque sorte la peine à la joie. Ainsi un homme accoutumé à des aliments grossiers, s'il prend trop souvent des mets délicieux, se sent

[1] II Cor., 7.

Digitized by Google

échauffé, puis altéré et voit sa santé tomber en ruine. Notre corps misérable et corruptible ressemble aux animaux auxquels une pâture sans apprêt suffit, il se contente de choses terrestres et sans valeur; car il lui a été dit après son péché : *Tu te nourriras de l'herbe de la terre* [1].

Mais plusieurs, affaiblis de la sorte par la véhémence de leur dévotion, demandent s'il vaut mieux pour eux subir ce dépérissement corporel, affermir l'âme par l'application à la piété et ne point rejeter la grâce que de se soustraire, en vue de leur excessive faiblesse, aux ardeurs de la dévotion, d'en éteindre l'esprit et de se livrer aux occupations extérieures afin de procurer quelque soulagement au corps. A cela je réponds, sauf meilleur avis, que les hommes en proie à un abattement trop profond peuvent de temps à autre se soustraire avec utilité à une telle ferveur et ne s'y porter par aucun de ces efforts particuliers où l'on semble vouloir exprimer de vive force quelque sentiment de dévotion, car des efforts aussi violents minent la santé des plus robustes. Si la grâce se présente sans rien de pénible de leur part, si elle se répand en eux sans avoir été recherchée, ils ne doivent ni la rejeter, ni l'embrasser sans réserve, surtout s'ils ressentent de sa présence un affaiblissement considérable, mais s'y attacher avec modération, selon cette parole : *Avez-vous trouvé du miel? Mangez-en ce qui vous suffit* [2], c'est-à-dire selon la mesure de vos forces. Il est plus avantageux de jouir avec retenue pour le

[1] Gen., 3. — [2] Prov., 16.

Digitized by Google

moment de la grâce de la dévotion, que de la perdre entièrement et d'en être irrévocablement privé après avoir épuisé nos forces et détruit tout-à-fait la vertu naturelle qui est en nous. Les hommes dont la santé est ainsi délabrée, commencent ensuite à avoir trop de compassion pour eux-mêmes, et, afin de réparer les suites de leur indiscrétion, non-seulement ils usent d'une délicatesse trop grande, mais encore ils se livrent à une dissipation fâcheuse. Leurs forces, surtout celles de la tête et du cœur, se trouvant anéanties, c'est à peine s'ils osent se tourner pendant un court moment vers les exercices de piété : la fatigue de leur faiblesse les en éloigne aussitôt, et plus ils tentent d'agir contre elle, plus ils deviennent impuissants. Il semble donc plus sage de chercher avec réserve les consolations divines, lorsque l'abattement du corps s'y oppose, afin de pouvoir en jouir plus long-temps et d'être en mesure de les soutenir lorsqu'elles s'accroissent, que de les goûter un instant avec indiscrétion et d'être obligé de les fuir ensuite sans espoir de les recouvrer après les avoir perdues par l'épuisement de ses forces. Lorsqu'un vase est brisé, les parfums qu'il renferme se répandent. *Ma chair et mon cœur ont défailli*, dit le Prophète[1]. En effet, quand la vertu du corps nous fait totalement défaut, la vigueur du cœur devient languissante dans la piété.

Souvent aussi il arrive aux hommes désireux d'une vive dévotion que plus ils s'efforcent d'en avoir la

[1] Ps. 26.

Digitized by Google

grâce, moins ils la possèdent, et que plus ils font d'instances, plus leur cœur demeure aride et insensible. Cela a lieu surtout aux grandes fêtes, aux jours si pieux de la Passion, de la Nativité, etc., et surtout lorsqu'ils se préparent avec le plus de sollicitude à la sainte communion. Beaucoup s'attristent profondément d'une semblable disposition, et remplis ainsi de crainte et de trouble en leur âme, ils s'imaginent qu'ils sont peut-être indignes de la visite céleste, qu'ils ne plaisent pas à Dieu, qu'ils s'approchent de la communion comme les pécheurs et les gens sans dévotion, et souvent une telle pensée les éloigne de l'aliment de vie, de la médecine du salut. Mais, comme nul homme ne sait s'il est digne d'amour ou de haine, nous ne saurions, à raison des dispositions du cœur et des mérites qui sont connus de Dieu seul, conseiller à personne selon la vérité ce qu'il y a à penser et à faire en pareille circonstance. Cependant on peut expliquer par plusieurs raisons pourquoi le Seigneur retire sa grâce aux justes et aux fervents, alors qu'ils seraient si heureux de la posséder et qu'ils la demandent avec instance.

La première est notre humiliation. L'homme, en effet, est bien plus humilié d'être sans dévotion alors, que d'en manquer en tout autre temps, et il éprouve en lui-même une confusion bien plus grande; ainsi les hommes du monde rougissent plus de ne point s'approcher de l'Eucharistie au temps de Pâques où tout le monde a coutume de communier, que pendant tout le reste de l'année.

Digitized by Google

La seconde cause est afin de nous purifier de nos péchés. Peut-être nos autres exercices sont-ils moins efficaces pour atteindre ce but; peut-être avons-nous quelques fautes oubliées. C'est donc et pour nous rendre plus dignes de la sainte communion et pour nous laver davantage de nos offenses que Dieu agit ainsi. Or, la punition est plus grave là où la douleur est plus profonde; et plus la douleur est profonde, plus la pénitence est efficace. Peut-être ensuite en d'autres temps avons-nous cherché avec trop peu de soin la grâce de la dévotion; peut-être l'avons-nous reçue trop négligemment; peut-être n'avons-nous point rendu d'actions de grâces pour un tel bienfait. C'est surtout ce mal que Dieu a en vue. Nous sommes punis maintenant par où nous avons péché : nous avons négligé la grâce quand nous pouvions l'avoir, et aujourd'hui que nous la désirons elle nous fait défaut; et ainsi nous apprenons à mieux nous tenir sur nos gardes à l'avenir.

La troisième raison, c'est afin de mieux nous apprendre que la grâce vient de Dieu, et non de nous. On le comprend alors : il n'est pas au pouvoir de l'homme de l'avoir selon sa volonté; mais c'est Dieu qui la donne de lui-même; il la répand en nos cœurs quand il le veut, il la retire quand il lui plaît et selon qu'il le juge profitable à celui qui la reçoit. Ensuite Dieu accorde ses faveurs par un mouvement de sa bonté et non à cause des mérites de l'homme. S'il les donnait toujours quand on les lui demande, et seulement quand on l'en supplie, peut-

Digitized by Google

être croirait-on les recevoir en vertu d'un droit et non comme un bienfait gratuit de sa libéralité. Ainsi il refuse quelquefois par justice de répondre aux prières les plus ardentes, et quelquefois il accorde sans être prié, par un simple effet de sa grâce.

CHAPITRE LXXVII.

Des tentations des personnes pieuses.

Deux sortes de tentations assez habituelles, le doute et l'orgueil, assiégent les hommes adonnés à la dévotion, surtout lorsqu'ils sont nouveaux et imparfaits. Ils doutent si telle grâce vient de Dieu ou si l'homme se procure par ses propres efforts les impressions qu'il ressent, et cette tentation est assez importune. Quelquefois même ils s'imaginent être sous le coup d'une illusion du démon, et alors leur perplexité s'accroît; ils vont même jusqu'à penser s'il ne vaudrait pas mieux mettre de côté tout exercice intérieur de piété et s'adonner aux prières vocales et à la vie active, comme offrant plus de sécurité que le genre de vie où ils sont engagés. Cette pensée se fait surtout sentir lorsque la grâce de la dévotion est retirée, et ainsi il y a à la fois une double tribulation : la soustraction de la grâce et le doute si cette grâce perdue venait de Dieu. Les disciples, avant le plein envoi du Saint-Esprit, chancelaient souvent de la

Digitized by Google

sorte dans la foi de Jésus-Christ : tantôt, après avoir vu ses miracles et entendu ses enseignements admirables, ils le regardaient comme le vrai fils de Dieu; tantôt le spectacle des souffrances dont il s'était chargé pour nous les faisait hésiter, et avant d'être assurés de sa résurrection ils disaient : *Nous espérions qu'il rachèterait Israël*[1], comme si déjà ils eussent été frustrés de cette espérance. Après sa résurrection, en le voyant ils étaient dans la joie, et ils doutaient encore jusqu'à ce que des preuves sans nombre les eussent assurés de la réalité de ce fait, et cela eut lieu surtout par l'Ascension et l'envoi du Saint-Esprit. Ainsi les fidèles dévots de Jésus-Christ sont tantôt dans la joie en goûtant les consolations de la grâce intérieure, tantôt dans le doute et la tristesse. Quelquefois même l'Esprit-Saint les fait passer tout d'un coup par ces deux états. Il répand en eux la consolation et il la leur enlève, jusqu'à ce que, instruits par plusieurs indices de la vérité et de l'utilité de ses visites, ils arrivent à goûter la consolation quand la grâce est sensible, et à être rassurés sur la vérité de ses opérations quand elle est éloignée et qu'ils ne jouissent ni de sa présence ni de ses douceurs. Le sage, au jour de l'adversité, ne met pas en oubli les jours du bonheur, car leur souvenir soutient son âme contre l'abattement et la tempête; et c'est là un remède contre la première tentation, celle du doute. De même, au jour de la prospérité, il se garde bien d'oublier les temps malheureux, et cette pensée

[1] Luc., 24.

Digitized by Google

contribue à l'humilier, elle l'empêche, en lui inspirant la crainte, de se laisser aller à l'orgueil.

Les hommes dévots sont tentés de quatre manières par l'orgueil : ils se flattent d'avoir mérité la grâce de la dévotion par leurs exercices et leurs travaux précédents ; ils se croient aimés de Dieu de préférence à ceux en qui ils ne découvrent pas une faveur semblable ; ils s'imaginent avoir reçu une grâce plus considérable que celle dont ils ont été favorisés en réalité ; et enfin ils se persuadent qu'ils savent mieux s'en servir, qu'ils la reçoivent avec plus de reconnaissance, qu'ils en retirent des fruits plus abondants et qu'ils la négligent moins que d'autres à qui un pareil bienfait a été accordé.

Contre la tentation du doute il faut croire fermement et avec une confiance inébranlable que cette grâce de la dévotion vient de Dieu, la considérer soigneusement pour découvrir si tous ses mouvements tendent uniquement au bien, s'adresser humblement à un homme habile et exercé en de telles choses, être disposé à se conformer promptement aux conseils qui nous seront donnés en cette circonstance, et prier Dieu ardemment de ne pas nous laisser devenir le jouet de notre sens propre ou d'un esprit étranger.

Afin de combattre efficacement la tentation d'orgueil, nous devons reconnaître soigneusement notre propre indignité, notre langueur, notre négligence, notre ingratitude, notre vaine gloire ; penser avec crainte au jour où il nous faudra rendre compte des grâces reçues et négligées ; redouter avec effroi la soustraction

Digitized by Google

de la grâce et l'abandon de la part de Dieu à cause des défauts mentionnés tout-à-l'heure, défauts longtemps tolérés par le Seigneur en vue de notre amendement ; considérer enfin soigneusement combien les autres l'emportent incomparablement sur nous en grâce, en vertu, en prières et en saintes pratiques.

Maintenant, pour revenir au sujet qui nous occupait à la fin du chapitre précédent, je dis qu'une autre raison pour laquelle Dieu refuse la grâce de la dévotion, alors qu'on la demande avec le plus de vivacité, c'est que la liberté de l'esprit se trouve quelquefois entravée par les efforts impétueux du cœur, quand l'homme se hâte d'exprimer des sentiments de ferveur comme s'il voulait les extorquer par la force. Si son désir n'est pas satisfait aussitôt, il s'attriste et s'endurcit graduellement ; plus son ardeur le pousse vers l'objet de ses vœux, moins il avance et plus il se dessèche en lui-même. Ainsi, lorsqu'on met des raisins ou des olives sous le pressoir, si on les écrase à la hâte et avec trop de violence, on obtient une liqueur plus troublée et moins agréable que si l'on eût agi peu à peu et avec modération. Plus le sentiment de la dévotion est libre, plus il est abondant. Voilà pourquoi en d'autres temps l'homme est souvent plus dévot ; car son esprit se trouvant abandonné à sa propre liberté, s'élève de lui-même vers les célestes hauteurs ; ainsi une marche trop précipitée nous fait suffoquer en notre corps, et le cœur est comme rafraîchi quand il peut agir librement.

Une autre raison de ce refus peut être de nous faire

Digitized by Google

mériter une grâce plus considérable et une gloire plus sublime. Notre désir n'étant pas accompli, nous cause de la peine, et cette peine purifie notre âme. La patience dans la désolation et l'humilité dans l'affliction sont comme une lime propre à rendre cette âme plus brillante, plus apte à recevoir l'illumination divine, et plus capable d'une grâce et d'une gloire sans réserve. La lumière du visage de Dieu et l'éclat de sa clarté répandent également leurs rayons sur tous les hommes; mais plus un cœur est pur et libre des ténèbres du vice, plus cette lumière et cette divine splendeur peuvent le pénétrer, de même qu'un verre brillant ou un métal bien poli et bien exposé subit davantage l'action du soleil et devient plus lumineux. Or, l'affliction est vraiment une lime destinée à faire disparaître de l'âme la rouille des vices et à lui faire recouvrer la lumière de la grâce, après avoir dissipé le péché dont l'obscurité, comme un obstacle infranchissable, empêchait les rayons célestes d'arriver jusqu'à elle. Voilà pourquoi Dieu purifie quelquefois le cœur en lui retirant ces consolations dont l'éloignement est pour lui la plus grande des peines. Au feu d'une semblable épreuve, l'homme devient apte à recevoir une grâce plus abondante dans le temps présent et digne d'une gloire plus élevée dans le ciel, alors même que l'affliction lui serait venue sans avoir pour cause aucune faute spéciale.

Maintenant veut-on savoir s'il est plus avantageux de recevoir plus ou moins souvent le sacrement du corps de Jésus-Christ? Je répondrai : Il me semble

Digitized by Google

impossible d'établir sur ce point une règle uniforme pour tout le monde. Les mérites des hommes varient, leurs œuvres sont diverses, leurs désirs différents, les opérations de l'Esprit-Saint multiples en chacun, et en religion tous les états ne sont pas les mêmes. Comme on ne saurait, dans les maladies corporelles, adopter une forme unique dans l'emploi des remèdes, à cause des différences de complexions, de lieu, de temps, de diète, etc., qui nécessitent une dose plus ou moins considérable, de même en la médecine des âmes, qui forment le corps de Jésus-Christ, on ne peut avoir une manière unique d'agir. Les hommes occupés aux affaires du monde sont dans l'impuissance de se disposer à la communion aussi souvent que certains appliqués sans cesse à des exercices spirituels. Ensuite les uns sont plus attentifs, les autres moins à veiller sur leur vie, leurs actes, et à garder la pureté de la conscience. Les uns sont entraînés par l'ardeur de leur désir à recevoir cet aliment de salut; d'autres, au contraire, sont comme glacés d'épouvante lorsqu'ils doivent s'approcher, et si la conscience ne les pressait, si l'habitude de l'Ordre n'en faisait une obligation, si la crainte de s'éloigner davantage de Dieu ne les poussait avec force, ils ne participeraient que bien rarement à ce sacrement admirable. C'est à peine si un homme peut être assez saint et assez religieux, à l'exception des prêtres, pour communier plus d'une fois par semaine, à moins qu'il ne soit persuadé d'agir autrement par un motif spécial, par une maladie qui survient, par la rencontre d'une fête

Digitized by Google

solennelle, par une ferveur inaccoutumée de dévotion, par une soif violente de recevoir ce sacrement qui seul est capable d'apaiser l'ardeur d'une âme éprise d'amour. Comme l'impétuosité d'une semblable ardeur est répandue en nous par l'Esprit-Saint, selon qu'on le croit, elle ne saurait être comprimée par les lois de la coutume ou par des règlements humains. Nous avons vu certains hommes dont Jésus-Christ seul était la vie : s'ils ne recevaient fréquemment le pain de vie en son sacrement, leur corps semblait comme défaillir, et l'on reconnaissait leur souffrance à des marques évidentes. Plusieurs étaient si faibles avant la communion qu'ils ne pouvaient marcher assez pour accomplir les exercices ordinaires de la maison, et ensuite ils se trouvaient fortifiés comme s'ils n'eussent jamais été soumis à la moindre infirmité au dehors. En eux se vérifiait sans réserve cette parole : *Ma chair est vraiment une nourriture et mon sang vraiment un breuvage*[1]. Car aucun aliment matériel, aucun breuvage ordinaire n'eût pu ranimer aussi promptement ni aussi efficacement, non-seulement leur corps, mais encore leur l'âme.

Cependant il est utile et salutaire à l'homme de se préparer à recevoir souvent un semblable remède, de s'en approcher avec le plus de dévotion possible et de s'appliquer à se conserver ensuite dans la ferveur; mais les religieux doivent apporter en cela une attention plus vive : ils sont consacrés à Dieu et ils veilleront plus soigneusement sur leurs actes et leur conscience

[1] Joan., 6.

Digitized by Google

si avant et après la sainte communion le respect de l'Eucharistie les excite à vivre dans une innocence plus grande et à s'adonner plus fréquemment aux exercices de la dévotion. Quelquefois, il est vrai, la tiédeur se fait sentir; cependant qu'ils avancent pleins de confiance en la miséricorde divine, et, s'ils se jugent indignes, qu'ils pensent que le malade a d'autant plus besoin de recourir au médecin qu'il ressent davantage la gravité de son mal. *Ceux qui se portent bien n'ont pas besoin de médecin*, dit le Sauveur, *mais les malades*[1]. Vous ne chercherez donc pas à vous unir à Jésus-Christ pour le sanctifier, mais pour être sanctifiés par lui.

L'homme ne doit pas abandonner la sainte communion, parce qu'il ne ressent point en son cœur une dévotion spéciale lorsqu'il s'efforce de s'y préparer, ou parce qu'en recevant le sacrement et après l'avoir reçu il se trouve moins fervent qu'il ne voudrait; car cet état a coutume d'avoir lieu pour une des causes indiquées plus haut.

Quant aux prêtres, on peut adopter la règle suivante : Ils ne doivent célébrer ni trop rarement ni trop souvent, ni contracter l'habitude de ne laisser passer aucun jour sans immoler la victime sacrée. Célébrer d'une manière trop continue semble marquer jusqu'à un certain point le manque de respect; car il n'est personne si fervent qui persévère toujours dans la même ferveur, qui puisse faire tous les jours cette action avec la révérence exigée, avec la piété de cœur

[1] Mat., 9.

Digitized by Google

convenable, et qui de temps à autre ne trouve en soi quelque raison de s'abstenir. Célébrer trop rarement, même par respect et humilité, contribue quelquefois à nourrir la paresse : l'homme devient moins circonspect en ses actes, il lui semble n'avoir plus besoin de veiller aussi diligemment sur soi-même, puisqu'il ne se propose pas d'approcher de la table de Jésus-Christ. L'humilité non plus ne trouve pas une sûreté entière à s'éloigner long-temps : s'il ne convient pas de recevoir trop souvent le corps du Sauveur, il ne convient pas davantage de s'en abstenir toujours. Nous n'allons pas à lui parce que nous sommes dignes de lui, mais nous cherchons à nous rendre de plus en plus dignes en l'invitant à nous visiter et à établir sa demeure en notre corps et en notre cœur. En effet, le lieu où le Seigneur entrera sera béni, comme autrefois la maison d'Obédédom l'a été à cause de l'arche où la manne était gardée. Aussi David voulut-il ensuite ramener cette arche sainte à Jérusalem au milieu des bénédictions du peuple. Et il est écrit au livre de la Sagesse : *J'ai résolu de la prendre pour la compagne de ma vie*, sachant qu'*elle me fera part de ses biens*[1]. Et ces biens, je les passerai sous silence parce qu'ils sont expliqués en plusieurs autres endroits de l'Ecriture.

[1] II Reg., 6. — Sap., 8.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXVIII.

Des divers sentiments qui nous excitent à la sainte communion.

Les hommes sont attirés à communier ou à célébrer par des affections et des intentions diverses. L'amour divin en pousse plusieurs à inviter souvent leur Bien-Aimé à venir les visiter, et à l'embrasser avec délices lorsqu'ils le possèdent en leurs cœurs. D'autres ont égard à leur propre infirmité; ils l'appellent comme un médecin capable de guérir toute maladie. D'autres sont excités par la conscience de leurs crimes; ils désirent être entièrement purifiés par lui comme par une victime de propitiation. L'angoisse de la tribulation est une cause pour plusieurs; ils se portent vers le Sauveur comme vers un libérateur capable de les délivrer promptement de toute adversité et de les garder sûrement à l'avenir. D'autres désirent obtenir quelque grâce ou quelque bienfait par les prières de celui à qui le Père céleste ne peut rien refuser. D'autres veulent reconnaître par des actions de grâces les bienfaits divins, et ils savent que nous ne saurions plus dignement remercier Dieu de toutes les faveurs dont il nous a comblés, qu'en recevant le calice du salut, Jésus-Christ lui-même. D'autres veulent louer Dieu et honorer ses saints, et nous ne pouvons offrir à Dieu une louange plus agréable et rendre aux saints

Digitized by Google

des hommages plus conformes à leur grandeur que d'immoler Jésus-Christ à son Père. D'autres enfin sont mus par leur charité et leur compassion pour le prochain; ils veulent procurer le salut aux vivants et le repos aux morts, et rien ne saurait conduire plus efficacement à un tel but que le sang de Jésus-Christ répandu pour nous. Notre secours suprême, lorsque nous prions Dieu, est de pouvoir invoquer comme intercesseur Celui qui nous a réconciliés avec son Père et ne cesse de le conjurer pour nous.

Je laisse de côté bien des choses sur la vertu d'oraison et la manière de s'y exercer; mais la pratique en apprendra plus à l'homme fidèle que mes paroles. Je me contenterai donc d'ajouter, en finissant, que toutes nos demandes sont renfermées dans les points suivants : prions pour obtenir le pardon des fautes dont nous nous sommes rendus coupables, l'éloignement des maux dont nous sommes accablés, la possession des biens que nous désirons, et rendons grâces pour les bienfaits reçus ou les félicités promises. Daigne le Seigneur nous conduire à la jouissance de ces félicités, lui qui est béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

Digitized by Google

DE

L'INSTITUTION DES NOVICES.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Ce que les novices doivent considérer en tout temps.

Vous devez, en premier lieu, considérer toujours ce que vous vous êtes proposé en venant, pourquoi vous êtes venu, à cause de qui vous êtes venu. Quel a donc été votre but en venant? N'est-ce pas Dieu seul? N'est-ce pas lui que vous avez eu l'intention de chercher comme récompense de votre travail dans la vie éternelle? Si donc vous êtes entré en religion en vue de Dieu seul, aucun exemple mauvais ne doit exercer sur vous d'influence, ni vous empêcher d'accomplir ce que vous vous êtes proposé. Vous êtes venu pour le servir, ce Dieu à qui toute créature doit être soumise, car personne ne peut rien avoir dont il ne soit l'auteur, et ainsi chacun doit lui rapporter tout ce qu'il est, tout ce qu'il sait et tout ce qu'il peut. Si tous les êtres obéissent à leur Créateur selon leur capacité, combien plus est tenu de le faire l'homme

Digitized by Google

qu'il a créé non-seulement comme le reste des êtres, mais qu'il a embelli de l'intelligence, ennobli par la liberté, établi maître du monde, formé à son image, l'homme dont il a pris la nature, qu'il a instruit par ses paroles et ses exemples, racheté de la damnation éternelle au prix de son propre sang, rempli de l'Esprit-Saint, l'homme à qui il a donné sa chair en nourriture, qu'il a environné de soins comme une mère son enfant, et établi héritier de sa félicité céleste? Voilà comment nous sommes tenus, de préférence à toutes les créatures, d'aimer par-dessus toutes choses le Dieu dont l'amour nous a distingués entre toutes les créatures.

CHAPITRE II.

De l'obéissance.

Comme vous ne vous confiez pas à vous-même jusqu'à vous flatter de connaître entièrement la volonté de Dieu, vous vous êtes abandonné à votre supérieur pour être gouverné par lui, et vous avez placé votre main dans la sienne au jour de votre consécration pour être conduit par lui dans la voie du Seigneur. Ainsi il ne vous est plus permis à l'avenir de vivre selon votre volonté; mais vous devez diriger vos pas selon le commandement de votre guide, et vous éloigner soigneusement de ce qu'il vous défend. L'homme qui veut apprendre un art, doit commencer

Digitized by Google

par se conformer aux règles de son maître et renoncer à ses propres idées; le malade encore en proie à la violence de la fièvre, doit observer les ordonnances de son médecin s'il désire revenir promptement et entièrement à la santé. Ainsi appliquez-vous à faire ou à dire ce que vous jugez selon la volonté de votre maître. Vous vous êtes donné à lui par amour pour le Seigneur et en vue du royaume des cieux; vous n'êtes plus à vous, mais à celui à qui vous avez livré votre liberté, et il ne vous est plus permis de disposer de vous sans son consentement. Il est le maître de votre volonté; or, engager une chose qui nous est étrangère malgré son possesseur légitime, c'est commettre un vol, et le voleur, vous le savez, ne saurait approcher du royaume des cieux.

Nos directeurs sont les vicaires de Dieu vis-à-vis de nous, et nous devons leur obéir comme au Seigneur et non comme à des hommes; car nous ne leur sommes pas soumis à cause d'eux-mêmes, mais à cause de Dieu. Montrez-vous donc tel envers votre supérieur qu'il puisse vous ordonner librement de faire ou d'omettre ce qu'il jugera convenable : si vous lui inspirez de la crainte, le serviteur est plus grand que son seigneur, et le disciple au-dessus de son maître.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

De la paix avec les supérieurs.

Conservez-vous toujours en paix avec vos supérieurs, ne vous permettez pas d'en médire, et n'écoutez pas volontiers les médisances dont ils pourraient être l'objet : Dieu hait d'une façon toute particulière, même dans le temps présent, ce vice dans les inférieurs. Nous en avons un exemple dans Cham[1] : Il fit connaître à ses frères la nudité de son père, et il encourut par là une malédiction irrévocable. Evitez de peser les fautes de vos supérieurs et sachez leur pardonner comme à des hommes : il est bien difficile de ne point tomber en quelque négligence au milieu de soins nombreux. Souvent aussi ce que nous blâmons en eux ne semble une faute que par un vice de notre intelligence : ils agissent en vue du bien ; mais comme nous ignorons leur intention, nous jugeons leurs actes mauvais. Gardons-nous donc d'usurper ce qui ne nous appartient pas, et de reprendre une conduite dont nous ne connaissons pas les motifs.

Honorez vos supérieurs en votre cœur, ne les méprisez pas, de peur que votre mépris ne s'étende jusqu'à Dieu, dont ils tiennent la place. Croyez même qu'il leur a inspiré pour le bien de votre âme les choses qu'ils vous commandent. Ne méprisez ni les

[1] Genes., 9.

Digitized by Google

ordonnances ni les constitutions de l'Ordre : chacune d'elles a sa raison d'être, quoique vous ne la connaissiez pas. Celui qui marche en toute simplicité dans la voie de Dieu, rien ne lui nuit; mais tout lui est une occasion de mérite plus grand, car, dit la sainte Ecriture[1], *celui qui marche simplement marche avec assurance.* Le serviteur de Dieu doit s'avancer de telle sorte dans la voie des commandements, que les ordonnances humaines ne lui causent jamais la moindre gêne. Accoutumé à se faire violence à lui-même, quand même aucun point de sa règle ne viendrait l'arrêter, il se tient soigneusement en garde contre tout ce qui lui paraît peu convenable : la règle sert à retenir ceux-là seulement qui ne respectent pas les bornes de la discipline.

Je n'en dirai pas plus long sur l'obéissance, qui est en religion le principe de tout, et je passe à d'autres sujets. Je commence par les exercices corporels, pour de là traiter des exercices de l'esprit; car, selon saint Paul, *ce qui est spirituel ne vient pas d'abord, mais ce qui est animal et ensuite ce qui est spirituel*[2].

CHAPITRE IV.

Du lever.

Accoutumez-vous, si vous le pouvez commodément, à vous éveiller un peu avant matines, afin de diriger votre esprit vers Dieu par la prière, et de vaquer

[1] Prov., 10. — [2] 1 Cor., 15.

Digitized by Google

ensuite avec plus de liberté et de ferveur à l'oraison et au chant des louanges célestes. En vous éveillant, rejetez loin de vous toutes les pensées dont votre cœur peut être rempli, les songes de la nuit à l'aide desquels le démon cherche à vous occuper, et offrez à Dieu les prémices de votre journée par quelque sainte pensée ou une pieuse méditation. Joignez-y quelque exercice corporel ou génuflexion jusqu'à ce que vous ayez conçu un sentiment de dévotion et que vous vous soyez débarrassé des vaines pensées dont l'esprit est habituellement assiégé en ce moment. En agissant ainsi, vous serez durant tout le jour plus fervent et plus libre en chacune de vos actions.

CHAPITRE V.

Comment on doit se conduire au chœur.

Durant l'office divin gardez-vous de vous livrer à la paresse et à l'ennui, mais contraignez votre corps à servir votre esprit. Demeurez plein de respect à l'église, chantez avec allégresse et dévotion en présence des anges qui sont là proches de vous. Ne portez point vos regards çà et là sans une grave raison. Ayez en horreur profonde les rires et les paroles inutiles dans un lieu où vous devez vous tenir avec crainte et révérence en présence du Dieu de majesté. Prononcez distinctement et intégralement les paroles des psaumes. Evitez d'aller et de venir par le chœur,

Digitized by Google

et ne sortez pas avant la fin des heures si vous n'y êtes contraint.

Efforcez-vous à l'avance, si vous le pouvez, de disposer votre cœur à concevoir quelque sentiment de dévotion dès le commencement de l'office. Si nous sommes si languissants et si tièdes durant les saints offices, c'est qu'auparavant nous n'avons été animés d'aucune bonne pensée; et comme nous sommes entrés froids au chœur, nous en sortons dissipés. Appliquez-vous de suite, en commençant, à porter toute votre attention sur ce que vous chantez et à bannir toutes les vaines imaginations; autrement c'est à peine si vous pourrez vous soustraire à leur tumulte. Tâchez également, après l'office, de vous conserver dans la dévotion que vous avez conçue, et de ne pas vous répandre aussitôt sur des frivolités. Si intérieurement vous n'éprouvez aucun sentiment de piété, gardez au moins avec humilité au dehors la discipline et la gravité dans votre maintien, à cause du respect dû à Dieu et pour le bon exemple des autres.

CHAPITRE VI.

Comment il faut demeurer au chapitre.

Parlez peu au chapitre et encore moins à l'église, à moins d'une grande utilité, et alors faites-le humblement, doucement et à voix basse. Accusez vos fautes avec humilité. Ayez la même humilité en vos réponses

Digitized by Google

quand on vous reprend et gardez-vous de vous excuser alors. Si l'on vous demande conseil, dites librement et humblement ce que vous jugez convenable. Si, au contraire, l'on ne vous interroge pas, demeurez en paix. De même évitez de défendre votre sentiment avec trop de chaleur, et contentez-vous d'avoir parlé pour l'acquit de votre conscience. Ne vous mêlez pas habituellement aux accusations contre vos frères, mais faites connaître seulement les fautes commises contre la fin et les règles de l'ordre, sans la moindre haine, avec des paroles douces et un air calme. Vous n'êtes pas tenu de dire ce que vous ne savez pas par vous-même. N'accusez personne sur un simple bruit, car souvent de tels bruits sont trompeurs. Celui qui vous a appris ce que vous ignoriez, parlera lui-même s'il est présent, et si les choses dont il vous a instruit sont vraies. S'il est absent, vous ne sauriez prouver ce que vous avanceriez, puisque vous ne l'avez pas pour témoin.

Ne vous tourmentez pas des accusations dont vous êtes l'objet, mais bornez-vous à confesser humblement vos fautes, soit grandes, soit petites; car il y a pour vous une confusion bien plus réelle à vous excuser effrontément, qu'à vous abaisser avec humilité. Si les choses dont on vous charge sont graves et fausses en même temps, si d'ailleurs elles sont de nature à donner du scandale, alors, après en avoir demandé humblement permission, faites connaître modestement et en peu de mots que vous ne vous reconnaissez pas coupable de pareilles fautes. Le serviteur de Dieu ne

Digitized by Google

redoute pas la confusion en présence des hommes, quand sa conscience ne l'accuse pas intérieurement; mais il souffre avec patience tout ce que le Seigneur lui envoie à souffrir.

CHAPITRE VII.

Des réprimandes.

Toutes les fois que vous êtes repris par votre supérieur, soit au chœur, soit ailleurs, accoutumez-vous à vous mettre à genoux aussitôt et à confesser votre faute. C'est une règle antique de la vie religieuse, une loi enseignée par saint François et les autres saints. Vos anciens vous ont appris un semblable usage; vous devez, vous aussi, faire tous vos efforts afin de le transmettre, autant qu'il sera en vous, par vos exemples et vos paroles, à ceux qui vous suivront. Gardez-vous d'introduire ou d'apprendre vous-même aucune coutume perverse, et ne laissez point, par une négligence diabolique, une bonne coutume s'affaiblir soit chez vous, soit chez les autres, quand vous pourrez exercer modestement sur eux quelque empire. Car tout exemple, soit bon, soit mauvais, laissé à nos frères, nous rend participants dans l'enfer ou dans l'éternelle félicité des actes qui s'ensuivent.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

Comment il faut se conduire pendant les repas.

Pendant le repas ne permettez point à vos yeux d'errer çà et là; ne regardez pas de côté et d'autre; ignorez même qui est assis à votre côté, ce qu'on y fait ou ce qui se passe en face de vous. Soyez appliqué à vous seul, ou à Dieu, ou à la lecture. Mangez en observant la discipline, avec crainte et en silence; ne suivez pas l'ardeur de votre appétit comme un homme affamé; ne promenez point sans cesse et avec inquiétude vos regards sur les mets les plus délicats, et ne cherchez pas à rassasier votre vue avant votre palais; mais sachez recevoir avec action de grâces ce que vous pouvez avoir. Aimez plutôt à souffrir quelque privation, que d'être servi copieusement. Ne témoignez aucun dédain pour ce qui vous est présenté, et ne vous laissez point aller au murmure si quelque chose manque à l'assaisonnement, comme si les mets ne sont pas assez salés, assez cuits, etc. Bien des hommes meilleurs que vous se contentent d'aliments moins recherchés et moins abondants. Si ce que vous dédaignez leur était offert, ils en feraient leurs délices.

En toutes choses, que la pauvreté de Jésus-Christ soit toujours votre amie la plus chère; embrassez-la sans réserve à table, dans le boire, le manger, le vête-

Digitized by Google

ment, les meubles, les livres, la maison, et partout en un mot. Nous voyons combien les pauvres sont humbles en leur démarche, combien leur parole est simple, combien leur cœur a peu de hardiesse. Que jamais donc on ne vous entende vous plaindre parce qu'il vous manquerait quelque chose dans le boire, le manger, les habits. Estimez-vous indigne de ce que vous avez : la pauvreté extérieure accroît la grâce intérieure et multiplie les richesses d'une bonne conscience. Au contraire, l'abondance au dehors engendre la misère de notre âme.

Quant à la mesure à garder en mangeant, il est difficile de donner une règle certaine, sinon qu'il faut tenir le milieu entre les extrêmes. N'usez pas de réserve jusqu'à voir vos forces vous abandonner et à devenir incapable de soutenir le travail ordinaire de la maison. De même ne mangez pas tellement qu'après vos repas vous ne puissiez vous livrer à la prière ou à la lecture, ni faire ce qui vous est imposé. Votre propre expérience, unie à la bonne volonté, sera votre meilleure conseillère sur ce point.

CHAPITRE IX.

Du sommeil.

Au dortoir, demeurez en repos afin de ne troubler personne en aucune manière, soit dans ses prières, soit dans son repos. Toutes les fois que vous vous

Digitized by Google

éveillez, rappelez aussitôt à votre esprit la pensée de Dieu et de sa Passion, et rendez-lui vos actions de grâces, car il tient toujours ses yeux ouverts sur nous pendant notre sommeil afin de nous garder lui-même. Avant d'aller vous reposer, appliquez-vous à la prière ou à quelque pieuse méditation; si vous vous endormez au milieu d'une telle occupation, votre sommeil en sera plus doux, des rêves délicieux le rempliront, vous vous éveillerez plus fervent, vous vous lèverez plein d'allégresse et vous reprendrez plus facilement les pensées de piété dont vous étiez pénétré avant votre sommeil. Sans doute les choses accomplies ou souffertes durant le repos ne peuvent nous être imputées; cependant il est inconvenant à un religieux de se laisser maîtriser comme une brute par le sommeil et de dormir les membres sans retenue ou en désordre et les mains placées dans la poitrine. C'est surtout pour nous mettre dans l'impuissance de porter nos mains sur notre corps nu et aussi pour être plus disposés à nous lever afin de prier que nous gardons nos vêtements et notre ceinture durant la nuit.

Pour la durée du sommeil, agissez comme je vous ai dit touchant la mesure des aliments. Nous devons en prendre assez pour fortifier nos membres et nos sens, et non nous livrer à un repos tellement prolongé, que notre corps en devienne plus indolent, notre esprit plus engourdi et nos sens plus obtus. Un trop long sommeil sert d'aliment aux vices. Cependant il n'est pas toujours possible de garder le milieu en de pareilles choses; mais on est plus proche de la

Digitized by Google

vertu quand de temps à autre dans la ferveur de sa bonne volonté on retranche un peu aux besoins de la nature, qu'en nourrissant par la tiédeur en un corps engraissé les vices de la chair sous le prétexte trompeur de la discrétion; car, dit l'Ecriture, *un homme qui vous fait du mal vaut mieux qu'une femme appliquée à vous faire du bien*[1]; c'est-à-dire, celui qui, embrasé du désir des biens célestes, afflige sa chair en la privant des choses même nécessaires, celui-là, dis-je, vaut mieux que celui qui, par sensualité, s'efforce de satisfaire tous ses besoins. Cependant une telle manière d'agir, quoique bonne et propre à faire avancer dans les voies spirituelles, exige de la prudence si l'on ne veut point voir le corps tomber au milieu de sa course avant d'avoir atteint la fin du voyage, l'entendre murmurer sur sa ruine en suivant les exercices de la maison et le réduire à l'impossibilité d'observer avec les autres les rigueurs ordinaires de la règle. Ceux qui entrent après vous dans l'ordre ne font pas attention à quelles fatigues vous avez été soumis avant leur venue; ils considèrent seulement les exemples que vous leur donnez présentement dans le travail, les veilles, la nourriture et autres observances où ils voudraient toujours être précédés par les anciens. Autrement ils se scandalisent de leur conduite, ou ils marchent sur leurs traces en épargnant leur corps plus qu'il ne convient. Ils ne remarquent pas de quels mérites l'âme de ces religieux est remplie, mais quelles austérités ils exercent au dehors. Nous

[1] Eccl., 42.

Digitized by Google

devons intérieurement à Dieu la dévotion et extérieurement au prochain le bon exemple. Si donc nous voulons remplir ce double but, la discrétion nous est nécessaire pour châtier notre corps avec prudence et l'empêcher de se révolter contre l'esprit, et aussi pour lui donner les soins convenables, ne pas le laisser succomber sous le fardeau et ne point lui fournir par son extrême faiblesse un moyen de retarder nos progrès spirituels.

CHAPITRE X.

Des divers services de la communauté.

Soyez prêt à embrasser les travaux communs et les emplois les plus humbles. Aimez à servir à la cuisine, à l'église et dans les diverses charges, surtout celles qui inspirent le plus de répulsion par leur bassesse, comme de porter le bois, balayer la maison, laver la vaisselle, laver également les pieds aux frères, nettoyer et approprier leurs habits.

CHAPITRE XI.

De l'emploi de servant à la messe.

Servez volontiers à la messe, car c'est là l'office même des anges : ces esprits bienheureux s'emploient partout et avec une dévotion sans limites au service de leur Dieu. Vous recueillez des fruits nombreux

Digitized by Google

en servant à l'autel. D'abord vous accomplissez une bonne œuvre. Ensuite, c'est un acte de charité, un acte excitant le prochain à bien faire. En troisième lieu, vous remplissez un ministère de dévotion, car vous vous approchez de Dieu par la prière. Enfin, vous vous acquittez d'une fonction angélique : vous servez Dieu présent sur l'autel comme les anges eux-mêmes. Non-seulement le prêtre que vous assistez, les fidèles présents dont vous êtes le député, doivent prier pour vous alors d'une façon spéciale, mais encore l'Eglise universelle, puisque vous tenez la place de tous les chrétiens sans exception : tous, en effet, devraient s'empresser d'offrir avec actions de grâces, s'il leur était possible, leurs services à leur Dieu au moment où il descend du ciel. Le Seigneur, de son côté, ne saurait aisément s'empêcher de combler de grâces particulières, même dès cette vie, celui qui le sert de grand cœur et avec dévotion dans le sacrement de l'autel, car l'on ne peut trouver rien de plus saint ni de plus pieux qu'un tel sacrement au ciel ou sur la terre, et il est véritablement la preuve la plus éclatante de la condescendance de Dieu et de son amour pour les hommes.

Dieu ne semble pas faire moins en daignant descendre du ciel sur nos autels, que lorsqu'il a abandonné la première fois sa gloire pour se revêtir de notre nature et se faire homme. C'est là le mémorial de toute sa charité et comme l'abrégé de tous les bienfaits dont il nous a enrichis : il a renfermé en ce sacrement une figure de l'Incarnation, de la Rédemp-

Digitized by Google

tion, de la glorification et de la justification, comme peuvent le reconnaître ceux qui considèrent l'institution de l'Eucharistie, sa célébration et le fruit qu'on recueille en y participant. Il est donc avantageux de communier souvent quand on s'efforce de s'y préparer par une vive dévotion, la pratique des vertus, la garde de soi-même, et en s'abstenant non-seulement des fautes considérables, mais encore des plus légères en ses paroles, ses actions et ses pensées. Sans doute nous devons sans cesse nous montrer empressés pour tout bien sans exception, mais un tel empressement nous convient surtout lorsque nous nous disposons à recevoir Jésus-Christ ou lorsque nous le possédons déjà en notre cœur.

CHAPITRE XII.

De la confession.

Confessez-vous souvent et au moins trois fois par semaine. Faites-le avec simplicité, comme si vous vous adressiez à un ange à qui tous vos secrets seraient connus. Ne vous couvrez pas du voile de l'excuse, ne cherchez pas à diminuer la grièveté de vos fautes. Ne vous repliez pas non plus en vous-même de façon à ne point faire comprendre à votre confesseur ce que vous lui dites. Spécifiez bien vos fautes, mais ne racontez pas les histoires ni les actions des autres. Avouez brièvement et sans détour, article par article, les péchés que

Digitized by Google

vous vous rappelez avoir commis depuis votre dernière confession, et n'allez pas dérouler un long traité de choses générales et vous en accuser avec trop d'instance; car tout cela est de nature à ennuyer votre confesseur. Vous pouvez tous les jours confesser à Dieu de pareilles fautes dans l'oraison, et lui découvrir vos défauts relativement aux diverses vertus. Enfin, appliquez-vous à vous corriger des péchés dont vous venez de vous confesser.

CHAPITRE XIII.

De la cellule et de l'obéissance.

Demeurez volontiers en votre cellule, et là occupez-vous à des choses propres à vous édifier ou imposées par votre supérieur. Vous devriez, en effet, être si disposé à obéir que, si l'on vous traçait d'heure en heure ce que vous avez à faire, vous l'acceptassiez avec empressement. Vous devriez également avoir renoncé à tout droit sur votre liberté jusqu'à ne pouvoir dire une parole sans permission, ni pourvoir de vous-même à aucun de vos besoins. Ainsi voyons-nous qu'ont vécu autrefois les saints en Egypte et ailleurs. Si nous désirons arriver à leur gloire, il faut commencer par imiter leur vertu.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV.

De la lecture.

Lisez la vie et les enseignements des saints afin de trouver, en vous comparant à eux, à vous humilier en tout temps, à vous instruire, à vous embraser de dévotion, à vous exciter aux saintes pratiques, à vous former à l'intelligence des Ecritures et à vous éclairer des splendeurs de la foi. Apprenez dans vos lectures à discerner la vérité du mensonge, le bien du mal, le vice de la vertu, et à connaître les divers remèdes des vices et des tentations. Lisez pour comprendre les choses et non pour devenir plus savant, ni dans un but de curiosité. Laissez de côté ce qui n'édifie pas : une lecture vaine engendre des pensées plus vaines et éteint la dévotion en notre âme.

CHAPITRE XV.

Que l'on ne doit point désirer l'office de prédicateur ou de confesseur.

Ne désirez point devenir prédicateur ou confesseur : si vous êtes digne de ces emplois, le Seigneur vous y appellera ; si, au contraire, vous en êtes indigne et incapable, vous aurez à subir une confusion bien plus

Digitized by Google

grande en vous y portant de vous-même. Quelquefois nous tirons peu de bien de nos prédications et du ministère de la confession; c'est que les hommes qui s'en acquittent n'ont pas été appelés de Dieu; ils sont accourus sans être envoyés; ils ont voulu produire des fruits dans les autres avant d'avoir planté en leur cœur les racines de la vertu, et ces fruits n'ont point été durables, parce qu'ils ne sont point venus en leur saison. Voilà pourquoi il est écrit au livre du Lévitique[1]: *Lorsque vous serez entrés dans la terre promise, et que vous y aurez planté des arbres fruitiers, vous aurez soin d'en retrancher les premiers fruits par une espèce de circoncision. Vous regarderez ces premières productions comme étant impures et vous n'en mangerez point. La quatrième année tout leur fruit sera sanctifié et consacré à la gloire du Seigneur. Et la cinquième année vous en mangerez les fruits, en recueillant ce que chaque arbre aura porté.* L'arbre planté dans la terre promise est l'homme tiré du siècle et placé dans la terre de la vie religieuse où il doit produire des fruits de salut pour soi-même et pour les autres en temps opportun. Mais si ces fruits ne viennent pas dans le temps voulu, leur auteur sera impur à cause de sa présomption, et ses progrès dans les sentiers spirituels seront nuls. La première année est une pénitence sincère des fautes passées; la seconde, une persévérance véritable dans l'amendement de sa vie; la troisième, l'acquisition des bonnes habitudes; la quatrième, le mépris et le dégoût des louanges et

[1] Lev., 19.

Digitized by Google

des honneurs mondains dans la pratique du bien, la recherche unique de la gloire de Dieu et du salut des âmes.

Celui qui, avant d'être arrivé à cette année, se porte aux ministères dont nous venons de parler, ne produit aucun bien dans les âmes; il ne se rend point agréable à Dieu; sa vanité et sa légèreté l'empêchent d'acquérir aucun mérite et de profiter aux autres. Mais après cette année, quand l'année de la pure charité est venue, il peut manger les fruits de la terre et les ramasser; sa prédication alors sera profitable aux autres, elle sera méritoire pour lui-même et abondante pour la vie éternelle.

Je vous ai dit toutes ces choses afin de vous porter à considérer à quels hommes la sainte Ecriture conseille de se livrer à la prédication. Appliquez-vous donc à vous régler d'abord au dehors par un maintien digne, au dedans par de saintes affections et de bonnes pensées. Alors seulement vous pourrez instruire utilement les autres dans la sainte doctrine, car nul ne doit oser enseigner un art s'il n'a commencé par l'apprendre soigneusement lui-même.

CHAPITRE XVI.

De la fidélité à la discipline en tout lieu.

Ne vous croyez jamais tellement en sûreté et tellement solitaire que vous puissiez négliger les règles de la discipline et de la modestie dans vos regards, votre

Digitized by Google

goût, votre toucher et en tout autre point, non plus que si vous étiez sous le regard de quelqu'un; car les saints anges sont avec nous et ils voient toutes nos œuvres. Or, nous devons les craindre et respecter toujours et en tout lieu leur présence. Dieu lui-même nous voit et il est notre juge. Notre conscience nous contemple aussi; elle est le témoin de nos actions et notre accusateur. Celui donc qui redoute plus le regard des hommes que le regard de Dieu, de sa propre conscience et des saints anges, celui-là n'aime pas le bien sincèrement. Et celui qui ne se règle pas en ses actes par amour du bien véritable, mais par la crainte de perdre un honneur passager, celui-là n'est pas un vrai serviteur de Jésus-Christ : il désire encore plaire aux hommes plutôt qu'à Dieu. Aussi l'Apôtre a-t-il écrit : *Si je plaisais encore aux hommes, je ne serais pas serviteur de Jésus-Christ*[1]. En effet, celui que vous craignez le plus d'offenser est celui à qui vous désirez de plaire avant tout, car *personne ne peut servir deux maîtres*[2].

CHAPITRE XVII.

De la conduite à tenir avec les frères.

Soyez avec vos frères réservé, aimable, modeste, affable et plein de douceur. Montrez-vous empressé à rendre service et évitez d'être à charge aux autres.

[1] Gal., 1. — [2] Mat., 6.

Digitized by Google

Ne vous laissez aller à aucune plaisanterie inconvenante, à aucune parole de bouffonnerie, et n'aimez à entendre rien de semblable; car les choses que vous vous plaisez volontiers à entendre, vous les diriez de même si vous l'osiez. Or, la pureté du serviteur de Dieu doit être telle en tous ses actes et en ses paroles, qu'elle lui inspire de l'horreur non-seulement pour toute chose ouvertement contraire à la décence, mais encore pour tout ce qui est nuisible à son âme et honteux, alors même qu'un voile d'honnêteté en cache la laideur.

CHAPITRE XVIII.

De la modestie.

Tous les mouvements de votre corps, vos actes extérieurs, vos paroles, vos regards, votre démarche, doivent porter l'empreinte d'une humble modestie et ne laisser voir en vous rien d'élevé, ni de hardi, ni de présomptueux. La modestie environne du plus bel éclat le religieux et surtout le jeune homme. Celui qui la méprise permet à peine de concevoir quelque espérance qu'il devienne jamais un bon religieux ou un homme vertueux. De même que la crainte de Dieu nous règle intérieurement et nous dispose à ce qui est bien, ainsi la modestie nous rend aptes au dehors à observer toute discipline. La modestie, dit saint Grégoire, est l'ornement de toutes les

Digitized by Google

vertus, le témoin de l'innocence, l'indice d'une âme pudique, la gloire la plus éclatante de la discipline, la gardienne de la réputation, la compagne de la chasteté et l'étendard de toute sainteté. N'ayez jamais de familiarité avec personne jusqu'à oublier la modestie. Si quelquefois elle était portée à l'excès et qu'elle vous devînt un obstacle en des choses avantageuses, il faudrait alors la modérer, mais non la rejeter ni la détruire en vous comme un défaut; elle veut être réglée et changée en vertu comme les autres affections naturelles de notre âme.

CHAPITRE XIX.

Du marcher.

Soyez grave en marchant, et évitez de courir sans nécessité comme un homme léger. Ne tenez pas votre corps dans une rectitude forcée, mais médiocrement incliné. N'ayez point les yeux errants çà et là, ni les bras toujours en mouvement. Que votre démarche n'ait rien de désordonné comme chez les personnes du monde; mais qu'elle soit calme et humble comme si vous sortiez d'une oraison fervente.

Digitized by Google

CHAPITRE XX.

De la manière de se tenir assis.

Quand vous êtes assis, ne vous étendez pas nonchalamment sur le côté, et n'allongez pas les jambes outre-mesure, surtout en présence des autres. Le désordre extérieur du corps est l'indice d'une âme sans dévotion.

CHAPITRE XXI.

Du rire.

Riez rarement et sans éclat, plutôt en laissant voir de la bénignité que de la dissolution. Appliquez-vous beaucoup à être sérieux, mais sans mauvaise humeur ni emportement.

CHAPITRE XXII.

De la douceur dans les paroles.

Que vos paroles soient toujours douces et votre réponse humble, sans aucune empreinte d'amertume, de blâme dissimulé, de mépris. Au reste, prenez pour règle, quand vous parlez, de le faire de telle sorte que si un autre vous tenant un pareil langage, vous ne pussiez pas vous en fâcher.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIII.

De la médisance.

Parlez des absents comme si vous les saviez proches de vous et à portée de vous entendre. Que nul n'ait de vous la crainte que vous ne déchiriez sa réputation en son absence. C'est un grand vice pour un religieux de dire d'un absent ce qu'il rougirait de dire devant lui. N'écoutez pas volontiers la médisance; mais fuyez-la ou arrêtez-la à propos, si vous le pouvez. Vous n'avez rien à en retirer, sinon d'estimer moins celui dont on vous entretient ou le médisant lui-même. Cherchez plutôt à trouver en vos frères quelque sujet de louange propre à vous édifier, vous et ceux qui vous entendent.

CHAPITRE XXIV.

Du retranchement des nouvelles du dehors.

Ignorez les nouvelles du dehors : elles répandent l'inquiétude dans le cœur, distraient l'esprit, dessèchent la dévotion et font perdre le temps sans aucun profit. Ne faites pas connaître toutes celles que vous savez, et ne soyez pas comme un vase sans couvercle, qui, à peine incliné, laisse tomber ce qu'il renferme ou le tient exposé continuellement à la poussière et à toutes sortes d'immondices. N'aimez pas à être dans la foule

Digitized by Google

si l'on ne s'y entretient de Dieu, de choses pieuses et propres à édifier. Evitez de crier en parlant et ne soyez pas impatient de laisser s'exhaler ce que vous avez en votre âme, comme nous lisons qu'il arriva aux amis de Job. Abstenez-vous avec soin non-seulement de médire, mais encore de rapporter la médisance à celui qui en a été l'objet, de peur de l'indisposer contre le médisant sans l'humilier lui-même par votre rapport.

Peut-être celui qui a mal parlé de l'autre, n'a-t-il pas eu l'intention de le dénigrer comme celui-ci le soupçonne. Et cependant celui qui a été ainsi en jeu est excité par vos paroles à la haine; vous le provoquez à la vengeance contre un homme qui a parlé simplement et sans penser à médire, ou qui s'est peut-être repenti aussitôt avec la résolution de se garder à l'avenir de rien de semblable. Cependant si l'on a dit d'un autre des choses qu'il lui importe de connaître, vous pouvez les lui rapporter si vous le voulez, mais sans lui indiquer celui de qui vous les tenez. De la sorte, il saura ce qu'il doit éviter dans sa conduite et il ne concevra de haine contre personne.

CHAPITRE XXV.

De l'ostentation.

Evitez avez le plus grand soin possible toute ostentation, et ne donnez jamais à entendre à personne qu'il y ait en vous quelque chose de recommandable.

Digitized by Google

Si vous êtes digne de louange en quelque point ; les autres le connaîtront aisément. Si donc vous gardez le silence et vous cachez, vous plairez davantage ; si, au contraire, vous cherchez à vous produire au dehors et à vous exalter, on se moquera de vous et l'on vous méprisera : ce qui dans le principe était en vous un sujet d'édification, deviendra un sujet de confusion.

CHAPITRE XXVI.

De la trop grande abondance de paroles.

Les malédictions, les injures, les mensonges même légers, les serments frivoles et les discours honteux ou bouffons doivent demeurer éloignés de la bouche d'un religieux et être de sa part l'objet d'un perpétuel anathème. Aussi saint Jacques a-t-il dit : *Si quelqu'un s'imaginant avoir de la religion, ne met un frein à sa langue, mais se séduit lui-même, sa religion est vaine*[1].

CHAPITRE XXVII.

De la légèreté dans les paroles.

Fuyez toujours les paroles oiseuses, quelle qu'en soit l'occasion. Quand même elles vous sembleraient une faute médiocre, leur habitude causerait un grave dommage à votre avancement spirituel ; et ensuite en laissant notre langue se répandre en de telles paroles,

[1] Jac., 1.

Digitized by Google

comme si nous y consentions bien volontiers, nous finissons par user d'une attention moindre et par tomber peu à peu en des fautes plus considérables. De là naissent les inquiétudes, la dissipation et de graves tourments de conscience.

CHAPITRE XXVIII.

Des entretiens de Dieu.

Aimez à parler de Dieu et encore plus à en entendre parler : un pareil langage porte à la pratique de la vertu et au désir de la dévotion.

CHAPITRE XXIX.

De la paix à garder en écoutant les autres.

Ecoutez humblement et pacifiquement les bonnes choses que les autres vous disent. N'aimez point à contredire comme plusieurs, quand ils entendent quelque chose de bien, ont coutume de faire dans la crainte de passer pour ignorants. A peine un autre a-t-il avancé un point, qu'ils se hâtent d'entamer une discussion sur ce point afin de paraître aussi savoir quelque chose. Ils ne cherchent point à s'édifier, mais à faire montre de leur science; et ainsi bien des conférences excellentes se trouvent négligées parmi les religieux. Gardez-vous de disputer avec personne. Cédez promptement. Si ce qu'un autre a émis est bon

Digitized by Google

et véritable, il est indigne de vous de résister dans un but de vanité. Si, au contraire, sa doctrine laisse à désirer, vous parviendrez mieux à le redresser en le lui faisant remarquer pacifiquement et en lui montrant humblement la vérité, qu'en lui découvrant ses torts avec aigreur.

CHAPITRE XXX.

De la manière de parler.

Lorsque vous parlez, appliquez-vous à le faire à voix basse et d'un air paisible, à être réglé et calme en vos mouvements; tout ce que vous direz alors aura plus de poids et sera plus avantageux. Ne vous montrez point trop hardi en présence de vos anciens; mais écoutez leurs enseignements avec modestie. Il appartient aux anciens d'enseigner, et aux jeunes gens d'écouter avec humilité.

CHAPITRE XXXI.

De l'oisiveté.

Ne soyez point oisif, ni appliqué à poursuivre les nouvelles et les vains bruits. Il y a en cela un double mal : vous consumez inutilement votre temps, et ensuite votre modestie et votre humilité ont à souffrir d'une telle habitude. De plus vous donnez aux autres un mauvais exemple.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXII.

De l'exemple de Jésus-Christ à suivre en toutes choses.

En toute vertu et en toute bonne action, ayez toujours devant les yeux le miroir sans tache et le modèle vraiment parfait de toute sainteté : la vie et les exemples du Fils de Dieu, Jésus-Christ Notre-Seigneur. Il a été envoyé du ciel sur la terre pour ouvrir devant nous la voie des vertus, nous enseigner par son exemple la loi de la sagesse, nous instruire par lui-même ; et ainsi, après avoir été formés dans le principe à son image et avoir défiguré cette image en nous par le péché, il nous est donné encore de nous réformer en prenant pour modèle sa conduite, et en imitant autant qu'il nous est possible sa vertu. Plus on s'appliquera à l'imiter de la sorte ici-bas, plus on s'approchera de lui et plus on lui sera semblable dans la gloire et la splendeur du ciel.

Gravez donc en votre cœur ses exemples et ses actions. Rappelez-vous son humilité parmi les hommes, sa bénignité envers ses disciples, sa modestie en buvant et en mangeant, sa compassion pour les pauvres, à qui il s'était fait semblable en tout et qui semblaient lui appartenir spécialement comme des membres de sa famille. Jamais il n'en méprisa aucun, jamais il n'eut de répugnance pour aucun, même pour les

Digitized by Google

lépreux. Voyez comment il évitait de flatter les riches, combien il était libre des sollicitudes du monde, exempt d'inquiétudes pour les besoins du corps, quelle pudeur brillait en son visage, quelle était sa patience au milieu des injures, et sa douceur en ses réponses. Jamais il ne chercha à se venger par une parole mordante et amère; mais il s'efforça plutôt de guérir la malice de ses ennemis par un langage plein de douceur et d'humilité.

Pensez encore combien il était réglé en tous ses mouvements et combien il était empressé au salut des âmes : par amour pour elles il voulut s'incarner et il daigna souffrir la mort. Représentez-vous comment il se montra lui-même un modèle parfait de tout bien; comment, pour donner l'exemple, il évita tout entretien trop familier avec les personnes du sexe, en sorte que les apôtres s'étonnèrent, comme d'une chose entièrement inusitée, de le voir converser avec la samaritaine; comment il supportait avec patience le travail et les privations, comment il compatissait à l'affliction des autres; comment il témoignait son indulgence pour les imperfections des faibles; comment il évitait l'ombre même du scandale; comment il ne méprisa jamais les pécheurs, et avec quelle bonté il accueillit le repentir. Contemplez combien il fut calme en ses paroles, appliqué à la prière et empressé à servir, selon qu'il le dit en ce passage : *Je suis au milieu de vous comme un serviteur*[1]; combien il fut sobre en ses veilles, obéissant à ses parents, éloigné

[1] Luc., 22.

Digitized by Google

de toute ostentation et de toute singularité, étranger à toute gloire terrestre et à toute puissance mondaine. Fixez en votre mémoire ces choses et les autres actions sans nombre de sa vie, et ayez toujours les yeux attachés sur lui comme sur votre modèle dans tous vos actes et vos paroles, en marchant et en demeurant en repos, assis, à table, dans le silence, dans les conversations, seul et avec les autres. Vous vous embraserez ainsi de plus en plus de sa charité, vous croîtrez en sa confiance et en son intimité, vous deviendrez plus parfait en tout genre de vertu. Que votre sagesse, votre méditation, votre étude soient donc d'avoir toujours présent à votre esprit quelque point de sa vie afin de vous exciter à marcher sur ses traces ou de vous pénétrer de son amour. Vous emploierez utilement votre temps au milieu de telles pensées et de semblables réflexions, en vous occupant à une étude aussi sainte sur la personne même de Jésus-Christ votre Seigneur; vous corrigerez votre vie sur le modèle de la sienne et de ses entretiens avec les hommes, en tenant vos regards sans cesse fixés sur lui, pour connaître comment il a agi en telle circonstance, comment, d'après vous-même, il a dû agir en telle autre. En toute occasion il a toujours été bon sans réserve; il agissait donc en tout de la façon la plus excellente et la plus parfaite.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXIII.

De la vaine gloire et de la manière de chanter.

En toutes vos actions, tenez-vous en garde contre le vice d'ostentation et de jactance. Soyez simple en tout, comme il convient à un religieux et à un pauvre. N'ayez rien de prétentieux dans votre démarche ou dans vos gestes, et en chantant évitez des éclats de voix affectés. Si vous cherchez à plaire à Dieu, plus vous chanterez simplement, plus vous lui serez agréable; si, au contraire, vous cherchez à plaire aux personnes présentes, c'est de la vaine gloire; et si vous vous complaisez en vous-même alors, c'est une légèreté frivole. Si vous désirez par votre chant édifier vos auditeurs, plus vous le ferez en fuyant la vanité, mieux vous atteindrez votre but. Dieu considère plus la dévotion et la pureté du cœur, que la beauté de la voix. Il vous sera toujours facile de faire monter vos cris jusqu'à lui, car il est proche de tous ceux qui l'invoquent dans la vérité.

Pendant l'office divin, vous devez être plus attentif à tirer des paroles de la sainte Ecriture un sens spirituel et des sentiments de dévotion, qu'à rendre les notes avec grâce et à faire parade de votre voix. Certains religieux, je le sais, s'imaginent follement, en agissant de cette manière, accomplir une œuvre agréable à Dieu. Mais si Dieu trouvait ses délices dans

Digitized by Google

l'harmonie de la voix, le son des instruments de musique et le chant des oiseaux devraient le réjouir singulièrement, car leur douceur est vraiment admirable. Je le répète donc : les choses où Dieu se plaît sont la pureté de l'âme et la dévotion du cœur, et tout ce qui est sans importance à ses yeux ne doit pas non plus en avoir beaucoup pour son serviteur. Vous avez pourvu, comme il convenait, aux soins de votre maintien, de votre voix et de vos paroles, si rien en vous n'apparaît qui puisse blesser ou scandaliser les autres, si l'on n'y remarque rien de superbe, de mondain, de dissolu, d'agité par l'impatience, ou d'entaché de singularité.

CHAPITRE XXXIV.

Des sorties hors de la maison.

Lorsque vous avez à sortir de la maison, retardez le plus long-temps possible afin de montrer aux hommes que vous n'avez aucun désir de semblables sorties, quand l'obéissance ou une cause raisonnable et utile ne vous en fait pas un devoir. Il est toujours avantageux à un religieux plein du désir de vaquer à Dieu et à soi-même de rester à la maison et de demeurer caché aux regards de la foule et des hommes. Le peu de dévotion acquis dans la maison, loin de s'accroître et de se conserver, est bientôt dissipé quand nous sortons au dehors. L'expérience nous a souvent

Digitized by Google

fait reconnaître en nous-mêmes et dans les autres combien les sorties fréquentes, les rapports avec le monde, les occupations trop multipliées à l'extérieur sont propres à éteindre la dévotion de l'âme, à attiédir la ferveur de l'esprit, à ébranler les résolutions les plus fortes de vertu, à abattre le cœur, à affaiblir le zèle de la perfection, à apprendre l'amour des délices et la perte inutile du temps, à multiplier les paroles oiseuses, à inspirer le goût des plaisanteries et des bouffonneries, à nous rendre négligents pour l'oraison, paresseux et précipités dans la récitation du saint office. Ensuite les eaux de la tentation envahissent le vaisseau de notre cœur, à travers les fentes de la dissipation, et attirées par l'aridité de notre dévotion. Si on ne les rejette promptement par un examen attentif de l'état véritable de l'âme et une confession sincère, si une garde vigilante ne tient fortement fermé le lieu par où elles ont pénétré, elles augmentent peu à peu et finissent par plonger l'homme dans le péché et la confusion. Je ne prétends pas, sans doute, en parlant ainsi, vous inspirer de la répugnance à obéir quand on vous ordonne de sortir, mais vous ne devez pas non plus regarder comme une consolation de pouvoir errer par le monde, et pour ce qui est de vous, aimez plutôt à demeurer caché dans la solitude qu'à vous montrer au dehors, à moins que l'obéissance ou le bien des âmes ne vous en fasse un devoir, car l'obéissance est meilleure que le sacrifice[1].

[1] II Reg., 15.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXV.

De la retenue dans ses regards.

Quand vous sortez de la maison, évitez de promener avec trop d'empressement vos regards en tous lieux, de peur de rencontrer des objets propres à vous causer des tentations dans la suite, à vous gêner dans l'oraison et à remplir votre âme de vains fantômes[1]. David est tombé dans le crime par un regard imprudent. Peut-être n'avait-il jamais conçu un désir pervers avant d'avoir commis une semblable indiscrétion. Que vos yeux soient fixés en votre tête, ou autrement : que votre pensée soit occupée de Dieu, qu'elle soit occupée de Jésus-Christ, le chef de tous les membres de l'Eglise, et qu'elle ne vous laisse pas le temps de considérer les choses qui vous environnent au dehors, si la nécessité de trouver votre chemin ou un autre motif grave ne le demande; agissez en cela de façon à rentrer en votre cellule tel que vous en êtes sorti, c'est-à-dire aussi rempli de dévotion, aussi pur en votre cœur, aussi vide des vains bruits du monde et aussi empressé à observer le silence.

[1] II Reg., 11.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXVI.

Comment en voyage il faut se conduire vis-à-vis de son compagnon.

Demeurez en paix avec votre compagnon durant le voyage. N'entrez jamais en contestation sur aucun point avec lui, quand même vos idées seraient meilleures ou que vos lumières l'emporteraient sur les siennes; mais taisez-vous de suite si vous voulez garder la paix de l'âme, car les disputes ont rarement un bon résultat. Si vous n'êtes point un homme pacifique, souvenez-vous-en bien, c'est à peine si jamais vous pourrez pacifier les autres. Commencez d'abord par vous-même, et ensuite vous corrigerez plus aisément votre frère. Celui qui se sent agité, s'il se mêle de reprendre un homme agité, songe plutôt à le faire en suivant la passion de son propre cœur et avec le désir de vaincre un adversaire, qu'avec la volonté de redresser un frère par de sages conseils. Mais l'exemple de votre patience sera plus efficace que toutes les raisons possibles : la vertu ne s'enseigne pas au moyen du vice, et vous ne sauriez prêcher la patience par la colère, ni l'humilité par l'orgueil. Soyez plein d'amabilité dans vos voyages, et non dissipé si vous ne voulez point éteindre en vous l'esprit de dévotion afin de plaire aux hommes.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXVI.

De l'oraison et de la méditation au milieu des exercices extérieurs.

Choisissez une heure pour prier et méditer, soit en route, soit au lieu où vous recevez l'hospitalité. Gardez-vous de tomber dans une négligence entière sur ce point, et n'allez point vous mettre dans l'esprit de différer jusqu'à votre retour à la maison. Si vous laissez trop se refroidir la ferveur de votre dévotion, vous la recouvrerez ensuite bien plus difficilement. Je ne veux pas dire qu'il vous soit possible en voyage de conserver tout-à-fait la même gravité et la même dévotion qu'à la maison; mais je désire vous voir adopter une règle à laquelle vous vous efforciez de vous conformer le plus soigneusement possible avec l'aide de Dieu.

CHAPITRE XXXVII.

Du bon exemple à donner en conversant parmi les hommes.

Evitez avec tout le soin possible en vivant parmi les hommes tout ce qui peut leur être d'un mauvais exemple. Il convient d'agir ainsi à des serviteurs de

Digitized by Google

Dieu qui doivent étendre l'honneur de leur maître et le préserver, autant qu'il est en leur pouvoir, de toute atteinte. Nous sommes la famille du Seigneur. Si donc un père est honoré par la bonne conduite de ses enfants et déshonoré par leurs désordres, sachez bien que toutes nos actions dans le monde tournent de même, jusqu'à un certain point, à la louange ou au mépris de Dieu. Nous avons été spécialement placés parmi les hommes pour leur être un sujet d'édification; mais nos paroles ne sauraient produire de grands fruits si nous ne commençons par donner le bon exemple. Peut-être ne sommes-nous point assez parfaits pour offrir aux personnes du siècle des modèles accomplis de vertu; au moins évitons de montrer en notre conduite tout ce que nous avons coutume de reprendre dans les autres; évitons d'entretenir les hommes des nouvelles frivoles du monde; ne témoignons aucun plaisir à les entendre raconter; n'aimons pas à voir apprêter pour nous des mets délicats ou nombreux; n'ayons point à notre usage des objets d'un trop grand prix ou sentant la mollesse; ne laissons échapper aucun mouvement de colère, aucun sentiment de désaccord; ne portons jamais personne à se répandre en paroles bouffonnes ou en plaisanteries dissolues, et surtout veillons bien pour ne pas être regardés comme avares par notre amour des présents : nous tombons vite dans le mépris des hommes quand ils nous voient ambitionner et poursuivre avec ardeur les choses dont nous leur prêchons le mépris.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXVIII.

De l'éloignement des personnes du sexe.

Veillez bien aussi, dans vos rapports avec les personnes du sexe, à ne point les regarder curieusement en face, ni à leur donner la main, ni à vous asseoir trop près d'elles, ni à leur sourire légèrement. Ne vous entretenez pas à demi-voix avec elles et ne cherchez pas les endroits écartés pour converser ensemble. Quand même il n'y aurait pour vous en cela aucun sujet de tentation, vous ne sauriez cependant éviter les soupçons des autres et vous vous exposez à des calomnies dont vous aurez à rougir et dont vous vous laverez difficilement. Agissez donc avec toute personne du sexe comme si son mari ou son supérieur était présent, comme s'il voyait toutes vos actions et entendait toutes vos paroles. Alors vienne qui voudra et vous trouve à parler avec elle, vous n'aurez à rougir en rien et l'on ne pourra dans la suite lancer contre vous la moindre accusation.

Si mes conseils ne vous déplaisent pas, je vous donne celui de ne jamais contracter d'intimité trop grande avec aucune femme, quelque religieuse et sainte qu'elle soit. Car, sans considérer le danger de la tentation dans lequel nous jette toujours une semblable intimité, alors que la crainte du mal disparaît cachée sous l'apparence du bien, sans m'occuper des

Digitized by Google

accusations malheureuses ou des soupçons dont on ne manque pas ordinairement d'être l'objet de la part des autres, je dis que cette affection particulière produit une grande inquiétude en notre cœur par le désir où l'on est de donner des preuves de son amour et de le faire connaître à la personne elle-même. Si quelquefois cela ne peut avoir lieu, alors on s'attriste, on craint l'indignation de cette personne, l'affaiblissement de son affection, et l'on se reproche de ne point assez prier pour elle. De son côté elle se trouble si elle voit que vous en saluez une autre, que vous demeurez quelque temps sans la voir ni lui témoigner aucun égard. Elle vous accuse d'en aimer d'autres de préférence à elle, de l'oublier dans vos prières et elle s'irrite. Or, de pareilles choses sont de vraies comédies, et un homme de bien doit y demeurer étranger et ne jamais permettre à son cœur de s'en occuper. La prière de telles personnes ne saurait apporter autant de profit que leur souvenir d'entraves à notre avancement spirituel, car une prière ainsi mélangée d'affection charnelle est insipide à Dieu.

Maintenant qu'une telle affection soit charnelle, vous pouvez le conclure de ce que cette personne aime mieux vous avoir auprès d'elle aux dépens de votre perfection afin de jouir souvent de votre présence, que de vous voir devenir plus parfait en vous éloignant. — Je passe sous silence les marques auxquelles on distingue l'amour spirituel de l'amour charnel, car cela m'entraînerait à trop de longueur. Contentez-vous du conseil que je vous donne si vous

Digitized by Google

désirez conserver avec Dieu la paix du cœur et votre honneur religieux parmi vos frères. Rejetez loin de vous toute intimité avec les personnes du sexe ; aimez d'un amour général celles qui sont bonnes et pieuses, et ne vous laissez aller à aucun sentiment d'indignation contre aucune d'elles. Révérez en votre cœur celles qui sont plus saintes, à cause de la grâce plus abondante du Saint-Esprit en elles. Ne vous entretenez avec elles que brièvement. Saluez-les avec bonté quand l'occasion se présente et que vous ne pouvez vous en dispenser sans blesser l'honnêteté. Recommandez-vous à leurs prières en peu de mots. Si elles sont sages, une telle manière d'agir devra leur être agréable ; mais si elles sont importunes, il vous est plus avantageux de n'avoir aucun rapport avec elles. Lorsque vous voyez une femme mener une vie sainte, aimez-la en votre âme ; mais demeurez étranger à tout amour charnel.

CHAPITRE XXXIX.

De la liberté du cœur.

Soyez maître de vous-même et ne donnez de puissance sur votre cœur à personne, si ce n'est à Dieu ou à votre supérieur à cause de Dieu. Soyez tellement libre de toute occupation ou affection extérieure que vous n'ayez pas à tourmenter votre supérieur par des permissions de faire, d'aller, de donner, de recevoir.

Digitized by Google

Mais aussi abandonnez-vous de si bon cœur à sa volonté qu'il puisse vous dire sans crainte : « Faites ceci, renoncez à cela, » et que vous vous y conformiez avec empressement et sans murmure intérieur. Sans une pareille disposition, vous ne sauriez vous confier beaucoup au mérite de l'obéissance que vous avez vouée à Dieu entre les mains de son représentant, de votre supérieur. Si par votre impatience et votre importunité vous voulez le réduire à vous servir et à vous accorder vos permissions selon votre désir, et que ne le voulant pas vous murmuriez, dès lors vous n'entrez plus par la porte, qui est Jésus-Christ, dans le bercail de la sainte religion ; car le Seigneur n'est pas venu faire sa volonté, mais la volonté de son Père. Vous devenez un voleur et un brigand : un voleur en ravissant une chose hors de votre puissance, votre volonté propre dont vous avez fait l'abandon à votre supérieur et que vous usurpez maintenant ; un brigand en donnant par un tel exemple la mort aux âmes des simples.

CHAPITRE XL.

Epilogue, ou résumé de tout ce qui vient d'être dit.

Je dis donc, pour parcourir en peu de mots tout ce traité : soyez plein de dévotion pour Dieu et tenez en tout temps votre cœur uni à lui, autant que vous

Digitized by Google

le pourrez, comme à son modèle. Obéissez avec humilité à vos supérieurs, ne gardez vis-à-vis d'eux aucune rancune, ne les méprisez ni ne les jugez, et ne murmurez point contre eux. Soyez pacifique avec vos frères, patient quand vous avez à entendre des paroles dures et à recevoir des réprimandes. Ne jugez facilement personne. Evitez d'être soupçonneux. Montrez-vous empressé à rendre service, surtout aux infirmes, et à vous porter aux emplois les plus humbles. Appliquez-vous très-souvent à la prière. Au chœur observez la discipline et soyez tout entier occupé de Dieu. Usez d'une discrétion modeste dans la nourriture et ce qui regarde les besoins du corps. Aimez à demeurer en votre cellule. Fuyez les conversations inutiles. Parlez avec douceur et modestie. Soyez toujours aimable et surtout vrai en vos discours. Que votre parole ait pour vous la valeur d'un serment. Ne dites de mal de personne et ne prêtez pas volontiers l'oreille aux détracteurs. Ne conservez de haine contre aucun. N'ayez rien de prétentieux dans votre langage ni dans votre manière d'agir. Haïssez l'argent et aimez la pauvreté. Fuyez en toutes circonstances la société des personnes du sexe. Soyez compatissant pour les affligés et gardez en tout la chasteté.

Digitized by Google

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

De la soumission de la volonté chez les novices.

Si vous désirez faire des progrès dans les voies de l'esprit et atteindre le but que vous vous êtes proposé en venant à l'école des vertus, en embrassant la vie religieuse, ne ressemblez pas à ceux qui, en passant de longues années aux écoles de ce monde, consument leur temps et leur argent et demeurent dans l'ignorance. Ayez devant les yeux un abrégé de ce petit règlement et conformez votre vie à ses enseignements. Qu'ils servent à vous diriger dans tous vos actes, vos exercices et l'emploi de votre temps. Commencez d'abord par vous mettre sous la conduite d'un maître capable de vous rappeler par ses exemples et ses paroles les choses que je vous ai apprises, et si vous ne pouvez rencontrer un tel homme, soyez vous-même votre maître. Imposez-vous courageusement la pratique persévérante de ces avis, et n'accordez rien aux caprices de votre volonté propre. L'enfant abandonné à sa volonté, à l'entraînement du jeune âge, couvre sa mère de confusion; il déshonore la religion qui l'a adopté. Voilà pourquoi tant d'ordres religieux sont

Digitized by Google

tombés dans le mépris. On y laisse à eux-mêmes des esprits encore dans l'enfance sans un frein pour les retenir en présence du mal, sans une verge pour les pousser vers des pratiques salutaires, et cela a lieu par la négligence des anciens; c'est le résultat d'une condescendance déplorable. Ainsi quand le médecin est assez imprudent pour ne point contrister le malade dont la guérison lui est cònfiée et qu'il lui permet de prendre des aliments nuisibles, la maladie devient plus grave et se prolonge plus long-temps. Vous dissimulez un vice et un désordre chez un seul; c'est un exemple donné aux autres; ils se croiront permis impunément ce qu'ils ne voient pas condamné dans leur frère. Cependant les maîtres doivent prendre garde de briser par la sévérité de leur commandement des âmes encore bien faibles.

CHAPITRE II.

De la négligence des supérieurs, ou autrement de la mauvaise liberté.

Cette liberté perverse s'étend de plus en plus, et les abus dont plusieurs se rendent coupables finissent enfin par être regardés comme une loi et un droit de la communauté. Si quelqu'un s'avise de reprendre de semblables désordres, on lui en fait un reproche comme d'une superstition et d'une singularité; et comme s'il voulait fonder un nouvel ordre et introduire des usages in-

Digitized by Google

connus, on le tourne en dérision, on le traite d'homme vain et en délire; il devient à charge à tout le monde; c'est un juge téméraire des actions des autres; il aura à subir les persécutions les plus amères. Les religieux plongés dans le relâchement, et ainsi éloignés de la voie de Dieu craignent, en épargnant ceux qui sont zélés pour la justice et la discipline religieuse, de les voir en entraîner plusieurs après eux et d'être enfin forcés eux-mêmes à toutes les observances de l'ordre. Ils veillent donc pour les empêcher d'atteindre ce but; ils les chassent sous prétexte de retrancher toute singularité, et ils les oppriment parce qu'ils désirent ramener leur religion à sa première ferveur.

Ces persécutions déplaisent à plusieurs qui ont encore une étincelle de bonne volonté; mais comme ils sont faibles, ils se laissent effrayer et cherchent à imiter ceux qu'ils voient les plus forts par le nombre et la puissance, plutôt que de partager la tribulation des autres et d'encourir pour leur propre compte de nouveaux reproches, selon cette parole du Prophète: *Celui qui s'est retiré du mal est devenu la proie des méchants.* Nous avons vu des exemples de choses semblables en plusieurs ordres. Dieu préserve le nôtre de descendre à un pareil état!

Digitized by Google

CHAPITRE III.

De la ferveur dans la vie religieuse.

Celui qui, poussé par sa ferveur, a embrassé la vie religieuse sans vouloir risquer son salut dans le siècle au prix de tout ce que le monde a pu lui promettre ou lui donner, et qui, sans égard pour les richesses, les honneurs, les plaisirs, l'attachement de ses amis et l'amour de son propre corps, n'a pas hésité à se confiner dans la prison de la pénitence à cause de Dieu, celui-là, dis-je, ne doit pas être moins grand maintenant qu'aux temps passés, et abandonner aujourd'hui pour les vains propos des hommes la voie divine dont la crainte ni les caresses du monde n'ont pu alors lui fermer l'entrée. S'il redoute d'encourir la note de singularité et de devenir par là odieux aux autres, qu'il se souvienne qu'aucun saint n'est arrivé dans le ciel à une gloire singulière avant de s'être appliqué à mener parmi les hommes une vie d'une sainteté toute singulière. Mais ici je veux parler d'une singularité consistant à pratiquer la vertu et non à observer des choses de pure cérémonie, n'ayant qu'un mérite bien médiocre et quelquefois nul. L'application véritable à la sainteté consiste donc dans ce qui suit : à éviter tout péché, tout scandale, autant qu'on le peut, à se porter avec humilité et ferveur à l'exercice de toutes les vertus, et à chercher l'union intime avec

Digitized by Google

Dieu par la vivacité de la dévotion intérieure. Aucun usage ne saurait être regardé comme bon s'il est opposé à de telles pratiques, s'il tend à les détruire.

Nous devons, pour la justice aussi bien que pour la foi, être prêts à souffrir non-seulement les moqueries et les dédains injurieux des hommes, mais encore les persécutions, quelles qu'elles soient, et la mort même, à l'exemple des saints des jours anciens et de ceux qui souffriront dans les derniers temps, plutôt que d'abandonner la foi et de renoncer à l'innocence en commettant le péché. Apprenons donc à supporter les petites épreuves qui nous viennent des vains propos et des plaisanteries des autres afin de savoir dans la suite surmonter par la patience des attaques plus considérables, si nous devons y être soumis. L'homme qu'un souffle léger renverse, comment soutiendra-t-il la violence de la tempête?

J'ai dit tout cela pour prémunir votre cœur contre ceux qui tenteraient de diminuer votre zèle à marcher dans le chemin des vertus. Lorsqu'un semblable zèle n'est pas entretenu soigneusement, c'est à peine si l'on peut supporter comme il convient les plaisanteries de ceux au milieu desquels l'on vit. Comme ils n'abandonnent pas à cause de nous leurs habitudes perverses et nuisibles, ainsi nous ne devons pas à cause d'eux renoncer à des pratiques excellentes et avantageuses; car, après tout, s'ils veulent arriver à la vie, il leur faut parcourir avec nous la voie de Dieu, et non persévérer dans celle où ils sont engagés.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

De la fuite de l'oisiveté et de la vanité des sens.

Vous ne devez jamais demeurer oisif, ni courir après les nouvelles, ni vous livrer à des entretiens inutiles, au jeu, aux plaisanteries bouffonnes, car toutes ces choses jettent notre âme dans le vague et la laissent vide. L'habitude de pareilles choses ravit à notre cœur le fardeau de la crainte du Seigneur, elle éteint le sentiment de la dévotion chrétienne.

Ne permettez pas non plus à vos yeux d'errer çà et là, de tout regarder : c'est un indice de légèreté. Ensuite les choses du dehors produisent en nous, au moyen des yeux ou des oreilles, un bourdonnement dont la pureté de notre intelligence est obscurcie comme si elle se couvrait d'un voile de poussière, et cependant c'est par cette intelligence que notre âme se nourrit de saintes méditations.

Laissez donc de côté, sans vous en occuper, ce qui ne vous est point nécessaire, ce qui n'est d'aucune utilité ni pour votre avancement ni pour celui des autres. Gardez-vous de vous y arrêter, d'y attacher votre cœur et d'y perdre votre temps. Ayez soin de porter toujours en votre mémoire quelque bonne pensée propre à vous rappeler le souvenir de Dieu, et efforcez-vous de tenir sans cesse fixé sur lui le regard de votre âme, selon cette parole du Prophète :

Digitized by Google

J'avais toujours le Seigneur présent devant mes yeux[1]. Ce souvenir retient notre cœur et l'empêche de sortir de lui-même et de se laisser ébranler par une joie frivole ou une tristesse irraisonnable. Le monde au milieu duquel nous devons naviguer est agité par les tempêtes les plus variées, et celui qui ne veut point voir le navire de son cœur brisé par leur violence et submergé dans ses flots, ou bien jeté par les vents sur les plages les plus lointaines, doit le fixer par le lien des bonnes pensées à la pierre inébranlable, qui est Jésus-Christ. Pour qu'un tel lien ne se brise point facilement, il doit être formé au moyen d'une triple corde, c'est-à-dire de la pieuse lecture des Ecritures, de la componction d'une oraison diligente et de l'humble exercice des bonnes œuvres. La lecture donne le sujet et comme la semence des pieuses pensées. L'oraison les arrose, les affermit et les rend parfaites; elle illumine le cœur et lui donne l'intelligence; elle fortifie la volonté et la dispose à jouir des saintes délices. Les bonnes œuvres, surtout si elles sont engraissées par la charité, l'obéissance ou d'autres vertus, réjouissent la conscience et la remplissent d'une confiance inébranlable en Dieu, elles interrompent momentanément, il est vrai, le repos de la dévotion, mais ensuite elles nous font recevoir des douceurs plus abondantes et une pureté plus admirable.

[1] Ps. 15.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

De la fuite des pensées mauvaises et des occupations inutiles.

Lorsque vous êtes libre et en repos, tenez-vous en garde contre les pensées frivoles et perverses; ne les souffrez jamais en votre cœur, même un instant, car elles y ont bientôt imprimé la souillure du vice qu'elles représentent, soit la luxure, la vaine gloire, la haine, etc. Evitez de même les occupations inutiles : elles font perdre le temps, jettent dans l'inquiétude, empêchent l'accomplissement de choses utiles et dissipent la dévotion. De même encore sachez vous soustraire à la langueur de la paresse et de l'indolence; de tels vices attiédissent l'âme, énervent le corps et lui inspirent le dégoût des bonnes œuvres.

CHAPITRE VI.

De la fuite de l'orgueil et de la curiosité.

Quand vous êtes parmi les hommes, vous avez à veiller sur deux choses par rapport à vous-mêmes et sur deux également par rapport aux autres. Par rapport à vous, ne faites rien dans le but de vous faire remarquer et d'acquérir de la gloire, soit par

Digitized by Google

vos gestes, soit par vos discours, le son de votre voix, vos actions : c'est là une faute et une chose vaine. Vous pensez plaire aux autres, et peut-être leur déplaisez-vous, peut-être vous signalent-ils comme un homme avide d'une gloire frivole, peut-être même ne remarquent-ils pas ce que vous faites. Ainsi vous perdez inutilement et vainement votre peine; vous ressemblez aux insensés qui feraient les empressés autour de simples statues comme si elles étaient douées de la vie, et en vous s'accomplit cette parole du Prophète : *Ceux qui veulent plaire aux hommes sont tombés dans la confusion*[1].

En second lieu, ne vous laissez pas aller à une honte inutile quand vous avez à agir devant les hommes, comme parler, chanter ou faire quelque autre chose; mais efforcez-vous d'être aussi libre alors que si vous étiez seul. Si au-dedans de vous même la honte vous tourmente, sachez la réprimer au dehors; car plus vous laissez percer un tel sentiment, plus les hommes vous considèrent, et ainsi votre confusion s'en accroît.

C'est un signe d'orgueil de rougir à l'excès des défauts que nous avons reçus de la nature, comme de la difformité du corps, de la rudesse de la voix, etc. Avoir honte de la grossièreté de son vêtement ou d'être appliqué à des emplois humiliants, c'est de l'orgueil dans un religieux pauvre. Rougissez des vices et des scandales qui offensent Dieu et causent la ruine des âmes. Rougissez en vous même de vos

[1] Ps. 52.

Digitized by Google

péchés, de votre langueur dans le service de Dieu, de votre négligence à accomplir le bien que vous pouvez et que vous devez faire; rougissez de voir le temps s'écouler sans vous trouver plus avancé dans la vertu, de votre hypocrisie qui vous porte à vous montrer meilleurs au dehors que vous ne vous connaissez intérieurement. Vous cachez vos vices non par crainte de nuire aux autres, mais pour ne pas leur déplaire, pour ne pas encourir leur mépris. Vous manifestez ce qui est bon en vous, pour être admiré et estimé des hommes, pour leur faire croire que vous tenez cachées d'autres bonnes œuvres plus nombreuses et plus excellentes, et que si d'autres se montrent aux regards du monde, c'est malgré vous. C'est à peine encore si vous avez quelqu'un dans votre intimité pour vous faire connaître à lui comme vous vous connaissez; c'est à peine même si vous le faites quelquefois dans la confession. Là, sans doute, vous n'osez pas supprimer vos péchés et ne pas les accuser; mais cependant pour ceux où vous craignez d'encourir quelque défaveur, vous réglez vos paroles, vous changez, vous diminuez, vous colorez les choses afin d'en recevoir moins de confusion. Ou bien, si vous allez jusqu'à exagérer la vérité, vous vous en glorifiez, vous voulez être regardé par votre confesseur comme un saint, comme un homme d'une humilité extrême, qui s'applique à se couvrir de confusion plus qu'il ne faut dans l'aveu de ses fautes. Ensuite dans les tentations, surtout celles de la chair, votre douleur est si faible que la crainte seule du péril ou de la confusion

Digitized by Google

vous les fait repousser; autant que vous l'osez, vous semblez leur sourire en votre cœur; vous vous bornez seulement à ne point consentir au mal ou à ne point vous y délecter en vous-même. Mais en cela même votre perversité apparaît plus grande : vous pourriez chasser ces tentations comme des mouches impures, et par votre négligence vous les laissez s'échauffer et se développer; elles deviennent ainsi plus dangereuses et plus difficiles à vaincre, elles jettent dans votre conscience une confusion plus grande. Voyez votre paresse dans les choses de Dieu, la pratique des vertus, l'exercice de la dévotion : la honte des hommes vous fait plus agir en ce point que le divin amour. Voyez votre ingratitude pour les bienfaits du Ciel : non-seulement vous ne témoignez pas votre reconnaissance comme il convient pour les faveurs reçues, mais encore vous recevez inutilement la grâce offerte, vous négligez celle qui vous est préparée. Lorsque vous la sentez vous sourire, vous vous livrez à des occupations futiles; semblable à un homme qui passerait son temps à tisser des toiles d'araignées, vous vous portez à des pratiques incapables de vous former un vêtement de salut.

Maintenant si vous voulez abaisser vos regards sur les choses auxquelles vous êtes obligé, comme les heures canoniales et autres exercices semblables, vous vous en acquittez avec une paresse et une négligence telles que vous n'avez à en attendre aucune récompense, mais plutôt des châtiments. Vous prononcez les paroles tant bien que mal, et vous laissez

Digitized by Google

divaguer votre esprit; votre cœur est froid, et ainsi vous n'apportez aucune attention au sens des versets, vous êtes étranger à tout sentiment de dévotion. Pour les paroles elles-mêmes, combien vous échappent par trop de rapidité? Et plaise à Dieu que vous n'omettiez bien des choses en ne considérant pas si vous les avez dites ou non, ou en appuyant vos conjectures sur un mot que vous semblez saisir comme par la queue et en vous rassurant ainsi. Le Seigneur, il est vrai, dissimule nos négligences et il les regarde avec patience; mais il ne les déteste pas moins pour cela; il les compte sans en omettre aucune; il les apprécie chacune à sa valeur; il les punira sévèrement si nous ne le prévenons par une humble confession, une satisfaction rigoureuse et un amendement sérieux.

Pour ce qui concerne le soin et les commodités du corps, vous avez un zèle sans bornes, et quand il s'agit d'avancer dans les voies spirituelles, d'accomplir des actes de charité fraternelle, d'obéir à vos supérieurs, de châtier votre chair, vous êtes tout languissant. La vue de ces défauts et autres sans nombre vous laisse sans crainte et sans douleur; vous ne les examinez ni ne cherchez à vous en corriger, comme si Dieu devait agir vis-à-vis de vous autrement qu'avec les autres, comme s'il devait ne point punir les défauts non corrigés et récompenser le bien mis de côté par votre négligence.

Rougissez en vous-même pour toutes ces choses et autres semblables, et ne vous étonnez pas si d'autres les reconnaissent en vous et vous en blâment; n'en

Digitized by Google

concevez aucune indignation, mais de la honte. Dites vous à vous-même : Je découvre véritablement en moi ces défauts et bien d'autres; j'en suis dans la confusion, je m'en attriste, mais non autant que je le dois, et je ne me corrige pas comme je le pourrais et comme il conviendrait. Je comprends également par moi-même que plusieurs des défauts dont je m'afflige peuvent se trouver également chez mes frères. Que chacun donc se juge et s'examine sérieusement soi-même, en considérant d'un côté ce qu'il est, surtout quel bien lui manque, quel mal règne en lui par sa propre faute, et d'un autre côté ce qu'il doit être en vertus et en bonnes mœurs. De la sorte il s'humiliera à la vue de ses défauts, il se sentira excité à se porter aux choses qu'il sait être de son devoir ou qu'il doit posséder, et il rendra grâces à Dieu si, à l'aide de sa grâce, il reconnaît avoir fait quelques progrès.

Maintenant, quant aux autres, vous avez à vous tenir en garde sur deux points : vous ne devez pas les considérer curieusement, ni vous enquérir de leur personne, ou autrement vous ne devez pas examiner les dispositions de leur visage, leurs vêtements, leurs gestes, leurs actes, leurs paroles, leurs occupations. Si vous n'avez aucune obligation de prendre garde à tout cela, si vous n'y êtes forcé dans un but d'utilité, passez au milieu des autres comme vous feriez au milieu d'un troupeau de brebis, et n'y faites pas plus attention. Agissez de façon à ne point arrêter vos yeux sur eux pour vous en occuper, ni votre cœur pour les juger ou sonder ce qu'ils sont en leur âme, quels peuvent

Digitized by Google

être leurs mérites, leurs diverses actions, etc., car un tel examen est frivole, très-souvent il repose sur le faux et même il est téméraire. Ensuite il jette le trouble dans le cœur et le souille ; il blesse la conscience et porte à négliger bien des œuvres excellentes.

En second lieu, si vous découvrez en vos frères ou si vous entendez raconter sur leur compte quelque chose de désavantageux, passez également sans vous en occuper et oubliez-le aussitôt, abandonnant à eux-mêmes et à Dieu le soin de telles choses, surtout si votre charge ou votre intimité avec ces personnes ne vous fait pas un devoir de les reprendre ou s'il n'y a pas pour vous obligation de faire connaître leur conduite.

CHAPITRE VII.

De la compassion pour les pécheurs.

Ayez pour les pécheurs la même compassion que vous auriez pour des hommes faisant naufrage au milieu de la tempête : il est bien plus déplorable d'être précipité dans l'abîme infernal que d'être englouti au fond de la mer. Priez pour eux et versez des larmes sur leur malheur, si vous le pouvez, et vous mériterez par là d'être préservé d'un semblable naufrage. — *Bienheureux les miséricordieux*, dit le Seigneur, *parce qu'ils obtiendront miséricorde*[1].

[1] Mat., 5.

Digitized by Google

Arrêtez aussi votre cœur et vos yeux sur les afflictions de tous les malheureux ; comptez avec soin et dans toute son étendue chacune de leurs misères, pesez-les diligemment, et par là vous sentirez croître en vous des sentiments de compassion. Ensuite, si vous êtes vous-même en proie à quelque calamité, elle vous semblera plus légère en comparaison de celles dont vos frères sont accablés. Comprenez aussi par ce que vous voyez, les souffrances, les fatigues, les douleurs et les privations de Jésus-Christ : il était riche, et à cause de nous il s'est rendu pauvre afin de nous enrichir des biens célestes par sa pauvreté[1].

CHAPITRE VIII.

De trois défauts communs aux hommes.

Il y a trois défauts bien répandus parmi les hommes. Le premier c'est l'inclination à blâmer ce qu'ils remarquent dans les autres d'opposé à leur sentiment. Le second est l'adulation qui les pousse à se faire des compliments réciproques, à se flatter, à s'applaudir, à vanter le mérite des autres alors même qu'ils ne s'inquiètent guère s'ils ont réellement du mérite, à se rendre des honneurs superflus, etc. ; et tout cela sans utilité, sans aucun sentiment d'affection intérieure, mais en vertu de l'usage et seulement pour faire plaisir. Le troisième consiste à nous glorifier de nous-

[1] II Cor., 8.

Digitized by Google

mêmes, parce que nos actions, nos paroles, nos sentiments, notre savoir nous sont chers, et que nous les préférons à tout ce que les autres peuvent faire, soit en les exaltant, soit en nous y complaisant. Nous concevons de l'indignation si les autres ne partagent pas notre admiration; ils manquent de jugement, sans doute. Ainsi nous nous délectons en notre propre louange. Si quelquefois nous nous humilions en nous abaissant nous-mêmes, nous ne le faisons pas sans arrière-pensée, mais nous voulons par ce détour amener les autres à nous louer, car assurément ils ne doivent point nous laisser blâmer ce qui est digne de louange en nous, ou bien nous agissons souvent de la sorte afin d'être regardés comme humbles et d'attirer par là au moins l'estime des hommes s'ils ne peuvent admirer rien autre chose en nous. Celui qui serait exempt de ces trois défauts vivrait dans une grande pureté et dans un repos profond. De là ces paroles d'un poète : « Gardez-vous de reprendre, de flatter et d'aimer les louanges : votre âme demeurera exempte de souillure et elle goûtera les douceurs de la paix. »

CHAPITRE IX.

Que l'on ne doit point courir à la poursuite des choses d'un prix élevé.

Ne vous inquiétez pas d'avoir des objets recherchés comme des images, des tableaux, des mouchoirs, des chapelets et autres objets précieux. Ne recevez rien

Digitized by Google

de semblable en présent et n'offrez rien de tel; tout cela occupe le cœur, déplaît à nos maîtres et nous fait remarquer parmi les autres. On reçoit souvent ces objets sans permission et on les donne de même d'une manière imprudente, parce qu'on rougit de s'adresser continuellement aux supérieurs pour obtenir leur consentement. — N'ayez aucune espèce de parfums, à moins d'y être forcé par un besoin évident. Celui qui pourrait ne posséder rien de particulier, serait heureux; il aurait coupé court à bien des distractions. Si vous voulez avoir quelque chose en propre, comme des livres pour étudier, de petits meubles, ne cherchez rien d'inutile, rien de précieux; contentez-vous seulement du nécessaire pour le nombre et la valeur. Que votre vêtement et tous les objets à votre usage soient simples et même grossiers. Que tout ce qui est au besoin de votre corps et frappe le regard des autres soit propre et sans prétention. N'affectez point de vous distinguer par rien qui sente le luxe ni la curiosité, ou qui soit remarquable par la singularité de ses couleurs.

CHAPITRE X.

Qu'un religieux ne doit point chercher à plaire aux hommes.

Appliquez-vous à ne point vous laisser ébranler par le jugement des hommes, à ne point vous réjouir outre-mesure de leur faveur, à ne pas vous attrister

Digitized by Google

de leurs mépris; car souvent le jugement du monde est aveugle, il ignore la vérité, il est fréquemment sujet à l'erreur. Vous n'êtes ni plus digne de louanges si vous êtes loué par un homme, ni moins estimable s'il vous méprise. Il est insensé celui qui s'efforce vainement de plaire au monde. L'aveugle ne saurait discerner entre la couleur, le sourd juger des sons; de même l'homme insensé est incapable d'apprécier la valeur des mérites. Lors donc qu'il vous arrive de faire quelque chose de bien, comme de prêcher, etc., ne vous inquiétez pas d'agir en cela dans le but de plaire aux hommes; mais, ayant invoqué le secours d'en haut, efforcez-vous de faire selon qu'il vous semblera le plus convenable à la gloire de Dieu. Si vous avez réussi, rendez grâces à l'assistance du ciel et gardez-vous de vous enorgueillir, car vous devez attribuer un tel secours non à vos mérites, mais bien plutôt aux prières et aux mérites des autres. Si le succès n'a pas répondu à votre espérance, ne vous troublez pas et ne vous laissez point aller à la honte, mais rendez encore grâces à Dieu qui vous a ainsi défendu contre l'orgueil. Quel que soit donc le résultat, qu'il soit heureux ou malheureux, demeurez intérieurement et extérieurement comme si vous étiez étranger à cette affaire. Soyez loué, soyez méprisé, que vous importe? Pour vous, gardez le silence et évitez toute excuse quand vous avez à accomplir quelque chose de semblable.

Les hommes très-souvent nous portent à certaines choses pour nous rendre méprisables et nous faire

Digitized by Google

passer pour des présomptueux d'avoir eu l'audace de ne point reculer. Aussi semble-t-il mieux, plus pur et plus conforme à l'humilité de faire en toute simplicité ce que l'on a à faire, soit que l'obéissance nous l'impose, soit que la charité nous y excite. Si vous plaisez alors, c'est bien; si vous ne plaisez pas, qu'y a-t-il de perdu? Lorsque vous avez à prêcher ou à remplir un autre ministère auquel est attaché quelque honneur, si vous avez réussi, vous êtes récompensé par le succès de votre travail; si vos espérances ont été trompées, vous gagnez encore : vous avez le mérite de votre humiliation, et ensuite ceux que vous n'avez pas satisfaits seront moins empressés à vous demander à l'avenir de pareilles choses.

Nous sommes tous exposés à plaire à l'un, à déplaire à l'autre; il n'est pas en mon pouvoir de vous être agréable, mais cela dépend de votre volonté et d'un sentiment que je suis impuissant à vous donner. Quand je ferais de grands efforts pour vous satisfaire, peut-être même alors n'y arriverais-je pas, parce que vos pensées sont différentes des miennes. Je ne vois donc rien de mieux pour l'homme, en ce point, que de chercher à plaire à Dieu seul, à ne pas scandaliser le prochain, à ne point l'offenser sciemment, de s'en remettre avec patience et humilité au Seigneur pour les succès ou les échecs, et de dire avec l'Apôtre : *C'est pour moi la moindre des choses d'être jugé par vous*[1]. Quand vous avez plu, attribuez-le à la bienveillance de vos auditeurs et non à votre mérite. Si,

[1] 1 Cor., 4.

Digitized by Google

au contraire, vous déplaisez, imputez-vous-le tout entier, et pensez que, si le peu qui a paru au dehors de votre bassesse a produit un semblable effet, ce serait bien autre chose si l'on connaissait à fond tous vos vices, vos péchés et vos nombreux désordres. Peut-être vous chasserait-on et vous lapiderait-on; du moins je parle pour moi. Je n'ai jamais autant souffert du mépris des hommes que j'en étais digne en réalité. Je ne dois donc pas m'indigner si de temps à autre l'on me méprise, mais m'étonner et regarder comme un bienfait de Dieu de n'être pas un objet d'horreur pour tout le monde.

CHAPITRE XI.

De l'humble support de la haine et de la médisance.

Lorsque vous apprenez qu'on parle mal de vous, ne vous en troublez pas : si ces médisances sont conformes à la vérité, vous ne sauriez blâmer les autres de raconter ce que vous n'avez pas craint de faire. Si, au contraire, elles sont des mensonges, elles ne sauraient vous nuire. Si vous êtes blanc, quel tort vous fait-on en disant que vous êtes noir? Aucun. Vous êtes ce que vous êtes, et rien autre chose. Quand on vous regarderait comme un animal, vous n'en êtes pas moins un homme. Si les premiers mouvements d'une semblable épreuve vous troublent et vous irritent, appliquez-vous à réprimer votre colère par

Digitized by Google

la patience et à souffrir en paix durant quelque temps, comme on souffre la brûlure d'un cautère ou une autre opération chirurgique en pensant au profit qu'on en retire, et bientôt vous vous trouverez soulagé et presque guéri. Et même ce sentiment, en vous forçant à combattre au-dedans de vous-même, vous est d'une grande utilité; il sert à vous purifier de vos péchés et à user la rouille de vos vices; il vous est un exercice de vertu, une source de mérites pour la gloire, une préparation à la paix. *Nul ne sera couronné s'il n'a combattu selon la loi*[1].

Ne conservez donc aucun levain de rancune en votre âme. Efforcez-vous de garder vis-à-vis de tous la douceur et la paix du cœur, et n'ayez de haine pour personne, soit à cause des offenses dont vous avez été l'objet, soit à cause des vices dont vous reconnaissez les autres coupables, de peur de devenir vicieux à votre tour sous prétexte de zèle. S'il ne convient pas que vous ayez de familiarité avec certaines personnes à cause du désordre de leur vie, ayez soin, en témoignant toute aversion pour le mal, de ne pas l'étendre jusqu'au bien de la nature dont jouissent actuellemeut ces personnes et jusqu'au bien de la grâce dont elles seront peut-être comblées dans la suite. Bien des hommes pervers deviendront meilleurs plus tard, et ainsi il ne faut durant cette vie désespérer d'aucun.

Si quelqu'un a de la haine contre vous, médit de vous, s'efforce de vous couvrir de confusion et de

[1] II Tim., 2.

Digitized by Google

vous faire de la peine, vous ne le vaincrez pas en usant de représailles à son égard, mais vous l'exciterez davantage encore. Ainsi l'on s'expose à se faire mordre en menaçant un chien qui aboie; si l'on eût continué sa marche sans faire attention à ses cris, il se serait apaisé et retiré plus vite. Votre ennemi ayant pour but de vous faire de la peine et de vous provoquer, s'il vous voit irrité et affligé, il a obtenu ce qu'il se proposait et il s'applique d'autant plus à vous tourmenter que ses efforts sont couronnés d'un plus grand succès. Si, au contraire, il remarque que vous soutenez ses attaques avec patience, que vous passez sans y paraître sensible, il rougit en son cœur, il ronge lui-même son frein et il se calme de colère en reconnaissant qu'il ne saurait vous tourmenter et obtenir ainsi la fin de ses désirs; ou bien il rougit en lui-même et se repent, il se corrige, vaincu par l'exemple de votre patience. Si cependant il s'obstine et demeure le même, s'il persévère à vous persécuter, montrez que vous savez souffrir quelque chose pour Dieu : celui qui est ainsi acharné contre vous se fait plus de mal à lui-même qu'il ne saurait vous en faire. Si un homme se mordait et se déchirait en haine de vous, en quoi vous nuirait-il, je vous le demande? Il vous vengerait lui-même de ses attaques; il souffrirait lui-même, et non vous, des blessures de sa fureur. Pensez de même que l'homme animé de haine contre vous est son propre bourreau, et demeurez en paix sans vous troubler le moins du monde : la malice des autres ne saurait vous atteindre.

Digitized by Google

Si votre ennemi a vomi contre vous des injures, vous devez lui montrer que vous regardez toutes ses paroles comme un bruit passager, et n'y attacher d'importance qu'autant qu'elles peuvent servir à votre édification. Quant à vous en troubler et à vous en scandaliser, elles ne doivent faire d'impression sur vous non plus que le gazouillement d'un oiseau ou les aboiements d'un chien. Passez au bruit d'un tel ramage et ne vous en inquiétez nullement. Gardez-vous de devenir semblable à votre détracteur : le vice de la médisance est détestable en lui, il le serait de même en vous. Personne ne s'est jamais avisé de se déchirer la figure ni de s'arracher les yeux pour faire dépit à son adversaire; ainsi l'homme sage s'abstient de se déshonorer afin de tirer vengeance d'une injure; il sait qu'une pareille conduite, loin d'attrister son ennemi, le remplirait de joie. Si vous souffrez patiemment les traits lancés contre vous, d'autres vous porteront compassion; ils combattront pour vous en vous voyant garder le silence, et ils s'attacheront à vous avec amour. Mais si vous voulez vous venger en résistant, ils fixeront sur vous leurs regards, ils considèreront les morsures que vous vous ferez mutuellement avec votre adversaire et vous leur serez tous deux un sujet de scandale. La doctrine de Jésus-Christ, notre Maître et notre Seigneur, lui dont vous vous êtes déclaré le disciple en faisant profession de la vie religieuse, cette doctrine nous enseigne *à aimer nos ennemis, à bénir ceux qui ont de la haine contre nous*[1].

[1] Mat., 5.

Digitized by Google

Elle nous enseigne à vaincre leur malice par notre bénignité. Ainsi le Seigneur lui-même change les méchants en des hommes de bien par sa patience à attendre leur conversion et en les attirant à lui par des bienfaits.

CHAPITRE XII.

De la correction de soi-même.

Corrigez en vous ce que vous blâmez dans les autres, et enseignez-vous à vous-même ce que vous jugez avantageux au prochain. Dirigez votre colère contre vous, et, quand vous serez embrasé tout entier, vous pourrez échauffer vos frères. Ainsi le feu commence par brûler ce qui l'entoure et il s'étend ensuite aux objets plus éloignés. Soyez donc proche de vous quand il s'agit de vous corriger. La règle de votre esprit et le zèle de votre justice doivent être de vous réformer vous-même, car vous êtes le modèle de ce que vous voulez proposer à l'imitation des autres. Montrez en votre propre personne ce dont vous êtes capable pour le prochain. Plusieurs savent reprendre bien des choses dans les autres et régler parfaitement leur vie; mais ils laissent subsister en eux-mêmes une multitude de défauts, ils n'apportent pas la moindre diligence à régler le propre état de leur âme dans les voies de la vertu. Ils rêvent quelquefois combien ils conduiraient les choses avec per-

Digitized by Google

fection s'ils étaient en tel emploi, s'ils occupaient telle dignité, et ils n'apportent aucune sollicitude aux choses dont ils sont chargés, ils ne s'améliorent en rien. Si, avertis par un autre, si, rappelés à eux-mêmes par quelque accident imprévu, ils pensent à mieux agir à l'avenir, ils ne savent point prévoir quel ordre il leur faut suivre pour cela, ou bien, s'ils le prévoient, ils ne savent point y persévérer, tant l'habitude de la dissipation ou leur langueur accoutumée est puissante à les ramener à leurs premiers errements.

CHAPITRE XIII.

Suite du même sujet.

Soyez assez puissant sur vous-même pour retirer sans retard, au moindre avertissement de votre raison, les pensées de votre cœur, vos membres et vos sens de toute espèce de mal; pour appliquer à de saintes habitudes vos yeux, vos mains, votre langue, vos oreilles, vos pensées, les contenir comme avec un frein et les empêcher d'outre-passer insolemment les limites de la discipline. Quand un oiseau ou un animal a été apprivoisé par l'esclavage, si on le relâche il est bientôt revenu à ses premiers goûts; de même nos affections intérieures et nos sens extérieurs, s'ils ne sont retenus avec les précautions les plus sages, deviennent insolents au contact de la liberté et se plient ensuite bien

Digitized by Google

plus difficilement aux commandements de notre raison que dans les premiers temps de notre conversion; car les cœurs pervertis rentrent moins aisément dans les sentiers du bien que ceux qui y furent toujours étrangers. Ainsi l'animal encore jeune est plus facile à dompter ou à apprivoiser que dans sa vieillesse, l'esprit d'un jeune homme a plus d'ouverture pour les sciences que celui du vieillard; un arbre déjà robuste est plus inflexible que l'arbuste nouvellement planté et encore tendre. Examinez-vous donc souvent vous-même, considérez l'état de votre âme et de votre corps. Voyez ce qui vous manque, en quoi vous avez perdu ou profité, quels sont les obstacles à votre avancement, comment vous pouvez y remédier soit en les évitant ou en leur résistant, soit en les dirigeant ou en les supportant. Il faut éviter et fuir le péché, résister aux vices qui nous attaquent, diriger et régler selon les principes d'une sage prudence, et de façon à les faire concourir à notre avancement, les emplois et les occupations qui pourraient nous gêner accidentellement dans l'accomplissement de nos devoirs. Il faut enfin supporter l'adversité et la rendre tolérable par l'habitude; si elle nous est si odieuse, c'est parce que nous ne voulons pas nous y accoutumer. Si vous éprouvez en votre cœur de l'antipathie pour une personne de la maison ou avec laquelle vous devez avoir des rapports, appliquez-vous à vous montrer bienveillant et affable à son égard, et bientôt vous sentirez une telle disposition s'évanouir.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV.

Pourquoi l'on ne doit pas désirer beaucoup l'amitié des hommes.

N'ayez pas un grand désir d'être aimé : le cœur trouve là un grave sujet de distraction ; on cherche à plaire à celui dont on ambitionne l'amour, la flatterie s'en mêle et souvent même la dissimulation vient s'y joindre; on craint de ne pas lui être assez agréable et de voir ainsi diminuer son affection. Ensuite l'inquiétude s'empare de vous quand vous vous imaginez être moins aimé que vous ne l'aviez désiré ou espéré. Il y a peu d'hommes ayant une telle conformité de pensées, de sentiments et de conduite qu'il ne puisse exister entre eux quelque désaccord, et cela est opposé à l'amour. — Si vous cherchez l'affection des personnes d'un autre sexe, outre le danger des tentations, l'occupation dont votre cœur sera fatigué, les sujets continuels de trouble, vous n'échapperez ni aux soupçons ni aux remarques malignes des autres. Confiez-vous donc à Dieu, efforcez-vous d'en être aimé en tout temps, laissez l'amour des hommes à leur bon vouloir et à la volonté divine. Un tel amour est trompeur et instable; il se lasse facilement et nous lasse de même. Il est d'une médiocre utilité et souvent nuisible. Vous serez aimé si vous en êtes digne; sinon, non ; il est juste de ne pas donner son amour à un indigne et de ne pas lui témoigner le moindre respect. Ainsi soit-il.

Digitized by Google

RÈGLE DES NOVICES.

PETIT AVANT-PROPOS.

Réformez-vous par le renouvellement de votre esprit afin de connaître quelle est la volonté vraiment bonne, agréable et parfaite de Dieu[1]. En parlant aux Romains, saint Paul s'adresse aux novices, à des hommes autrefois défigurés dans le monde par le péché et plongés dans les ténèbres, afin de les inviter, maintenant qu'ils sont dans la vie religieuse, à se réformer par une résolution inébranlable et à devenir des hommes tout lumineux, en sorte que l'on puisse dire d'eux : *Vous étiez naguère ténèbres; mais aujourd'hui vous êtes une lumière dans le Seigneur : marchez comme des enfants de lumière*[2].

Ceux donc qui désirent se réformer en leur esprit et en tous leurs actes, doivent s'appliquer à régler leur vie d'après les dispositions précédentes. Ils connaîtront la volonté vraiment bonne du Seigneur dans la rémission du péché qui les défigure; sa volonté vraiment délicieuse dans l'infusion de la grâce qui renouvelle, et sa volonté parfaite dans la jouissance de la gloire qui récompense. Là en effet ils recevront un diadême de splendeur de la main du Seigneur Jésus, qui rendra à chacun selon ses œuvres, car il est juste et il aime la justice.

[1] Rom., 12. — [2] Ephes., 5.

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER.

De l'office.

Les choses spirituelles doivent l'emporter en votre estime partout et toujours sur les autres. Ainsi lorsque vous êtes à l'église ou ailleurs pour célébrer l'office divin, gardez-vous de laisser divaguer votre cœur, de l'arrêter sur des objets propres à le souiller, et de l'occuper de pensées diverses. C'est un grave abus, dit saint Bernard, de faire entendre sa voix dans l'église et d'avoir son cœur sur la place publique. Le Prophète parle ainsi des hommes coupables d'une faute semblable : *Leur bouche faisait entendre des bénédictions*, dit-il, *et leur cœur était appliqué à maudire*[1].

Lors donc que vous êtes à l'office, appliquez-vous à le réciter avec une humilité profonde, avec respect et avec crainte. *La crainte du Seigneur*, dit l'Ecriture, *réjouira le cœur, elle apportera la joie et l'allégresse*[2]. Efforcez-vous de comprendre ce que vous dites, si vous le pouvez; si vous ne le pouvez pas, gardez pour ces passages le respect le plus sincère; car, selon la parole du Sage, *votre respect vous fera acquérir une grâce excellente*[3]. Demeurez debout durant tout l'office, même celui de la sainte Vierge, excepté pourtant pendant la nuit, où, après matines

[1] Ps. 61. — [2] Eccl., 1. — [3] Eccli., 32

Digitized by Google

de ce dernier office, vous pouvez vous appuyer. N'omettez jamais cet office de la sainte Vierge, et à tout office sachez vous tenir d'une manière vraiment convenable, sans porter vos regards de côté et d'autre, sans parler avec personne. Ayez la tête un peu inclinée, les mains abaissées, ou en croix, ou placées l'une dans l'autre; mais évitez de les porter dans votre poitrine, ou de les tenir de toute autre manière inconvenante, en vous souvenant que vous n'êtes pas seulement en présence des frères, mais encore sous les yeux de Dieu et des anges. *Les princes*, dit le Prophète, ou autrement les anges, *sont venus à sa rencontre; ils se sont unis à ceux qui chantaient ses louanges*[1].

Soyez toujours prêt au moment précis, de peur que la négligence ou la honte ne vous porte à omettre quelque parole, ou que vous ne disiez votre office seulement du bout des lèvres, comme les pharisiens hypocrites, dont le Seigneur s'est plaint en leur appliquant ces paroles du Prophète : *Ce peuple m'honore des lèvres, et son cœur est loin de moi*[2]. Veillez avec une attention sans bornes à ne rien faire et à ne rien dire qui puisse porter les autres à rire, car selon saint Isidore : Il n'y a aucun moyen d'arriver au recueillement là où l'on aime avant tout les rires et les plaisanteries. Que votre joie à vous soit toujours en Jésus, votre pensée toujours en Jésus, et dans le chant des psaumes comme dans vos méditations qu'il vous soit toujours possible de vous écrier avec David :

[1] Ps. 67. — [2] Is., 29. — Mat., 15.

Digitized by Google

Les paroles de ma bouche trouveront grâce à vos yeux, et la pensée de mon cœur sera toujours en votre présence[1]. — A la fin de chaque heure récitez le *Miserere* avec l'oraison *Omnipotens sempiterne Deus, qui gloriosæ*, etc.

CHAPITRE II.

De la prière.

Le Seigneur a dit dans l'Evangile qu'il fallait toujours prier et ne jamais se lasser[2]. Appliquez-vous donc à consacrer votre temps à l'oraison, la lecture, de saintes méditations et à d'autres bonnes œuvres; car celui-là ne cesse pas de prier, qui ne cesse pas de bien faire. Demeurez fréquemment et longuement en oraison, et apportez-y une profonde dévotion du cœur et l'humilité. *L'oraison de celui qui s'humilie percera les nues*, dit le Sage[3]. Ayez ensuite la confiance d'obtenir ce qui fait l'objet de vos prières. *Tout ce que vous demanderez dans la prière, vous l'obtiendrez*, nous enseigne la vérité, *si vous le demandez avec foi*[4]. Mais que cette prière ait pour appui une haute charité; car, selon saint Grégoire[5], la vertu d'une prière parfaite est une charité sublime. Qu'elle soit secrète, modeste, juste, accompagnée de larmes, fréquente, et, comme la prière n'est autre

[1] Ps. 18. — [2] Luc., 18. — [3] Eccl., 35. — [4] Mat., 11. — [5] Hom. 27 in Ev.

Digitized by Google

chose que l'élévation de notre esprit vers Dieu, avant de commencer à prier préparez-vous à le faire avec une dévotion intime si vous voulez arriver à goûter les délices divines. « La prière, dit saint Grégoire, est l'œuvre du cœur et non des lèvres. Dieu ne considère pas seulement les paroles de celui qui l'invoque, mais son cœur. » Voilà pourquoi le Sage a écrit : *Mon fils, préparez votre âme avant la prière et ne soyez pas comme un homme qui tente Dieu*[1]. Or, on tente Dieu quand on court sans la moindre préparation à des prières vocales et qu'on y demande à jouir de la contemplation de la Divinité. Aussi arrivera-t-on difficilement à obtenir l'objet de ses demandes : de telles prières ne sauraient s'appeler une supplication pieuse, mais un bruit confus de paroles. Si donc vous voulez ressentir de saintes affections quand vous priez, disposez votre cœur à la dévotion; c'est de cette préparation du cœur que le Prophète a dit : *Votre oreille a entendu la préparation de leur cœur*[2]. Aussi lisons-nous dans la vie des Pères : « Tels nous voulons nous trouver dans l'oraison, tels nous devons nous préparer à être auparavant. »

Cette préparation, selon saint Grégoire, demande trois choses : La première consiste à retirer nos sens des objets extérieurs et à tendre uniquement au calme intérieur, si nous voulons empêcher notre âme, qui doit uniquement s'appliquer à Dieu en cet exercice, de se répandre sur une multitude d'objets. L'âme invisible est semblable au Dieu invisible, et ainsi en

[1] Eccl. 18. — [2] Ps. 9.

Digitized by Google

s'adressant à lui dans la prière il lui faut oublier les choses visibles afin que, libre de tout mélange terrestre, elle puisse se porter sans retard vers les célestes hauteurs; car elle pense dans la prière à s'élever à la manière d'un arbre. Voilà pourquoi le même saint Grégoire a écrit : L'homme goûte avec d'autant plus d'avidité les douceurs de la sagesse, qu'il foule aux pieds avec plus de courage, en vue de cette même sagesse, les douceurs de la chair; et ainsi le Seigneur a dit[1] : *Pour vous, lorsque vous voudrez prier, entrez dans votre chambre et, après en avoir fermé la porte, priez votre Père en secret.*

Mais comme nul homme ne s'élève à la contemplation de Dieu s'il ne descend d'abord en s'humiliant lui-même, la seconde chose pour bien nous préparer à l'oraison est la considération de notre propre misère. Si vous désirez bien comprendre votre bassesse, vous qui priez, considérez l'immensité de celui à qui vous vous adressez. Vous n'êtes rien en présence du Seigneur; vous êtes un vermisseau plein de pourriture, et il est le Dieu éternel; vous êtes une créature mortelle et infirme, et il est le Créateur tout-puissant. Vous n'êtes rien, et cependant vous n'avez pas honoré Dieu comme votre Créateur ni comme le Maître dont vous êtes l'esclave. Et ce qui est plus dangereux pour vous, vous l'avez provoqué à la colère par vos péchés, vous avez fait la guerre contre lui à ses dépens; et ainsi, loin de mériter d'être exaucé, vous êtes digne de tourments éternels. Descendez donc en esprit

[1] Mat., 6.

Digitized by Google

jusqu'à l'enfer, descendez jusqu'aux péchés infâmes dont vous êtes coupable; pesez quelle gloire vous avez perdue, quels châtiments effrayants vous avez encourus; reconnaissez votre iniquité, la justice de votre damnation, et comprenez quelle est cette Passion divine au prix de laquelle vous avez été racheté.

Nous passons ainsi à la troisième chose, à l'amour brûlant de Jésus-Christ, notre Rédempteur. Si donc vous voulez aimer Jésus-Christ, considérez la grandeur de son amour pour vous [1] : *Personne ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis;* mais Jésus-Christ a dépassé cette mesure : il est mort pour ses ennemis. Pensez à ces immenses bienfaits de Dieu. Vous aviez mérité d'être livré à des supplices éternels par vos péchés, et pour vous racheter, vous délivrer de l'abîme de l'enfer, vous établir en la société des anges, le Fils de Dieu a voulu naître d'une pauvre femme, subir les supplices les plus cruels, mourir d'une mort horrible, et après sa mort, descendre aux enfers, et tout cela afin de vous délivrer de la damnation et de vous placer en l'assemblée des élus. Elevez-vous en esprit jusqu'à cette assemblée des esprits bienheureux et des saints, et là, embrasé tout entier de la charité divine, commencez à prier avec une ferveur telle que vous puissiez dire avec le Prophète : *Mon cœur s'est échauffé au-dedans de moi, et le feu s'est enflammé en ma méditation* [2]. Si vous prolongez votre prière, contemplez cette Jérusalem triomphante et soyez digne de

[1] Joan., 15. — [2] Ps. 38.

Digitized by Google

vous écrier alors avec l'Apôtre : *Notre demeure est dans les cieux*[1].

Ayez toujours un certain nombre de prières déterminées, et ne les omettez jamais si vous n'y êtes forcé par une nécessité évidente ou par la maladie. D'abord, dites tous les jours à la louange de Dieu et de la bienheureuse vierge Marie cent fois *Notre Père* avec le *Gloria Patri*, etc., et autant de fois la Salutation angélique avec des génuflexions. Récitez également tous les jours les sept psaumes de la pénitence avec les litanies pour vos bienfaiteurs vivants, et les vêpres des morts pour les défunts; ajoutez-y d'autres prières selon que le Seigneur vous l'inspirera. Cependant, en ces diverses prières, veillez plus à les faire avec dévotion qu'à en compléter le nombre; et lorsque vous avez trouvé Jésus-Christ, laissez là votre prière, jouissez de celui que vous avez cherché, et dites avec l'Epouse : *J'ai trouvé le Bien-Aimé de mon âme, je le possède, je ne le laisserai point aller*[2]. Ensuite, quand Jésus se retire lui-même, achevez l'oraison que vous avez commencée. Je vous conseille d'être toujours fidèle à ces enseignements, car le succès véritable ne consiste pas à entreprendre, mais à persévérer jusqu'à la fin.

Priez donc, ô mon bien aimé frère, et exercez-vous à la prière : les supplices de l'enfer sont promis à l'infortuné qui ne prie pas. Priez avec instance, ô mon frère, dit saint Bernard, priez parce que celui-là est dit avoir une tunique entachée de sang, qui nourrit

[1] Philip., 3. — [2] Cant., 3.

Digitized by Google

sa chair de la sueur des pauvres. Or, cela vous arrive par les joies de ce monde. Répandez-vous donc en gémissements lamentables sur un tel malheur; autrement vous rendrez dans les tourments ce que vous aurez pris ici-bas au milieu des délices. Appliquez-vous à prier avec d'autant plus de ferveur et de persévérance, avec une dévotion d'autant plus ardente, que vous avez été comblé de bienfaits plus considérables. Chacun, dit saint Grégoire[1], doit être d'autant plus humble et plus empressé à servir Dieu à raison des grâces reçues, qu'il aura un compte plus rigoureux à rendre. Que votre oraison ait toujours pour objet les bienfaits de Dieu et qu'elle soit accompagnée d'actions de grâces; qu'elle ait pour objet les crimes dont vous êtes coupable et les fautes du prochain, et qu'elle soit accompagnée d'une vive douleur et de larmes abondantes. C'est là cette échelle sur laquelle Jacob vit les anges monter et descendre. Une fois chaque jour séparez-vous de la société de vos frères, efforcez-vous de rappeler votre esprit de toute sollicitude, de toute pensée illicite; pénétrez-vous d'une profonde humilité de cœur et d'une tendre dévotion, et repassez avec actions de grâces les bienfaits de votre Créateur à votre égard, surtout l'humilité de son Incarnation, la rigueur cruelle de ses tourments et la honte extrême de sa mort. Voici de quelle manière saint Bernard vous exhorte à méditer la Passion du Sauveur. « O homme, dit-il, arrêtez le regard de « votre âme et voyez par quelle dette de reconnais-

[1] Hom. 9 in Evang.

Digitized by Google

« sance vous êtes lié vis-à-vis du Seigneur. Contem-
« plez la sueur de sang, l'opprobre des soufflets, la
« cruauté des fouets, la couronne d'épines, les paroles
« de blasphème, l'injure des crachats, le fardeau de
« la croix, le crucifiement. Voyez les yeux languis-
« sants de Jésus, la pâleur de son visage, l'aliment du
« fiel, le breuvage du vinaigre; voyez sa tête inclinée
« et l'agonie de ses derniers instants. Qu'ajouterai-je
« de plus? La vie a été livrée pour nous à la mort. »

Après avoir médité le plus long-temps possible toutes ces choses, tournez vos regards sur vous-même et pensez que Jésus-Christ a souffert non-seulement ces tourments, mais encore bien d'autres peines pour vous délivrer de la servitude du démon. Et vous, ingrat, vous n'avez point connu les bienfaits de votre Créateur, alors qu'il vous rachetait par sa mort; loin de l'aimer avec plus d'ardeur, vous l'avez attaqué par vos péchés; il s'en plaint lui-même par son Prophète en disant : *Ils me rendaient le mal pour le bien et la haine pour l'amour que je leur portais.* Méditez le plus longuement possible et avec amertume sur les fautes diverses dont vous vous êtes rendu coupable et sur leur grièveté, et par une conséquence naturelle, pesez quelle gloire vous avez perdue, quels supplices vous avez mérités; et, à cette pensée, que votre âme se fonde de douleur, que votre repentir s'exhale en larmes amères et dites en réalité avec le Prophète : *Mes yeux ont versé des ruisseaux de larmes, parce qu'ils n'ont point gardé votre loi*[1].

[1] Ps. 118.

Digitized by Google

Enfin levez-vous plein d'espérance en la miséricorde de Jésus-Christ, car il est patient et riche en miséricorde. — Priez-le donc avec confiance et humilité, lui qui vous a racheté par sa mort, et, après un tel bienfait, vous a tiré du monde pour vous placer dans la vie religieuse; priez-le, dis-je, de vous conserver sans tache jusqu'à la fin dans l'assemblée des saints. Terminez en l'invoquant pour l'Eglise romaine.

CHAPITRE III.

De la confession.

Pour obtenir la rémission de ses péchés il faut une contrition amère, une confession sincère et une satisfaction proportionnée à la grandeur des fautes. Avant de vous présenter, rappelez donc soigneusement à votre esprit, si vous ne voulez rien oublier en vous confessant, rappelez avec une douleur profonde les fautes commises depuis votre dernière confession en votre cœur, par votre bouche et vos œuvres, en omettant le bien, en faisant le mal. Après avoir ainsi représenté en rougissant chaque chose à votre esprit, allez trouver le prêtre et, ayant déposé votre manteau, mettez-vous à genoux; ensuite découvrez-vous la tête, joignez les mains et récitez le *Confiteor* jusqu'à *Ideo precor*. Alors commencez à déclarer les fautes que vous avez faites le plus fréquemment, et à chacune d'elles avouez que c'est par votre faute. Quand vous

Digitized by Google

avez fini, dites en dernier lieu : « Je me déclare coupable de ces péchés et de beaucoup d'autres soit mortels, soit véniels, soit omis, soit déjà confessés, péchés commis par tous mes sens : la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat, le toucher, et qui ont offensé mon Créateur. »

Cette accusation suffit pour les confessions fréquentes; mais si vous voulez entrer en plus de détails, mentionnez les transgressions de la règle et surtout celles concernant l'obéissance, la pauvreté, la chasteté, et faites connaître en quoi vous avez manqué à ces vertus. De même encore accusez-vous de votre ingratitude et de votre manque de respect pour les bienfaits temporels et spirituels du Seigneur. Vous connaissez bien peu les derniers, surtout le bienfait de la rédemption et de la vocation religieuse, quoique vous ayez dû en faire souvent le sujet de vos méditations. Vous êtes également ingrat pour les premiers, car vous ne rendez pas à Dieu vos actions de grâces comme vous le devez pour les aumônes reçues, et vous ne priez pas pour vos bienfaiteurs. Parlez aussi de votre faible charité envers Dieu et le prochain : vous n'aimez point Dieu de tout votre cœur, comme vous y êtes obligé; vous n'obéissez pas à ses conseils et à ses préceptes selon l'étendue de ses désirs, et, ce qui est plus dangereux, vous résistez fréquemment à sa volonté. Vous n'aimez pas non plus le prochain, comme vous le devez; vous ne vous réjouissez pas de sa prospérité, et vous ne lui portez pas la compassion voulue dans ses malheurs.

Digitized by Google

Faites connaître vos pertes de temps : vous demeurez oisif une partie du jour à entendre des paroles vaines et inutiles, des paroles perverses ou propres à vous porter à rire. Dites les pensées inconvenantes et nuisibles, oiseuses et impures auxquelles vous n'avez pas opposé avec humilité la résistance dont vous étiez capable ; et même, ce qui est pire, peut-être avez-vous négligé de réprimer les premiers mouvements de la chair quand vous les avez sentis s'élever en vous. Déclarez vos immortifications dans le boire et le manger, et autres satisfactions inutiles, les jugements faux et téméraires, la joie frivole et la tristesse, l'inclination au mal, la langueur pour le bien, l'orgueil invétéré, la vaine gloire, l'envie, l'ostentation, l'avarice, la paresse, la luxure, le peu de douleur que vous éprouvez de vos péchés déjà confessés et de plusieurs autres choses que la conscience vous reproche. En faisant de telles accusations, pensez véritablement aux fautes de chaque espèce dont vous êtes coupable, et après avoir reçu votre pénitence, ayez toujours soin de baiser la terre. Que votre confession soit fréquente, sincère, entière, accompagnée de honte, de larmes et de douleur et sans la moindre excuse. Si vous pouvez vous confesser tous les jours, vous faites bien ; si vous ne le pouvez pas, tâchez au moins de ne pas retarder au-delà de trois jours et de faire une fois tous les ans une confession générale.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Du sacrement de l'Eucharistie.

L'Apôtre, en parlant de ce sacrement si élevé au-dessus de nos pensées, a dit : *Celui qui le reçoit d'une manière indigne, mange et boit son jugement*[1]. Lors donc que vous vous proposez de communier, appliquez-vous durant toute la semaine à vous y préparer par une douleur continuelle de vos fautes, la confession et une pieuse oraison. C'est de cette préparation que l'Apôtre voulait parler quand il disait : *Que l'homme s'éprouve lui-même et qu'il mange ainsi de ce pain, et qu'il boive de ce calice*[2]. Si vous devez communier le dimanche, efforcez-vous pendant les trois jours précédents de pénétrer votre esprit de ferveur, de façon à vous trouver le vendredi étranger à toute pensée immonde. Ayez toujours les yeux de votre esprit arrêtés sur Jésus crucifié, couronné d'épines, abreuvé de vinaigre et de fiel, saturé de crachats et d'opprobres, accablé de blasphèmes par les pécheurs, consumé par une mort cruelle, percé d'un coup de lance et enseveli par la main des hommes. Repassez ces choses en votre âme durant ce jour soit en mangeant, soit en buvant, soit en toute autre action; rappelez-vous votre Créateur attaché à la croix et soyez transpercé de douleur; montrez pen-

[1] I Cor., 11. — [2] I Cor., 11.

Digitized by Google

dant tout le jour la tristesse dont vous êtes rempli en votre cœur et en votre corps, et dites avec l'Apôtre : *Loin de moi de me glorifier autrement que dans la croix de Jésus-Christ Notre-Seigneur*[1].

Le samedi, proposez-vous d'éviter entièrement la société de vos frères et de garder le repos de l'esprit, car c'est un jour de repos; imposez à vos lèvres un silence rigoureux, et au moins en ce jour, non-seulement retranchez toute parole oiseuse, mais parlez à peine pour les choses nécessaires. *Il est bon,* dit Jérémie, *d'attendre dans le silence le salut de Dieu*[2]. Jusqu'aux Complies, consacrez votre temps à la lecture ou à de saintes méditations. Après Complies, allez à l'église et là rappelez votre âme à elle-même, et pensez avec douleur et amertume de cœur aux fautes que vous avez commises contre votre Créateur; dites avec le Prophète : *Je repasserai devant vous toutes mes années dans l'amertume de mon âme*[3].

Lorsque vous avez intention de communier, ayez toujours soin de jeûner la veille, et après Matines ne vous livrez plus au sommeil, mais veillez dans la prière, en vous souvenant que l'on trouve surtout le Sauveur en une semblable veille, car lui-même a dit[4] : *Ceux qui veillent dès le matin pour me chercher, me trouveront.* Après la communion, rentrez en votre cellule, et, transporté de joie d'un semblable bonheur, soupirez ardemment après la félicité promise par la Vérité elle-même quand elle a dit : *Celui*

[1] Gal., 6. — [2] Thren., 3. — [3] Is., 38. — [4] Prov., 8.

Digitized by Google

qui mange ma chair et boit mon sang, a la vie éternelle[1]. Ensuite récitez immédiatement les psaumes de la pénitence, et prenez garde durant tout le jour de ne laisser sortir aucune parole coupable ou inutile de cette bouche qui a reçu Jésus-Christ, votre aliment glorieux : vous ne pouvez boire à la fois sans pécher le calice du Seigneur et le calice des démons[2].

Quant à la communion fréquente, je n'ose donner d'autre conseil que celui donné par saint Augustin : je ne loue ni ne blâme la réception quotidienne de l'Eucharistie, et je ne saurais voir sans horreur tous les hommes sans distinction s'en approcher chaque dimanche. Le faire en conservant encore de l'affection au péché, c'est charger sa conscience et non la purifier; mais quand même jusqu'alors on se serait rendu coupable, si l'on n'a plus la volonté d'offenser Dieu, si l'on satisfait par des larmes et des prières, l'on peut s'approcher avec sécurité. Cependant j'entends parler ici uniquement de ceux dont l'âme est exempte de péché mortel.

CHAPITRE V.

Du manger.

Lorsque la cloche annonce l'heure du repas, demeurez en silence et examinez comment vous vous êtes comporté dans l'oraison, la lecture et vos divers emplois, afin de pouvoir en sûreté de conscience

[1] Joan., 6. — [2] I Cor., 10.

Digitized by Google

prendre part au repas qui vous est préparé avec les aumônes des autres; car les pécheurs, en vous communiquant ainsi une portion de leur bien, n'ont point pour but de vous donner les moyens de vous entretenir de partis ou de guerres, ou de vivre dans l'oisiveté, mais de vous porter à répandre pour eux d'incessantes prières devant le Seigneur. Si vous vous trouvez coupable de paresse, si vous avez proféré des paroles illicites, gémissez en votre cœur et craignez le compte qu'il vous faudra rendre de l'usage des bienfaits reçus; occupez-vous en ces pensées jusqu'au moment où l'on sonnera le second coup, et appliquez-vous pendant ce temps à prier pour vos bienfaiteurs.

Lorsque vous entrez au réfectoire, prenez place, si vous le pouvez sans inconvénient, auprès de ceux dont la conduite se distingue par une plus grande régularité. Avant de manger, dites le *Gloria in excelsis* ou trois fois *Notre Père*, et invoquez le nom de la sainte Trinité en faisant le signe de la croix. Ensuite vous commencerez à prendre votre nourriture avec crainte et amertume de cœur afin d'accomplir en vous cette parole de Job[1] : *Je soupire avant que de manger*. Saint Bernard dit sur ce sujet : « Lorsque « vous prenez votre repas, ne vous livrez pas tout « entier à cette action, mais tournez votre attention « vers la lecture si on en fait une en ce moment; si « on ne lit pas, pensez à Dieu afin de donner à la « fois aux deux hommes qui sont en vous, un aliment « convenable à leurs besoins. »

[1] Job., 3.

Digitized by Google

Tenez-vous à table d'une manière honnête, la tête toujours couverte, sans laisser vos yeux errer çà et là, ni parler à personne, si vous n'y êtes forcé par une nécessité réelle; et ne vous inquiétez pas de ce que les autres mangent, dans quelle mesure et de quelle manière ils le font. Coupez votre pain peu à peu et versez votre vin avec modération. Evitez, en mangeant, d'avoir tout votre pain coupé devant vous et votre verre rempli. Ensuite ne commencez pas le premier et ne finissez pas le dernier. Lorsque vous êtes en bonne santé, ne choisissez pas le pain le meilleur et ne témoignez pas de dédain pour celui d'une qualité moindre, de peur d'offenser Dieu et de scandaliser le prochain; mais mangez de bon cœur ce qu'il y a de plus médiocre. N'imitez pas la voracité des gourmands, qui font leur Dieu de leur ventre, selon la parole de l'Apôtre; mais mangez avec bienséance et honnêteté, comme il convient à un religieux, à un disciple de la très-sainte pauvreté. Lorsque vous buvez, ayez soin de tenir votre verre en la manière voulue, et dites après un *Ave, Maria,* de peur que ce qui vous est donné comme un soutien ne vous devienne une occasion de ruine, car le vin excite la concupiscence : *le vin,* dit l'Ecriture, *est une source d'intempérance*[1]. Aussi l'Apôtre écrit-il aux Ephésiens : *Ne vous laissez point aller aux excès du vin, d'où naissent les dissolutions;* et ailleurs : *usez d'un peu de vin*[2]. Soyez donc toujours fidèle à mêler d'eau votre vin. Ne cherchez jamais à vous en pro-

[1] Prov., 20. — [2] Ephes., 5. — I Tim., 5.

Digitized by Google

curer d'une qualité meilleure, et lorsqu'on vous en offre de tel, refusez si vous le pouvez convenablement. N'offrez point de présents à table, si ce n'est peut-être à ceux qui sont proches de vous*. A la fin, ramassez soigneusement les miettes et mangez-les, car le Seigneur a dit : *Recueillez les morceaux de peur qu'ils ne se perdent*[1].

CHAPITRE VI.

De la sobriété.

Le Seigneur a dit dans l'Evangile[2] : *Prenez garde que vos cœurs ne s'appesantissent par l'excès des viandes et du vin.* Appliquez-vous donc à fuir en tout temps de semblables excès et choisissez la sobriété pour votre partage. *L'intempérance*, dit le Sage, *en a tué plusieurs, mais l'homme sobre prolonge ses jours*[3]. Dans vos repas, que la faim, et non la saveur des mets, serve d'aiguillon à votre appétit; cédez au besoin en mangeant, et non au plaisir : une âme surchargée par l'abondance des aliments devient inepte à la prière. Durant votre vie entière, usez d'une nourriture commune et prenez-la avec une grande réserve; car la satiété et l'intempérance traînent à leur suite la luxure et la fureur; et pour ne pas excéder

* C'était un usage chez les anciens de faire à la fin du repas des présents aux convives et même d'en recevoir d'eux.

[1] Joan., 6. — [2] Luc., 22. — [3] Eccli., 37.

Digitized by Google

les justes bornes dans le boire et le manger, imposez-vous autant de retenue que vos forces vous permettent et non au-delà : il vaut mieux manger peu et à plusieurs reprises chaque jour, que de le faire plus rarement et avec excès. A quoi bon, dit saint Augustin, prolonger son jeûne tout le jour et saturer ensuite son âme d'aliments[1] ?

Au reste, ayez soin de ne vous procurer aucun mets spécial ou recherché. Mais quand vous êtes en bonne santé, sachez vous contenter des choses ordinaires de la maison, comme le pain, le vin et le plat qui vous est servi. Si l'on vous présente quelque chose de plus et que vous en ayez besoin, usez-en avec modération comme il convient à un serviteur de Dieu et à un disciple de la sainte pauvreté. Cependant abstenez-vous toujours des aliments qui sont plus propres à exciter la gourmandise qu'à soutenir vos forces, tels que les mets inusités, délicats, formés d'espèces variées[2], etc. C'est assez, dit saint Bernard, pour tout assaisonnement d'un peu de sel, de pain et de la faim. Cependant ne permettez pas non plus sous ce prétexte que l'on vous serve autrement que les autres : ce ne serait pas de l'abstinence de votre part, mais une vaine ostentation de sainteté. Abstenez-vous aussi durant le repas de juger vos frères s'ils n'imitent pas votre abstinence et de les condamner[3] : *Que celui qui mange,* dit l'Apôtre, *ne méprise pas celui qui ne mange pas, et que celui qui ne mange pas se garde de condamner celui qui mange; car celui qui mange le fait* pour

[1] Serm. de temp. 56. — [2] Epist. 1. — [3] Rom., 14.

Digitized by Google

plaire *au Seigneur*, et celui qui *ne mange pas le fait également* pour plaire *au Seigneur*. Ne prenez jamais rien hors du réfectoire si vous n'y êtes forcé par un besoin réel ou par la maladie; mais suivez toujours la vie commune quand elle est édifiante, et ne vous en éloignez jamais lorsque vous êtes en bonne santé.

Ayez soin de jeûner pendant le carême de l'Epiphanie, celui en l'honneur des saints Apôtres, qui dure depuis l'Ascension jusqu'à la Pentecôte, et tous les samedis de l'année. Si une telle rigueur nous semble au-dessus de nos forces, rappelez-vous Jésus, le Maître de l'univers : il a été soumis aux angoisses accablantes de la croix, couronné d'épines, percé de clous et, dans sa soif, abreuvé de fiel et de vinaigre. Une telle pensée vous rendra possible et facile non-seulement la privation de quelques aliments, mais le support de toute rigueur et de toute peine. Quand on se souvient de la Passion de Jésus-Christ, dit saint Grégoire, il n'y a rien de si dur qu'on n'accepte avec égalité d'âme.

Abstenez-vous surtout, ô mon frère, des aliments délicats et échauffants : ce sont autant de tisons de luxure. Evitez en tout temps, dans le boire et le manger, la superfluité et l'avidité, et agissez de façon à ressentir encore après vos repas l'aiguillon de la faim, si vous voulez être rassasié à la table du festin éternel. Il est impossible, dit saint Jérôme, de jouir des biens présents et des biens futurs, de remplir son corps ici-bas et son âme dans le ciel, de passer des délices du monde aux délices des anges, d'être glorieux au ciel

Digitized by Google

et sur la terre. *Bienheureux* donc *ceux qui ont faim et soif* dans le temps : *ils seront rassasiés dans l'éternité*[1].

CHAPITRE VII.

Du sommeil.

Lorsque l'heure de vous livrer au sommeil sera venue, mais sans jamais la prévenir, vous prendrez de l'eau bénite, et ensuite en allant vous reposer vous réciterez quelque prière. Après avoir fait le signe de la croix sur votre lit et vous être humblement recommandé au Seigneur, vous vous coucherez d'une manière honnête et convenable sur le côté droit ou sur le côté gauche, et jamais autrement. Vous éviterez, en dormant, de mettre vos mains dans votre poitrine, d'élever les jambes, de les avoir découvertes, et vous aurez soin de tenir votre tunique toujours étendue de façon à ne jamais être trouvé par personne dans un état inconvenant.

Après vous être placé de la sorte sur votre lit, récitez des psaumes, ou bien méditez quelque sujet, ou, ce qui est mieux encore, représentez-vous Jésus-Christ attaché à la croix. Si vous êtes fidèle à ces pratiques, le démon trouvera à peine le moment de vous faire sentir ses attaques; car le pieux souvenir de Jésus met en fuite la multitude des esprits infernaux. Lorsque vous vous levez, rappelez-vous de

[1] Mat., 5.

Digitized by Google

suite votre Sauveur crucifié, et, parmi les hommes, ne connaissez rien, si ce n'est Jésus et Jésus crucifié. « Qu'il soit tout entier crucifié en votre cœur, dit saint Bernard, celui qui pour vous a été suspendu à la croix. » Faites ensuite le signe de la croix, allez sans tarder à l'église, et là, prenant de l'eau bénite, dites[1] : *Seigneur, j'entrerai dans votre maison; et, rempli de votre crainte, je vous adorerai dans votre saint temple. Conduisez-moi, Seigneur, dans* la voie de *votre justice, rendez droite ma voie devant vos yeux, à cause de mes ennemis.* Arrivé au pied de l'autel, mettez-vous à genoux, offrez à Dieu vos adorations, répandez des larmes si vous le pouvez, faites la prière que le Seigneur vous inspirera, recommandez-vous à lui avec une profonde humilité de cœur, et ayez soin d'être toujours à l'église avant le commencement de l'office, afin de recueillir votre esprit en la présence de Dieu et d'apporter une attention plus libre à ce que vous aurez à dire.

Que vos actions soient en tout temps établies sur la charité; autrement elles ne vous seront d'aucun mérite aux yeux de Dieu. La vertu de charité est telle, dit saint Augustin, que sans elle le don de prophétie et le martyre sont regardés comme un néant. Servez volontiers ceux qui célèbrent la messe, et faites-le avec une profonde humilité de cœur et de corps, avec respect et dévotion. N'attendez pas qu'un autre vous invite; mais plutôt offrez-vous de vous-même, et durant cette action agissez en tout avec la plus vigi-

[1] Ps. 5.

Digitized by Google

lante sollicitude, de peur que le prêtre (ce dont Dieu vous préserve!) n'ait à souffrir quelque embarras par votre négligence. Faites aussi avec zèle, et de préférence à tout le reste, les autres choses qui sont nécessaires ou utiles, comme de nettoyer le linge, laver la vaisselle, servir les malades et les autres frères, etc.

Lorsque vous êtes occupé à rendre quelque service aux frères, évitez de parler, à moins que l'on ne vous interroge, et alors faites-le à voix basse. Aimez plutôt à écouter en gardant le silence, car *l'homme enclin à parler ne prospérera pas sur la terre*[1]. Vous devez visiter fréquemment et avec tendresse les malades, vous présenter à eux au moins deux ou trois fois chaque jour pour leur rendre les services dont ils pourraient avoir besoin, selon que l'indique la règle. En cela les religieux doivent agir comme ils voudraient voir les autres agir à leur égard, et cependant avoir soin de ne point se répandre trop en paroles, parce que, au rapport du Sage, *les longs discours ne seront pas exempts de péchés*[2].

CHAPITRE VIII.

De la fuite de l'oisiveté.

L'oisiveté est pour beaucoup une occasion d'offenser Dieu, et l'Ecriture a dit[3] : *L'oisiveté a enseigné bien du mal.* Soyez donc en tout temps appliqué soit à

[1] Ps. 139. — [2] Prov., 10. — [3] Eccl., 33.

Digitized by Google

chanter les louanges de Dieu, soit à accomplir des œuvres de charité. *Pourquoi demeurez-vous là durant tout le jour sans travailler*[1]? Il n'est pas étonnant que votre ennemi vous fasse tomber aussi souvent. Faites toujours quelque chose, dit saint Jérôme, afin que toujours le démon vous trouve occupé[2]. Exercez-vous surtout à prier fréquemment et avec ferveur, à lire et à remplir les divers services de la maison. Que votre vie se passe tout entière en ces trois choses : prier sans cesse, lire, servir principalement les anciens, les étrangers, les malades; et après vous être acquitté de vos emplois divers, ne consumez pas le reste de votre temps à ne rien faire avec les frères, mais tous les jours retirez-vous de suite à votre cellule et là priez ou lisez jusqu'à l'heure de *Tierce*. N'en sortez pas sans y être contraint par une nécessité urgente, et rappelez-vous ce mot de saint Bernard : que les anges considèrent nos cellules comme le ciel, car souvent on s'élance de là pour s'élever dans les cieux.

CHAPITRE IX.

De l'honnêteté.

L'honnêteté dans le maintien de nos sens est l'ornement des vertus. Ainsi vous devez la faire briller sagement en toutes vos paroles et vos actions. *Que tout se fasse parmi vous*, dit l'Apôtre,

[1] Mat., 20. — [2] Epist. ad rust.

Digitized by Google

dans la bienséance et avec ordre[1]. Si vous désirez trouver cette honnêteté et avec elle le bonheur attaché à la vertu, si vous voulez la conserver facilement après l'avoir trouvée, efforcez-vous de mettre en pratique les conseils suivants : Commencez par vous adonner fréquemment et avec ferveur à l'oraison : c'est à l'oraison que vous pouvez appliquer ces paroles de la Sagesse : *Tous les biens à la fois me sont venus avec elle ; et par son entremise j'ai possédé une honnêteté sans bornes*[2]. Efforcez-vous ensuite d'éviter les entretiens inutiles, de ne dire ni entendre aucune parole oiseuse : *Les entretiens mauvais*, dit l'Apôtre, *corrompent les bonnes mœurs*[3]. Fuyez, en troisième lieu, la société des hommes dissolus et sans réserve, moquez-vous des caresses des flatteurs, méprisez les présents, ayez en horreur les discours des semeurs de rapports et des murmurateurs, des médisants et des calomniateurs, car de tels hommes, au témoignage de l'Ecriture, sont détestables aux yeux de Dieu[4]. N'avancez rien avec personne sans avoir prémédité et réglé vos paroles, sans un but d'utilité et de convenance. Abstenez-vous de toute duplicité et de toute dissimulation dans vos entretiens, parce qu'il y a mensonge, selon saint Augustin, à parler de la sorte, et c'est pourquoi le même saint dit ailleurs : « Que vos paroles passent sous la lime avant d'arriver à votre langue. »

Gardez-vous également de murmurer, de juger les autres et de les reprendre, à moins que vous ne les

[1] I Cor., 14. — [2] Sap., 7. — [3] II Cor. — [4] Rom., 1.

Digitized by Google

voyiez offenser Dieu ouvertement ; mais de votre côté lorsque vous êtes repris, mettez-vous à genoux et avouez votre tort aussitôt, que vous soyez ou non coupable. C'est le propre des âmes vertueuses, dit saint Grégoire, de redouter le mal même où il n'est pas. Ensuite quelque offense que vous receviez de la part d'un autre, ne répondez pas, mais recourez à la patience en disant : Il est juste que toutes les créatures se soulèvent contre moi. Je suis un homme plein d'orgueil ; j'ai offensé toute ma vie l'Auteur suprême des créatures ; je l'offense encore fréquemment et sous le moindre prétexte.

Lorsque vous allez à l'église, ayez toujours soin, si vous le pouvez, de fléchir le genou devant l'autel, soit en entrant, soit en sortant ; car il est écrit : *Que tout genou fléchisse au nom de Jésus*[1]. De même, lorsque vous allez par la maison ou dehors, ayez toujours un pas modéré, les mains dans une position convenable, les yeux baissés, retenus et non errants çà et là. « Un œil sans pudeur, dit saint Isidore, est l'indice d'un cœur impudique. » Quand vous voyez les frères occupés à ne s'entretenir ni de Dieu ni des saintes Ecritures, mais d'autre chose, retirez-vous aussitôt, surtout s'ils murmurent contre quelqu'un ou s'ils parlent de guerres : *Leur langage*, dit l'Ecriture, *est comme un glaive aigu*[2].

Maintenant si vous désirez mettre d'une manière plus parfaite ces conseils en pratique, efforcez-vous d'être toujours humble en votre cœur et en vos œuvres,

[1] Phil., 2 — [2] Ps. 56.

Digitized by Google

parce que, selon saint Grégoire, recueillir les autres vertus sans l'humilité, c'est porter de la poussière contre le vent[1].

CHAPITRE X.

De la tentation.

L'ennemi du genre humain a coutume de se porter en secret sur la voie des fidèles et de les attaquer par la tentation, comme saint Pierre nous l'enseigne dans ce passage où il est dit[2] : *Le démon, votre ennemi, tourne autour de vous comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer.* C'est pourquoi il vous faut, selon le conseil du Sage, apporter la plus grande sollicitude à la garde de votre âme[3]. Lors donc que vous vous sentez en butte à ses assauts, recourez à Jésus-Christ : il est fidèle et il vous fera tirer avantage de la tentation même. Dites lui : Secourez-moi, « Seigneur mon Dieu, ne vous éloignez pas de moi; « hâtez-vous de me venir en aide, Seigneur, vous « le Dieu de qui dépend mon salut; délivrez-moi de « mes ennemis puissants et de ceux dont la haine me « poursuit. Placez-moi près de vous, Seigneur, et « que la main de qui que ce soit combatte contre moi. « Quand des armées entières s'élèveraient contre « moi, mon cœur ne craindrait pas. »

Pensez ensuite que tout homme, par le péché,

[1] Hom. 7, in ev. — [2] I Pet., 5. — [3] Prov., 4.

Digitized by Google

se rend indigne de la gloire inestimable des bienheureux, et s'expose aux tourments horribles et infinis des damnés. Ces deux choses, si vous y êtes fidèle, éloigneront de vous la tentation. Si cependant le tentateur cherche encore à l'emporter, méditez souvent la Passion cruelle de Jésus-Christ; car, au rapport de l'Ecriture [1], *en occuper sa pensée, c'est une sagesse consommée, et celui qui veillera en sa présence sera bientôt en sûreté;* ou autrement : si la Passion du Rédempteur s'imprime bien en notre âme, il n'y aura plus de place en notre chair pour les attaques de la tentation : elle est une armure contre nos ennemis, elle est cette armure dont l'Apôtre a dit : *Revêtez-vous de l'armure de Dieu afin de pouvoir vous défendre des embûches du diable* [2]. Et c'est avec raison que saint Paul s'exprime ainsi : Aucun moyen ne saurait être plus efficace à ruiner promptement les armées de l'enfer. *Jésus-Christ a souffert dans la chair,* dit également saint Pierre, *armez-vous donc de cette même pensée* [3]. Saint Bernard s'exprime encore plus clairement sur ce sujet [4] : « Toutes les fois, « dit-il, que vous vous sentirez attaqué par des « pensées honteuses, entraîné à des désirs pervers, « représentez aux regards de votre âme comment « Jésus-Christ a été crucifié pour vous. Regardez « comment il a été trahi par Judas, traité ignomi- « nieusement, blasphémé, meurtri de soufflets, jugé, « condamné, dépouillé, flagellé, accablé sans ré- « serve d'injures et d'opprobres, crucifié entre deux

[1] Sap., 6. — [2] Ephes., 6. — [3] I Pet., 4. — [4] De int. Dom., c. 38.

Digitized by Google

« voleurs, déchiré de clous, souillé de crachats, cou-
« ronné d'épines, abreuvé de fiel, percé d'une lance;
« comment le sang a coulé de toutes les parties de
« son corps, et comment, ayant incliné la tête, il
« rendit l'esprit. Ainsi votre Rédempteur est mort
« pour vous sur la croix, et vous ne comprenez pas
« de quelle pensée détestable vous vous souillez en
« votre âme. »

CHAPITRE XI.

De la familiarité avec les personnes du monde.

Durant tout le cours de votre vie, appliquez-vous, autant que vous le pouvez convenablement, à éviter les rapports trop intimes avec les personnes du monde; le monde, selon le langage de l'Ecriture, se compose d'une génération perverse et infidèle[1]. Lorsque vous serez forcé, par nécessité ou dans un but utile, de voir ces sortes de personnes, parlez de choses dignes et avantageuses, et si elles portent la conversation sur des sujets mondains, les guerres et autres frivolités, ne les suivez point dans une telle voie, quand même on devrait vous accuser de singularité. Dites avec le Prophète : *Que ma bouche ne s'entretienne point des œuvres des hommes*[2].

Soyez toujours timide au milieu du monde et jamais en pleine sécurité; gardez l'humilité, l'honnêteté, et

[1] Deut., 31. — [2] Ps. 16.

Digitized by Google

ne vous livrez pas à de longues conversations, afin d'accomplir cette parole de l'Evangile : *Que votre lumière luise devant les hommes, afin que, voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père qui est dans le ciel*[1]. Fuyez les personnes du sexe comme des serpents ; ne liez aucune conversation avec elles sans un besoin urgent et n'arrêtez jamais vos regards sur leur visage. Si une femme s'entretient avec vous, oubliez ses paroles le plus promptement possible : *Ses discours sont plus doux que l'huile*, dit le Prophète, *et ils sont des traits aigus*[2]. C'est pourquoi saint Augustin nous dit également : « Que vos entre-
« tiens avec les personnes du sexe soient austères,
« courts et rigides. Vous ne devez pas les éviter avec
« moins de soin parce qu'elles sont saintes : plus leur
« vertu est élevée, plus elles attirent avec force, et
« à l'occasion d'une conversation innocente, le poison
« d'une concupiscence coupable se répand en nos
« cœurs. Croyez-moi, ajoute notre saint, je suis
« évêque, je vous parle en Jésus-Christ selon la vé-
« rité et je ne mens pas : j'ai vu, sous un semblable
« prétexte, tomber les cèdres du Liban et les chefs
« du troupeau ; j'ai vu tomber des hommes dont je
« ne redoutais pas plus la chute que celle d'un Gré-
« goire de Nazianze et d'un Ambroise. Fuyez donc
« les piéges de semblables personnes : vous n'êtes ni
« plus saint que David, ni plus fort que Samson,
« ni plus sage que Salomon. »

[1] Mat. 5. — [2] Ps. 54.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

Qu'il ne faut point juger les autres.

Personne n'a reçu le soin de juger les secrets des cœurs, comme nous l'enseigne l'Apôtre quand il nous dit : *Ne jugez point avant le temps*[1]; mais suspendez votre jugement *jusqu'à ce que le Seigneur vienne, qui exposera à la lumière ce qui est caché dans les ténèbres, et qui produira* au grand jour *les plus secrètes pensées des cœurs.* Gardez-vous donc de juger ou de mépriser jamais les autres; mais quand vous voyez le prochain faire quelque chose qui vous déplaît, avant de vous prononcer, commencez par abaisser votre regard sur vous, afin de voir si vous n'avez aucun reproche à vous adresser. Si vous vous reconnaissez coupable, alors appliquez-vous à vous-même le jugement que vous vouliez porter sur un autre; condamnez-vous en disant avec le Prophète[2] : *C'est moi qui ai commis l'iniquité,* et ne soyez pas comme l'hypocrite qui ne considère jamais ses défauts et présume toujours bien de soi, tandis qu'il juge les autres, les déchire, les condamne et veut découvrir une paille dans leurs yeux sans vouloir reconnaître la poutre qui l'aveugle. La Vérité elle-même flétrit une pareille conduite dans ces paroles[3] : *Hypocrite, ôtez premièrement la poutre de votre œil, et alors*

[1] II Cor., 4. — [2] II Reg., 24. — [3] Mat., 7. — Luc., 6.

Digitized by Google

vous verrez comment vous pourrez tirer la paille de l'œil de votre frère. De là ces autres paroles d'un poète exprimant la même chose : « O vous qui découvrez une paille dans l'œil de votre frère, rejetez loin de vous la poutre qui trouble vos regards. »

« Ayez soin, dit saint Bernard[1], de n'être pas un « scrutateur curieux de la vie des autres, ni un juge « téméraire. Quand même votre frère commettrait « une action digne de blâme, quand même vous en « seriez temoin, ne le jugez pas, mais plutôt « excusez-le, excusez son intention si vous ne pou- « vez excuser sa conduite, prétextez l'ignorance, la « surprise, le hasard. Si l'évidence du mal est telle « que vous ne puissiez l'excuser en aucune façon, « pensez au moins en vous-même et dites-vous : La « tentation a été terriblement violente. Qu'aurait-elle « fait de moi s'il lui eût été donné de m'attaquer avec « un tel empire? » Ne soyez donc pas enclin à juger les autres ou à vous répandre en murmures sur leur compte; mais exercez plutôt votre jugement sur vous, considérez-vous vous-même et dites avec le Prophète : *Je ferai connaître mon iniquité et j'occuperai ma pensée de mon péché*[2].

[1] In Cant., serm. 40. — [2] Ps. 37.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII.

De l'obéissance.

On ne saurait marcher plus sûrement dans la voie du salut qu'en faisant abnégation de soi-même par une humble obéissance. Voilà pourquoi Jésus-Christ a dit à ses disciples[1] : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même* par la soumission de l'obéissance, *qu'il porte sa croix* par la mortification de la chair, *et qu'il me suive* enfin par la perfection de sa vie. C'est justement que le Seigneur invite à cette soumission de l'obéissance, car par elle on obtient une victoire merveilleuse contre ses ennemis : *L'homme obéissant,* dit le Sage, *se glorifiera de ses victoires*[2]. Dieu lui-même se laisse vaincre par l'obéissance, et saint Grégoire nous dit : « Si nous obéissons à nos supérieurs, Dieu à son tour se montrera obéissant à nos prières. » Une seule prière d'un pécheur obéissant, ajoute saint Augustin, est exaucée plus promptement que dix mille faites par un homme insoumis.

Appliquez-vous donc durant votre vie entière à vous soumettre et à obéir humblement selon Dieu, non-seulement à vos supérieurs, mais encore à vos inférieurs, sans vous dire : Qui m'a donné cet ordre? Il n'est pas permis à un inférieur d'examiner : il se

[1] Luc., 9. — [2] Prov., 21.

Digitized by Google

hâte d'obéir en toute simplicité. Prenez garde de ne jamais, soit en public, soit en secret, arracher sous prétexte d'obéissance, par vous ou par d'autres, ce qui est selon vos désirs; ce n'est point là obéir, mais abuser de sa volonté propre. « Si quelqu'un s'efforce « ouvertement ou en secret, dit saint Bernard, de se « faire commander par son père spirituel ce qu'il a « résolu d'accomplir, celui-là se trompe s'il s'imagine « avoir pratiqué l'obéissance : il n'a point obéi à son « supérieur en cette circonstance, mais son supérieur « lui a obéi[1]. » Qu'il craigne celui-là, parce que ce qui brûle en enfer, c'est la volonté propre. « Otez cette volonté, dit encore saint Bernard, et il n'y aura plus d'enfer. » Evitez donc de manifester votre volonté dans votre intérêt particulier, surtout lorsqu'elle diffère de celle des supérieurs. « C'est un grand mal que la volonté propre s'écrie le même saint, puisque par elle notre bien cesse d'être un bien. »

Si un ordre difficile à accomplir vous inspire du mécontentement, pensez bien vite à Jésus-Christ : il était le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, et il s'est humilié lui-même, il s'est rendu obéissant jusqu'à mourir; il a dit : *Je suis descendu du ciel non pour faire ma volonté, mais la volonté de mon Père qui m'a envoyé*[2]. Si vous voulez marcher sur les traces de votre Dieu, dites aussi : Je suis sorti du monde non pour faire ma volonté, mais celle des autres.

Maintenant, quelle doit être la perfection de l'obéissance, saint Bernard nous le fait connaître dans les

[1] Serm. de trib. ord. eccl. — [2] Joan., 6.

Digitized by Google

paroles suivantes : « Le vrai obéissant, dit-il, ignore « tout retard ; il ne renvoie pas au lendemain l'accom- « plissement des ordres qu'il a reçus ; mais ses yeux « sont aussitôt prêts à voir, ses oreilles à entendre, « sa langue à parler, ses mains à agir, ses pieds à « marcher, et il se recueille tout entier en lui-même « pour faire la volonté de son supérieur[1]. »

CHAPITRE XIV.

De la pauvreté.

La pauvreté volontaire étant la base première de tout l'édifice spirituel, observez-la donc strictement durant votre vie en toutes ces choses qui passent, et n'ayez rien sous le ciel de plus que ce que la règle a accordé à vos besoins.

Que les frères, nous dit-elle, *n'aient rien en propre, ni maison, ni aucune autre chose*[2]. Et en effet, au rapport de saint Jean, *tout ce qui est dans le monde est ou concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie*[3]. Les choses de ce monde passent et sont opposées aux biens célestes. Soyez donc toujours pauvre si vous ne voulez pas être rejeté du ciel. L'homme, dit saint Grégoire, se sépare d'autant plus du divin amour qu'il cherche davantage son bonheur ici-bas. Au contraire, plus il méprise les objets terrestres, plus il s'approche de Dieu. C'est

[1] Serm. de Obed. — [2] Reg., c. 6. — [3] I Joan., 2.

Digitized by Google

pourquoi l'Apôtre écrivait : *Je regarde tout comme de la boue afin de gagner Jésus-Christ*[1]. Ainsi méditez sans cesse les choses du ciel pour arriver au mépris de celles de la terre. Si nous considérions la valeur et la multitude des biens qui nous sont promis dans la gloire, tout ce que le monde possède perdrait son prix à nos yeux. *Bienheureux* donc *les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux leur appartient*[2].

Mais si la pauvreté des biens terrestres nous conduit à la gloire des élus, vous devez donc vous efforcer de la garder dans toute sa rigueur, cette pauvreté, et surtout dans vos livres, vos sandales, vos habits, veiller à n'avoir que les choses strictement requises pour vos besoins, ne pas considérer comme nécessaires les superflues et craindre même comme des inutilités celles qui sont de rigueur. Nous croyons user seulement du nécessaire, et nous possédons, si nous voulons y regarder de près, une foule d'objets inutiles. Ainsi n'ayez rien ni par vous-mêmes ni par l'entremise d'un autre, et soyez attentif à ne rien conserver en votre cellule en dehors de ce qu'il faut. Et ici j'entends parler même des choses les plus minimes, de peur que la négligence sur ce point n'entraîne en des excès plus considérables. Vous avez échappé à de graves dangers, dit saint Augustin, prenez garde de n'être point submergé par un grain de sable; car, au rapport de l'Ecriture, la pauvreté *est un arbre de vie pour ceux qui l'embrassent, et celui qui se tient*

[1] Philip., 3. — [2] Mat., 5.

Digitized by Google

uni à elle est vraiment heureux[1]. Si donc vous lui demeurez fidèle jusqu'à la fin de votre vie, vous pourrez entrer dans la félicité céleste : la Vérité elle-même l'a promise aux pauvres parfaits quand elle a dit : *Bienheureux les pauvres d'esprit parce que le royaume des cieux leur appartient.* Ce royaume est d'autant plus avantageux qu'il est plus abondant en richesses, d'autant plus à l'abri de tout danger qu'il est plus sublime, d'autant plus ineffable en ses délices qu'il est plus brillant de splendeur, d'autant plus illustre que ses habitants sont plus glorieux. Daigne nous y conduire Celui qui vit et règne dans tous les siècles des siècles.

CHAPITRE XV.

Du silence.

Les consolations célestes nous sont souvent refusées quand nous nous livrons à de trop longues conversations; observez donc durant toute votre vie un silence rigoureux dans les moments désignés pour cela et dans les lieux où il vous est défendu de parler. *Votre force*, dit l'Ecriture[2], *sera dans le silence et l'espérance.* Gardez-le en quelque lieu que vous vous trouviez, à l'office divin, dans l'accomplissement de vos divers services, et partout où il y a plus de trois frères. Depuis Complies jusqu'au lendemain après Tierce, ne parlez point si vous n'êtes interrogé, ou si vous

[1] Prov., 3. — [2] Is., 30.

Digitized by Google

n'êtes contraint de le faire par un motif de nécessité ou d'utilité. L'âme qui n'est pas fortifiée par le rempart du silence, dit saint Grégoire, est aisément percée des traits de l'ennemi. La bouche de l'homme, ajoute saint Augustin, doit être comme une muraille ; il ne doit l'ouvrir que pour louer Dieu, s'accuser et rendre service.

Gardez donc le silence et ne prononcez jamais aucune parole de médisance, de bouffonnerie ou toute autre parole inconvenante. Non-seulement vous aurez à rendre compte au jour du jugement des conversations oiseuses, nuisibles et dangereuses, mais encore d'une seule parole inutile prononcée par vous, selon l'enseignement du Sauveur[1]. Voilà pourquoi le Prophète a dit : *Ils ont été dans la joie parce qu'ils ont gardé le silence*[2]. Si vous voulez éviter les paroles dangereuses, commencez par vous abstenir de celles qui sont inutiles. Celui qui ne réprime pas les paroles oiseuses, dit saint Augustin, s'en permettra bientôt de coupables. De là ce conseil du Sage : *Jeune homme, ouvrez à peine la bouche dans votre propre cause; et lorsque vous aurez été interrogé deux fois, répondez en peu de mots*[3]. Mais surtout gardez le silence sur les choses du siècle et les différentes guerres; n'aimez point à en entendre parler : de telles conversations sont un venin mortel pour les âmes; c'est de ceux qui les tiennent qu'il est écrit : *Ils se sont servis de leurs langues pour tromper avec adresse; ils ont sur leurs lèvres le venin des aspics*[4].

[1] Mat., 12. — [2] Ps. 106. — [3] Eccl., 32. — [4] Ps. 12.

Digitized by Google

* Pendant que frère Bonaventure, de sainte mémoire, alors ministre général de son Ordre et ensuite cardinal, se trouvait à la maison des Frères mineurs de Paris, un frère assez avant en son intimité y faisait alors ses études. C'était un jeune homme d'un caractère excellent. Il alla le trouver un jour et le supplia ardemment de vouloir bien lui apprendre comment il pourrait, dans l'ordre, conserver sa jeunesse irrépréhensible et sans tache, et croître en mérites pour la vie éternelle. Alors frère Bonaventure, poussant un grand soupir, lui répondit :

Mon fils, si vous voulez demeurer sans péché et exempt de toute souillure en la vie religieuse, rappelez-vous les six conseils suivants et ayez-les sans cesse présents à votre pensée : nous les avons puisés dans les enseignements et les exemples des saints Pères.

1° Soyez toujours fidèle à l'oraison et à la lecture des saints livres. Pour y arriver et ne point vous relâcher, visitez souvent l'église le jour et la nuit et aimez votre cellule par-dessus tout. Qu'on ne vous voie jamais hors d'elle ou de l'église, passer votre temps avec d'autres dans l'oisiveté sur les places ou les chemins; mais, quand l'office ou le repas est terminé, quand vous avez rempli vos charges ou les commandements de vos supérieurs, revenez de suite à votre cellule sans lever les yeux, et là rendez-vous à vous-même.

2° Veillez sur toute chose à bien garder l'honnêteté en votre cœur et en tous vos sens. Pour y arriver,

* Ce qui précède ces avis a été écrit par un religieu de l'ordre des Frères mineurs.

Digitized by Google

n'ayez jamais de liaison spirituelle trop intime avec personne; mais vivez d'une manière commune avec tout le monde, en sorte qu'on ne remarque en vous rien d'extraordinaire ni de singulier.

3° Exercez une vigilance sans bornes sur votre langue, et quand vous êtes avec les autres, ne parlez que de choses nécessaires et seulement lorsque l'on vous interroge. Ne louez personne et ne blâmez ni les absents ni ceux qui vous écoutent quand même les autres vous en donneraient l'exemple.

4° Soyez souverainement attentif à ne jamais rapporter ce que vous avez appris des autres, si ce n'est pourtant les choses propres à édifier.

5° Rappelez souvent en votre cœur le souvenir des bienfaits de Dieu et de vos péchés, des félicités du ciel et des peines de l'enfer. Pensez aussi à tous ceux qui sont dans la tribulation et aux misères de ce monde.

6° Soyez fidèle à ne jamais juger personne en votre cœur ni en vos paroles, si ce n'est vous-même. — Observez ces choses et vous vous sauverez au milieu des hommes.

Digitized by Google

DES

CONSEILS ÉVANGÉLIQUES.

CHAPITRE PREMIER.

De la religion.

La voie des conseils évangéliques est parcourue par les hommes parfaits, comme sont les religieux. Nous allons donc nous entretenir d'abord de la religion elle même ou autrement de la vie commune.

Considérez trois choses, au nom du Seigneur, touchant la vie religieuse : le type auquel elle est comparée, le principe d'où elle dérive et le vœu qui l'enchaîne. Le type auquel nous pouvons comparer une telle vie et par où elle nous apparaît digne de louange, est de plus d'une sorte. Trois choses, en effet, provoquent nos hommages chez les religieux : le poids de la gravité, l'amour de la vie commune et la fuite de tout bien propre.

Le religieux doit donc avoir le poids de la gravité. De même qu'un changeur véritable connaît les meilleures pièces d'argent à leur pesanteur, ainsi un religieux se fait connaître au poids de sa gravité. Aussi est-il dit dans les psaumes : *Je vous louerai au milieu d'un peuple plein de gravité*[1].

[1] Ps. 34.

Digitized by Google

Le religieux doit aimer la vie commune; nous le voyons par beaucoup d'exemples. D'abord, quand plusieurs hommes sont réunis, ils s'avancent avec plus de sécurité, ils sont plus forts contre les attaques et ils trouvent en eux-mêmes des consolations plus abondantes. Voilà pourquoi il est dit au livre de l'Ecclésiaste : *Il vaut mieux être deux ensemble que d'être seul*[1]. Ensuite, quand un oiseau est seul, c'est ou un oiseau de proie, comme l'épervier, ou un oiseau ayant perdu son compagnon, comme la tourterelle. De même le religieux qui veut être seul est un oiseau de proie par ses médisances, ses jugements sur son supérieur et ses frères, ou bien il a perdu son compagnon, ou autrement Jésus-Christ. C'est pourquoi il est écrit : *Malheur à celui qui est seul*[2] ! Lorsque le Seigneur fut présenté au temple, on offrit deux tourterelles et non une seule. Quand une chandelle est seule, le vent l'éteint facilement; quand elle est allumée avec plusieurs autres, il n'en est pas de même. Ainsi plusieurs hommes réunis par le lien de la charité jettent un éclat plus brillant par leurs bons exemples et brûlent avec plus d'ardeur par leurs désirs des choses divines. C'est ce qui fait dire au Prophète[3] : *Assemblez les saints* du Seigneur en *sa présence*. De plus, une seule pièce d'argent ne saurait constituer un trésor, mais plusieurs réunies; un seul soldat ne forme pas une armée, un seul étudiant une école, un seul bœuf un troupeau, une seule abeille un essaim, un seul grain de blé un monceau, une seule espèce

[1] Eccles., 4. — [2] Eccles., 4. — [3] Ps. 49.

Digitized by Google

de senteur une maison de parfumeries ; mais partout il faut la réunion de plusieurs. Ainsi, lorsqu'un certain nombre d'hommes sont unis par le lien de l'amour, il y a sans contredit chez eux une abondance plus considérable de mérites. L'Esprit-Saint voulant nous montrer un exemple de cette vérité, ne s'est pas répandu sur un seul, mais sur plusieurs disciples assemblés, comme nous le lisons au livre des Actes[1].

Le religieux doit fuir soigneusement la possession de biens propres. De même que la chauve-souris boit l'huile dans l'église, où les hommes s'occupent à louer Dieu, ainsi le religieux propriétaire, marchant sur les traces de cet animal, boit et vole les biens du monastère où les autres chantent les louanges du Seigneur et vaquent à son service ; Judas seul, parmi les apôtres, s'appropriait l'argent[2].

Remarquez, en second lieu, qu'il y a trois choses réprouvées d'une manière spéciale en tout religieux : l'indévotion, la dissolution et les courses continuelles. Un religieux indévot est comme un jonc qui, planté dans l'eau ou dans un lieu humide, demeure toujours aride en lui-même. De même que le poisson ne cesse de se rassasier d'eau et se trouve cependant vide lorsqu'on l'ouvre, de même le religieux sans dévotion meurt d'inanition en présence d'un pain abondant, de soif à côté d'une fontaine, de froid auprès d'un foyer ardent. C'est de tels hommes qu'il est dit dans les Psaumes : *Les riches ont été dans la détresse et en proie à la faim*[3].

[1] Act., 2. — [2] Joan., 12. — [3] Ps. 33.

Digitized by Google

On doit réprouver encore dans un religieux une vie dissolue et le manque d'honnêteté dans ses rapports avec les autres. Un homme du monde vivant de la sorte ne fait tort qu'à lui; mais un religieux dissolu et sans réserve déshonore son monastère et son ordre. Quand on présente du vin sur un marché, on juge de la totalité par celui que l'on offre dans un verre à l'appréciation publique; ainsi le monde juge de toute une communauté, de tout un ordre, soit en bien, soit en mal, par les exemples offerts à ses regards en la personne d'un seul religieux. Voilà pourquoi l'Apôtre a dit : *Nous avons été donnés en spectacle au monde*[1].

Enfin les courses continuelles méritent d'être condamnées dans un religieux. De même qu'un poisson ne saurait vivre long-temps hors de l'eau, de même un religieux ne saurait être long-temps à courir sans s'exposer par sa faute à une prompte mort. De là cette parole de saint Jérôme : « L'oisiveté est pour moi une prison, et la solitude un paradis. »

Remarquez, en troisième lieu, qu'un religieux doit se mortifier, mais non se tuer, obéir à son supérieur et ne point lui résister; avancer toujours dans le bien et ne jamais reculer. D'abord, un religieux ne doit point tuer son corps, mais le discipliner, régler la discipline d'une manière conforme à la raison et quelquefois même relâcher de sa sévérité. De même que l'aigle abaisse ses ailes pour mieux les étendre ensuite; de même que le chasseur relâche les cordes

[1] II Cor., 4.

Digitized by Google

de son arc pour les resserrer plus fortement après, ainsi de temps à autre il faut modérer et tempérer la rigueur de la discipline, pour ensuite l'embrasser avec une énergie nouvelle; car l'Apôtre a dit : *Que votre obéissance soit raisonnable*[1].

Un religieux doit obéir avec humilité à son supérieur et ne point lui résister. On juge un membre paralysé quand il ne se meut pas au commandement de la tête. Tel est le religieux pervers et insoumis qui n'éprouve rien et demeure insensible aux ordres de son père spirituel. C'est de pareils hommes qu'il est écrit dans l'Exode : *Ils deviendront immobiles comme des pierres*[2]. L'élément liquide, dit Aristote, ne saurait se servir de borne à soi-même, il a besoin d'être retenu par un autre. » Ainsi le religieux est bien gouverné seulement lorsqu'il observe les commandements de son supérieur; il l'est mal quand il suit le mouvement de sa volonté propre. De là cette parole de saint Bernard : « Otez la volonté propre et il n'y aura plus d'enfer[3]. »

Un religieux doit avancer toujours dans le bien et ne jamais reculer. Il doit commencer par des choses plus faciles, pour aller ensuite à des choses plus sublimes, car ne pas profiter dans la voie de Dieu, c'est décroître. De même qu'un édifice est plus large à sa base et va en se resserrant à mesure qu'il s'élève davantage, ainsi un religieux doit commencer par établir sa perfection sur une telle base qu'il puisse y ajouter et persévérer; autrement on lui appliquera

[1] Rom., 12. — [2] Exod., 15. — [3] Serm. 3, de Res. Dom.

Digitized by Google

cette parole de l'Evangile : *Cet homme a commencé à bâtir et il n'a pu terminer*[1]. Mais il doit par-dessus tout persévérer dans la vie religieuse, parce que, dit le Sauveur, *quiconque met la main à la charrue et regarde en arrière, n'est point propre au royaume de Dieu*[2]. Ce serait une grande folie pour un homme de sortir du vaisseau au moment de la tempête et de se jeter dans la mer; ainsi est insensé celui qui, au milieu de la tentation abandonne la vie religieuse pour se précipiter au milieu des flots de ce monde. C'est à un tel homme qu'il convient de dire : *Si vous ne demeurez sur le vaisseau, vous périrez*[3].

En quatrième lieu, un religieux a besoin d'être nourri sous la discipline et d'être formé d'une triple manière : comme un petit enfant dans la maison paternelle, comme une faible plante dans un jardin, comme un tendre arbrisseau dans un verger. Il doit être nourri et élevé avec soin sous les lois de la discipline à la façon d'un petit enfant. Il doit avoir, remarquez-le bien, deux sages-femmes pour le recevoir à son entrée dans la vie religieuse, deux nourrices dans son accroissement et son progrès, deux conseillères quand il est arrivé à l'état de perfection. Ces deux sages-femmes sont : l'obéissance qui lui lie les pieds et les mains et l'enveloppe des langes de la pauvreté; l'humilité qui le couche dans la crèche et le berceau du cloître, en lui donnant pour garde la tempérance et pour attache le cilice. Voilà les deux sages-femmes dont il est parlé dans l'Exode, et qui, chez les Hébreux,

[1] Luc., 14. — [2] Luc., 14. — [3] Act., 27.

Digitized by Google

conservaient les enfants mâles[1]; elles conservent encore les religieux véritables, ceux qui veulent mener une vie parfaite. — Les deux nourrices dont le religieux a besoin dans la voie du progrès sont : 1° la vérité, qui lui apprendra à parler. Aussi saint Pierre nous dit-il : *Si quelqu'un parle, qu'il paraisse que Dieu parle par sa bouche*[2]. 2° L'honnêteté, qui lui indiquera comment il doit marcher. De là cette parole de l'Apôtre : *Nous vous ordonnons de vous conduire honnêtement envers les personnes du dehors*[3]. — Il lui faut néanmoins deux conseillères dans l'état de l'âge mûr ou de la perfection. La première est la charité envers Dieu et le prochain, car saint Paul a dit[4] : *Que la charité fraternelle habite parmi vous;* la seconde, l'austérité pour lui-même, selon cette autre parole du même Apôtre : *Je châtie mon corps et je le réduis en servitude*[5].

Le religieux doit être traité sous les règles de la discipline, ou autrement dans la vie religieuse, comme une plante en un jardin. Le jardinier remue souvent la terre autour des jeunes plantes confiées à ses soins. Ainsi doit-il en être spirituellement pour le jeune religieux. On arrache ces plantes d'un lieu, on les transplante dans un autre, on les tient enfermées, on les arrose, on les émonde, on les environne de terre et on les cultive. Ainsi le novice, comme une plante délicate, a besoin d'être arraché entièrement au monde, transplanté dans la vie religieuse, enraciné

[1] Exod., 1. — [2] I Petr., 4. — [3] I Thess., 4. — [4] Hebr., 13. — [5] I Cor., 9.

Digitized by Google

par une sainte résolution, enfermé par la circonspection, arrosé par la dévotion, environné par des exercices et des occupations, et enfin d'être cultivé. Telles sont ces plantes nouvelles dont parle le Prophète, alors qu'elles s'offrent à nos regards dans toute la force de leur jeunesse.

Enfin le religieux doit être formé dans la vie religieuse comme un arbuste dans un verger. Quand un arboriste possède un rejeton d'une espèce excellente, il l'entoure d'une multitude de soins : il s'applique à lui faire prendre racine, à fortifier sa tige, à lui faire produire des branches, des feuilles, des fleurs et des fruits. Ainsi l'arbuste spirituel, le néophyte, l'homme nouvellement placé dans la vie religieuse, comme en un lieu de réserve, a besoin aussi lui de prendre la racine d'une humilité profonde, la tige d'une droite intention, les rameaux d'une charité sincère, les feuilles d'un langage honnête, les fleurs d'une vie aimable et enfin par-dessus tout les fruits des bonnes œuvres, car c'est à ses fruits qu'on le reconnaîtra, selon la parole du Sauveur[1]. C'est de rejetons semblables, de rejetons généreux et de grande espérance que le Prophète a dit[2] : *Vos enfants seront autour de votre table comme de jeunes oliviers;* et cette table n'est autre que la religion sainte.

La vie religieuse est vraiment digne de louanges en son origine première. Toute religion, toute congrégation spirituelle, toute réunion d'une vie fraternelle a pour premier auteur Samuel, qui rassembla

[1] Mat., 7. — [2] Ps. 127.

Digitized by Google

en un même lieu un grand nombre de prophètes, comme nous le lisons au premier livre des Rois et comme l'histoire nous l'enseigne[1]. Elle prit naissance, en second lieu, d'Elisée avec qui demeurèrent les fils des prophètes, comme nous l'enseigne encore la sainte Ecriture[2]. Son troisième auteur est saint Jean-Baptiste, qui forma une assemblée de disciples. Le quatrième est Jésus-Christ, qui réunit des disciples et des apôtres. Ce genre de vie eut ensuite pour auteur les apôtres, auxquels s'attachèrent beaucoup de disciples menant une vie commune, après l'envoi de l'Esprit-Saint, car parmi eux nul n'appelait sien ce qu'il possédait, mais tout était commun. Après eux, saint Marc eut à Alexandrie des disciples menant une vie admirable, comme nous le lisons dans l'histoire ecclésiastique. De là sont sortis les moines, qui furent de trois sortes : les cénobites vivant en communauté ; ceux appelés *remoboth*, qui habitaient deux et trois ensemble, et les anachorètes, qui demeuraient seuls dans le désert. Paul en est le fondateur, Antoine la gloire, et Jean-Baptiste le chef[3].

La vie religieuse est enfin maintenue et enchaînée par un lien vraiment remarquable, un lien qui la rend tout-à-fait glorieuse. Ce lien est triple et digne de louanges ; il est formé de l'obéissance religieuse qui soumet, de la pauvreté qui allège, et de la chasteté qui embellit. L'obéissance ôte au religieux sa volonté propre et par conséquent l'enfer, selon cette parole déjà citée de saint Bernard : « Enlevez la volonté

[1] I Reg., 10. — [2] IV Reg., 4. — [3] Hieron., epist. ad Eustoch.

Digitized by Google

propre, et il n'y aura plus d'enfer. » La pauvreté délivre de l'amour des choses terrestres, et par là même de tout mal, comme l'enseigne saint Paul en ce passage : *La source de tous les maux est la cupidité*[1]. La chasteté éloigne de l'homme toute souillure de la chair et le rend semblable aux anges, selon que nous l'apprend le Sauveur quand il nous dit : *Après la résurrection, les hommes n'auront point de femmes, ni les femmes de maris; mais ils seront comme les anges de Dieu dans le ciel*[2]. Nous allons maintenant parler avec ordre de ce triple lien. Commençons par l'obéissance.

CHAPITRE II.

De l'obéissance.

Nous avons trois choses à considérer touchant l'obéissance : les éloges dont elle est comblée, les secours dont elle est assistée, et les emplois auxquels elle est appliquée.

Les éloges dont l'obéissance a été comblée sont en grand nombre : elle est appelée l'école du Sauveur, un genre de martyre glorieux, la palme triomphale, l'échelle du paradis. Le Sauveur a enseigné l'obéissance d'une triple manière par son exemple : en venant en ce monde, en demeurant au milieu du monde, en quittant le monde. Il l'a enseignée en

[1] I Tim., 6. — [2] Mat., 22.

Digitized by Google

venant en ce monde comme il le dit lui-même en ces paroles : *Je suis descendu du ciel non pour faire ma volonté, mais la volonté de mon Père qui m'a envoyé*[1]. Il l'a enseignée en demeurant au milieu du monde, car, dit l'Apôtre, *il s'est fait obéissant jusqu'à la mort*[2]. Il l'a enseignée en sortant du monde, quand, dans sa Passion, il a dit à son Père : *Qu'il soit fait non comme je le veux, mais comme vous le voulez*[3].

L'obéissance est un genre de martyre glorieux et la palme du triomphe. En effet elle donne la mort à l'homme et lui enlève la tête de sa volonté propre. Il est écrit de ce martyre au premier livre des Rois : *L'obéissance vaut mieux que les victimes*[4].

Elle est l'échelle du paradis, et saint Bernard lui assigne sept degrés. Le premier consiste à se soumettre volontiers et sans regimber à l'exemple de saint Paul quand il dit : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse*[5] ? — Le second à obéir avec simplicité et sans dissimulation, comme David en ce passage du psaume : *Je suis devant vous comme une bête de somme*[6]. — Le troisième, à obéir avec joie et sans murmure, comme Simon le Cyrénéen qui a porté la croix de Jésus quand on la lui imposa outrageusement[7]. — Le quatrième, à obéir promptement et sans retard, à l'exemple de Pierre et d'André qui, à la voix seule du Seigneur, laissèrent leurs filets et le suivirent[8]. — Le cinquième, à obéir courageusement sans considérer le danger : telle fut l'obéissance de saint Pierre quand il dit :

[1] Joan., 6. — [2] Philip., 2. — [3] Mat., 26. — [4] I Reg., 15. — [5] Act., 9. — [6] Ps. 72. — [7] Mat., 27. — [8] Mat., 4.

Digitized by Google

Seigneur, je suis prêt à aller avec vous en prison et à la mort[1]. — Le sixième, à obéir humblement et sans orgueil, comme le Sauveur l'a recommandé en ces paroles : *Lorsque vous aurez accompli tout ce qu'on vous aura commandé, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles*[2]. — Le septième enfin, à obéir avec persévérance sans jamais s'arrêter, à l'exemple de Jésus-Christ dont l'Apôtre a écrit : *Il s'est fait obéissant jusqu'à la mort.* Ces sept degrés étaient renfermés spirituellement en l'échelle de Jacob dont il est parlé dans la Genèse. Cette échelle nous représente l'obéissance : par elle les anges montaient et descendaient, et ainsi l'obéissance nous apparaît une vie angélique; ensuite elle touchait au ciel, et par là nous reconnaissons que la vie de l'obéissance est une vie céleste.

Considérez aussi que l'obéissance est un vaisseau qui conduit dans les cieux, une clef qui en ouvre l'entrée, un oiseau qui nous y transporte. Et d'abord l'obéissance est un vaisseau : celui qui voyage sur un vaisseau s'avance toujours et cependant il se tient en repos. Ainsi dans le vaisseau de l'obéissance on fait des progrès continuels sur la mer du monde, en dormant et en veillant, en mangeant et en gardant l'abstinence, en marchant et en se reposant, car, à l'instar du marin, on n'agit point de son propre mouvement, mais par l'impulsion d'autrui. C'est de ce vaisseau de l'obéissance qu'il est dit au livre des Proverbes : *Elle est comme le vaisseau d'un marchaud*[3].

[1] Luc., 22. — [2] Luc., 17. — [3] Prov., 31.

Digitized by Google

On peut de la même manière comparer l'homme obéissant à celui qui voyage à cheval. Celui-ci parcourt sa route sans avoir besoin de se donner aucune fatigue; il est emporté par le mouvement de son cheval et non par le sien propre. Ainsi l'homme voué à l'obéissance mérite en demeurant en repos, parce qu'il n'est point appuyé sur sa volonté, mais sur celle de son supérieur. De là cette parole des Cantiques : *O ma bien-aimée, je vous ai comparée à l'équipage conduit par mes chevaux*[1].

L'obéissance est comme la clef du paradis. De même que la désobéissance a fermé le paradis terrestre, de même l'obéissance a ouvert le paradis céleste. Le Seigneur nous a montré une figure de cette vérité quand il a donné les clefs du royaume des cieux à Simon, dont le nom veut dire obéissant. Et comme Dieu a maudit la désobéissance du premier homme lorsqu'il lui dit : *La terre sera maudite à cause de ce que vous avez fait*, de même il a béni l'obéissance de Simon en ces paroles : *Vous êtes bienheureux, Simon, fils de Jean*[2].

L'obéissance est semblable à un oiseau qui s'élève dans les airs. L'oiseau s'appuie sur ses deux ailes pour traverser les régions élevées au-dessus de la terre, de même l'homme voué à l'obéissance fait usage de l'aile de la pauvreté et de l'aile de la chasteté pour atteindre les hauteurs célestes. De là cette parole de l'Apocalypse : *Deux ailes furent données à la femme afin qu'elle s'envolât dans un lieu retiré*[3]. Cette femme

[1] Cant., 1. — [2] Gen., 3. — Mat., 16. — [3] Apoc., 12.

Digitized by Google

peut bien figurer l'obéissance, et les deux ailes les vœux qui lui sont joints, la chasteté et la pauvreté volontaire.

Remarquez encore comment cette vertu est souveraine en son mérite, voisine de Dieu et proche du ciel. Elle est souveraine en son mérite, et pour le faire connaître, Jésus-Christ a établi Simon, l'homme obéissant, au-dessus des autres disciples. Le Créateur veut que tout soit soumis à un tel homme; et il n'y a rien d'étonnant en cela, puisque Dieu lui-même a voulu obéir à celui qui était obéissant. Nous en avons une preuve dans ce passage de Josué où il est dit : *Il n'y eut point avant ni après de jour aussi long, le Seigneur obéissant à la voix d'un homme*[1]. — Elle est voisine de Dieu. En effet, le Sauveur s'est reposé dans la maison de Simon, et il aimait tous ceux qui demeuraient à Béthanie, dit saint Jean[2]. Or, Béthanie signifie la maison de l'obéissance. — Enfin elle est proche du ciel, elle en est l'échelle. C'est pour cela que le Seigneur partit de Béthanie pour monter au ciel, comme le rapporte saint Luc[3].

L'obéissance est assistée de secours divers. Nous en trouvons six : une humilité flexible, une habitude fréquente, une charité ardente, le mépris des choses terrestres, l'onction de la grâce intérieure et le commandement d'un supérieur plein de réserve. L'obéissance est donc aidée et l'homme devient obéissant au moyen de ces secours. L'humilité le rend flexible : de même que la légèreté et la délica-

[1] Jos., 10. — [2] Luc., 7. — Joan., 11. — [3] Luc., 24.

Digitized by Google

tesse d'une tige permettent de l'incliner facilement, de même la tendre délicatesse de l'humilité porte l'homme à obéir sans la moindre résistance. C'est pourquoi l'Apôtre dit de Jésus-Christ : *Il s'est humilié lui-même et il s'est fait obéissant jusqu'à la mort.* — L'habitude vient ensuite en aide à l'obéissance : de même qu'on accoutume par diverses évolutions un cheval à se plier à tous nos désirs, ainsi l'habitude de l'obéissance conduit l'homme à obéir au moindre signe. C'est d'un cheval si bien dressé qu'il est dit au livre des Proverbes : *On prépare le cheval au jour du combat, et le Seigneur accorde le salut*[1]. — L'amour de Dieu prête aussi son secours à l'obéissance : le feu amollit la cire et la rend maniable; ainsi l'amour embrasé du Seigneur rend l'homme obéissant. De là cette parole du Sauveur : *Je suis venu apporter le feu sur la terre*[2], je suis venu l'allumer en l'âme dévote. — L'obéissance trouve un autre secours dans le mépris du monde et l'éloignement de notre volonté de tout objet corporel. L'écorce, tant qu'elle est jointe à l'arbre, est dure et inflexible; mais une fois qu'elle en est séparée, on la plie à sa volonté. De même l'esprit de l'homme se plie sans difficulté à l'obéissance quand il est devenu étranger aux choses de la terre. C'est en la disposition où se trouve un tel homme que le Prophète a dit : *Je suis prêt, et je n'éprouve aucun trouble*[3]. — L'onction de la grâce intérieure prête encore à l'obéissance un puissant secours : de même qu'une peau devient molle et flexible sous l'action de

[1] Prov., 21. — [2] Luc., 12. — [3] Ps. 118.

Digitized by Google

l'huile, tandis qu'auparavant elle était dure et rebelle, ainsi l'homme devient facile à l'obéissance quand son âme a été pénétrée de l'onction de la grâce. C'est de cette onction que saint Jean a parlé dans ce passage : *Conservez en vous l'onction que vous avez reçue*[1]. — Enfin la réserve de celui qui commande est un encouragement à l'obéissance. Dieu lui-même a donné l'exemple d'une telle conduite, il a défendu seulement le fruit d'un seul arbre du paradis, et il a permis tous les autres : *Mangez*, a-t-il dit, du fruit *de tous les arbres du paradis, mais ne mangez pas* du fruit *de l'arbre de la science du bien et du mal*[2].

L'obéissance a des devoirs à remplir, et ils lui sont imposés par trois sortes de préceptes. Elle doit se soumettre aux préceptes de droit naturel, et nous les trouvons renfermés en ce passage de Tobie : *Prenez garde de ne point faire à autrui ce que vous souffririez avec peine de sa part;* et dans cet autre de saint Matthieu : *Faites aux hommes ce que vous voulez qu'ils vous fassent*[3]. Nous devons en second lieu obéir aux commandements contenus dans la sainte Ecriture, tels qu'ils sont exprimés dans l'Exode et commençant par ces mots : *Vous n'aurez point de dieux étrangers*[4]. Nous devons obéir enfin aux préceptes inspirés par la grâce, comme en ce qui concerne l'amour de Dieu et du prochain. Nous en avons parlé en traitant de la charité.

[1] I Joan., 2. — [2] Gen., 4. — [3] Tob., 4. — Mat., 7. — [4] Exod., 20.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

De la pauvreté.

Il y a trois choses à considérer spécialement touchant la pauvreté : elle a un prix céleste au moyen duquel les pauvres peuvent acheter le ciel ; elle est un festin divin auquel sont invités les pauvres ; elle est un trône glorieux sur lequel les pauvres sont placés.

La pauvreté a un prix céleste au moyen duquel il est au pouvoir des pauvres d'acheter le royaume des cieux. En effet, saint Augustin a dit : « Le royaume des cieux s'achète par la pauvreté. » Et remarquez bien que ce royaume appartient véritablement aux pauvres à titre d'achat, car ils en paient réellement le prix marqué par Jésus-Christ quand il a dit : *Quiconque aura quitté sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses terres, à cause de moi, aura pour héritage la vie éternelle*[1].

La pauvreté est un festin céleste où les pauvres sont rassasiés. Quand on appelle à l'aumône, les pauvres seuls viennent et se hâtent. De même au banquet du ciel, ou autrement aux félicités du paradis auxquelles Jésus-Christ nous invite, les pauvres seuls sont admis. Nous le voyons par l'exemple donné dans saint Luc à l'endroit où il est dit : *Un homme fit un grand repas*[2], etc.... Trois sortes d'hommes, remarquez-le

[1] Mat., 19. — [2] Luc., 14.

Digitized by Google

bien, refusèrent de se rendre à ce repas, mais en apportant des excuses frivoles : les avares engraissés par leurs richesses, les impudiques remplis de l'embonpoint de leurs iniquités, et les orgueilleux enflés par les honneurs. De même, selon la parole de Moïse[1], le peuple de Dieu, après avoir été *engraissé, surchargé* de ses dons et mis *dans une pleine abondance, a abandonné son Créateur et s'est éloigné de Dieu, son Sauveur*. Les avares sont figurés par celui qui avait acheté cinq paires de bœufs; les impudiques, par celui qui s'était marié; les superbes, par celui qui avait acquis une maison. Aussi tous ces hommes ont-ils été exclus à juste titre de ce festin, et les pauvres seuls y furent-ils admis, selon qu'il est dit en ces paroles : *Appelez les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux*[2].

La pauvreté est, en troisième lieu, un trône glorieux sur lequel les pauvres sont appelés à s'asseoir. En effet, le Seigneur a dit : *Je vous dis en vérité que vous,* qui avez tout abandonné et m'*avez suivi....*, *vous serez assis sur douze trônes et vous jugerez les douze tribus d'Israël*. Un homme placé dans les hauteurs célestes regarderait ce monde terrestre comme un point dans l'espace; ainsi les pauvres, ayant un trône et une demeure dans le ciel, considèrent cette terre comme un objet médiocre et méprisable. Ils disent avec l'Apôtre : *Notre demeure est dans les cieux*[3].

La pauvreté offre encore une vie exempte de périls, un repos profond pour l'âme et un vêtement brillant

[1] Deut., 32. — [2] Luc., 14. — [3] Phil., 3.

Digitized by Google

de splendeur. Les pauvres passent leur vie dans une sécurité profonde, parce que leur pauvreté les met à l'abri des procès; elle ne leur laisse rien à redouter de la part des voleurs, et ils ne craignent aucun malheur dans leurs biens, tandis que les riches sont exposés à toutes ces tribulations. Caïn, dont le nom veut dire possession, avait toujours la tête tremblante et agitée, et il représente les inquiétudes des riches et les sollicitudes de l'avare. — Les pauvres jouissent, en second lieu, de la paix de l'âme : ils ne sont point déchirés par les épines des richesses, ils n'ont point à en supporter le poids, ils sont purs de leurs souillures. Les biens temporels produisent les trois calamités suivantes : leur possession est un fardeau, leur amour une tache à l'âme, et leur perte une angoisse. Pour figurer ce repos dont jouit l'esprit du pauvre et les inquiétudes attachées aux richesses, Dieu donna à son peuple le sabbat et il laissa aux Egyptiens les anxiétés et les peines. C'est pourquoi l'Apôtre dit : *Le jour du sabbat est réservé au peuple de Dieu*[1]. — Enfin les pauvres sont couverts d'un vêtement brillant de splendeur, ils sont environnés d'honnêteté. C'est pourquoi le Sage joint ces deux choses en disant : *La pauvreté et l'honnêteté viennent de Dieu*[2]. En effet, dans les sentiers du pauvre brille spirituellement le signe de Jésus-Christ, dont il est dit dans saint Luc : *Il sera un signe de contradiction*[3]. Le signe de Jésus-Christ a été contredit de trois manières par les partisans du monde : sa pauvreté a été contredite par les avares,

[1] Hebr., 4. — [2] Eccli., 11. — [3] Luc., 2.

Digitized by Google

sa chasteté par les impudiques, son humilité par les orgueilleux.

La pauvreté possède encore trois autres biens : elle est étroitement unie à Jésus-Christ, parfaitement égalée au ciel et comblée des biens les plus grands. Et d'abord elle est étroitement unie à Jésus-Christ; en effet, Dieu traite les pauvres comme des amis intimes et des personnes de sa maison; les riches, au contraire, sont à ses yeux comme des inconnus et des étrangers. Pour mieux faire connaître cette vérité, le Seigneur, en venant sur la terre, a appelé les pauvres avant les riches, les pêcheurs avant les marchands, les bergers avant les rois; il a appelé les pauvres qui étaient autour de lui, il a fait venir les mages des extrémités de l'Orient. — La pauvreté est ensuite égalée parfaitement au ciel : la raison en est qu'elle est souverainement éloignée du monde. Le pauvre, en effet, s'élève jusque dans les cieux et il foule aux pieds toutes les choses de ce monde. Quand un homme veut atteindre un endroit placé à une grande hauteur, il a coutume de mettre sous ses pieds un escabeau. Ainsi le pauvre, afin de toucher le ciel de sa main, se fait par son mépris des choses terrestres un escabeau; il les foule à ses pieds et en lui s'accomplit cette parole : *Tout lieu où vous aurez mis le pied sera à vous*[1]. Enfin la pauvreté est comblée des biens les plus grands, car elle s'entend parfaitement à amasser des trésors. Elle laisse la terre aux taupes qu'elle recouvre, c'est-à-dire aux avares; la boue aux

[1] Deut., 11.

Digitized by Google

animaux immondes, ou autrement aux impudiques; et la poussière aux serpents, c'est-à-dire aux superbes, car, dit Isaïe, *la poussière sera la nourriture du serpent*[1]. Elle dédaigne de faire un trésor de la fange d'une étable; or, cette fange, ce sont les richesses du monde, et le monde est vraiment une étable, le séjour d'hommes animaux et menant la vie de la bête. Elle garde pour elle les biens immeubles, les biens du ciel, et elle est prodigue des biens passagers, des biens terrestres. Ainsi Abraham transmit à Isaac tout ce qu'il possédait en bien-fonds, et il se contenta de faire des présents à ses autres enfants[2].

CHAPITRE IV.

De la chasteté.

Nous avons trois considérations à faire touchant la chasteté. Elle fleurit comme un lis au milieu des épines, un lis incorruptible, d'une valeur inestimable et dont les feuilles ne sauraient s'altérer. Elle est précieuse parmi les perles du prix le plus élevé et son trône est placé au-dessus des étoiles.

En premier lieu, la chasteté fleurit comme un lis au milieu des épines. En effet, il est dit au livre des Cantiques : *Tel qu'est le lis entre les épines, telle est ma bien-aimée entre les autres filles*[3]. La fleur du lis se divise en six parties blanches comme la neige,

[1] Is., 65. — [2] Gen., 25. — [3] Cant., 2.

Digitized by Google

et elle renferme six graines ayant la couleur de l'or. Ces feuilles, d'une blancheur admirable dont la fleur se compose, marquent la pureté de la chair, et les graines, semblables à l'éclat de l'or, l'innocence de l'âme. La fleur, disons-nous, est formée de six parties distinctes comme d'autant de feuilles, et elles représentent six choses nécessaires à la pureté. La première est la sobriété dans le boire et dans le manger. Ce qui a fait dire à saint Jérôme : « qu'une vierge fuit le vin comme un poison. » En effet, le vin et la jeunesse sont comme un double incendie de concupiscence. De là cette parole des Proverbes : *Le vin est une source d'intempérance*[1]. Et ensuite Loth a commis un inceste au milieu de l'ivresse causée par le vin[2]. — La seconde de ces feuilles est la grossièreté dans les vêtements. Souvenez-vous, dit saint Bernard, que plus l'ouvrier chargé de travailler la laine se sert d'un instrument rude, plus l'étoffe sortie de ses mains est moëlleuse. C'est ainsi qu'un habit grossier rend le corps plus chaste. Au contraire, les enfants d'Israël sont tombés dans le crime avec les filles de Moab, dont les vêtements étaient somptueux[3].—La troisième feuille est un travail laborieux, tandis que la paresse et le repos sont l'aliment principal de la luxure. *Voici,* dit Ezéchiel, *quelle a été l'iniquité de Sodome, votre sœur : ç'a été l'orgueil et l'excès des viandes, l'abondance de toutes choses et l'oisiveté*[4]. David est devenu coupable également au sein du repos[5]. — La qua-

[1] Prov., 20. — [2] Gen., 19. — [3] Num., 25. — [4] Ezech., 16. — [5] II Reg., 11.

Digitized by Google

trième feuille est la garde des sens, surtout de la vue et de l'ouïe, car la curiosité qui nous porte à voir et à entendre est une voie au péché. Ainsi Dina, fille de Jacob, était sortie pour voir les femmes du pays où elle demeurait, et elle devint la victime de Sichem, fille d'Hémor[1]. — La cinquième feuille est la modestie dans les paroles, et principalement l'éloignement des paroles impures, parce qu'un langage dissolu et déshonnête excite à la luxure. De là cette recommandation de l'Apôtre : *Ne vous laissez point séduire par de vaines paroles, car les entretiens mauvais corrompent les bonnes mœurs*[2]. « Que les discours « d'une vierge, dit également saint Jérome, soient « pudiques, modestes, peu empressés, rares, et « moins remarquables par leur éloquence que par « leur timidité » — « Que la vierge, dans la vie « nouvelle dont elle fait profession, dit-il encore « ailleurs, soit grave, d'une honnêteté admirable, « d'une modestie étonnante, d'une patience mer- « veilleuse; que sa pureté brille en sa démarche et « que ses vêtements annoncent une pudeur véritable; « que ses discours soient pleins de réserve et émis « en temps opportun[3]. » — La sixième feuille est la fuite des occasions diverses et surtout des personnes d'un autre sexe. *Ne vous arrêtez point,* dit la Genèse, *dans la contrée qui est voisine d'un tel pays*[4]. Les animaux qui vivent dans les forêts ont un poil plus délicat que les animaux domestiques. Nous lisons aussi aux livres des Rois que Thamar souffrit violence

[1] Gen., 34. — [2] I Cor., 15. — [3] Ad Demet. epist. — [4] Gen., 19.

Digitized by Google

d'Amon, son frère, parce qu'il demeura seul avec elle en sa demeure. De là cette parole de saint Bernard [1] : « Les vierges qui sont vraiment vierges « doivent toujours être tremblantes et jamais en « pleine sécurité; elles doivent craindre même là où « elles n'ont rien à redouter. »

Le lis renferme six graines ayant l'éclat de l'or, et par là il figure les trois manières dont nous devons aimer Dieu et les trois motifs de cet amour. Et d'abord l'esprit chaste doit aimer Dieu de trois manières; il doit, dis-je, l'aimer avec prudence, de peur que, se laissant séduire, il ne vienne à s'éloigner de lui; avec douceur, afin de ne point tomber dans l'orgueil et de ne point devenir étranger à son amour; avec force, afin de ne point se laisser abattre et de ne point voir cet amour lui être ravi. — Trois motifs ensuite nous portent à l'aimer : nous devons l'aimer de tout notre cœur comme Créateur, de toute notre âme comme Rédempteur, de tout notre esprit comme Rémunérateur.

En second lieu, la chasteté l'emporte sur toutes les pierres précieuses par la grandeur de son prix. *On ne saurait*, dit l'Ecriture, *estimer dignement une âme chaste*[2]. En effet, la chasteté est un trésor dont la valeur s'unit à celle de la charité; c'est pourquoi on doit l'aimer souverainement; c'est de lui qu'il est dit : *Le royaume des cieux est semblable à un trésor caché dans un champ. Celui qui l'a trouvé, le cache; ensuite il s'en va plein de joie, il vend tout ce qu'il a et achète ce champ*[3]. C'est un trésor placé dans un

[1] Hom. 3, sup. missus est. — [2] Eccli., 25. — [3] Mat., 13.

Digitized by Google

vase très-fragile, et il faut veiller avec le plus grand soin à sa conservation. *Nous portons*, dit l'Apotre, *ce trésor en des vases d'argile*[1]. Mais aussi il y a une vertu bien grande à garder la chasteté dans une chair corruptible. C'est un trésor toujours assiégé par un ennemi pervers; c'est pourquoi il faut craindre souverainement, mais en même temps nous acquérons un grand honneur à le préserver de toute atteinte. Ainsi est digne de louange celui qui défend un camp exposé de toutes parts contre les assauts d'une armée puissante.

En troisième lieu la chasteté a son siége élevé au-dessus des étoiles, et il est figuré par ce grand siége d'ivoire dont il est parlé aux livres des Rois[2]. L'ivoire est froid, il est solide et éclatant de blancheur. Il est froid contre la concupiscence, solide par la fermeté de sa persévérance, et blanc par la candeur de son innocence. Ensuite l'ivoire, quand il est enfermé dans une étoffe de lin bien pur, préserve cette étoffe de l'incendie. De même la chasteté placée dans une âme tient le corps à l'abri des flammes de la volupté.

Remarquez aussi que la chasteté a un fruit très-abondant, une course très-rapide et une auréole brillante de beauté. Et d'abord elle a un fruit très-abondant; elle est en effet ce bon grain de l'Evangile qui a donné tantôt trente, c'est la chasteté conjugale; tantôt soixante, c'est la chasteté de la viduité; et tantôt cent, c'est la chasteté virginale[3]. — La chasteté a une course très-rapide; elle atteint Dieu de

[1] II Cor., 4. — [2] III Reg., 12. — [3] Mat., 13.

Digitized by Google

trois manières différentes : en courant, en nageant, en volant. Elle l'atteint en courant par l'accomplissement des bonnes œuvres, en nageant à travers les eaux de la dévotion intérieure, en volant au moyen d'une contemplation sublime ; et ainsi, selon la parole de saint Jean, *elle suit l'Agneau partout où il va*[1]. Elle est environnée d'une auréole admirable, car ce n'est pas seulement l'auréole d'une récompense accidentelle, mais l'auréole d'une gloire spirituelle.

Il y a une triple auréole : celle des vierges, des martyrs et des docteurs. L'auréole des vierges est composée de fleurs, celle des martyrs de pierres précieuses, et celle des docteurs est toute brillante d'or. L'auréole des vierges est composée de fleurs; c'est d'elle qu'il est dit[2] : *Venez des hauteurs du Liban, ô mon épouse, venez, vous serez couronnée;* et cette couronne est l'auréole de la chasteté. L'Ecriture appelle la chasteté une fleur ; c'est donc avec raison qu'une couronne de fleurs est donnée aux âmes chastes. Ensuite, cette vertu se flétrit, comme la fleur, au moindre contact, elle se flétrit au souffle d'une délectation impure, elle se corrompt entièrement. La fleur brille ensuite de tout son éclat aux rayons du soleil et se ferme durant la nuit pour s'ouvrir de nouveau sous l'action de la lumière. Ainsi l'homme vraiment chaste se glorifie de sa vertu en présence de Dieu et non en présence des hommes : *Notre gloire*, dit l'Apôtre, *c'est le témoignage de notre conscience*[3].

L'auréole des martyrs est formée de pierres pré-

[1] Apoc., 14. — [2] Cant., 4. — [3] II Cor., 1.

Digitized by Google

cieuses, car il est écrit : *Vous avez placé sur sa tête une couronne de pierres précieuses*[1]. Celle des docteurs est brillante d'or : *Une couronne d'or*, dit également l'Ecriture, *environne sa tête*[2].

Remarquez enfin que la chasteté a besoin d'un rempart bien fermé, qu'elle doit être ornée d'une ceinture d'un prix inestimable et d'une peinture éclatante. Elle a besoin d'un rempart bien fermé; en effet, il est dit : *Ma sœur, mon épouse, est un jardin fermé*[3]. On ne saurait arriver que d'en haut à un jardin ceint tout entier de murailles; ainsi l'homme chaste, s'il est bien fortifié par le mur de la continence, ne doit-être accessible qu'aux désirs célestes. Si cependant ce jardin était rempli de bêtes féroces, il lui servirait peu d'être fermé de la sorte, ou plutôt ce ne serait d'aucun profit pour notre corps si notre âme était en proie aux mouvements immondes de la luxure. C'est pourquoi l'Epouse n'est pas appelée seulement un jardin fermé, mais *une fontaine scellée*. Elle est un jardin fermé par la chasteté corporelle et une fontaine scellée par la pureté de son âme.

La chasteté doit porter une ceinture précieuse, car il est écrit : *Que vos reins soient ceints, et ayez en vos mains des lampes allumées*[4]. Daniel vit un homme ayant autour des reins une ceinture d'or très-pur, ou autrement d'un prix très-élevé. Saint Jean vit de même le Fils de l'homme ceint d'une ceinture d'or au-dessous des mamelles[5]. Or, ces deux ceintures re-

[1] Ps. 20. — [2] Eccl., 45. — [3] Cant., 4. — [4] Luc., 12. — [5] Dan., 10. — Apoc., 1.

Digitized by Google

présentent la chasteté : la première signifie la chasteté corporelle, et la seconde la pureté du cœur; car, dit Aristote, le cœur de l'homme est placé au-dessous des mamelles et un peu plus du côté gauche.

La chasteté doit être ornée d'une peinture précieuse : la couleur blanche est le principe et la base des autres couleurs, ainsi la chasteté est le principe et la base des autres vertus et des bonnes œuvres, et même sans elle, dit saint Grégoire, il n'y a pas d'œuvre bonne[1].

[1] Hom. 4, in ev.

Digitized by Google

DE LA

PERFECTION DE LA VIE.

PROLOGUE.

Bienheureux l'homme que vous avez vous-même instruit, Seigneur, et à qui vous avez enseigné votre loi[1]. Je ne regarde personne comme sage, je l'avoue, si ce n'est seulement l'homme éclairé par l'onction de l'Esprit-Saint. Le prophète David, en effet, déclare seul vraiment heureux et par là même seul véritablement doué de sagesse celui que le Seigneur a instruit. La loi seule du Seigneur est immaculée, seule elle est irrépréhensible, seule elle conduit les âmes au salut. Mais on ne doit pas en chercher la science uniquement au dehors et dans la lettre; il faut la demander encore aux saintes affections d'une âme dévote. Il faut désirer la vertu et l'esprit de cette loi, si nous voulons l'apprendre intérieurement de celui qui sait changer sa sévérité extérieure en une suavité toute intérieure.

La loi du Seigneur nous enseigne ce que nous devons faire, éviter, croire, demander, désirer et craindre. Elle nous apprend à nous conserver innocents et à l'abri de tout reproche, à être fidèles aux engagements contractés vis-à-vis du Seigneur et à

[1] Ps. 93.

Digitized by Google

pleurer les fautes dont nous sommes coupables, à mépriser les choses du monde et à fouler aux pieds celles de la chair, à tourner enfin tout notre cœur, toute notre âme, tout notre esprit vers Jésus-Christ seul. Comparée à cette loi, toute la sagesse du monde est folle et insensée. Qu'on appelle de quel nom l'on voudra, dit saint Bernard, l'homme qui n'a pas la crainte du Seigneur et ignore son amour; pour moi, je ne lui donnerai pas le nom de sage. Celui-là est vraiment sage et heureux, qui n'écoute pas cette loi pour l'oublier aussitôt, mais pour la mettre avec zèle en pratique. *Bienheureux donc, Seigneur, l'homme que vous avez vous-même instruit et à qui vous avez enseigné votre loi.*

Vous m'avez demandé, ô ma bien-aimée et vénérable sœur, vous qui êtes consacrée à Dieu, vous m'avez demandé de tirer de la misère extrême de mon cœur et d'écrire quelques enseignements dont vous puissiez vous aider selon le temps pour exciter en votre âme la ferveur de la dévotion. Ma pauvreté, je le confesse, réclamerait plutôt un pareil service, car je reconnais surtout combien ma vie est indigne de considération au dehors, combien la ferveur est faible en moi, combien ma science est insuffisante à une telle entreprise. Cependant je me sens entraîné par l'ardeur de vos pieux désirs et l'humilité de vos supplications. Je prie donc votre béatitude, ô ma très-sainte sœur, de considérer la bonne volonté de mon intention et non la perfection de mon travail, la vérité de mes paroles et non l'élégance du style.

Digitized by Google

Je la prie, en ce moment où je cherche à satisfaire à ses demandes, de regarder avec une indulgence pleine de bénignité et de me pardonner la brièveté de cet écrit : mes occupations en sont la cause. Afin que vous puissiez trouver plus aisément ce que vous cherchez, j'ai mis un titre au commencement de chaque chapitre. Je traiterai donc de la vraie connaissance de soi-même, de l'humilité, de la parfaite pauvreté, du silence, de l'application à l'oraison, du souvenir de la Passion de Jésus-Christ et du parfait amour de Dieu.

CHAPITRE PREMIER.

Comment l'homme parvient à la connaissance de soi-même.

L'épouse de Jésus-Christ, éprise du désir d'atteindre au sommet de la perfection, doit commencer par elle-même, oublier tous les objets extérieurs, entrer dans le secret de sa conscience, et là, sonder ses défauts, ses habitudes, ses affections, ses actes, ses péchés présents et passés, les examiner et les considérer avec un soin diligent. Si elle découvre en elle la faute la plus légère, qu'elle la pleure aussitôt dans l'amertume de son cœur. Pour vous aider à arriver plus intimement à cette connaissance, souvenez-vous, ma sœur bien-aimée, que toutes nos fautes et nos maux ont leur principe dans notre négligence, notre

Digitized by Google

concupiscence et notre perversité. Votre pensée doit s'arrêter à ces trois choses en toutes vos actions, autrement vous ne parviendrez jamais à vous connaître parfaitement. Si donc vous avez réellement le désir d'avoir cette connaissance de vous-même, considérez les péchés dont vous vous êtes rendue coupable, et déplorez-les avec la douleur la plus vive. Examinez s'il n'y a aucune négligence en vous, s'il n'y en a pas eu par le passé. Voyez comment vous gardez votre cœur, si vous avez employé votre temps avec humilité, si dans vos actions vous ne vous êtes proposé aucune fin mauvaise. Il faut apporter une attention souveraine à ces trois choses : la garde du cœur, l'utile emploi du temps, et en toute œuvre une fin bonne et convenable. Ensuite n'avez-vous eu aucune négligence en vos prières, en vos lectures et en vos diverses occupations ? Vous devez vous exercer et vous perfectionner avec une diligence sans bornes en ces trois choses si vous voulez produire des fruits de salut et les recueillir dans le temps : une de ces trois choses est insuffisante sans le concours des autres. Avez-vous été fidèle à vous repentir, à résister aux tentations, à avancer dans le bien? Vous devez vous attrister profondément des fautes commises, repousser les efforts du démon et marcher de vertu en vertu, si vous voulez arriver à la terre promise. C'est ainsi qu'il faut vous exercer à connaître votre propre négligence.

Mais pour avoir une connaissance plus intime de vous-même, vous devez en second lieu considérer si

Digitized by Google

en vous a vécu ou vit encore la triple concupiscence : la concupiscence de volupté, de curiosité et de vanité. La première de ces concupiscences subsiste sans le moindre doute dans l'homme religieux quand il soupire après des mets savoureux, des vêtements luxueux et les délices de la chair. La concupiscence de curiosité est encore dans toute sa force en la servante de Dieu quand elle désire connaître ce qui lui est caché, voir des choses magnifiques, posséder des objets rares. L'épouse de Jésus-Christ est certainement en proie à la concupiscence de vanité quand elle ambitionne les faveurs des hommes, les louanges de la terre, les honneurs mondains. Une vraie servante du Seigneur doit fuir de telles choses comme un poison : elles sont la source de tout mal.

Si vous voulez maintenant que cette connaissance de vous-même soit certaine et parfaite, pensez encore avec un soin extrême si en vous il n'y a ni colère, ni envie, ni paresse. Apportez, je vous en prie, une vive attention à mes paroles. L'homme est véritablement l'esclave de la colère quand en son esprit, en son cœur, en ses affections, il éprouve la plus faible indignation, quand il la laisse paraître par des signes, l'altération de ses traits, des paroles ou des cris, et qu'il témoigne ainsi à son prochain l'irritation de son cœur. Il est soumis à l'envie quand il se réjouit du mal des autres et s'attriste de leur bonheur, quand les infortunes de ses frères le pénètrent d'allégresse et que leur bien le fait sécher de dépit. Il est sous l'empire de la paresse quand il est tiède, enclin au

Digitized by Google

sommeil, oisif, lent à se rendre au chœur, négligent dans la psalmodie, peu empressé à secouer sa langueur, sans réserve dans les conversations, sans dévotion à la messe, triste en tout son extérieur et ennuyé de sa cellule. Vous devez, ô épouse de Jésus-Christ, avoir ces choses en horreur comme propres à vous donner la mort : elles sont la ruine du corps et de l'âme.

Si donc, ô servante aimable à mon Dieu, vous voulez vous connaître parfaitement et ne rien ignorer de ce qui vous concerne, revenez à vous-même, descendez jusque dans les profondeurs de votre cœur et apprenez à sonder entièrement votre esprit. Examinez ce que vous êtes, ce que vous avez été, ce que vous avez dû être, ce que vous pouvez devenir. Examinez, dis-je, ce que vous avez été par la nature, ce que vous êtes par votre péché, ce que vous pouvez devenir par la grâce. Ecoutez encore, ô ma sœur, écoutez le prophète David, et considérez comme il s'offre à vous en exemple : *Je méditais durant la nuit au fond de mon cœur,* dit-il, *je m'entretenais en moi-même et je sondais mon esprit*[1]. Il méditait en son cœur; méditez, vous aussi, en votre cœur. Il sondait son esprit; sondez aussi le vôtre, fouillez entièrement ce champ. Tenez vos regards abaissés sur vous-même, et en persévérant en cet examen, vous trouverez, n'en doutez pas, un trésor nouveau, un trésor caché et précieux. En un pareil exercice on voit l'abondance de l'or s'accroître, la science étendre

[1] Ps. 76.

Digitized by Google

ses découvertes, et la sagesse aller en grandissant. L'œil du cœur y devient plus pur, l'esprit plus pénétrant et la diligence plus universelle. Celui-là ne peut rien estimer à sa juste valeur, qui s'ignore soi-même et ne sait point apprécier la grandeur de sa dignité. Il est dans une ignorance entière, il est impuissant à juger sainement de l'être spirituel, de l'être angélique, de l'être divin, celui qui n'a pas arrêté d'abord sa pensée sur son propre esprit. En effet, si vous n'êtes point capable de revenir à vous-même, si vous n'êtes point digne d'entrer dans la partie antérieure du tabernacle, de quel front oseriez-vous pénétrer dans le saint des saints? Si vous voulez vous élever jusqu'au second, jusqu'au troisième ciel, passez par le premier, par votre cœur; ce qui précède vous a enseigné à parcourir cette voie.

Cependant écoutez de quelle manière excellente saint Bernard vous apprend à diriger vos pas: « Soyez, « dit-il à l'homme, soyez un explorateur curieux « de l'état de votre âme; soumettez votre vie à un « examen assidu; pensez avec soin combien vous « avez acquis, combien vous avez perdu; ce que « vous êtes en vos mœurs, ce que vous êtes en vos « affections; combien vous êtes semblable à Dieu, « combien vous lui ressemblez peu, combien vous « êtes proche de lui, combien vous en êtes éloigné. « Oh! quel péril immense pour un religieux de « vouloir connaître une multitude de choses et de « s'ignorer soi-même! Oh! combien il est proche de « sa ruine et de la mort, le religieux ardent à tout

Digitized by Google

« savoir, empressé à juger les consciences des autres, « et n'ayant pas de lui-même la connaissance la plus « légère! O mon Dieu, d'où vient un tel aveuglement en un tel homme? La raison en est facile : « une âme distraite par une foule de sollicitudes « n'entre pas en elle-même par sa mémoire; une âme « environnée des ténèbres de vains fantômes ne « revient pas à soi par son intelligence; une âme « devenue le jouet de ses concupiscences coupables « ne va plus chercher en soi les douceurs des délices « intérieures, ni les joies de l'esprit; elle est plongée « tout entière dans les choses sensibles et incapable « de pénétrer en elle-même comme en l'image de « Dieu; ainsi elle s'ignore entièrement, l'infortunée! « elle ne se connaît pas[1]. » Laissez donc tout le reste de côté pour vous souvenir de vous, pour arriver à la connaissance de vous-même. Le même saint Bernard adressait à Dieu cette prière : « Que le Seigneur « m'accorde de ne rien faire, de ne rien savoir, si ce « n'est de me connaître moi-même. »

CHAPITRE II.

De l'humilité, et par quels degrés on y arrive.

Celui qui veut tenir le regard de son cœur abaissé sur ses propres défauts, doit s'humilier nécessairement et en toute vérité sous la main puissante de

[1] Medit., c. 5.

Digitized by Google

Dieu. Je vous exhorte donc, ô servante de Jésus-Christ, après avoir acquis la connaissance de vos défauts, je vous exhorte à tenir votre esprit dans un abaissement profond et à vous regarder comme une créature méprisable. L'humilité, dit saint Bernard, est une vertu par laquelle l'homme se connaissant véritablement lui-même, devient vil à ses propres yeux [1]. Notre père saint François s'est regardé de la sorte, il a aimé une pareille humilité, il l'a recherchée dès son entrée en la vie religieuse, il l'a gardée jusqu'à la fin et par elle il a rompu entièrement avec le monde. Mais c'est surtout le Fils de Dieu qui vous enseignera cette vertu, ô ma sœur, âme consacrée au Seigneur; lui-même vous dira : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* [2]. « Recueillir les autres vertus sans l'humilité, ajoute saint Grégoire, c'est porter de la poussière contre le vent. » L'orgueil est le principe de tout péché; de même l'humilité doit être la base de toutes les vertus. Apprenez donc à être humble en réalité et non faussement, non comme celui qui s'humilie avec une intention perverse et hypocrisie. Tel est celui dont parle le Sage en ce passage : *Il est un homme qui s'humilie malicieusement, et le fond de son cœur est plein de fourberie* [3]. « L'homme vraiment humble, dit saint Bernard, ne désire pas être considéré comme tel, mais comme digne de mépris. »

Si donc, ô ma sœur bien-aimée, vous voulez parvenir à la perfection de l'humilité, vous devez vous

[1] De grad. hum. — [2] Mat., 11. — [3] Eccl., 19.

Digitized by Google

y acheminer par une triple voie. La première, c'est la considération de Dieu. Il vous faut le regarder comme l'auteur de tout bien et lui dire : *C'est vous, Seigneur, qui avez fait en nous toutes nos œuvres*[1]. Ainsi vous lui renverrez tout le bien qui est en vous, et vous ne vous l'attribuerez pas à vous-même. Votre puissance et la force de vos mains n'ont pu produire un tel bien, car c'est le Seigneur qui nous a faits et non nous-mêmes. Une semblable pensée renverse tout l'orgueil de ceux qui s'écrient : *Ce n'est point le Seigneur, mais notre main puissante qui a fait toutes ces choses*[2]. Cet orgueil a chassé Lucifer de la gloire ; il ne se considérait pas comme tiré du néant, mais il contemplait sa splendeur, sa beauté, les pierres étincelantes dont son vêtement était couvert ; son cœur s'éleva, et comme l'humiliation suit de près l'orgueil, il fut jeté aussitôt du siége de sa gloire dans les profondeurs d'un abaissement extrême ; après avoir été le plus excellent parmi les anges, il devint le plus misérable entre les démons. Oh ! combien de Lucifers aujourd'hui, combien d'imitateurs de Satan, combien d'enfants d'orgueil supportés avec patience par le Seigneur ! Mais ce défaut, dit saint Bernard, est plus intolérable dans le riche que dans le pauvre. La servante de Jésus-Christ doit donc en tout temps apparaître bien humble : elle doit posséder dans les cieux la place de l'homme déchu. Or, dans l'homme comme dans l'ange, l'humilité seule est agréable aux yeux de Dieu. La virginité elle-même, croyons-le, ne

[1] Is., 29. — [2] Deut., 32.

Digitized by Google

saurait lui plaire sans l'humilité, et la vierge Marie n'eût point été choisie pour être la Mère du Seigneur si elle eût été orgueilleuse. « Sans l'humilité, s'écrie « saint Bernard, Marie n'eût point trouvé grâce de- « vant Dieu, je ne crains pas de le dire[1]. » Elle est donc une grande vertu, cette vertu sans laquelle toute autre cesse d'en être une et se change en orgueil.

La seconde voie est le souvenir de Jésus-Christ. Vous devez vous rappeler que le Seigneur a été humilié jusqu'à souffrir le genre de mort le plus honteux, il a été humilié jusqu'à être regardé comme un lépreux. De là cette parole d'Isaïe : *Nous l'avons considéré comme un lépreux, comme un homme frappé de Dieu et humilié*[2]. Ou plutôt il s'est abaissé jusqu'à être considéré comme l'être le plus vil de son temps. *Le jugement a été éloigné de lui dans son humilité*, dit l'Ecriture ; ou autrement : son humilité a été telle, il s'est tellement abaissé qu'on ne l'a plus jugé selon la vérité et qu'aucun ne l'a cru Fils de Dieu. Si donc Notre-Seigneur et Maître a été regardé comme si vil et si méprisable, si le serviteur n'est pas plus grand que le Seigneur, ni le disciple au-dessus du Maître, si vous êtes la servante de Jésus-Christ, si vous êtes sa disciple, vous devez être humble, vous devez être environnée de mépris. Oh ! combien est abominable l'homme consacré à Dieu qui se couvre d'un habit d'humilité et conserve un cœur superbe. Combien inutile est ce chrétien qui voit son Seigneur dans l'humiliation et l'abjection et s'enfle d'orgueil, marche

[1] Hom. 2, sup. missus est. — [2] Is., 53.

Digitized by Google

d'une manière pompeuse et au-dessus de sa condition ! Peut-on trouver quelque chose de plus détestable dans une épouse de Jésus-Christ? Peut-on rencontrer un crime plus digne de punition en la servante du Sauveur? Le Dieu suprême est descendu au dernier degré de l'abaissement, le Dieu immense s'est fait petit, et l'homme, une vile poussière, un ver misérable, entreprend de s'exalter ! A la vue de tels excès, saint Augustin s'écrie : O enveloppe de cadavre, pourquoi chercher à t'étendre? Boue fétide, pourquoi t'enfler ainsi? Quoi ! un chef humilié et un membre superbe !

La troisième voie que vous devez parcourir si vous désirez arriver à une humilité parfaite, c'est votre propre considération. Vous vous considérez vous-même, ma sœur bien-aimée, lorsque vous pensez d'où vous venez et où vous allez. Remarquez donc d'où vous venez : vous êtes sortie de la masse de perdition, vous avez été formée de poussière et du limon de la terre, vous êtes restée dans le péché et l'on vous a chassé de la béatitude du paradis. Une pareille considération est propre à éloigner et à faire disparaître de votre cœur l'esprit d'orgueil et à vous porter à crier avec les trois enfants de la fournaise : *Nous sommes humiliés aujourd'hui dans toute la terre à cause de nos crimes*[1].

Pensez ensuite où vous allez ; c'est à la corruption, à la poussière du tombeau : *Vous êtes poussière et vous retournerez en poussière*[2]. Pourquoi vous enorgueillir,

[1] Dan., 3. — [2] Gen., 3.

Digitized by Google

ô terre et poussière? Vous êtes aujourd'hui, et demain vous ne serez plus. Aujourd'hui votre santé est florissante, et demain peut-être vous serez en proie à la maladie. Aujourd'hui on admire votre sagesse, et demain vous serez peut-être un insensé. Aujourd'hui vous êtes riche en vertus, et demain peut-être vous serez un pauvre et un misérable. Quel chrétien osera donc s'exalter, en se voyant environné de tant de misères et de calamités?

Apprenez, ô saintes vierges, apprenez à être humbles en votre esprit, humbles en votre démarche, humbles en vos vêtements : l'humilité seule apaise la colère divine, seule elle trouve grâce aux yeux du Seigneur. *Plus vous êtes grand*, dit l'Ecriture, *et plus vous devez vous humilier en toutes choses, et vous trouverez grâce devant Dieu*[1]. Ainsi Marie a trouvé grâce; elle l'atteste elle-même quand elle dit : *Il a regardé l'humilité de sa servante*[2]. Et en cela rien d'étonnant : l'humilité prépare un lieu à la charité, elle débarrasse l'âme de la vanité. C'est pourquoi saint Augustin s'écrie : Plus nous sommes vides de l'enflure de l'orgueil, plus nous sommes remplis d'amour. L'eau prend son cours vers les vallées, et l'Esprit-Saint vers les cœurs humbles; plus la pente est rapide, plus l'eau coule avec force; ainsi l'homme qui s'humilie de tout son cœur, s'approche davantage de Dieu et obtient sa grâce. Voilà pourquoi il est écrit: *La prière de celui qui s'humilie traverse les nuées. Il ne se consolera point qu'elle n'ait été jusqu'à*

[1] Eccles., 3. — [2] Luc., 1.

Digitized by Google

Dieu, car le Seigneur fera la volonté de ceux qui le craignent, et il exaucera leur prière[1].

Soyez donc, ô vous qui êtes consacrées à Dieu, soyez les humbles servantes de Jésus-Christ. Ne permettez jamais à l'orgueil d'avoir accès en vos cœurs, parce que vous avez un Maître plein d'humilité, vous avez pour maître Jésus-Christ Notre-Seigneur. Soyez humbles, parce que vous avez une souveraine vraiment humble, la vierge Marie, la Reine de tous les hommes. Soyez humbles, parce que vous avez un père humble, le bienheureux François. Soyez humbles, parce que vous avez une mère humble, la bienheureuse Claire, le modèle éclatant de l'humilité. — Soyez humbles de façon à avoir la patience pour témoin de votre humilité. La vertu d'humilité se perfectionne par la patience, et elle ne saurait être réelle si celle-ci ne lui est unie. Saint Augustin confirme cette vérité quand il nous dit : « Il est facile de placer un voile devant ses yeux, de porter des habits pauvres et méprisables, de marcher la tête baissée; mais la pierre de touche d'une humilité réelle, c'est la patience, selon cette parole du Sage : *Conservez la patience en votre humilité*[2]. » Et cependant, je le dis avec douleur, beaucoup d'entre nous veulent s'élever orgueilleusement dans le cloître, qui dans le monde eussent été dans l'abjection. « J'en vois, dit saint « Bernard, et je ne saurais les contempler sans une « amertume profonde, j'en vois qui, après avoir « méprisé les pompes du siècle, apprennent l'orgueil

[1] Eccl., 35. — Ps. 144. — [2] Eccli., 2.

Digitized by Google

« à l'école de l'humilité et deviennent plus insolents « sous les ailes d'un maître doux et humble, plus « impatients dans le cloître qu'ils n'eussent été dans « le siècle. Mais ce qui est pire encore, plusieurs « dans la maison du Seigneur ne peuvent souffrir « d'être peu considérés, et dans leur propre demeure « ils fussent restés plongés dans le mépris[1]. »

Je vous conseille donc, ô ma sœur bien-aimée, je conseille à toutes les vierges consacrées à Dieu de garder la virginité unie à l'humilité et l'humilité unie à la virginité. « C'est un beau mélange, dit encore « saint Bernard, que celui de la virginité avec l'hu- « milité. Elle ne plaît pas médiocrement au Seigneur, « l'âme où l'humilité exalte la virginité et où la vir- « ginité sert d'ornement à l'humilité[2]. » Ecoutez enfin le conseil de votre frère, écoutez, ô ma sœur, et il sera agréable à vos yeux : Fuyez comme des vipères les servantes de Dieu en proie à l'orgueil ; fuyez comme des démons les vierges superbes ; ayez en horreur, comme on a en horreur un poison mortel, la société des orgueilleux. Et pourquoi ? le voici : Un vertueux personnage nous fait de l'homme livré à l'orgueil le tableau suivant : « L'orgueilleux est in- « tolérable ; il est superflu en ses habits et prétentieux « en sa démarche ; il s'avance le front élevé, l'air « menaçant, le regard farouche ; il dispute la pré- « séance et cherche à l'emporter sur ceux qui lui sont « supérieurs ; il vante ses pensées, ses paroles, ses « actions ; il oublie tout respect dans l'accomplisse-

[1] Hom. 4, sup. missus est. — [2] Id., id.

Digitized by Google

« ment des emplois dont il est chargé. » Ainsi, ô épouse de Jésus-Christ, vierge du Seigneur, vous devez fuir la société des orgueilleux, de peur que vous ne deveniez semblables à eux ; car le Sage a dit : *Celui qui se joint au superbe, deviendra superbe*[1].

CHAPITRE III.

De la pauvreté religieuse.

La pauvreté est aussi une vertu nécessaire à l'intégrité de la perfection, et nul, sans elle, ne saurait être véritablement parfait, comme le Seigneur nous l'atteste quand il dit : *Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez et donnez-le aux pauvres*[2]. Puisque la somme de la perfection évangélique consiste en l'excellence de la pauvreté, qu'il ne s'imagine donc pas en avoir atteint les hauteurs celui qui n'est pas encore devenu un imitateur parfait de la pauvreté enseignée par l'Evangile. « Quelque « perfection que vous puissiez trouver dans les reli- « gieux, dit Hugues de Saint-Victor, ne la considérez « pas comme entière si elle ne renferme l'amour de « la pauvreté. »

Or, deux choses doivent exciter tout religieux à cet amour de la pauvreté : l'exemple de notre Maître, il est irrépréhensible ; et la promesse du Seigneur, elle est inestimable. Je dis donc d'abord que la servante

[1] Eccli., 13. — [2] Mat., 19.

Digitized by Google

de Jésus-Christ doit se sentir portée à aimer la pauvreté par l'amour de son Sauveur. En effet, il fut pauvre en sa naissance, pauvre en sa vie, pauvre en sa mort. Considérez quel exemple de pauvreté il vous a laissé afin de vous exciter à devenir une amie de cette vertu. Il fut si pauvre qu'il n'eut en propre ni maison, ni vêtement, ni aliments; mais sa demeure fut une étable, son vêtement de misérables langes, sa nourriture le lait de la Vierge. L'Apôtre, considérant une semblable pauvreté, s'écrie : *Vous savez quelle a été la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ : étant riche il s'est rendu pauvre pour l'amour de vous, afin que vous devinssiez riches par sa pauvreté*[1]. Saint Bernard ajoute : « L'abondance éternelle de tous « les biens régnait dans les cieux; mais on n'y trou- « vait point la pauvreté. Cependant elle abondait, « elle surabondait en ce monde, et l'homme n'en « connaissait pas la valeur. Le Fils de Dieu s'est donc « épris de son amour; il est descendu pour la choisir « en partage et nous la rendre précieuse en l'estimant « à un si haut prix. »

Le Seigneur nous a donné l'exemple de la pauvreté en demeurant dans le monde. Ecoutez, ô Vierge bienheureuse, écoutez, vous tous qui faites profession de la pauvreté, combien pauvre fut le Fils de Dieu, le Roi des anges, durant les jours de sa vie mortelle. Sa détresse fut telle que quelquefois même il ne put trouver un lieu pour se réfugier et qu'il dut sortir de la ville avec ses disciples et aller dans les villages pour y

[1] II Cor., 4.

Digitized by Google

passer la nuit. Ainsi saint Marc nous dit[1] : *Après avoir tout considéré, comme il était déjà tard, il s'en alla à Béthanie avec les douze apôtres.* Sur quoi la Glose ajoute : Il considéra si quelqu'un lui offrirait un lieu pour se retirer, car sa pauvreté était extrême ; mais ses paroles étaient si loin de toute adulation, que dans cette grande ville il ne rencontra personne qui voulût le recevoir. Aussi a-t-il dit lui-même : *Les renards ont leurs tanières et les oiseaux du ciel leurs nids; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête*[2].

Et non-seulement le Seigneur a été pauvre en sa naissance et en sa vie, mais encore, afin de nous embraser d'amour pour la pauvreté, il a été pauvre à l'excès en sa mort. O vous tous qui avez fait vœu de pauvreté, considérez et voyez quelle fut celle à laquelle s'est condamné à cause de nous, au temps de sa mort, ce Roi puissant des anges et des cieux. Il a été dépouillé de ses vêtements ; ses ennemis se les partagèrent et tirèrent sa robe au sort. Il a été dépouillé de son corps et de son âme quand celle-ci fut chassée du corps au milieu des angoisses cruelles de la Passion. Il a été dépouillé de la gloire divine quand, loin de le glorifier comme Dieu, on le traita comme un objet de malédiction. *Ils m'ont dépouillé de ma gloire,* dit Job[3]. Saint Bernard parle ainsi des exemples de cette étonnante pauvreté[4] : Contemplez Jésus-Christ pauvre : il naît sans une maison pour s'abriter, il est couché dans la crèche entre un bœuf et un âne, il est enveloppé de vils langes,

[1] Marc., 11. — [2] Mat., 8. — [3] Job., 19. — [4] Serm. 3, de Resur.

Digitized by Google

obligé de fuir en Egypte, il fait son entrée à Jérusalem monté sur un âne, il est suspendu à la croix dépouillé de ses vêtements. Quel chrétien en proie à la misère, quel religieux devenu un objet de mépris pourra aimer les richesses, avoir la pauvreté en horreur, en voyant le Dieu des dieux, le Maître du monde, le Roi du ciel, le Fils unique de Dieu plongé dans une misère aussi étrange? « C'est en « vérité un grand abus, dit encore saint Bernard, « un abus qui passe toute limite, de voir un ver de « terre soupirer après les richesses, quand pour lui « le Dieu de majesté, le Seigneur des armées a em- « brassé la pauvreté[1]. » Que le païen cherche ces richesses, je le comprends : il n'a point de Dieu; que le juif les poursuive : il a reçu des promesses terrestres. Mais vous, vierge de Jésus-Christ, servante du Seigneur, de quel front vous laisseriez-vous aller à de pareils désirs? Vous avez fait vœu de pauvreté, vous vivez parmi les pauvres du Seigneur, vous voulez être la fille d'un père pauvre, de saint François, vous avez promis de marcher sur les traces d'une mère pauvre, de la bienheureuse Claire, en vous élevant au-dessus de ce monde. O ma sœur bien-aimée, nous nous couvrons de confusion si nos convoitises sont encore pour la terre. Nous faisons profession de pauvreté, et cette pauvreté, nous la changeons en avarice! Nous soupirons après ce qui nous est défendu, après ce que notre règle nous empêche de posséder, et le Fils de Dieu s'est fait pauvre

[1] Serm. 3, de Resur.

Digitized by Google

pour nous! Et cependant, mes sœurs, plus vous aimerez avec ferveur la pauvreté que vous avez embrassée et plus vous serez les imitatrices de la pauvreté évangélique, plus, j'en suis assuré, vous serez dans l'abondance des biens temporels et spirituels. Si, au contraire, vous méprisez cette pauvreté, vous serez en proie à toutes les privations du corps et de l'esprit. La Mère pauvre de Jésus pauvre, Marie, nous a dit : *Il a rempli de biens les hommes affamés, et il a renvoyé vides ceux qui étaient riches*[1]. David, le prophète très-saint, nous dit également : *Les riches ont été dans la gêne et ils ont eu faim; mais ceux qui cherchent le Seigneur ne manqueront d'aucun bien*[2]. D'ailleurs n'avez-vous pas lu, n'avez-vous pas entendu le Seigneur Jésus lui-même crier à ses apôtres dans l'Evangile : *Gardez-vous d'être inquiets en disant : Que mangerons-nous? que boirons-nous? Votre Père céleste sait que vous avez besoin de toutes ces choses*[3]. Ecoutez encore le même Seigneur dire à ses apôtres : *Quand je vous ai envoyés sans bourse, sans sac et sans souliers, avez-vous manqué de quelque chose?* Ils répondirent : *De rien*[4]. Si parmi les Juifs barbares et cruels, le Sauveur a nourri ses disciples, et les a soustraits à toute sollicitude, qu'y a-t-il d'étonnant qu'il nourrisse parmi les peuples chrétiens et fidèles les frères mineurs et les pauvres sœurs appliquées à pratiquer l'abnégation évangélique? Jetez donc toutes vos peines et toutes vos inquiétudes dans son sein, parce qu'il a soin de vous.

[1] Luc., 1. — [2] Ps. 33. — [3] Mat., 6. — [4] Luc., 22.

Digitized by Google

Mais puisque Dieu, notre Père, déploie à notre égard une sollicitude aussi tendre, puisqu'il apporte une attention aussi vive à tout ce qui nous concerne, je ne saurais, en vérité, m'étonner assez de voir quel empressement inquiet et plein d'ardeur nous mettons à poursuivre des objets d'un grand prix et pourtant passagers. La vraie raison, si je ne me trompe, la voici : Nos affections se sont éloignées de Dieu, notre Salut; la ferveur de la divine charité s'est refroidie en nous, elle s'est glacée. Sans aucun doute, nous aimerions à suivre dans la nudité Jésus dépouillé de tout si nous étions bien fervents. Les hommes accablés par la chaleur ont coutume de rejeter leurs vêtements et de s'en débarrasser. C'est donc un signe de grande froideur de s'environner ainsi de l'attirail des choses temporelles. O mon Dieu! comment pouvons-nous être aussi durs envers Jésus-Christ? Il est sorti de sa patrie, il est descendu des cieux; il est sorti de sa famille, de la société des anges; il est sorti de la maison paternelle, du sein de son Père, et pour nous il est devenu pauvre, il s'est plongé dans l'abjection, il s'est chargé de mépris, et pour lui nous ne voulons pas abandonner ce monde misérable et corrompu! Sans doute nous y renonçons de corps; mais, hélas! tout notre cœur, toute notre âme, tout notre désir en est rempli et absorbé. O bienheureuse servante de Dieu, rappelez-vous la pauvreté de Jésus-Christ Notre-Seigneur, gravez en votre cœur la pauvreté de votre pauvre père, saint François; souvenez-vous de votre mère, la bienheureuse Claire;

Digitized by Google

attachez-vous de tous vos efforts, de toutes vos forces à la pauvreté; embrassez-la comme votre Reine; ne consentez à avoir rien autre chose sous le ciel, au nom du Seigneur, que la pauvreté; laissez là les honneurs, les richesses, et inquiétez-vous uniquement de garder la sainte pauvreté à laquelle vous êtes unie par un vœu. Avoir des richesses et les aimer, c'est une chose infructueuse; les aimer et ne pas les avoir, c'est un danger; les avoir et ne pas les aimer, c'est un travail pénible. Il est donc utile, il est sûr, il est doux de ne point les avoir et de ne point les aimer, c'est l'acte d'une vertu parfaite. Ainsi les conseils de Jésus-Christ, les exemples de Jésus-Christ touchant la pauvreté doivent incliner tout chrétien vers cette vertu, ils doivent l'enflammer de son amour. O bienheureuse pauvreté! combien tu rends cher à Dieu, combien tu mets à l'abri des dangers en ce monde celui qui t'aime! Celui dont le cœur n'est attaché à rien en ce monde, dit saint Grégoire, n'a rien à redouter du monde. Ainsi nous lisons dans les vies des Pères, qu'un pauvre frère se contentait pour tout avoir d'une natte, dont une moitié lui servait de couche et l'autre moitié à couvrir son corps durant la nuit.

Le second motif qui doit vous embraser d'amour pour la pauvreté, c'est la promesse divine, promesse d'un prix inestimable. O Dieu riche envers tous les hommes! O bon Seigneur Jésus, qui pourra exprimer dignement en ses paroles, concevoir en son cœur, décrire de sa main cette gloire céleste que vous avez

Digitized by Google

promis de donner à vos pauvres! Ils méritent par leur pauvreté volontaire de prendre part à la gloire de leur Créateur; ils méritent d'entrer dans la gloire de leur Seigneur, dans ces tabernacles éternels, dans ces demeures brillantes de lumière; ils méritent de devenir habitants de cette cité dont Dieu lui-même est l'architecte et le fondateur. Vous-même, Seigneur, leur avez promis de votre bouche sacrée une telle félicité quand vous avez dit : *Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux*[1]. Mais ce royaume des cieux n'est autre que vous-même, vous, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs. Vous vous donnerez vous-même à eux pour être leur prix, leur récompense, leur bonheur. Ils jouiront de vous, ils seront heureux de vous, ils se rassasieront de vous. *Les pauvres mangeront*, dit le Prophète, *et ils seront rassasiés. Ils loueront le Seigneur, ceux qui le cherchent, et leurs cœurs vivront dans toute l'éternité*[2].

CHAPITRE IV.

Du silence et de sa nécessité pour tous les religieux.

La vertu de silence ne concourt pas médiocrement à la perfection de l'homme religieux. De même que l'abondance des paroles n'est pas exempte de péché, de même des entretiens rares et courts aident à con-

[1] Mat., 5. — [2] Ps. 21.

Digitized by Google

server l'innocence. De longues conversations ont lieu souvent aux dépens de l'honneur de Dieu et du prochain; ainsi le silence nourrit la justice, et cette vertu est comme un arbre d'où l'on recueille des fruits de paix. Or, comme la paix est souverainement nécessaire aux communautés religieuses, le silence, qui conserve et la paix du cœur et la paix du corps, leur est donc aussi d'une grande nécessité. C'est pourquoi le prophète Isaïe, considérant le prix du silence, nous dit : *La paix sera l'ouvrage de la justice, et le culte de la justice sera le silence*[1]. C'est comme s'il disait : Telle est la vertu du silence qu'il conserve en l'homme la justice de Dieu, qu'il nourrit et entretient la paix entre les hommes. Si l'on ne s'empresse de mettre une garde diligente à sa bouche, on a bientôt dissipé les biens gratuits du ciel et l'on tombe bientôt en une multitude de maux. *La langue*, dit saint Jacques, *est à la vérité un faible membre, et cependant elle peut se vanter de faire de grandes choses... La langue est un feu, elle est un monde d'iniquité*[2]. En effet, presque tous les crimes sont préparés ou accomplis par elle.

Voulez-vous, ô servante de Dieu, apprendre quels maux naissent de la langue, si on ne la garde avec soin? Ecoutez et je vous le dirai. De la langue viennent les blasphèmes, les murmures, les dissensions, le parjure, le mensonge, la médisance, l'adulation, la malédiction, les outrages, les disputes, les moqueries, les mauvais conseils, les vains bruits, la jactance, la

[1] Is., 32. — [2] Jac., 3.

Digitized by Google

trahison des secrets, les menaces indiscrètes, les promesses inconsidérées, les paroles inutiles, les bouffonneries. En vérité, c'est une grande confusion pour une femme, c'est un déshonneur souverain pour les vierges du Seigneur, de n'avoir aucun frein à leur bouche, de ne point garder la discipline de la langue, puisque tous les maux ont leur source dans la démangeaison de parler. Assurément, je ne crains pas de le dire, c'est en vain qu'un religieux se glorifie de posséder la vertu en son cœur, si l'inquiétude de sa langue le porte à violer les lois du silence. *Si quelqu'un,* dit l'Ecriture, *pense être religieux et ne refrène pas sa langue, mais séduit son cœur, sa religion est vaine*[1].

O épouses de Jésus-Christ, contemplez le miroir des vertus, Marie, et apprenez d'elle à garder le silence. Combien fut admirable la gravité de Marie, nous le voyons assez. Si vous parcourez l'Evangile, vous trouverez que ses entretiens furent courts et eurent lieu avec un petit nombre de personnes. Nous la voyons parler avec quatre personnes, et ses discours ne se sont pas étendus au-delà de sept paroles. Deux furent adressées à l'ange, deux à son Fils, deux à Elisabeth, une aux serviteurs des noces de Cana. Une telle conduite couvre de confusion notre besoin de parler : nous sommes enclins à multiplier nos paroles, et cependant nous avons les plus grands avantages à garder le silence. Le premier avantage, c'est que le silence nous excite à la componction. L'homme,

[1] Jac., 1.

Digitized by Google

lorsqu'il se tait, reporte ses pensées sur sa vie; il peut méditer combien nombreux sont ses défauts; et de là naît la componction : *Je me suis tû*, dit le Prophète, *j'ai gardé le silence pour ne pas dire même de bonnes choses, et ma douleur s'est renouvelée*[1]. Un autre avantage du silence, c'est de montrer en nous des hommes célestes : c'est là une preuve infaillible. Si quelqu'un demeure dans un pays sans en parler la langue, il est clair qu'il est étranger à ce pays. Ainsi un homme qui, dans le monde, n'en tient point le langage, se montre étranger au monde. *Celui qui tire son origine de la terre*, dit saint Jean-Baptiste, *parle le langage de la terre*[2]. Or, rien n'aide l'homme religieux à garder le silence comme de fuir la société des hommes et de mener une vie solitaire. Cet homme s'est élevé dès le temps présent au-dessus de la condition humaine; il ne doit avoir ni consolation, ni consolateur en dehors de Dieu, et ainsi il doit être solitaire et se taire; car, dès-lors qu'il a Dieu pour compagnon de ses peines, qu'a-t-il à s'inquiéter de de la société des hommes? C'est pourquoi il est dit dans Jérémie : *L'homme s'assiéra solitaire et il se taira, parce qu'il s'est élevé au-dessus de lui-même*[3]. Il s'assiéra solitaire en fuyant les entretiens du monde, il se taira en pensant aux choses du ciel, en les méditant, et il s'élèvera au-dessus de lui-même en goûtant leur céleste douceur.

Le silence est nécessaire à tous les religieux pour arriver à la perfection des vertus; cependant il con-

[1] Ps. 38. — [2] Joan., 3. — [3] Thess., 3.

Digitized by Google

vient principalement aux vierges consacrées à Jésus-Christ de se soumettre à ses lois. Leurs entretiens doivent être si rares, elles doivent ouvrir la bouche avec une telle réserve, que jamais on ne les trouve à parler sans une grande nécessité. « Que les discours « d'une vierge, dit saint Jérôme, soient courts et « rares; qu'ils se fassent moins remarquer par leur « éloquence que par leur timide pudeur. » Aristote donne le même conseil : Je demande, dit-il, comme le suprême degré de la perfection, que vous soyez réservé en vos paroles, et que vous ne les proférie qu'à demi-voix. Ecoutez donc, ô vierge portée à parler, écoutez, ô vierge empressée à vous exprimer d'une manière bruyante et à vous répandre continuellement en paroles, si vous voulez sûrement vous accoutumer au silence, faites ce que nous lisons de l'abbé Agathon dans la vie des Pères : Durant trois ans il se mit un caillou dans la bouche, jusqu'à ce qu'il eût appris à se taire. Attachez, vous aussi, une pierre à votre langue, fixez cette langue à votre palais; placez votre doigt sur votre bouche afin d'arriver à garder le silence; car c'est un grand déshonneur pour une épouse de Jésus-Christ de vouloir s'entretenir avec tout autre qu'avec son époux. Parlez donc rarement et de peu de choses; faites-le brièvement, avec crainte, en rougissant, ou plutôt ouvrez à peine la bouche pour vos propres affaires. Couvrez votre face du voile de la modestie, retenez vos lèvres par les chaînes de la discipline, et que votre discours soit en peu de mots, qu'il soit rare et utile, plein de réserve et d'humi-

Digitized by Google

lité. Parlez rarement et brièvement, ô servante de Dieu, parce que l'abondance des paroles est difficilement exempte de péché. Ne dites rien d'inutile, parce que les hommes rendront compte au jour du jugement de toute parole oiseuse. Or, on entend par parole oiseuse toute parole proférée sans nécessité de notre part, ou sans utilité pour celui qui nous écoute. Il est donc toujours mieux et plus avantageux de garder le silence que de parler. Je me suis repenti quelquefois d'avoir parlé, dit le Sage, mais jamais de m'être tû.

CHAPITRE V.

De l'application à l'oraison, et comment il faut prier Dieu.

Il est nécessaire par-dessus tout à l'épouse de Jésus-Christ, si elle désire vraiment faire des progrès, d'exercer son esprit à la pratique assidue de l'oraison et à d'autres sortes de dévotions. Le religieux qui ne s'adonne pas fréquemment à l'oraison, est non-seulement un homme misérable et inutile, mais il porte dans un corps vivant une âme morte aux yeux de Dieu. La vertu de l'oraison est si efficace qu'elle seule suffit à vaincre les assauts de notre ennemi pervers et à déjouer les ruses du démon, dont les efforts ont pour but unique d'empêcher la servante du Seigneur de s'élever au-dessus de cette terre et d'atteindre aux célestes hauteurs. Celui-là donc doit

Digitized by Google

tomber souvent et tristement, qui n'a pas l'habitude de l'oraison. Aussi saint Isidore écrit-il : « Elle est le remède de l'homme en proie aux attaques du vice; autant de fois il se fait sentir, autant de fois il faut se tourner vers elle, parce qu'une prière fréquente anéantit la puissance de ses coups[1]. » *Veillez et priez,* dit le Seigneur, *afin que vous ne tombiez point en tentation*[2]. La vertu d'une oraison fervente est telle que rien ne lui est impossible et que par elle l'homme peut accroître ses gains sans interruption, en hiver, en été, durant la pluie et le beau temps, et même à toute heure il est en sa puissance de gagner plus que le monde entier, car, au moyen d'une telle oraison, on acquiert le royaume des cieux. Maintenant je vais vous enseigner, autant que Dieu me donnera de le faire, comment et de quelle manière vous devez prier, bien qu'en ce point j'aie plutôt besoin de recevoir des leçons que d'en donner aux autres.

Sachez donc, ô digne servante de Dieu, que trois choses sont nécessaires pour une oraison parfaite : 1° quand vous vous mettez en oraison, vous devez, après avoir placé votre corps dans une posture convenable, élevé votre cœur, fermé tous vos sens, vous devez, dis-je, repasser sans bruit, mais avec amour et amertume, toutes vos misères présentes, passées et futures. Pensez alors avec une vive sollicitude combien nombreux et considérables ont été les péchés de votre vie; combien multipliées et importantes ont été les bonnes actions omises par votre négligence,

[1] De sum. bon., l. 3, c. 7. — [2] Mat., 26.

Digitized by Google

soit dans le siècle, soit en religion; combien abondante était la grâce de votre Créateur si souvent échappée à votre insouciance. Pensez combien vous vous êtes éloignée de Dieu par le péché, vous autrefois si rapprochée de lui; combien peu de conformité vous avez conservée avec le Seigneur, vous jadis si semblable à lui; combien vous êtes devenue vile et repoussante en votre âme, vous dont la beauté était si admirable. Où allez-vous avec vos péchés? aux portes de l'enfer. Quelle est votre attente, sinon le jugement formidable du Seigneur? Quel sera le prix de tant de fautes, sinon l'incendie d'une mort éternelle? Vous devez donc pour tous ces crimes frapper sans retard votre poitrine avec le publicain; vous devez, avec le prophète David, pousser du fond de votre cœur des gémissements amers; vous devez, avec Madeleine, arroser de vos larmes les pieds du Sauveur. En pleurant ainsi vous n'avez point de mesure à garder, car vous avez outre-passé toute mesure en offensant Jésus, votre Bien-Aimé. « Quand « nous sommes à prier en la présence de Dieu, « dit saint Isidore[1], nous devons gémir et verser « des larmes en nous souvenant et de la grièveté « des péchés dont nous sommes coupables, et des « supplices terribles de l'enfer que nous avons à re- « douter. » Ces pensées de douleur doivent donc être le commencement de notre oraison.

2° L'épouse de Dieu doit ensuite, en son oraison, s'appliquer à l'action de grâces, ou autrement s'efforcer

[1] De sum. bon., l. 3, c. 7.

Digitized by Google

de témoigner en toute humilité sa reconnaissance à son Créateur pour les bienfaits dont il l'a comblée. Saint Paul nous donne ce conseil quand il nous dit : *Persévérez et veillez dans la prière, en l'accompagnant d'actions de grâces*[1]. Rien, en effet, ne rend l'homme digne des faveurs célestes comme la fidélité à remercier le Seigneur de celles que nous avons reçues. Aussi saint Augustin s'écrie-t-il dans une de ses lettres : « Que pouvons-nous penser de mieux en « notre cœur, quelle parole peut être plus chère à « notre bouche, que saurions-nous, en écrivant, « tracer de plus doux que ces mots : Grâces soient « rendues à Dieu? Non, l'on ne saurait rien dire de « plus court, rien entendre de plus délicieux, rien « comprendre de plus agréable, rien faire de plus « avantageux[2]. » Vous devez donc en votre oraison penser avec actions de grâces aux choses suivantes : Dieu vous a créée, il vous a rendue chrétienne, il vous a pardonné des fautes sans nombre, vous seriez tombée en une multitude de péchés s'il ne vous eût gardée lui-même; il n'a point voulu vous laisser mourir dans le monde, il vous a conduite dans un ordre de la plus haute et de la plus admirable perfection, et là il vous a nourrie et il vous nourrit encore sans travail de votre part. Ensuite pour vous il s'est fait homme, il a été circoncis et baptisé, pour vous il a été dans la pauvreté, la nudité, l'humiliation et le mépris, il a jeûné, il a enduré la faim, les travaux et les fatigues, il a pleuré et il a été couvert

[1] Col., 4. — [2] Epist. 77 ad Aurel.

Digitized by Google

d'une sueur de sang, il vous a sustentée de son corps très-saint, il vous a abreuvée de son sang; pour vous il a été meurtri de soufflets, conspué, tourné en dérision, flagellé, couvert de blessures, crucifié et plongé dans les angoisses d'une mort déshonorante et pleine d'amertume; pour vous il a été enseveli, il est ressuscité, il est monté aux cieux, il a envoyé le Saint-Esprit, et enfin il a promis à vous et à tous les élus le royaume des cieux. L'action de grâces est par-dessus tout utile en l'oraison, et même sans elle aucune oraison ne saurait être profitable; « car, dit saint « Bernard, l'ingratitude est un vent brûlant, elle « dessèche les sources de la bonté céleste, la rosée de « la miséricorde et les ruisseaux de la grâce[1]. »

3° La troisième chose nécessaire à la perfection de l'oraison consiste à n'occuper votre esprit d'aucun autre objet que de celui de vos prières. Il est, en effet, souverainement inconvenant de s'entretenir de bouche avec Dieu et de penser à autre chose en son âme, de diriger la moitié de son cœur vers le ciel et de laisser l'autre moitié sur la terre; jamais une telle prière n'est exaucée. Aussi la Glose, parlant de ce passage[2]: *J'ai crié vers vous de tout mon cœur,* nous dit-elle: « Un cœur divisé n'obtient pas de Dieu ce qu'il lui demande. » La servante de Dieu doit donc, au temps de la prière, séparer son cœur de tous les soins terrestres et de tous les désirs mondains, le ramener des désirs de la chair aux choses intérieures et se tourner de toute son âme et de toutes ses forces

[1] Serm. 51 in Cant. — [2] Ps. 118.

Digitized by Google

vers Celui à qui s'adresse sa prière. Votre Epoux lui-même vous donne ce conseil dans l'Evangile : *Lorsque vous voudrez prier*, dit-il, *entrez dans votre chambre, et après en avoir fermé la porte*, c'est-à-dire, après avoir fermé votre cœur, *priez votre Père*[1]. Vous êtes véritablement entrée en votre chambre quand vous avez rappelé dans le secret de votre âme toutes vos pensées, tous vos désirs, toutes vos affections. Vous avez fermé votre porte quand vous gardez avec soin votre cœur, de façon à n'être troublée en votre ferveur par aucun fantôme de l'imagination. L'oraison, dit saint Augustin, consiste à tourner notre âme vers Dieu par une humble et pieuse affection.

Ecoutez donc, ô ma sœur bienheureuse, écoutez, ô servante de Jésus-Christ, et inclinez votre oreille aux paroles de ma bouche. Prenez garde de vous faire illusion, de devenir le jouet de l'erreur, de laisser vous échapper le fruit précieux de votre oraison, d'en perdre la suavité, d'être frustrée des délices qu'elle vous offre. L'oraison est le réservoir où il nous est donné de puiser la grâce de l'Esprit-Saint à la source même des douceurs surabondantes de la Trinité bienheureuse. Le saint prophète David en avait fait l'expérience quand il disait : *J'ai ouvert ma bouche et j'ai attiré l'esprit*[2]. Il a ouvert sa bouche et il a puisé. Ne vous ai-je pas dit déjà ce que c'est que l'oraison? Ecoutez-le encore une fois : c'est une conversion de notre âme vers Dieu. Voulez-vous savoir comment vous devez faire cette conversion de votre âme?

[1] Mat.. 6. — [2] Ps. 118.

Digitized by Google

Appliquez-vous à le comprendre. Lorsque vous êtes en oraison, vous devez commencer par vous tourner tout entière sur vous-même, vous recueillir, entrer avec votre Bien-Aimé dans la retraite de votre cœur, y demeurer seule avec lui après avoir oublié toutes les choses du dehors, et là vous élever au-dessus de vous-même de tout votre cœur, de tout votre esprit, de toute votre affection, de tout votre désir, et avec toute la dévotion dont vous êtes capable. Vous ne devez point retirer votre esprit de l'oraison, mais y persévérer jusqu'à ce que vous ayez pénétré dans le lieu du tabernacle admirable, dans la maison de Dieu, et que là, ayant vu des deux yeux de votre cœur votre Bien-Aimé et ayant goûté combien le Seigneur est plein de suavité et combien grande est sa douceur, vous vous jetiez dans ses embrassements et que vous le couvriez des baisers les plus ardents d'une tendre dévotion. Alors tout entière étrangère à vous-même, tout entière ravie dans le ciel, tout entière réformée et transformée en Jésus-Christ, vous serez impuissante à dominer les sentiments de votre âme, mais vous vous écrierez avec David : *Mon âme a refusé toute consolation, je me suis souvenue de Dieu et j'ai été dans la joie*[1]. »

Maintenant, ô ma sœur bien-aimée, si vous voulez vous élever plus haut par une oraison toute de dévotion, si vous désirez vous embraser de plus d'ardeur pour Dieu, remarquez bien que trois causes conduisent notre âme au ravissement : la grandeur de

[1] Ps. 76.

Digitized by Google

notre dévotion, la grandeur de notre admiration, la grandeur de notre allégresse.

Si la grandeur de notre dévotion rend quelquefois notre âme incapable de se contenir, si elle l'élève au-dessus d'elle-même et la jette dans le ravissement, c'est lorsque cette âme est enflammée tout entière du feu des célestes désirs, lorsqu'au dehors tout se change pour elle en amertume et en dégoût, et que la flamme de l'amour intérieur, dépassant la mesure des forces humaines, la fait se fondre en elle-même comme la cire au contact du feu, la transporte vers les célestes hauteurs comme une vapeur de parfums, et la lance dans la divine patrie. Alors vous pouvez vous écrier avec le Prophète et dire : *Ma chair et mon cœur ont défailli. O Dieu! vous êtes le Dieu de mon cœur et mon partage pour l'éternité*[1].

Ce ravissement a lieu aussi par la grandeur de notre admiration. Quand notre âme est illuminée de la clarté divine, quand elle est suspendue par l'étonnement que lui cause la beauté suprême, elle tombe dans une stupeur profonde, elle est arrachée à son état naturel entièrement et comme si elle avait été frappée de la foudre, et alors plus elle s'enfonce dans les profondeurs de son néant par le mépris d'elle-même, mépris inspiré par la vue de la beauté divine, plus aussi elle s'élève avec rapidité et sublimité par l'ardeur des célestes désirs, plus elle est ravie et transportée au-dessus d'elle-même. Elle est forcée en cet état de s'écrier avec la très-sainte reine Esther :

[1] Ps. 72.

Digitized by Google

Je vous ai vu, Seigneur, comme un ange de Dieu, et mon cœur a été troublé par la crainte de votre gloire; car, Seigneur, vous êtes admirable, et votre visage est plein de grâces[1].

Enfin le ravissement a pour troisième cause l'excès de l'allégresse, et cela a lieu quand votre âme, abreuvée ou plutôt enivrée pleinement de l'abondance des délices intérieures, oublie entièrement ce qu'elle est, ce qu'elle a été, se trouve pénétrée d'un sentiment au-dessus de tout ce qui est humain et plongée dans un état de félicité admirable. Alors elle est entraînée à dire avec le Prophète : *Que vos tabernacles sont aimables, Seigneur des armées! Mon âme désire ardemment être dans la maison du Seigneur, et elle est presque dans la défaillance*[2].

Ainsi la servante du Seigneur doit exercer son âme par une pieuse oraison et l'y diriger par une pratique fréquente, la lumière d'un cœur pur et exempt de péché et un infatigable esprit de dévotion, si elle veut la rendre capable de contempler les choses célestes et de goûter les délices des douceurs divines. Il ne convient pas qu'une âme marquée de l'image de Dieu, ornée de sa ressemblance, rachetée de son sang, créée pour la béatitude, il ne convient pas, dis-je, qu'une telle âme demeure à s'agiter au milieu des objets terrestres ; mais elle doit s'élever appuyée sur les chérubins, voler sur l'aile des vents, ou autrement transportée par les ordres angéliques, afin de fixer ses regards sur la Trinité elle-même et sur l'humanité de

[1] Esther, 15. — [2] Ps. 83.

Digitized by Google

Jésus-Christ; afin de méditer la gloire des habitants de la patrie, la félicité des anges et des saints. Mais quels hommes se consacrent à de telles méditations? Quels hommes vont scruter les joies éternelles? Quels hommes demeurent de cœur et d'esprit dans les cieux? Ils sont bien rares de nos jours. Aussi pourrions-nous appliquer à plusieurs religieux ces paroles de saint Bernard : « Leur étude devrait être de pénétrer jusque « dans les cieux par l'ardeur de leur dévotion, de « parcourir en esprit les différentes demeures de la « patrie, de saluer les apôtres et les chœurs des pro- « phètes, d'admirer les triomphes des martyrs; mais « laissant de côté tout cela, ils se dévouent tout « entiers à servir honteusement leur corps, à obéir « à la chair, et à satisfaire à toutes les exigences de « la gourmandise et de ses appétits. »

CHAPITRE VI.

Du souvenir de la Passion de Jésus-Christ.

La ferveur de la dévotion se nourrit et se conserve en l'homme par un souvenir fréquent de la Passion de Jésus-Christ. Il nous faut donc exciter à arrêter en tout temps le regard de son cœur sur le Sauveur et à le contempler mourant sur la croix, celui qui désire garder inextinguible en soi le feu de la dévotion. Aussi le Seigneur nous dit-il : *Le feu brûlera toujours sur mon autel; le prêtre l'entretiendra en y mettant*

Digitized by Google

chaque jour du bois[1]. Ecoutez donc, ô ma très-pieuse sœur. L'autel de Dieu, c'est votre cœur; sur cet autel doit brûler en tout temps le feu d'une dévotion enflammée; vous devez l'entretenir chaque jour en lui donnant pour aliment le bois de la croix de Jésus-Christ et le souvenir de sa Passion. C'est là ce qu'a prédit Isaïe en ce passage : *Vous puiserez dans la joie aux eaux pures des fontaines du Seigneur*[2]. C'est comme s'il disait : Quiconque désire les eaux de la grâce, les eaux des larmes, celui-là doit les puiser aux fontaines du Seigneur, dans les blessures de Jésus-Christ.

Approchez-vous donc en vous appuyant sur les pieds de vos affections, approchez-vous de Jésus couvert de blessures, de Jésus couronné d'épines, de Jésus attaché au gibet de la croix, et avec le bienheureux apôtre Thomas, non-seulement regardez en ses mains les traces des clous, non-seulement portez votre main dans son côté, mais par la porte de ce même côté pénétrez entièrement jusqu'à son cœur, et là transformée par l'ardeur violente de votre charité en votre Sauveur crucifié, attachée aux clous du divin amour, transpercée de la lance de la dilection jusque dans les profondeurs de votre âme, blessée des coups d'une compassion intime, ne cherchez, n'ambitionnez, ne voulez d'autre consolation que celle de pouvoir mourir sur la croix avec Jésus-Christ. Alors écriez-vous avec l'Apôtre : *Je suis attachée à la croix avec Jésus-Christ.*

[1] Lev., 6. — [2] Is., 12

Digitized by Google

Je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis, mais Jésus-Christ qui vit en moi[1].

Vous devez méditer la Passion du Sauveur en vous souvenant qu'elle fut souverainement ignominieuse, cruelle, universelle et d'une longue durée. Commencez, ô très-digne servante de Dieu, par considérer combien fut profonde l'ignominie de cette Passion de votre Epoux, Jésus-Christ. Il a été crucifié comme un voleur et un scélérat. Or, dans l'ancienne loi, on ne punissait de mort que les hommes les plus pervers et les plus infâmes, les brigands et les assassins. Voici une ignominie plus grande encore : il fut crucifié en un lieu de honte et de déshonneur, sur la montagne du Calvaire, où se trouvaient des ossements de morts et des cadavres. C'était le lieu où se faisaient les exécutions criminelles, où l'on tranchait la tête aux condamnés à mort, où on les attachait au gibet. Et cependant voici encore une nouvelle ignominie : il est attaché à la croix entre deux voleurs, comme un voleur lui-même, comme un chef de voleurs. De là cette parole d'Isaïe : *Il a été rangé au nombre des scélérats*[2]. Mais ce n'est point la fin de son ignominie; arrêtez encore vos regards sur votre Epoux; il est placé en l'air, il est suspendu entre le ciel et la terre, comme s'il n'était digne ni de vivre ni de mourir sur la terre. O indignité vraiment épouvantable! ô injure! l'univers entier est refusé au Maître de l'univers, rien en ce monde n'a été réputé plus digne de mépris que le Maître du monde! Ainsi le Fils de Dieu meurt

[1] Gal., 2. — [2] Is., 53.

Digitized by Google

dans une ignominie incomparable à cause du genre de mort auquel il est soumis : il est attaché à une croix ; à cause des compagnons auxquels il est associé : ce sont des scélérats ; à cause du lieu où il est crucifié : c'est sur la colline immonde du Calvaire. O bon Jésus ! ô Sauveur tout de bénignité ! ce n'est pas une fois, mais une multitude de fois que vous êtes plongé dans la confusion. Plus la confusion se renouvelle en des endroits différents, plus l'ignominie s'accroît aux yeux du monde. Mais, ô Seigneur Jésus ! on vous charge de liens au jardin des Olives, on vous meurtrit de soufflets dans la maison d'Anne, on vous souille de crachats dans la cour de Caïphe, vous êtes un objet de dérision chez Hérode, vous portez votre croix au milieu de Jérusalem, on vous crucifie sur le Golgotha. Hélas ! hélas ! le libérateur des captifs, la gloire des anges, la vie des hommes tombe sous les coups de la mort. O juifs misérables ! vous avez dignement rempli votre promesse ; car vous aviez dit : *Condamnons-le à une mort infâme*[1].

Saint Bernard, parlant sur ce sujet, nous dit : « Il s'est anéanti en prenant la forme d'un esclave, « afin de se faire obéissant. Il était un fils chéri et il « est devenu un serviteur ; et non-seulement il a pris « la forme d'un esclave pour se faire obéissant, mais « il s'est revêtu de la forme d'un esclave pervers « afin d'être soumis aux châtiments, de la forme « d'un esclave du péché afin de payer la peine des « coupables alors qu'il était innocent[2]. » Et par ces

[1] Sap., 2. — [2] Serm. de Pass., fer. IV.

Digitized by Google

trois degrés d'humiliation, il a été non-seulement l'esclave des serviteurs de Dieu, mais l'esclave des serviteurs du démon ; il les a servis en les purifiant des crimes les plus révoltants. Et cependant ce n'a pas été assez pour lui : de tous les genres de mort, il a choisi le plus propre à le couvrir de confusion, *il s'est humilié en se faisant obéissant jusqu'à la mort, jusqu'à la mort de la croix*[1], et c'était la mort la plus honteuse.

Considérez en second lieu et méditez, ô vierge du Seigneur, combien douloureuse fut la Passion de Jésus-Christ. La croix ne permit pas à ses membres bénis et si cruellement étendus de se détendre au milieu des angoisses de la mort, et cependant le cœur affligé du Sauveur eût trouvé en cela un soulagement léger et une consolation ; il n'eut pas non plus où reposer sa tête vénérable et divine quand elle s'inclina au moment où il rendit l'esprit. Mais voyez encore, et la mort de Jésus vous semblera plus cruelle. Plus un homme est délicat, plus les tourments lui sont sensibles ; or, jamais il n'y eut de corps plus délicat en présence de la peine que le corps du Sauveur. Le corps d'une femme est plus sensible à la douleur que celui d'un homme ; mais la chair de Jésus-Christ étant une chair entièrement virginale, une chair conçue de l'Esprit-Saint et née d'une vierge, la souffrance s'est donc fait sentir avec plus de force en cette chair qu'en aucune autre, puisqu'elle surpassait toute chair en délicatesse. Si la seule pensée de la mort a jeté l'âme

[1] Philip., 2.

Digitized by Google

sainte de Jésus-Christ dans une affliction telle qu'une sueur de sang s'échappa de ses membres délicats et coula jusqu'à terre, quelle fut donc sa douleur, quelle fut sa peine au milieu de cette mort cruelle elle-même, au milieu de sa Passion douloureuse? Seigneur Jésus, dit saint Bernard, cette sueur qui durant votre prière se répandait de votre chair très-sainte jusque sur la terre, cette sueur, dis-je, nous faisait connaître d'une manière indubitable les angoisses de votre corps. O très-doux Enfant, qu'avez-vous fait pour être traité de la sorte? Quel crime avez-vous commis pour subir un jugement semblable, ô très-aimable jeune homme? Je suis la cause de vos douleurs, je suis la verge qui vous donne la mort. Mais considérez encore l'amertume d'une telle mort. Plus un homme est innocent, plus la peine lui semble dure. Si Jésus-Christ eût souffert pour ses propres crimes, la souffrance lui eût été plus tolérable, mais *il n'avait commis aucun péché et nulle parole honteuse n'était sortie de sa bouche*[1]. Pilate lui-même rend témoignage à son innocence quand il dit: *Je ne trouve en lui aucun crime*[2]. Il était la splendeur de la lumière éternelle, le miroir sans tache de la majesté de Dieu et l'image parfaite de sa bonté.

Et cependant comprenez d'une manière plus parfaite encore combien douloureuse fut la Passion de Jésus, votre Epoux. Plus un tourment est universel, plus il se fait sentir cruellement. Or, Jésus-Christ a souffert dans toutes les parties de son corps, aucun

[1] I Petr., 2. — [2] Joan., 18.

Digitized by Google

de ses membres n'a été à l'abri de la douleur, aucune portion de ses membres n'a été exempte d'amertume. *Depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il n'y a rien de sain en lui*[1]. Aussi dans la véhémence de sa peine s'est-il écrié par son Prophète : *O vous tous qui passez par le chemin, considérez et voyez s'il y a une douleur semblable à la mienne*[2]. Assurément, ô Seigneur Jésus, il n'y eut jamais de douleur semblable à la vôtre. L'effusion de cette douleur a été telle que votre corps tout entier a été arrosé de votre sang. O bon Jésus ! ô très-doux Seigneur ! ce n'est pas une goutte, mais un fleuve de sang qui s'est échappé avec abondance des cinq ouvertures de votre corps. Il a coulé de vos mains et de vos pieds dans le crucifiement, de votre tête dans le couronnement d'épines, de tout votre corps dans la flagellation, de votre cœur quand il fut ouvert d'un coup de lance; et en vérité, je ne sais s'il en est resté en vous tant soit peu. Dites-moi donc, ô mon bien-aimé Seigneur, dites-moi : une goutte de votre sang eût pu suffire au rachat du monde entier, pourquoi l'avez-vous laissé se répandre avec une telle profusion? Je le sais, mon Dieu, je le sais véritablement : vous vouliez par là montrer la grandeur de votre amour pour moi. Que rendrai-je donc au Seigneur pour tous les bienfaits dont il m'a comblé? Oui, mon Dieu, tous les jours de ma vie, je me souviendrai des travaux de vos prédiçations, des fatigues de vos courses, des veilles de votre oraison, des larmes de votre compassion, des douleurs, des crachats, des

[1] Is., 1. — [2] Thren., 1.

Digitized by Google

soufflets, des dérisions, des clous, des blessures de votre Passion; je recueillerai le sang que vous avez répandu sur la terre. Qui donc donnera de l'eau à ma tête, et à mes yeux une fontaine de larmes, afin de pleurer le jour et la nuit la mort de Jésus-Christ mon Seigneur, cette mort endurée non pour ses crimes, mais pour les miens? Car, dit le Prophète, *il a été blessé à cause de nos iniquités, il a été brisé pour nos crimes*[1].

Considérez enfin quelle fut la longueur de la mort et de la Passion de Jésus-Christ. Depuis le premier jour de son entrée dans ce monde jusqu'au dernier instant de sa vie, il fut toujours dans la douleur et l'affliction; lui-même nous l'atteste par son Prophète[2]: *Je suis pauvre*, dit-il, *et dans les travaux depuis ma jeunesse. — J'ai été affligé durant tout le jour et châtié dès le matin.*

Méditez encore d'une autre façon combien fut longue la Passion proprement dite de Jésus, comment la peine fut prolongée, comment on empêcha à la douleur de finir trop promptement, comment la mort fut éloignée, comment il fut tourmenté de la sorte pendant un temps plus considérable et soumis à des tourments plus cruels.

Vous pouvez, par tout ce que je viens de dire, comprendre quelles furent la honte, l'amertume, l'humiliation, la durée de la mort et de la Passion de Jésus-Christ, votre Epoux. Il a souffert ainsi afin de vous embraser de son amour, afin de vous porter,

[1] Is., 53. — [2] Ps. 87.-72.

Digitized by Google

en mémoire de tant de bienfaits, à l'aimer de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit. Quelle bienveillance plus grande pouvait nous témoigner le Seigneur, que de prendre la forme d'un esclave pour le salut des esclaves? Qu'y a-t-il de plus propre à conduire l'homme au salut, que de lui donner l'exemple de souffrir la mort pour la justice et pour obéir à Dieu? Qu'y a-t-il de plus propre à exciter au divin amour que cette immense bénignité qui a porté le Fils de Dieu, le Très-Haut, à sacrifier sa vie pour nous sans aucun mérite de notre part, ou plutôt en présence de notre indignité souveraine? Non, jamais l'on ne saurait rien imaginer de plus clément, de plus charitable, de plus digne d'amour qu'une telle bonté. Elle nous apparaît d'autant plus grande qu'il a embrassé et voulu souffrir des tourments plus douloureux et une abjection plus profonde. *Dieu n'a pas épargné son propre Fils, mais il l'a livré* à la mort *pour nous tous; comment avec lui ne nous a-t-il pas donné toutes choses*[1]? Il nous invite ainsi à l'aimer et à marcher sur ses traces.

Malheur donc à ceux que le bienfait d'une charité si infinie a trouvés ingrats, à ceux dont l'âme n'a ressenti aucune impression de la mort de Jésus-Christ! « Voyez, dit saint Bernard, voyez la tête du Sauveur « inclinée pour vous donner un baiser, ses mains « percées pour en laisser échapper les faveurs, son « côté ouvert pour vous communiquer son amour, « et tout son corps étendu pour que le sacrifice soit

[1] Rom., 8.

Digitized by Google

« sans réserve. » Malheur donc encore une fois à ceux qui par leurs péchés crucifient de nouveau Jésus-Christ en eux-mêmes, et ajoutent ainsi une douleur nouvelle à la douleur de ses blessures! Malheur enfin à ceux dont le cœur demeure sans se fondre de douleur, sans se laisser entraîner à l'amour, sans se sentir provoqué à la pratique des bonnes œuvres à la vue de ce sang répandu avec tant de générosité, d'un don si inestimable, d'une majesté si infinie! Oui, de tels hommes sont les ennemis de la croix de Jésus-Christ. Aujourd'hui que le Fils de Dieu est assis à la droite de son Père dans les cieux, ils déploient contre lui plus de cruauté que ne firent les Juifs en l'attachant à un gibet. C'est à eux que s'adresse le Seigneur, c'est d'eux qu'il se plaint par la bouche de saint Bernard en disant : « O homme, vois ce que je souffre « pour toi, vois s'il est une douleur semblable à « celle dont je suis déchiré : c'est moi qui te parle, « moi qui me soumets à la mort pour toi. Vois les « peines dont je suis accablé, les clous dont je suis « transpercé; et cependant, alors que ma douleur est « si vive en mon âme et en mon corps, les dispo- « sitions de ton cœur me pénètrent d'une amertume « bien plus intolérable. »

Veillez donc, ô ma mère, veillez pour ne pas être ingrate après un bienfait si insigne, pour ne pas demeurer sans dévotion en présence d'un prix si inestimable et destiné à acquitter votre dette; mais placez votre Seigneur crucifié comme un cachet sur votre cœur; imprimez sur ce cœur Jésus, votre

Digitized by Google

Epoux, comme on imprime un cachet sur de la cire molle, et dites avec le Prophète : *Mon cœur est devenu semblable à la cire qui se fond*[1]. Placez-le comme un sceau sur votre bras, afin de ne jamais cesser d'agir, de ne jamais vous lasser de travailler pour le nom du Seigneur Jésus, afin de vous sentir prête à commencer comme si vous n'aviez rien fait quand vous avez tout accompli. S'il vous arrive quelque chose de triste, d'ennuyeux et d'amer, si vous éprouvez du dégoût pour certaines bonnes œuvres, accourez de suite à Jésus crucifié, à Jésus suspendu à la croix. Contemplez sa couronne d'épines, ses clous aigus, la lance dont son côté fut percé, les blessures de tout son corps, et rappelez-vous combien vous a aimée celui qui pour vous a souffert de la sorte, celui qui a embrassé de pareils tourments. Croyez-moi, à un tel spectacle toute tristesse se changera en joie, tout fardeau pesant deviendra léger, tout ennui sera plein d'aménité, toute peine semblera douce et délicieuse. Alors vous commencerez à vous écrier avec le bienheureux Job : *Les choses dont mon âme avait horreur autrefois sont devenues ma nourriture aujourd'hui*[2], et à cause des angoisses de la Passion de Jésus-Christ, j'en fais mes délices et ma félicité. Voici un trait à l'appui de ce que j'avance : Un homme entré en religion souffrait avec une vive impatience la grossièreté des aliments et les autres rigueurs de la règle. Accablé par cette tendance extrême à murmurer, il se prosterne devant l'image

[1] Ps. 21. — [2] Job., 6.

Digitized by Google

de Jésus crucifié, et là il se met à repasser en son esprit au milieu d'une grande abondance de larmes les austérités intolérables et les travaux de son ordre, l'insipidité de la nourriture, tant du boire que du manger. Mais aussitôt le sang commence à couler du côté du crucifix, et comme ce religieux continuait à pleurer amèrement à la pensée de ses propres peines, l'image de Jésus-Christ lui dit que toutes les fois qu'un aliment lui inspirera de la répugnance il ait soin de lui donner pour assaisonnement le sang du Sauveur.

CHAPITRE VII.

Du parfait amour de Dieu.

Je vous ai enseigné plus haut, selon que le Seigneur me l'a inspiré, de quelle manière vous deviez, ô servante de Dieu, exercer votre esprit afin de vous élever de degré en degré, de croître de vertu en vertu. Il me reste, en septième lieu, à vous parler de la forme des vertus elles-mêmes, ou autrement de la charité, qui seule conduit l'homme à la perfection. On ne saurait rien exprimer de meilleur, en effet, rien penser de plus avantageux que la charité pour arriver à la mortification des vices, à l'accroissement de la grâce, à la possession suprême de toutes les vertus. C'est pourquoi saint Prosper nous dit[1] : La charité est la vie des vertus, la mort des vices; et de

[1] De vit. cont., l. 3.

Digitized by Google

même que la cire se fond au contact du feu, de même le mal s'évanouit en présence de la charité. Sa vertu est telle qu'elle ferme l'enfer, nous ouvre le ciel et jouit seule du privilége de nous rendre chers à Dieu. Sa valeur est si inestimable que seule parmi les vertus elle est énoncée comme apportant à l'homme, par sa présence, l'abondance, la richesse et la béatitude; comme laissant, par son absence, l'homme dans la détresse, la mendicité et la misère. Aussi la Glose, parlant sur ces paroles de saint Paul : « *Si je n'ai pas la charité,* etc., nous dit-elle : Considérez la grandeur de la charité : si elle fait défaut, tout le reste est compté pour rien; si au contraire on la possède, on a tout avec elle, et celui qui l'a sentie naître en son cœur, y voit descendre le Saint-Esprit. » Et saint Augustin ajoute : Quand la vertu nous conduirait au bonheur, je ne lui donnerais jamais le nom de vertu à moins qu'elle ne nous apportât le souverain amour de Dieu. Puisque la charité est si élevée entre les autres vertus, il faut donc s'y appliquer, et non pas à une charité quelconque, mais à celle par laquelle on aime Dieu par-dessus toutes choses, et après Dieu le prochain.

Comment donc devez-vous aimer votre Créateur? Votre Epoux vous l'enseigne lui-même dans l'Evangile : *Vous aimerez,* dit-il, *le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit*[1]. Considérez bien, ô très-douce servante de Jésus-Christ, quel amour votre Bien-Aimé demande

[1] Mat., 22.

Digitized by Google

de vous. Il veut que vous consacriez à son amour tout votre cœur, toute votre âme, tout votre esprit, et que nul ne conserve la moindre place dans toute l'étendue de ce cœur, de cette âme et de cet esprit. Que ferez-vous donc pour aimer véritablement le Seigneur de tout votre cœur? De quelle manière vous y prendrez-vous? Ecoutez saint Jean-Chrysostôme sur ce sujet : « Aimer Dieu de tout son cœur, dit-il, c'est ne point permettre à son cœur de se porter autant à l'amour d'une autre chose qu'à l'amour de Dieu, c'est ne se réjouir en aucun objet terrestre autant que dans le Seigneur, c'est ne s'attacher ni aux honneurs ni à ses propres parents de préférence à lui. Si vous êtes entraîné vers quelque chose de semblable, si votre amour s'y arrête, vous n'aimez pas Dieu de tout votre cœur. » Celui-là vous aime moins qu'il ne doit, Seigneur, s'écrie saint Augustin, qui aime quelqu'autre objet avec vous[1]. En effet, si votre affection s'étend à autre chose et que cet amour vous empêche de croître dans l'amour divin, vous n'aimez pas Dieu de tout votre cœur.

Aimez donc le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, et non-seulement il vous faut l'aimer ainsi, mais encore de toute votre âme. Et comment de toute votre âme? Ecoutez saint Augustin : Aimer le Seigneur de toute son âme, dit-il, c'est l'aimer de toute l'étendue de sa volonté et sans opposition. Vous l'aimez certainement de toute votre âme quand vous savez vouloir non ce que vous désirez, non ce que le monde

[1] Confes., l. 10.

Digitized by Google

conseille, non ce que la chair suggère, mais ce que le Seigneur commande, quand vous savez l'accomplir avec empressement et sans murmure. Vous l'aimez véritablement de toute votre âme quand, pour son amour, vous vous exposez volontiers à la mort toutes les fois que cela est nécessaire. Mais si vous témoignez de la négligence en quelqu'un de ces points, vous ne l'aimez pas de toute votre âme.

Aimez donc le Seigneur votre Dieu de toute votre âme, conformez en tout votre volonté à sa volonté sainte; et non-seulement aimez-le de la sorte, mais encore de tout votre esprit. Ecoutez encore le bienheureux Augustin, et il vous dira : Aimer Dieu de tout son esprit, c'est l'aimer de toute la capacité de sa mémoire, c'est l'aimer sans jamais l'oublier. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VIII.

De la persévérance finale.

Ce n'est pas assez pour l'homme d'avoir jeté en son cœur le fondement de toutes les vertus; il ne sera point glorieux en présence du Seigneur s'il ne possède en même temps la persévérance, la consommation de toutes les vertus; car aucun mortel, quelle que soit la grandeur de ses progrès, ne mérite d'être loué durant sa vie, tant qu'il n'a point conduit à une fin heureuse et excellente tout le bien qu'il a entrepris.

Digitized by Google

De là ces paroles de saint Bernard[1] : » Otez la per-« sévérance, et l'obéissance demeure sans récom-« pense, les bienfaits ne trouvent plus grâce et la « force ne mérite aucune louange. » Il sert de peu à un homme d'avoir été religieux, humble, patient, dévot et chaste, d'avoir aimé Dieu et d'avoir pratiqué des vertus célestes, s'il n'a en même temps la persévérance : les vertus accomplissent la course, mais la persévérance reçoit la couronne. Ce n'est point celui qui commence, mais celui qui aura persévéré, qui sera sauvé. A quoi bon, dit saint Chrysostôme, avoir de belles fleurs, s'il faut ensuite les voir se flétrir?

Si donc, ô bien-aimée de Jésus-Christ, vous avez pratiqué de bonnes œuvres, ou plutôt puisque vous êtes riche en bonnes œuvres, persévérez à vous y exercer, continuez à y faire des progrès, combattez courageusement pour le Seigneur, afin qu'au dernier jour de votre vie vous receviez, pour prix et récompense de votre travail, la couronne de gloire et d'honneur. Voilà pourquoi Jésus-Christ, votre unique amour, vous dit dans l'Apocalypse : *Soyez fidèle jusqu'à la mort, et je vous donnerai la couronne de vie*[2]. Cette couronne n'est rien autre chose que la possession de la vie éternelle. Tout chrétien doit brûler du désir de l'obtenir, car cette vie est d'un prix si élevé que jamais aucun homme ne pourra l'estimer; elle renferme tant de félicités que nul ne saurait les compter; elle est si longue et d'une telle durée que jamais on n'en trouvera le terme, jamais on n'en verra

[1] Epist. 120. — [2] Apoc., 2.

Digitized by Google

la fin. C'est à cette récompense, c'est à cette couronne que vous invite votre tendre Epoux, votre Bien-Aimé, Jésus-Christ, quand il vous dit : *Venez du Liban, ô mon épouse, venez du Liban et vous serez couronnée*[1].

Levez-vous donc, ô amie de Dieu, épouse de Jésus-Christ, colombe de l'Epoux éternel, venez et hâtez-vous d'arriver aux noces du Fils de Dieu : toute la cour céleste vous attend, tout est préparé. Votre serviteur brillant de beauté est prêt à vous servir ; un aliment généreux, inestimable et délicieux est prêt à vous nourrir ; une société pleine de douceur et pardessus tout digne de votre amour est prête à participer à votre joie. Levez-vous donc, hâtez-vous, empressez-vous d'arriver à ces noces. Oui, votre serviteur est prêt à vous servir, et ce serviteur n'est autre que l'assemblée des anges, ou plutôt c'est le Fils éternel de Dieu lui-même : il a dit dans son Evangile : *Heureux les serviteurs que le maître aura trouvés veillant! Je vous dis en vérité que s'étant ceint il les fera mettre à table et viendra les servir*[2]. Oh ! combien grande alors sera la gloire de ces pauvres aujourd'hui dans l'abjection quand ils se verront servis par le Fils de Dieu, le Fils du Roi suprême, et par toute l'armée du céleste royaume.

Là aussi est préparé un aliment pour vous nourrir, un aliment vraiment précieux et délectable. Le Fils de Dieu dressera la table de ses propres mains ; il l'a promis encore lorsqu'il a dit[3] : *Je vous prépare le*

[1] Cant., 4. — [2] Luc., 12. — [3] Luc., 22.

Digitized by Google

royaume comme mon Père me l'a préparé, afin que vous mangiez et que vous buviez à ma table dans mon royaume. Oh! combien suave, combien délicieux est cet aliment que Dieu a préparé à ses pauvres dans l'abondance de sa douceur! Oh! combien heureux est celui qui sera appelé à manger dans les cieux ce pain cuit dans le four du sein virginal par le feu du Saint-Esprit! *Quiconque mangera d'un tel pain, vivra éternellement*[1]. C'est de ce pain, c'est de cet aliment que le Roi céleste nourrit et rassasie ses élus. *Vous avez*, dit le Sage, *donné à votre peuple la nourriture des anges, vous lui avez envoyé du ciel un pain préparé sans aucun travail*, un pain *renfermant en soi tout ce qu'il y a de délicieux et tout ce qui peut être agréable au goût*, un pain *s'accommodant à la volonté de chacun d'eux*[2]. Tel est le pain servi sur la table du Seigneur.

Là enfin est une société pleine de douceur et pardessus tout digne de votre amour, une société prête à partager votre joie. En effet, là est Jésus avec le Père et le Saint-Esprit, là est Marie avec l'armée brillante des vierges; là sont les Apôtres, les Martyrs, les Confesseurs et la multitude de tous les élus. Malheureux et infortuné celui qui ne pourra se réunir à une société si glorieuse! Il est vraiment mort en ses désirs celui qui n'a aucun soupir pour une telle assemblée. Mais vous, ô très-illustre servante de Dieu, vous soupirez après Jésus-Christ, je le sais; vers lui se tournent tous vos efforts; vous méditez comment

[1] Joan., 6. — [2] Sap., 17.

Digitized by Google

vous arriverez à vous unir au Roi éternel, à jouir de ses embrassements. Ah! excitez donc maintenant votre cœur, excitez votre âme, élevez là votre cœur tout entier, portez là toutes vos pensées autant qu'il sera en vous. Si chaque bien particulier est délectable, pensez en votre esprit combien délectable est ce bien qui renferme la félicité de tous les biens à la fois! Si la vie créée est excellente, combien plus doit l'être la vie du Créateur! Si le salut qui nous est accordé est délicieux, combien plus le sera le Salut d'où vient tout salut! Celui qui jouira de tous ces biens, qu'aura-t-il donc et de quoi manquera-t-il? Assurément il possédera tout ce qu'il pourra désirer, il sera privé de tout ce qui pourrait lui déplaire. Là seront les biens du corps et de l'âme, mais tels que l'œil ne les a point vus, l'oreille ne les a point entendus, le cœur de l'homme ne les a point compris.

Pourquoi donc, ô servante de Dieu, pourquoi vous répandre en une multitude d'objets pour arriver aux biens de l'âme et à ceux du corps! Aimez le bien unique en qui sont renfermés tous les biens, et c'est assez; désirez le bien qui est simple et contient tout bien, et vous n'avez plus rien à ambitionner. Là vous avez de quoi aimer, ô ma mère, vous avez de quoi alimenter vos désirs, ô vierge bienheureuse. Là se trouve tout ce que vous pouvez aimer, tout ce que vous pouvez désirer. Si la beauté a pour vous des charmes, les justes seront brillants comme le soleil. Si une vie longue et à l'abri d'accident vous sourit, là est une éternité toujours heureuse, les justes vivent éternelle-

Digitized by Google

ment, le salut des justes est éternel. Voulez-vous vous rassasier? Les justes le seront pleinement quand la gloire de Dieu se sera manifestée. L'ivresse a-t-elle pour vous des attraits? Les élus seront enivrés de l'abondance de la maison du Seigneur. Si vous êtes sensible aux douceurs d'une mélodie suave, les chœurs des anges louent Dieu en chantant *alleluia*. Si votre cœur recherche l'amitié, les saints aiment Dieu plus qu'eux-mêmes, et Dieu les aime plus qu'ils ne sauraient l'aimer. Si la concorde vous réjouit, là il n'y aura qu'une seule volonté, la volonté de Dieu. Si vous ambitionnez les honneurs et les richesses, Dieu a établi ses servantes et ses serviteurs bons et fidèles sur des biens sans nombre, ou plutôt ils seront appelés les enfants de Dieu, ils seront eux-mêmes l'héritage de Dieu, les héritiers de Dieu et les cohéritiers de Jésus-Christ.

Quel bonheur donc, quelle félicité règne en ce lieu où l'on est en possession d'un bien semblable? O Seigneur Jésus! assurément l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, le cœur de l'homme n'a point compris en cette vie combien les élus vous aimeront, combien vous les enivrerez de bonheur en cette vie bienheureuse. Plus l'on aime Dieu en ce monde, plus l'on sera alors heureux en lui. Aimez-le donc beaucoup maintenant, afin d'avoir une grande joie dans le ciel. Que l'amour de Dieu aille croissant en vous, afin de posséder pleinement sa félicité. Que votre esprit le médite, que votre langue s'en entretienne, que votre cœur le chérisse, que votre bouche en parle sans

Digitized by Google

cesse, que votre âme en ait faim, que votre chair en ait soif, que tout votre être le désire jusqu'à ce que vous entriez dans la joie de votre Seigneur, jusqu'à ce que vous arriviez aux embrassements de votre Bien-Aimé et que vous soyez introduite dans la chambre de votre tendre Epoux, qui vit et règne avec Dieu le Père et le Saint-Esprit dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

FIN DU SIXIÈME ET DERNIER VOLUME.

Digitized by Google

TABLE

DU SIXIÈME VOLUME.

DE L'AVANCEMENT SPIRITUEL DES RELIGIEUX.

Pag.

PROLOGUE. 1
AUTRE PROLOGUE. 3
CHAPITRE PREMIER. De quatre précautions à prendre par les novices. 5
CHAPITRE II. Des quatre sortes de tentations. 12
CHAPITRE III. Des trois différentes sortes de religieux. . . . 19
CHAPITRE IV. Du triple état des religieux. 27
CHAPITRE V. De la réforme de la raison. 33
CHAPITRE VI. De la réforme de la volonté. 34
CHAPITRE VII. De la réforme de la mémoire. 35
CHAPITRE VIII. Comment les forces naturelles et les affections de l'âme ont été défigurées. 37
CHAPITRE IX. De trois sortes d'orgueil. 41
CHAPITRE X. Quand nous devons montrer ou cacher nos bonnes œuvres et nos mauvaises. 44
CHAPITRE XI. De quatre défauts. 48
CHAPITRE XII. Définition des sept péchés capitaux. 50
CHAPITRE XIII. Du sentiment de l'envie. 52
CHAPITRE XIV. Du sentiment de la colère. 53
CHAPITRE XV. Du sentiment de la tristesse. 54
CHAPITRE XVI. Du sentiment de la joie. . . . . *Ib.*
CHAPITRE XVII. Du sentiment de l'avarice. 56
CHAPITRE XVIII. Du désir des aliments. 57
CHAPITRE XIX. Du sentiment de l'amour. 59
CHAPITRE XX. De l'espérance. 61
CHAPITRE XXI. De la crainte. 62
CHAPITRE XXII. De la honte. 63
CHAPITRE XXIII. De la nature de ces vices, et détails sur chacun en particulier. 64
CHAPITRE XXIV. De trois choses qui chassent le vice. 66
CHAPITRE XXV. Des remèdes généraux à opposer aux vices. 70
CHAPITRE XXVI. Des remèdes spéciaux contre chacun de nos vices en particulier. 75

Digitized by Google

Pag.
CHAPITRE XXVII. Des remèdes à opposer à l'orgueil. 73
CHAPITRE XXVIII. De trois sortes d'envie. 76
CHAPITRE XXIX. Des remèdes à l'envie. 78
CHAPITRE XXX. De la colère. 80
CHAPITRE XXXI. Des remèdes à la colère. 82
CHAPITRE XXXII. De la paresse. 86
CHAPITRE XXXIII. Des remèdes à la paresse. 89
CHAPITRE XXXIV. De l'avarice. 91
CHAPITRE XXXV. Des remèdes à l'avarice. 93
CHAPITRE XXXVI. De la gourmandise. 96
CHAPITRE XXXVII. Remèdes à la gourmandise. 97
CHAPITRE XXXVIII. De la luxure. 105
CHAPITRE XXXIX. Des remèdes à la luxure. 109

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER. Que l'avancement des religieux est renfermé en sept degrés distincts. 120
CHAPITRE II. Des différentes espèces de tentations. 132
CHAPITRE III. Des remèdes contre les tentations les plus violentes. 141
CHAPITRE IV. De la plus commune des tentations. 142
CHAPITRE V. De l'utilité qu'on trouve dans la soustraction des consolations spirituelles. 145
CHAPITRE VI. De quelle manière il faut résister aux tentations. 152
CHAPITRE VII. Cinquième degré d'avancement. 155
CHAPITRE VIII. De la santé de l'âme. 156
CHAPITRE IX. De l'action. . . . . *Ib.*
CHAPITRE X. De la parole. 158
CHAPITRE XI. De la discipline extérieure du corps. 161
CHAPITRE XII. De la discipline du cœur. 163
CHAPITRE XIII. De certaines pratiques communes de la vie spirituelle. 169
CHAPITRE XIV. De l'empressement à se porter au bien. . . . *Ib.*
CHAPITRE XV. De l'empressement à s'éloigner du mal. . . . 172
CHAPITRE XVI. De la paix avec ses frères. 175
CHAPITRE XVII. De la modération dans l'usage des choses de ce monde. 176
CHAPITRE XVIII. De l'humble estime de soi-même. 179
CHAPITRE XIX. De la maturité et de la gravité. 181

Digitized by Google

Pag.

CHAPITRE XX. De l'élévation de notre âme vers Dieu. . . . 183
CHAPITRE XXI. Du sixième degré d'avancement. 184
CHAPITRE XXII. Des choses extérieures en religion. 188
CHAPITRE XXIII. De la charité. 194
CHAPITRE XXIV. De la connexion des vertus. 197
CHAPITRE XXV. Des trois degrés de la charité. 201
CHAPITRE XXVI. De l'amour du prochain. 205
CHAPITRE XXVII. Contre l'amour charnel. 207
CHAPITRE XXVIII. Des degrés de l'amour du prochain. . . . 214
CHAPITRE XXIX. De l'humilité. 218
CHAPITRE XXX. De l'humilité vis-à-vis de soi-même. 220
CHAPITRE XXXI. De l'humilité vis-à-vis du prochain. 221
CHAPITRE XXXII. De l'humilité vis-à-vis de Dieu. 224
CHAPITRE XXXIII. Des trois degrés de l'humilité. 225
CHAPITRE XXXIV. De la patience. 229
CHAPITRE XXXV. De l'épreuve de la patience 231
CHAPITRE XXXVI. Des avantages de la patience. 234
CHAPITRE XXXVII. Des degrés de la patience. 238
CHAPITRE XXXVIII. De l'obéissance. 243
CHAPITRE XXXIX. Pourquoi l'on doit obéir aux autres. . . . 244
CHAPITRE XL. De la triple obéissance. 246
CHAPITRE XLI. Des trois degrés d'obéissance. 248
CHAPITRE XLII. De la pauvreté. 253
CHAPITRE XLIII. Du double mépris des richesses. 254
CHAPITRE XLIV. De quatre causes pour lesquelles on conseille le mépris des richesses. 255
CHAPITRE XLV. Des trois degrés du mépris des richesses. . 259
CHAPITRE XLVI. De la sobriété. 263
CHAPITRE XLVII. En quoi consiste la sobriété. 265
CHAPITRE XLVIII. Des trois degrés de la sobriété. 268
CHAPITRE XLIX. Autre distinction des degrés de l'abstinence ou de la sobriété. 269
CHAPITRE L. Que la vertu tient le milieu entre les vices. . . 272
CHAPITRE LI. Que le vice se couvre de l'apparence de la vertu. 274
CHAPITRE LII. De la chasteté. 276
CHAPITRE LIII. De quatre avantages de la chasteté. 278
CHAPITRE LIV. Des choses qui nous aident à acquérir la chasteté. 280

Digitized by Google

Pag.
CHAPITRE LV. Division de la chasteté. 280
CHAPITRE LVI. Des degrés de la chasteté en tant que cette vertu convient aux religieux. 281
CHAPITRE LVII. Du septième degré d'avancement. 287
CHAPITRE LVIII. De l'avancement dans la vie contemplative. *Ib.*
CHAPITRE LIX. De l'intention. 289
CHAPITRE LX. De trois manières de prier. 290
CHAPITRE LXI. Des affections diverses de celui qui prie, et des formes différentes sous lesquelles il se représente celui à qui il s'adresse. 293
CHAPITRE LXII. De l'action de grâces. 301
CHAPITRE LXIII. De sept considérations propres à nous porter à rendre grâces à Dieu. 302
CHAPITRE LXIV. De la louange de Dieu. 306
CHAPITRE LXV. De sept sujets divers des louanges de Dieu. 307
CHAPITRE LXVI. Des effets de la prière. 318
CHAPITRE LXVII. Comment Dieu se montre à l'âme dans la prière. 321
CHAPITRE LXVIII. Des diverses formes de l'oraison. 324
CHAPITRE LXIX. De l'utilité de l'oraison. 326
CHAPITRE LXX. Des choses qui s'opposent à notre avancement et même à notre salut. 332
CHAPITRE LXXI. Des raisons qui nous empêchent d'être exaucés en nos prières. 335
CHAPITRE LXXII. Des prières particulières. 338
CHAPITRE LXXIII. Des sept genres de dévotion ou de componction. 355
CHAPITRE LXXIV. Des révélations, des visions, et en même temps des représentations de l'imagination. 360
CHAPITRE LXXV. De quatre sortes de visions. 361
CHAPITRE LXXVI. Des diverses modes de révélation. 366
CHAPITRE LXXVII. Des tentations des personnes pieuses. . . 378
CHAPITRE LXXVIII. Des divers sentiments qui nous excitent à la sainte communion. 387

DE L'INSTITUTION DES NOVICES.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER. Ce que les novices doivent considérer en tout temps. 389

Digitized by Google

Pag.
CHAPITRE II. De l'obéissance. 390
CHAPITRE III. De la paix avec les supérieurs. 392
CHAPITRE IV. Du lever. 393
CHAPITRE V. Comment on doit se conduire au chœur. 394
CHAPITRE VI. Comment il faut demeurer au chapitre. 395
CHAPITRE VII. Des réprimandes. 397
CHAPITRE VIII. Comment il faut se conduire pendant les repas. 398
CHAPITRE IX. Du sommeil. 399
CHAPITRE X. Des divers services de la communauté. 402
CHAPITRE XI. De l'emploi de servant à la messe. . . . . *Ib.*
CHAPITRE XII. De la confession. 404
CHAPITRE XIII. De la cellule et de l'obéissance. 405
CHAPITRE XIV. De la lecture 406
CHAPITRE XV. Que l'on ne doit point désirer l'office de prédicateur ou de confesseur. . . . . *Ib.*
CHAPITRE XVI. De la fidélité à la discipline en tout lieu. . . 408
CHAPITRE XVII. De la conduite à tenir avec les frères. . . . 409
CHAPITRE XVIII. De la modestie. 410
CHAPITRE XIX. Du marcher. 411
CHAPITRE XX. De la manière de se tenir assis. 412
CHAPITRE XXI. Du rire. . . . . *Ib.*
CHAPITRE XXII. De la douceur dans les paroles. 412
CHAPITRE XXIII. De la médisance. 413
CHAPITRE XXIV. Du retranchement des nouvelles du dehors. *Ib.*
CHAPITRE XXV. De l'ostentation. 414
CHAPITRE XXVI. De la trop grande abondance de paroles. . . 415
CHAPITRE XXVII. De la légèreté dans les paroles. . . . . *Ib.*
CHAPITRE XXVIII. Des entretiens de Dieu. 416
CHAPITRE XXIX. De la paix à garder en écoutant les autres. . *Ib.*
CHAPITRE XXX. De la manière de parler. 417
CHAPITRE XXXI. De l'oisiveté. . . . . *Ib.*
CHAPITRE XXXII. De l'exemple de Jésus-Christ à suivre en toutes choses. 418
CHAPITRE XXXIII. De la vaine gloire et de la manière de chanter. 421
CHAPITRE XXXIV. Des sorties hors de la maison. . , ... 422
CHAPITRE XXXV. De la retenue dans ses regards. 424
CHAPITRE XXXVI. Comment en voyage il faut se conduire vis-à-vis de son compagnon. 425

Digitized by Google

Pag.
CHAPITRE XXXVI. De l'oraison et de la méditation au milieu des exercices extérieurs 426
CHAPITRE XXXVII. Du bon exemple à donner en conversant parmi les hommes . . . . . *Ib.*
CHAPITRE XXXVIII. De l'éloignement des personnes du sexe. 428
CHAPITRE XXXIX. De la liberté du cœur 430
CHAPITRE XL. Epilogue, ou résumé de tout ce qui vient d'être dit 431

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER. De la soumission de la volonté chez les novices 433
CHAPITRE II. De la négligence des supérieurs, ou autrement de la mauvaise liberté 434
CHAPITRE III. De la ferveur dans la vie religieuse 436
CHAPITRE IV. De la fuite de l'oisiveté et de la vanité des sens. 438
CHAPITRE V. De la fuite des pensées mauvaises et des occupations inutiles 440
CHAPITRE VI. De la fuite de l'orgueil et de la curiosité . . . . *Ib.*
CHAPITRE VII. De la compassion pour les pécheurs 446
CHAPITRE VIII. De trois défauts communs aux hommes 447
CHAPITRE IX. Que l'on ne doit point courir à la poursuite des choses d'un prix élevé 448
CHAPITRE X. Qu'un religieux ne doit point chercher à plaire aux hommes 449
CHAPITRE XI. De l'humble support de la haine et de la médisance 452
CHAPITRE XII. De la correction de soi-même 456
CHAPITRE XIII. Suite du même sujet 457
CHAPITRE XIV. Pourquoi l'on ne doit pas désirer beaucoup l'amitié des hommes 459

RÈGLE DES NOVICES.

PETIT AVANT-PROPOS 460
CHAPITRE PREMIER. De l'office 461
CHAPITRE II. De la prière 463
CHAPITRE III. De la confession 470
CHAPITRE IV. Du sacrement de l'Eucharistie 473
CHAPITRE V. Du manger 475

Digitized by Google

Pag.
CHAPITRE VI. De la sobriété. 478
CHAPITRE VII. Du sommeil. 481
CHAPITRE VIII. De la fuite de l'oisiveté. 483
CHAPITRE IX. De l'honnêteté. 484
CHAPITRE X. De la tentation. 487
CHAPITRE XI. De la familiarité avec les personnes du monde. 489
CHAPITRE XII. Qu'il ne faut point juger les autres. 491
CHAPITRE XIII. De l'obéissance. 493
CHAPITRE XIV. De la pauvreté. 495
CHAPITRE XV. Du silence. 497

DES CONSEILS ÉVANGÉLIQUES.

CHAPITRE PREMIER. De la religion. 501
CHAPITRE II. De l'obéissance. 510
CHAPITRE III. De la pauvreté. 517
CHAPITRE IV. De la chasteté. 521

DE LA PERFECTION DE LA VIE.

PROLOGUE. 529
CHAPITRE PREMIER. Comment l'homme parvient à la connaissance de soi-même. 531
CHAPITRE II. De l'humilité, et par quels degrés on y arrive. . 536
CHAPITRE III. De la pauvreté religieuse. 544
CHAPITRE IV. Du silence et de sa nécessité pour tous les religieux. 551
CHAPITRE V. De l'application à l'oraison, et comment il faut prier Dieu. 556
CHAPITRE VI. Du souvenir de la Passion de Jésus-Christ. . . 565
CHAPITRE VII. Du parfait amour de Dieu. 576
CHAPITRE VIII. De la persévérance finale. 589

FIN DE LA TABLE DU SIXIÈME ET DERNIER VOLUME.

BESANÇON, IMPRIMERIE DE J. BONVALOT.

Digitized by Google

Digitized by Google